

6000
2000

HISTOIRE

DU

PARAGUAY.

TOME I.

HISTORICAL

AND

PARAGRAPHS

TO

HISTOIRE DU PARAGUAY.

*Par le P. PIERRE FRANÇOIS - XAVIER
DE CHARLEVOIX, de la Compagnie
de Jesus.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { GANEAU, rue S. Severin.
BAUCHE, Quai des Augustins.
D'HOURY, rue de la Vieille-Bouclerie.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

V
989.2
C478
HPA
1757

BIBLIOTECA FEDERAL

DU

YAJGALAY

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL

Este volume acha-se registrado

sob número 3291

do ano de 1974

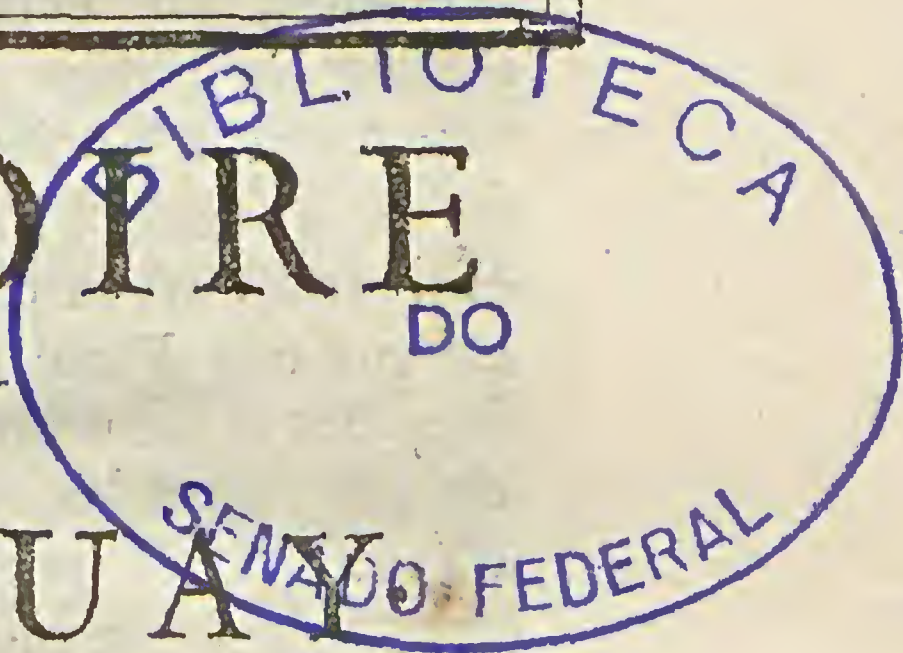
SOMMAIRE DU I. LIVRE.

DU Fleuve Paraguay. Etendue du Païs qui porte ce nom. Idée générale de ses Habitans. Ses Richesses & ses Mines. Des Perles, qu'on y a trouvées. Des Pierres précieuses & du Fer. Des Bœufs & des Chevaux sauvages : Animaux, qui leur font la guerre. Maniere, dont on fait la chasse des Bœufs & des Chevaux. De l'Herbe de Paraguay. Ses différentes especes. Propriétés, qu'on lui attribue. Des Abeilles, du Coton & du Chanvre. Du Vin, des Fruits de la terre, des Poisons & des Contre-poisons. Des Viperes, Serpens & Couleuvres. Des Caïmans. Des Caméléons, Singes, Tatares, Renards &c. Des Lions & des Tigres. Des Cerfs, Sangliers, Chevres, Chevreuils & Daims. De l'Anta. Des Volatiles, des Poissons, Loups marins, Autruches. Premiere découverte du Paraguay. Jean de Solis tué & mangé par les Indiens. Portugais au Paraguay, & quel fut leur sort. D'autres Portugais y passent. Ce qu'ils devinrent. Sebastien Gabot traite avec l'Empereur Charles V. Il entre dans la Baie de Rio de la Plata. Largeur & incommodités de la Baie. Qualité des eaux du Fleuve. Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas longtemps. Tour de Gabot. Origine du nom de Rio de la Plata. Gabot rencontre des Portugais au Paraguay. Il retourne en Espagne. Histoire tragique d'une Dame Espagnole. La Tour de Gabot brûlée par les Indiens. La Garnison massacrée. Ce que devinrent les Espagnols, qui étoient restés au Paraguay. Ce qui se passe entr'eux & les Portugais. Les Espagnols font une interruption au Bresil. La Cour de

Portugal paroît avoir des vûes sur le Parag-
guay. Grands préparatifs en Espagne pour y
faire un Etablissement. Etat & départ de la
Flotte. Le Général fait assassiner son Lieute-
nant. Fondation de Buenos Ayrès. Un
Parti considérable d'Espagnols défait par les
Indiens. Famine extrême à Buenos Ayrès.
Aventure singuliere d'une Femme Espagnole.
Nouvel Etablissement. Moschera arrive à
Buenos Ayrès avec ses Espagnols & plusieurs
Brasiliens. Découvertes de D. Jean de Ayo-
las. D. Pedre de Mendoze part pour retourner
en Espagne, & meurt miserablement sur mer.
Fondation de la Ville de l'Assomption. En
quel état étoit alors Buenos Ayrès. Disette à
l'Assomption. Action indigne du Comman-
dant de Buenos Ayrès. Des Indiens rendent
la pareille aux Espagnols, en attaquant le
Fort de Bonne-Esperance. La Place est déli-
vrée. Diligence de Irala pour avoir des nou-
velles de D. Jean de Ayolas. Mort tragique
de celui-ci. Irala est reconnu Commandant
général. Famine étrange à Buenos Ayrès.
Irala déclaré Commandant général par l'Em-
pereur. Etat où étoit alors l'Assomption.
Conspiration des Indiens contre les Espagnols.
Elle est découverte. Les Espagnols épousent
des Indiennes. L'Empereur nomme un Gou-
verneur du Paraguay. Caractere de ce Gouver-
neur. Ses instructions. Son départ de Cadix.
Maniere singuliere dont il est préservé du
naufnage. Il s'arrête à l'Isle de Sainte Cathe-
rine; ce qui s'y passe. Nouvelles qu'il y ap-
prend du Paraguay. Il va par terre à l'As-
somption. Ordre qu'il fait garder dans sa
marche, & comment il est reçu par tous les
Indiens Particularités du Pais qu'il traverse.
Conduite bieu singuliere de ceux qui comman-
doient à l'Assomption, à son égard. Son ar-
rivée dans cette Ville. Réception qu'on lui fait.



HISTOIRE
DU
PARAGUAY



LIVRE PREMIER.

LA DÉCOUVERTE du nouveau Monde étoit encore assez récente, lorsque l'on commença de mettre en problème si elle étoit aussi avantageuse à l'Europe, qu'on l'avoit cru d'abord. On en proposa bientôt après un second, sur la justice du droit de conquête, dont on s'est autorisé pour subjuguier des Peuples, qui depuis tant de siècles étoient en possession de leur liberté, ou qui obéissoient à des Souverains à qui personne ne contestoit la couronne qu'ils portoient. Il s'en présente assez naturellement un troisième à l'esprit de ceux, qui ont quelque connoissance de ce qui s'est passé depuis près de trois siècles, dans ce grand Hémisphère.

Il s'agit de savoir si, la Religion mise à part, les Habitans ont plus gagné que perdu à nous connoître. Il ne m'appartient point de prononcer sur ces grandes questions : ce que je me suis particulièrement proposé, en écrivant l'Histoire que je donne au Public, est de mettre ceux, qui la liront, à portée de juger si la conduite qu'on a tenue à l'égard des Américains, étoit toujours la plus propre pour faire parmi eux des Etablissmens utiles, pour profiter des trésors dont ils faisoient assez peu de cas, pour les rendre plus heureux qu'ils n'étoient, & pour les obliger à benir le jour, qui a fait luire à leurs yeux la lumière de l'Evangile.

Je n'ignore point les préjugés si généralement répandus dans le Public sur le sujet que je traite. Je fais que la prévention sur l'empire & les richesses des Jésuites du Paraguay a gagné jusqu'à ceux mêmes qui témoignent le plus d'estime pour la Société ; puisque des personnes, par l'intérêt qu'ils prenoient à ce qui la regarde, ont voulu me détourner de mon Entreprise. Mais rassuré par le nombre & l'autenticité des preuves, dont j'étois en état de m'appuier, j'ai cru que cette prévention même étoit une raison de plus pour m'obliger à n'y pas renoncer ; & je me flatte qu'on m'en saura gré. Quel plaisir en effet pour un Lecteur, qui aime & qui cherche sincèrement la vérité, de la voir se faire jour à travers les nuages, dont on avoit voulu la couvrir ! Je suis même persuadé que plusieurs seront surpris qu'on ait diffé-
ré si

long-tems de défabufer ceux, qu'aucun intérêt n'engage à se laisser tromper sur un point qui n'est pas aussi indifférent, qu'on pourroit se le figurer; & je ne crois pas devoir laisser ignorer que je ne me suis déterminé à écrire cette Histoire, que pour satisfaire au desir d'un Prince (1), qui la jugeoit nécessaire pour l'honneur de la Religion, dont il a été jusqu'à sa mort un des plus grands ornemens.

Elle m'a paru d'ailleurs avoir tout ce qui peut instruire & plaire, par sa variété, & surtout par la nouveauté & la beauté des Etablissmens, qui en font un des principaux objets. Je parle de ces Républiques chrétiennes, dont le Monde n'avoit point encore vu de modeles, & qui ont été fondées dans le centre de la plus féroce barbarie, sur un plan plus parfait que ceux de Platon, du Chancelier Bacon & de l'illustre Auteur du Telemaque, par des Hommes, qui n'en ont cimenté les fondemens que de leurs sueurs & de leur sang, qui animés du seul glaive de la parole, & l'Evangile en main, ont affronté la fureur des Sauvages les plus intraitables & que les armes des Espagnols n'avoient fait qu'irriter; les ont civilisés & en ont fait des Chrétiens, qui depuis un siecle & demi font l'admiration de tous ceux qui les ont vus de plus près; les ont assujettis à la couronne d'Espagne, par une soumission, sur laquelle on peut d'autant plus compter, qu'elle a été plus volontaire, que leur fidélité, plus d'une fois mise aux plus rudes épreuves,

(1) M. le Duc d'Orleans, mort le 4 de Fév. 1752.

HISTOIRE

ne s'est jamais démentie, & qu'en rendant à leur Souverain la plus prompte obéissance, en sacrifiant pour son service leurs biens & leur vie, avec un défintéressement qui n'avoit point eu d'exemple, ils sont persuadés que c'est Dieu-même qu'ils servent & n'en attendent que de lui la récompense, & qui enfin, devenant Apôtres presque aussi-tôt que Chrétiens, ne font pas moins de conquêtes spirituelles, que leurs Pasteurs mêmes, & se croient bien dédommagés par le Martyre, quand le succès ne répond point à leurs vœux.

Tous ces faits bien constatés par les témoignages uniformes de ceux, qui étoient plus à portée de les vérifier & les plus intéressés à ne pas s'en laisser imposer, on ne fera pas peu surpris sans doute de voir, que des Etablissmens si glorieux à la Religion, & si utiles à l'Etat, ont toujours eu besoin pour se soutenir que les Rois Catholiques y emploiasent toute leur autorité; que ceux mêmes, que toutes sortes de raisons devoient engager à les favoriser, n'aient rien omis pour en dégoûter les Auteurs & pour les faire échouer; & qu'ils aient été plus d'une fois ruinés par des Hommes qui se disoient Chrétiens, & qui pour un vil intérêt ont égorgé, ou fait périr dans le plus dur esclavage, plus de cent mille Néophytes. Mais c'étoit l'œuvre de Dieu, & une des plus propres à manifester sa grandeur & sa puissance: ceux, dont il a bien voulu se servir pour une si belle Entreprise, devoient bien s'attendre que l'Enfer mettroit tout en usage pour la faire man-

quer, & ils n'ont pas été trompés.

Car, sans parler des travaux immenses, ni des dangers de toutes les sortes, inévitables dans ce nouveau genre d'Apostolat, où ils ont eu à combattre tous les élémens, à parcourir des Pais impraticables, & dont les Habitans étoient encore plus à craindre que les bêtes féroces qu'on y rencontre à chaque pas, que n'ont-ils pas eu à effrayer des Domestiques mêmes de la Foi? Contrariés sans cesse, calomniés dans toutes les parties du Monde habité, chassés avec violence & avec infamie de leurs maisons, traduits à tous les Tribunaux, comme des Traîtres & des Scélerats, ils ont souvent vû périr les fruits de leurs travaux, sans se rebuter, n'en témoignant que plus d'ardeur pour réparer leurs pertes, avec une constance, qui les a fait enfin triompher de tous les obstacles. Mais, avant que d'entrer dans le récit de tant d'événemens divers & si peu attendus, il est nécessaire de donner une notion générale des Pais, où ils se sont passés, & que bien peu de gens connoissent, quoiqu'on en parle tous les jours; en attendant que l'occasion se présente d'entrer dans des descriptions & des notices plus circonstanciées.

LE nom de *Paraguay* est celui d'un Fleuve, qui sort du Lac des Xarayès, environ par les seize degrés trente minutes de latitude australe, & par les vingt-cinq de longitude, en plaçant le premier Méridien aux Açores, comme font les Espagnols, & qui après avoir couru assez long-tems au Sud-

Le Fleuve
Paraguay.

Ouest, se replie au Sud. Ce mot signifie, dans la Langue de quelques-uns des Peuples voisins, *Fleuve couronné*, comme si le Lac, d'où il sort, lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Archidia-cre de Buenos Ayres, dont nous avons un Poème historique en Espagnol, intitulé *Argentina*, prétend que le Lac des Xaraves n'est point la source de ce Fleuve, qu'a, dit-il, remonté fort loin, après avoir passé le Lac qu'il traverse, sans en avoir pu trouver l'origine. Il ajoûte que quelques-uns assurent qu'il la tire du Lac *Parimé*, dans la Province *del Dorado*, qu'un Auteur moderne (1) ne juge pas aussi fabuleux qu'on le croit communément; ce qu'on pourroit peut-être encore appuyer d'un fait, qu'un autre Auteur rapporte (2), mais sans le garantir.

Un Espagnol, dit-il, nommé Jean Garcia, natif de l'Assomption, Capitale de la Province de Paraguay, aiant été plusieurs années Esclave des *Payaguas*, revint dans sa patrie, au commencement du dix-huitième siècle, & raconta que dans un voiage qu'il avoit fait à la suite de ces Indiens, après qu'ils eurent remonté le Paraguay, & traversé le Lac des Xarayès, ils se trouverent sur une Riviere qui s'y décharge; que l'aiant remontée quelques jours, ils arriverent vis-à-vis d'une Montagne, sous laquelle elle coule; qu'alors les *Payaguas*, avant que de s'engager dans ce canal ténébreux, allu-

(1) Le P. Joseph Gumilla : *el Orinoco ilustrado.*

(2) Le Pere Pierre Logano : *Descripcion chorographica del gran Chaco.*

metent des flambeaux d'une espece de résine, pour se précautionner contre des Chauve-souris, qu'ils nomment *Andiras*, lesquelles sont d'une grandeur énorme, & se jettent sur les Voyageurs, qui n'ont pas pris cette précaution; qu'ils mirent deux jours à le remonter, & qu'après en être sortis, & avoir continué quelque tems la même route, ils se trouverent à l'entrée d'un Lac, dont on ne voïoit point l'autre bord; qu'ils n'allèrent pas plus loin, & retournerent chez eux par la même route, qu'ils avoient suivie en venant jusques-là.

Quoi qu'il en soit de ce récit, le Paraguay, depuis sa sortie du Lac des Xarayès, après avoir grossi ses eaux de celles de plusieurs Rivieres, dont quelques-unes sont assez grandes, se joint par les vingt-sept degrés avec un autre Fleuve, qui coule presque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest, & coulé long-tems au Nord-Est, & auquel sa largeur a fait donner le nom de *Parana*, qui signifie *Mer*. Après cette jonction, le Paraguay, plus profond, mais moins large, tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une grande Riviere, laquelle vient du Nord-Est, & port le nom d'*Uruguay*. Il coule à l'Est-Nord-Est jusqu'à la Mer, où il se décharge par les trente-cinq degrés, sous le nom de *Rio de la Plata*. Ce nom se donne même assez communément au Parana, depuis sa jonction avec le Paraguay; & lorsque tout le cours du Fleuve ne faisoit qu'une Province, elle portoit le même nom. Mais si par un effet de l'usa-

Etendue de
Paraguay.

sage, dont on feroit souvent bien embarrassé à donner la raison, le Paraguay a perdu, non-seulement son propre nom, en mêlant ses eaux avec celles du Parana, mais encore celui de Riviere d'argent, qui lui avoit été donné sur une erreur, avant cette jonction; comme nous le dirons bientôt, il en a été bien dédommagé par un autre usage, qui s'est introduit sans qu'on en sache trop la raison, de comprendre sous le nom de Paraguay cette immense étendue de Pais, qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa Cruz de la Sierra; & celle des Charcas, où même les Jésuites de la Province de Paraguay ont un Collège & une grande Mission (1); au Midi, que le détroit de Magellan; à l'Orient, que le Bresil, & à l'Occident, que le Pérou & le Chili.

Sa division & sa nature. Ce vaste Pais contient, outre le Chaco, qui en est le centre & qui n'est pas encore conquis, le Lac des Xarayès, les Provinces de Santa Cruz & des Charcas, avec le Tucuman, à l'Occident; tout le cours du Paraguay & de Rio de la Plata à l'Orient, & au Sud tout le reste du Continent, qui s'étend jusqu'au Détroit de Magellan, où les Jésuites ont, dans ces derniers tems, commencé à établir quelques Missions. On peut bien croire que dans un Pais si vaste, arrosé d'un nombre infini de rivieres, couvert de forêts immenses & de longues chaînes de

(1) Le Collège de Tarija dans la Province des Charcas, & les Missions des Chiquites dans celle de Santa-Cruz de la Sierra.

Montagnes, la plûpart fort hautes, & dont quelques-unes s'élevent jusqu'aux nues; où toutes les Terres basses sont sujettes à des inondations, qui par leur étendue & leur durée passent tout ce qu'on voit ailleurs en ce genre; où l'on rencontre partout des Lagunes & des Marais, dont les eaux croupissantes ne peuvent manquer de corrompre beaucoup l'air; enfin où les Terres défrichées & cultivées ne sont rien en comparaison de celles, qui ne le sont pas; on peut bien croire, dis-je, qu'il doit y avoir une grande variété de climats, & beaucoup de diversité dans le caractère & les mœurs de ses Habitans.

Ce qu'on peut dire en général de ces Peuples, c'est qu'ils ont tous le teint olivâtre, mais inégalement; que pour l'ordinaire leur taille est plus communément au-dessous qu'au-dessus de la médiocre, mais qu'il n'est point rare d'en trouver de la plus haute; que la plûpart ont les jambes & les jointures assez grosses, le visage arrondi & un peu plat; que presque partout les Hommes, & les Enfans mêmes, principalement dans les Pais chauds, vont tout nus, & que les Femmes ne sont couvertes qu'autant que la pudeur la moins sévère l'exige; que chaque Nation a sa maniere de se parer, ou plutôt de se défigurer, souvent d'une maniere qui leur donne un air affreux; qu'il y en a cependant, qui dans quelques occasions se font des bonnets & d'autres ajustemens, des plus belles plumes d'oiseaux; que presque toutes sont naturellement stupides, féroces, inconstantes,

Idée générale de ses habitans.

perfidés, anthropophages, extrêmement voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans prévoyance & sans précaution, même pour les besoins de la vie; d'une paresse & d'une indolence, qui passent tout ce qu'on en peut dire; qu'à la réserve de quelques-unes, que l'amour du brigandage, ou la passion de se venger de leurs Ennemis, ont rendues furieuses plutôt que braves, presque toutes sont lâches, & que celles, qui ont conservé leur liberté, ne la doivent qu'aux retraites inaccessibles, où elles sont cantonnées.

Richesses
Mines du
Pais.

Les premiers Castillans, qui entrèrent dans le Paraguay, ne doutoient point qu'il ne s'y trouvât de grandes richesses. Ils ne pouvoient croire qu'un Pais si voisin du Pérou ne renfermât point bien des Mines d'or & d'argent; & quoiqu'on eut bientôt découvert l'erreur qui avoit confirmé cette opinion, & dont je parlerai dans la suite, plus d'un siècle après on parloit encore du Paraguay, comme d'un Pais abondant en Mines. On en peut juger par le titre d'*Argentina*, que Dom Martin del Barco a donné à son Ouvrage, comme si tout le Pais n'eût été qu'une grande Mine d'argent. Voici ce qu'en écrivoit au Roi Catholique Dom Pedro Estevan Davila, Gouverneur de Rio de la Plata, en 1637 (1). » La fertilité & l'abondance, qu'on se promet de trouver dans ces Provinces (2), sont particulièrement fondées sur ce qu'on

(1) Le P. Antoine Ruiz de Montoya: *Conquista espiritual*, &c. Fol. 98.

(2) Il s'agissoit particulièrement ici de la Province du Guayra.

croît qu'elles renferment des Métaux &
d'autres choses précieuses. J'en ai in-
formé fort au long Votre Majesté, &
lui en ai envoié les pieces autentiques,
que je fais certainement avoir été dépo-
sées au Greffe du Conseil roial des In-
des. On avoit quelques notions confuses
de ces trésors, dès le tems du Gouver-
neur Dom Ruiz Diaz Melgarejo, qui a
fondé la ville de Villarica; mais après
bien des diligences pour en avoir des
connoissances plus distinctes, on a re-
connu que tout ce qu'on en avoit publié
étoit incertain. En dernier lieu, Manuel
de Frias, gendré de Dom Ruiz, & qui
fut le premier Gouverneur du Paraguay,
lorsqu'on partagea en deux le Gouverne-
ment, s'étoit engagé à V. M. de décou-
vrir ces Métaux, dont il se croioit assu-
ré; j'ai appris, de Personnes dignes de
foi, qu'il fit pour cela les plus grandes
diligences; mais que toutes ses recher-
ches furent inutiles. J'en ai envoié tous
les Procès verbaux à V. M.; & je fais à
n'en pouvoir douter, qu'ils sont au
Greffe du Conseil roial des Indes. Deux
raisons me font juger qu'il n'y a aucun
fond à faire sur tous ces Actes; la pre-
miere est que les susdits Gouverneurs
n'ont rien négligé pour découvrir ces
Mines; la seconde, que tous les Té-
moins, qui avoient déposé en leur fa-
veur, étoient gens passionnés contre la
Compagnie de Jesus, & d'ailleurs n'a-
voient pas les qualités nécessaires pour
dresser des informations, telles qu'il

convient d'en envoyer à Votre Majesté.

Il est vrai qu'assez près d'une Ville bâtie par les Espagnols, sur le chemin du Bresil au Paraguay & assez proche de ce Fleuve, sous le nom de *Xerez*, & que les Portugais du Bresil ont détruite, on a cru voir pendant long-tems quelques indices de Mines d'or; mais ils s'évanouirent bientôt, & les Habitans de *Xerez* ont toujours été fort pauvres. Il en a été de même de ceux de *Villarica*, qu'on s'est trop pressé de décorer d'un si beau nom. Enfin, toujours inquiétés par les Portugais du Bresil, ils ont été obligés de se rapprocher du Paraguay, où ils ont bâti une nouvelle Ville, qui porte le même nom que l'ancienne, qu'elle ne mérite pas mieux (1); mais elle a beaucoup gagné à ne plus compter sur des Mines imaginaires, qui empêchoient les Habitans de prendre, pour fournir à leurs besoins, des mesures plus convenables & plus sûres.

Des Perles
qu'on y a
trouvées.

Dans une Lagune, qui n'est pas éloignée de l'endroit où la Ville de *Santa-Fé* fut placée d'abord, on a pêché pendant quelque tems des Perles; & l'Auteur de *l'Argentina* en parle avec son emphase ordinaire: ce qui n'empêcha point que dans la suite on n'en perdît jusqu'au souvenir. Enfin un Espagnol, qui pendant son enfance avoit été fait Prisonnier par les *Abipones*, étant revenu dans sa famille, & voyant des Femmes fort curieuses d'avoir des Perles, dit que les Indiens, parmi

(1) On l'appelle aujourd'hui plus communément *la Villa*.

lesquels il avoit vécu, en trouvoient assez souvent dans leurs filets, lorsqu'ils pêchoient dans la Lagune dont j'ai parlé, & ajouta qu'ils les jettoient comme des choses qui n'étoient bonnes à rien. On envoya aussitôt sur les lieux, pour examiner le fait, & on trouva qu'il étoit vrai. Il y a cependant bien de l'apparence que cette pêche ne s'est pas trouvée bien abondante, ou que les Perles n'étoient pas d'une bonne eau; car je n'ai vû nulle part qu'elles fassent un objet dans le commerce de Buenos Ayres, ni qu'elles aient enrichi Santa-Fé.

J'ai lu, dans un manuscrit qui paroît venir de bonne main, que dans la Ville de l'Assomption, Capitale de la Province du Paraguay, les Dames se parent de bijoux, qui sont assez communs dans ce Pais-là. Mais l'Auteur ne nous apprend pas de quelle espece ils sont (1), & je n'en ai pu rien trouver ailleurs. Le P. Antoine Sepp, Jésuite Allemand, qui a long-tems travaillé dans les Missions du Paraguay, & dont nous avons des Lettres imprimées dans sa Langue naturelle, & traduites en Latin, avoit aussi fait une découverte, qui auroit été fort utile dans ce Pais-là, si ce qu'il avoit trouvé y eût été plus commun. Il apperçut un jour une pierre très dure, que les Indiens nomment *Iiacana*, parcequ'elle est semée de petites taches noires. Il la jeta dans un feu très ardent. Les taches noires, qui étoient de petits grains se

Des Pierres précieuses, & du Fer.

(1) Joyas, que no ay adornan, como en otra poco en el Paraguay, y qualquier Ciudad. las Mugerés se hazen y

trouverent être d'un très bon fer ; mais les pierres , qui les renferment , sont fort rares. On a aussi découvert en d'autres endroits des Mines de ce Métal , mais si peu abondantes , qu'on est obligé de tirer d'ailleurs presque tout le fer dont ont a besoin.

Des Bœufs
& des Che-
vaux sauvages.

Dans les vastes Plaines , qui s'étendent depuis Buenos Ayres jusqu'au Chili , & assez loin vers le Sud , quelques Chevaux & quelques Bœufs , que les Espagnols , en abandonnant cette Ville peu de tems après qu'elle eut été bâtie , avoient laissés dans les Campagnes , ont tellement multiplié , que dès l'année 1628 on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles , & à proportion pour un Bœuf. Aujourd'hui il faut aller assez loin pour les trouver ; cependant il y a trente ans , qu'aucun Vaisseau ne sortoit du Port de Buenos Ayres , qu'il ne fût chargé de quarante ou cinquante mille peaux de Bœufs : or il faut tuer plus de quatre-vingt mille Bêtes , pour en avoir cette quantité ; parceque toutes celles , qui ne sont pas de *loi* , c'est-à-dire , qui ne sont point de Taureau , & d'une certaine mesure , n'entrent point dans le Commerce , & qu'il y a des Chasseurs , qui de tous les Bœufs qu'ils ont tués , ne prennent que les langues & la graisse , qui dans ce Pais tient lieu de beurre , de lard , d'huile & de saindoux.

Animaux
qui leur font
la guerre.

Tout cela ne donne point encore une idée juste de la multiplication de ces Animaux dans le Paraguay ; car les Chiens , dont un très grand nombre est aussi devenu

sausage, les Tigres & les Lions, en détruisent plus qu'on ne sauroit croire. On dit même que les Lions n'attendent pas que la faim les presse, comme font les Tigres, pour tuer des Bœufs; qu'ils leur donnent souvent la chasse pour se divertir, & qu'on en a vu en égorger dix ou douze, & ne toucher qu'à un seul. Mais les plus grands ennemis, qu'aient ces Animaux, sont les Chiens. Il y a déjà plus de vingt ans que le prix des cuirs & des suifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos Ayres; & si les Bœufs disparoissent jamais dans ce País, ce sera surtout par la guerre que leur font les Chiens, qui dévoreront les Hommes quand ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étonnant, est qu'on ne peut faire entendre raison sur cela aux Habitans de Buenos Ayres; car un Gouverneur de la Province aiant envoyé des Soldats pour leur donner la chasse, ils furent reçus dans la Ville à leur retour, avec des huées, & traités de Tueurs de Chiens: aussi n'en a-t-on pu depuis ce tems-là engager un seul à continuer cette chasse.

La maniere dont on s'y prend pour faire celle des Bœufs, à laquelle on ne donne point d'autre nom que celui de Tuerie (1), est assez singulière. Une compagnie de Chasseurs s'assemble, & se rend à cheval dans une grande Plaine, qui est toute couverte de ces Animaux. Ils se séparent ensuite, & armés d'une espece de hache, dont le taillant est en forme de croissant, chacun donne à droite & à gauche de grands

Maniere dont se fait la chasse des Bœufs & des Chevaux.

(1). Matança.

coups aux jambes de derriere des Bœufs, & leur coupent le jarret. L'Animal tombe par terre & ne peut plus se relever. Les Chasseurs le laissent là, & continuent à frapper à droite & à gauche, tant qu'ils trouvent des Bœufs, & on prétend que chacun en jette ainsi par terre plus de huit cents en une heure, ce qui paroît exagéré. L'épouvante saisissant d'abord ces Animaux, ils s'embarassent les uns les autres en voulant fuir, de sorte que les Chasseurs ont le loisir de se reposer un peu & de se rafraîchir de tems en tems. Enfin, après quelques jours d'un exercice si violent, ils retournent sur leurs pas, retrouvent les Bœufs qu'ils ont terrassés, les achevent, en prennent tout ce qu'ils peuvent, & laissent le reste.

On peut bien croire qu'un si grand nombre de charognes cause dans l'air une infection, qui s'étendrait fort loin, si elles y restoient long-tems; mais des nuées de Vautours (1), grands comme des Aigles, & d'autres Oiseaux de proie, fondent bientôt dessus, & en très peu de tems on n'y voit plus que des os entierement décharnés. Les Chevaux se prennent avec des lacets; & comme ils sont de race Espagnole, & nés sauvages, ils sont fort beaux & d'une grande légereté. Cependant les Indiens, qui de leur côté sont fort lestes, les font tourner vers les endroits où ils savent qu'ils trouveront des embarras qui les arrêteront. Dès qu'ils les voient à leur portée, ils leur jettent des lacets aux jambes, sautent en-

(1) Les Gens du Pais les appellent *Gondors*.

fuire dessus, & les ont bientôt domptés. Il y a beaucoup de Mulets au Paraguay, & les Mules font d'une grande ressource dans un País, où il y a peu de chemins fraiés, beaucoup à monter & à descendre, & souvent de très mauvais pas à franchir.

Mais la plus grande richesse des Espagnols & des Indiens, de ceux surtout que les Jésuites ont réunis en Bourgades, a long-tems été dans ces Provinces, & pour plusieurs est encore, l'*Herbe de Paraguay*. On prétend que le débit en fut d'abord si grand, & enrichit tant de personnes, que le luxe s'introduisit bientôt parmi ceux-mêmes qui s'y étoient trouvés réduits au pur nécessaire. Pour soutenir ce luxe, qui va toujours croissant, comme le feu, & ne s'arrête que quand la matiere lui manque, il fallut avoir recours aux Indiens, qu'on avoit assujettis, ou qui s'étoient volontairement soumis aux Espagnols : on en fit des Domestiques & bientôt des Esclaves. Mais comme on ne les ménagea point, plusieurs succomberent sous le poids, d'un travail auquel ils n'étoient point accoutumés, & des mauvais traitemens, dont on punissoit l'épuisement de leurs forces plutôt que leur paresse : d'autres prirent la fuite, & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Espagnols. Par-là un grand nombre de ceux-ci retomberent dans leur première indigence, & n'en sont pas devenus plus laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs besoins, & ils ne purent y suffire avec la seule Herbe de Paraguay ; la plupart même n'avoient pas de quoi en acheter,

Herbe
Paraguay.

parceque la grande consommation en avoit augmenté le prix.

Ses différen-
tes especes.

On connoît peu en France cette Herbe si célèbre dans l'Amérique méridionale & en Espagne. C'est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moïen ; son goût approche de celui de la Mauve , & quand elle a toute sa grandeur , elle a à-peu-près la figure de celle de l'Oranger. Elle ressemble aussi un peu à celle de la *Coca* du Pérou ; mais elle est plus estimée au Pérou même , où l'on en transporte beaucoup , principalement dans les Montagnes , & partout où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire , que l'usage du vin y est pernicieux. On l'y porte sèche & presque réduite en poussiere , & on ne l'y laisse pas infuser long-tems , parcequ'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux especes , quoique ce soit toujours la même feuille. La première se nomme *Caa* ou *Caamini* , & la seconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos* ; mais le P. del Techo prétend que le nom générique est *Caa* , & en distingue trois especes , sous les noms de *Caacuys* , de *Caamini* & de *Caaguazu*.

Selon cet Auteur , qui a passé la plus grande partie de sa vie au Paraguay , le *Caacuys* est le premier bouton qui commence à-peine à déployer ses feuilles ; le *Caamini* est la feuille qui a toute sa grandeur , & dont ont tire les côtes avant que de la faire griller ; si on les y laisse , on l'appelle *Caaguazu* ou *Palos*. Les feuilles

qu'on a grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut se conserver aussi long-tems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou & en Espagne, le Caacuys ne pouvant souffrir le transport. Il est même certain que cette herbe, prise sur les lieux, a une amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu & son prix. La maniere de prendre le Caacuys est de remplir un vase, d'eau bouillante, & d'y jeter la feuille pulverisée & réduite en pâte. A mesure qu'elle s'y dissout, s'il y est resté un peu de terre, elle surnâge, & on l'écume. On passe ensuite l'eau dans un linge, & après l'avoir un peu laissé reposer, on le prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre, mais un peu de jus de citron, ou certaines pastilles qui ont une odeur fort douce. Quand on le prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, & on le laisse tiédir.

La grande fabrique de cette Herbe est à la Villa, ou la nouvelle Villarica, laquelle est voisine des Montagnes de *Maracayu*, situées à l'Orient du Paraguay, par les vingt-cinq degrés & environ vingt-cinq minutes de latitude australe. Ce Canton est le meilleur de tous pour la culture de l'Arbre; mais ce n'est point sur les Montagnes mêmes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire quelquefois pour le seul Pérou jusqu'à cent mille Arrobes de vingt-cinq livres seize on-

ces, & le prix de l'Arrobe est de sept écus de notre Monnoie. Cependant le Caacuys n'a point de prix fixe, & le Caamini se vend le double du Palos. Les Indiens qui sont établis dans les Provinces de l'Uruguay & du Parana, sous la conduite des Jésuites, ont semé des graines de l'Arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & elles n'y ont point, ou y ont peu, dégénéré. Ces graines ressemblent à celles du Lierre; mais ces nouveaux Chrétiens n'en font point de la première espèce, ils gardent le Caamini pour leur usage, & vendent le Palos pour paier le tribut qu'ils doivent au Roi Catholique, & pour acheter les choses dont ils ont besoin.

Propriétés
qu'on lui at-
tribue.

Les Espagnols prétendent avoir dans cette Herbe un remède, ou un préservatif, contre presque tous leurs maux. On ne peut du moins disconvenir qu'elle ne soit fort apéritive & diurétique. On assure que dans les commencemens quelques-uns en aiant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, qui duroit plusieurs jours; mais ce qu'elle a de plus singulier, est qu'elle produit souvent des effets tout contraires, comme de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets aux insomnies, & de réveiller ceux qui sont tombés en léthargie, d'être nourrissante & de purger. L'habitude d'en user fait qu'on ne peut plus s'en passer, & qu'on a de la peine à en prendre modérément; quoique, prise avec excès, elle enivre, & cause la plupart des incommodités, qui sont le fruit des liqueurs les plus fortes.

On trouve presque partout, dans les Forêts de ces Provinces, des Abeilles, qui font leurs ruches dans le creux des arbres, & on en compte jusqu'à dix especes différentes. La plus estimée pour la blancheur de la cire, mais qui est assez rare, se nomme *Opemus*. Le miel en est aussi plus délicat. Le Coton est naturel au Pais, & l'arbre croît en buisson, comme j'en ai vu dans la Louisiane. Il porte dès la première année, mais il faut le tailler tous les ans, comme la vigne. Il fleurit en Décembre & en Janvier, & sa fleur approche de la Tulippe jaune. Trois jours après qu'elle est épanouie, elle se fane & se seche. Le bouton qu'elle renferme, a toute sa maturité au mois de Février, & il en sort une laine fort blanche & d'une bonne qualité. Les Indiens, dont je viens de parler, avoient commencé à semer du Chanvre, mais ils ont trouvé trop de difficulté à le mettre en état d'être filé, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols ont été plus constans, & en font un assez grand usage.

Outre le Maïz, le Manioc & les Patates, que l'on cultive avec succès en plusieurs endroits, & qui faisoient une bonne partie de la nourriture ordinaire de ceux des Indiens qui cultivoient la terre, on trouve dans ces Pais plusieurs Fruits & des Simples inconnus à l'Europe : j'en ferai connoître quelques-uns à mesure que l'occasion s'en présentera. Il y a surtout des Fruits, dont les Espagnols font d'excellentes confitures. Quelques-uns y ont planté des vignes, qui n'ont pas également réussi partout ; mais à Rioja

Des Abeilles,
du Coton &
du Chanvre,

Du Vin, des
autres Fruits
de la Terre,
des Poisons &
des Contre-
poisons,

& à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de vin. Celui de Cordoue est gras, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Mendoze, Ville pendante du Chili, & située dans la Cordillère, environ à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits; mais on ne s'en sert ordinairement que pour faire des gâteaux & de la pâtisserie. Il y a partout des herbes venimeuses, dont quelques Indiens empoisonnent leurs fleches; mais il y a aussi partout des contre-poisons; & tel est entr'autres l'*Herbe à Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. Voici comment on l'a connue, & ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte.

Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & qui sont pour la plûpart de la grosseur de nos Merles, il y en a un fort joli, qu'on appelle *Macagua*. Ce petit Animal est fort friand de la chair des Viperes, & leur fait une guerre continuelle. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête dans une de ses ailes, & paroît comme une boule toute ronde sans aucun mouvement: la Vipere s'approche de lui, & comme sa tête n'est pas tellement cachée, qu'il ne puisse voir au travers des plumes de son aîle il ne remue point, que la Vipere ne puisse recevoir un coup de son bec. Il en est sur le champ païé d'un coup de la langue de son Ennemie; mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son *Herbe*, qui le guérit dans l'instant. Il re-
tourne

tourne aussi-tôt au combat, & toutes les fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Dès qu'elle est morte, le Moineau la mange; & le repas fini, il fait encore usage de son contrepoison.

Il est peu de Pais, qui nourrissent un si grand nombre, & tant de différentes espèces, de Serpens & d'autres semblables Reptiles; mais il y en a beaucoup, qui ne sont pas venimeux, ou dont le venin n'est pas dangereux. Les Indiens les connoissent, les prennent tout vivans avec la main, & s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des Cerfs entiers, si on en croit des Espagnols qui assurent en avoir été témoins. Les Indiens disent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en sortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles. Sans cela, dit le Pere Antoine Ruiz de Montoya, on ne pourroit aller nulle part sans rencontrer de ces monstrueux Reptiles. Parmi ceux, qui sont ovipares, il y en a dont les œufs sont fort gros, & que les Meres font éclore en les couvant.

Le Serpent à sonnettes, si commun dans plusieurs Provinces de l'Amérique septentrionale, ne l'est peut-être nulle part ailleurs, plus qu'au Paraguay. On y a observé que quand ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il

rencontre, & que, par le moien de deux crochets creux, assez larges à leurs racines, & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres especes de Serpens & de Couleuvres, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles; mais on ne manque nulle part d'antidotes contre ce venin. On y emploie surtout avec succès une pierre, à laquelle on a donné le nom de *Saint Paul*, le bezoard, & l'ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même & son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas moins souverains; cependant il est plus sûr de commencer par faire sur le champ une incision à l'endroit, qui a été piqué, & d'y appliquer du soufre. Cela même est quelquefois suffisant.

Il y a des Serpens chasseurs, qui montent sur les arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élancent dessus, quand ils la voient à leur portée, la serrent si bien, qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent à leur aise toute vivante. Mais quand ils ont mangé des Bêtes entières, ils deviennent si pesants, qu'ils ne peuvent plus se traîner. Il arrive même quelquefois que n'ayant pas assez de chaleur naturelle, pour digerer de si gros morceaux, ils periroient, si la Nature ne leur avoit pas suggeré un remede, que la raison ne leur permettroit assurément pas d'employer, & qui leur

réussit. Le Serpent se tourne le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir : les Vers s'y mettent ; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent d'un superflu, qui lui causeroit la mort. Il prend ses mesures pour empêcher que les Oiseaux n'aillent trop loin, & bientôt il se trouve rétabli dans son premier état. Mais il est arrivé, dit-on, plus d'une fois que la peau, en se reprenant, a renfermé des branches d'arbres sur lesquelles le Serpent s'étoit trop tôt couché, & il ne lui est pas aussi aisé de se tirer de ce nouvel embarras.

Plusieurs vivent de Poissons, & le P. de Montoya, de qui j'ai tiré presque tout ce détail, raconte qu'il apperçut un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui pêchoit sur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jeter de sa gueule beaucoup d'écume dans l'eau, puis elle y plongeoit sa tête : quantité de petits Poissons, attirés par l'écume, y accouroient, la Couleuvre restoit quelque tems immobile ; puis ouvrant la gueule, avaloit d'un coup quantité de ces Poissons. Le même Auteur vit une autre fois un Indien, de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier à terre, aiant tous les os brisés comme s'il eût été écrasé entre deux meules de Moulin.

Cette espece monstrueuse de Coulevres ne sort jamais de l'eau ; & dans les rapides, qui sont assez fréquents sur le Parana, on les voit nager, la tête haute, qu'elles ont

très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens disent qu'elles engendrent à la façon des Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, comme on prétend que font les Singes dans quelques Pais. Ce qui est certain, c'est que le P. de Montoya fut un jour appelé pour confesser une Indienne, laquelle étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, qui lui avoit fait, dit-elle, violence : le Missionnaire la trouva étendue par terre au même endroit ; elle lui dit qu'elle sentoit bien qu'il ne lui restoit plus que quelques momens à vivre, & en effet elle expira presqu'aussi-tôt qu'elle eut achevé sa confession.

Des Caymans.

Les Rivieres & les grandes Lagunes, qui ne sont jamais à sec, sont remplis de Caymans, de dix à douze piés de long. Il y en a sur-tout une quantité prodigieuse dans le Pilco Mayo, la plus grande des Rivieres du Chaco, où on les nomme *Yacaras*. Quand ils se sont rassasiés de Poissons, ils vont à terre, & se couchent sur le dos, afin que l'ardeur du Soleil facilite la digestion. Quoique les écailles, qui les couvrent, soient très dures & fort serrées, les Espagnols les tuent à coups de fusils ; mais les Indiens ont une façon assez singuliere de les prendre dans l'eau. Ils attachent à un arbre le bout d'une corde, & à l'autre bout un bâton pointu par les deux extrémités. Quand ils voient approcher un Cayman, ils lui jettent le bâton dans la gueule, qui est toujours béante ; & comme

cette Amphibie n'a point, ou presque point, de langue, obligé par le bâton d'élargir son gosier, il avale quantité d'eau; & plus il fait d'efforts pour se délivrer du bâton, plus il se l'enfonce dans le gosier, de sorte qu'il est bientôt étouffé. Dès qu'il est mort, on le tire à terre par le moien de la corde.

Le Cayman a sous les pattes de devant des bourses remplies d'une substance, dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête; mais quand elle a été séchée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. On prétend que la Femelle fait plus de vingt œufs d'une seule ponte: mais comme elle les cache dans le sable, les Rivieres, en se débordant, en entraînent beaucoup, & les Mâles en cassent aussi plusieurs avec leurs ongles. On dit que quand les dents de cet Animal sont trop engraisées par la chair des Poissons qu'il a mangés, un petit Moineau vient les lui nettoier; mais que souvent un autre, dès qu'il lui voit ouvrir la gueule pour cette opération, s'insinue dans son estomach pour lui ronger le foie. Si le fait est vrai, la difficulté est de savoir comment il en sort. Herrera prétend que les Caymans de Rio de la Plata n'attaquent point les Hommes; j'ai cependant oui dire le contraire à des Voiageurs, qui en racontaient des histoires bien tragiques, & qui s'en donnoient pour témoins oculaires. Peut-être avoient-ils pris des Requins pour des Caymans. Ce qui est certain, c'est que les Requins, que l'on trouve dans ce grand Fleuve, sont beau-

coup plus grands que ceux des autres Rivières ; qu'ils attendent les Bœufs , qui y viennent boire , les saisissent par le museau , & les étouffent.

Caméléons,
Singes , Ta-
tares , Re-
nards , &c.

On voit en quelques endroits des *Caméléons* , de cinq à six piés de long , qui portent leurs Petits avec eux , & ont toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. C'est un Animal fort doux , mais très stupide. Les *Singes* de ce Pais sont presque de grandeur humaine , ont une grande barbe , & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables , quand ils sont atteints d'une fleche , la tirent de la plaie , & la rejettent contre celui qui les a blessés. Les *Renards* sont fort communs dans quelques Provinces : il y en a du côté de Buenos Ayres , qui tiennent beaucoup du Lievre , dont le poil est très beau & bien varié. Rien n'est si joli que cet Animal , & il est si familier , qu'il vient caresser les Passans. Mais il faut être bien sur ses gardes avec lui ; car lorsqu'on y pense le moins , il lâche son urine , dont l'odeur est d'une infection , qui n'a rien d'égal , & qu'il n'est pas possible de faire passer ; de sorte qu'on est obligé de jeter au feu tout ce qui en a été mouillé. Il y a deux especes de *Tatares* : les uns , qui sont de la taille d'un Cochon de six mois , ont dans le ventre une sorte de nacre , ou de coquille , & une autre dans la région des reins. Tous ont le museau allongé : les deux pattes de devant leur servent de mains , & chaque patte a cinq doigts. Il y a une especes de *Lapins* que les Espagnols nomment *Apercós* , qui

n'ont point, ou presque point, de queue, dont le poil est d'un gris argenté, & dont la chair est fort délicate. Un autre Lapin a la gueule si petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Les Lions & les Tigres sont communs partout; depuis que les Bœufs, les Chevaux & les Cochons d'Espagne s'y sont multipliés à l'infini. Les premiers y sont plus petits, & beaucoup moins féroces qu'en Afrique; les seconds ne sont nulle part ailleurs ni plus grands, ni plus furieux. Les Indiens ont cependant trouvé un moyen sûr de les faire fuir devant eux. Comme ils sont fort alertes, dès qu'ils voient un Tigre, qui vient à eux, & contre lequel ils n'ont pas de quoi se défendre, ils ont bientôt gagné le haut d'un arbre: l'Animal qui ne sauroit les suivre, se tient au pied de l'arbre, & y demeureroit assez long-tems pour obliger sa proie à se livrer à lui, ou à tomber de foiblesse, si on n'avoit pas observé qu'il ne sauroit souffrir l'odeur de l'urine de l'homme. L'Indien profite de cette connoissance, & le Tigre s'enfuit assez loin, pour lui laisser le tems de s'aller mettre en sûreté. Ceux, qui ont l'usage des armes à feu, sont encore moins embarrassés; car ils tirent si juste, qu'on les a souvent vus percer en l'air des Tigres, qui s'élançoient avec fureur contre eux.

On distingue, dans ces Provinces, trois especes de Cerfs. Les uns sont presque de la taille des Bœufs, & ont le bois fort branchu: ils se tiennent ordinairement dans les endroits marécageux. D'autres sont un

Des Lions &
des Tigres.

Cerfs, San
gliers, Che
vres, Che
vreuils &
Daims.

peu plus grands que les Chevres, & paissent dans les Plaines. Les troisiemes ne sont guere plus forts qu'un Chevreau de six mois. Les *Chevreuils* du Paraguay n'ont rien, ou presque rien, qui les distingue des nôtres. Les *Sangliers* ont le nombril, ou peut-être une espece d'évent, sur le dos. Leur chair est délicate, & si saine, qu'on en fait manger aux Malades. Les Plaines du Chaco sont couvertes de *Chevres* noires, rouges & blanches; mais ces dernieres ne se trouvent que sur les bords du Pilco Mayo. Les *Daims*, aussi-bien que les *Chevreuils*, vont toujours par troupes, comme les Moutons qu'on élève en Europe.

L'Anta.

Un autre Animal, assez commun dans cette partie de l'Amérique, est une espece de Buffle, qu'on appelle *Anta*. Il est de la grosseur, & a beaucoup de la figure, d'un Ane, mais il ne lui ressemble point par les oreilles, qu'il a fort courtes. Ce qu'il y a de plus singulier dans cet Animal, c'est une trompe qu'il allonge & retire quand il veut, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons, surtout à ceux du pié gauche de devant, sur lequel il se couche, quand il se trouve mal (1). Il se sert des deux piés de devant, comme font les

(1) Mémoires de Tre-
voux, Octobre 1751,
page 2194. On ne dit
point que cet Animal soit
sujet à l'épilepsie; ni
qu'il se guérisse de ces

accès, en se frottant l'o-
reille avec la corne du
pié gauche, comme on
le dit des Originaux du
Canada; à cela près, il
leur ressemble beaucoup.

Singes & les Castors, & avec la même facilité. On trouve dans son ventre des pierres de Bezoard, qui sont fort estimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange une espece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle est plus legere & plus délicate. Sa peau est si forte, qu'on prétend que quand elle est seche, elle est à l'épreuve d'une balle de mousquet; aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses, quand ils en peuvent avoir. La chasse de l'Anta ne se fait que la nuit, & elle est fort aisée. On va attendre ces Animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes, & quand on les voit venir, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent & les étourdisent de telle sorte, qu'ils se renversent les uns sur les autres. Alors on tire sur eux à coups surs, & quand le jour est venu, on en trouve un grand nombre couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés.

Les Volatiles de toutes les sortes fourmillent presque partout dans ce País, & l'on y compte jusqu'à six especes d'Oies. Les *Corbeaux* y sont blancs; les *Moineaux*, de couleur d'or, & les *Perdrix* grosses comme des Poules, & en si grand nombre, surtout dans les vastes Plaines qu'il faut traverser pour aller de Buenos Ayres au Tucuman, qu'on les prend à la ligne comme les Poissons, sans descendre de cheval ou des chariots. Les *Autruches* & les

Volatiles
Poissons,
Loups marins
& Autruches.

1516.

Loups marins sont fort communs en plusieurs endroits. Parmi les Poissons, que l'on pêche dans les Rivières & dans les Lagunes, il y en a un, qui est un vrai Pourceau, excepté qu'il n'a point de dents; & un *Chien d'eau*, qui aboie comme les nôtres. Un Missionnaire en apperçut un jour un qui, aiant été percé d'une fleche, se mit à aboier, & dans le moment d'autres vinrent le prendre, sur le bord de la Rivière où il étoit, & le porterent à l'autre bord.

Première découverte du Paraguay.

Tel est en général ce grand Pais, que bien des gens regardent comme un des plus riches du nouveau Monde. La premiere découverte s'en fit en 1516, par Jean de Solis, grand Pilote de Castille, & par un pur hazard. Solis étoit parti d'Espagne pour continuer celle du Bresil, commencée en 1500, par Vincent Yañes Pinson, qui avoit accompagné Christophe Colomb à son premier voiage, deux mois avant que les Portugais en eussent la moindre connoissance. Le premier de Janvier 1516, il entra dans un Port formé par la décharge d'une Rivière, qu'il nomma *Rio Genero* (1), & en prit possession au nom de la Couronne de Castille; comme avoit fait Pinson, seize ans auparavant, au *Cap de S. Augustin*, qu'il avoit nommé *Cap de Consolation*. Solis continua ensuite à ranger la Côte, & en la tournant sur la droite, il se trouva à l'entrée d'une Baie, où il

(1) C'est-à-dire, Rivière de Janvier. Les Portugais la nomment *Rio Janeyro*, qui signifie la même chose en leur langue.

remarqua que se déchargeoit un grand Fleuve, auquel il donna son nom; mais il n'osa s'y engager bien avant avec son Vaisseau, parcequ'il y rencontra quantité de bancs, de rochers & d'autres écueils, sur lesquels il craignit de se briser. Cependant, comme il ne vouloit pas retourner en Espagne sans avoir pris quelque connoissance de ce Fleuve, il s'embarqua dans sa Chaloupe, côtoïa le bord occidental, & apperçut bientôt des Indiens, qui lui partirent l'inviter à les venir voir, en mettant à leurs piés tout ce qu'ils avoient, comme pour le lui offrir.

Trompé par ces démonstrations équivoques, il aborda sans prendre aucune précaution & avec peu de suite, résolu, dit-on, d'enlever quelques-uns de ces gens-là, pour les mener en Espagne. Il ne fit pas même attention qu'à mesure qu'il avançoit, ces Barbares s'éloignoient, & ils l'attirent ainsi jusqu'à un Bois, où ils entrèrent, & où il les suivit presque seul. A-peine y étoit-il, qu'une grêle de fleches, décochées par des gens qu'il ne voïoit point, le renversa mort, avec tous ceux qui le suivoient. Les Indiens les dépouillerent ensuite, allumerent un grand feu hors du Bois, les y firent rôtir & les mangerent à la vue de ceux, qui étoient restés dans la Chaloupe, ou qui s'y réfugierent, & ils n'eurent point d'autre parti à prendre, que de regagner au plus vite leur Navire, & de prendre la route d'Espagne. Telle fut la triste destinée d'un homme, qui passoit pour un des plus habiles Navigateurs de son tems; mais qui,

Jean de Solis tué & mangé par les Indiens.

1516-25.

Portugais au
Paraguay, &
quel fut leur
fort.

selon Herrera, n'avoit pas toute la prudence nécessaire pour assurer le succès d'une Entreprise comme celle dont il étoit chargé.

Le sort de quelques Portugais, qui quelques années après entrèrent dans le Paraguay par le Bresil, ne fut pas plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre partout, que les Espagnols avoient trouvé de grandes richesses dans le Pérou, Dom Martin de Sofa, Gouverneur & Capitaine général du Bresil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il y envoya un homme de confiance & de résolution, nommé Alexis Garcia, lequel partit accompagné de son Fils & de trois autres Portugais, & prit sa route à l'Occident. Arrivé sur le bord du Paraguay, il y trouva un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le suivre. Il traversa ensuite le Fleuve, pénétra jusqu'aux Frontières du Pérou, y recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent; & de retour à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il forma le projet d'y faire un Etablissement, pour servir d'entrepôt à ceux de sa Nation, qui voudroient profiter de ses découvertes. Dans cette vue, il envoya deux de ses gens pour informer son Général du succès de son voyage, & lui communiquer son projet. Il les chargea de quelques lingots d'or & d'argent, & resta seul où il étoit, avec son Fils, qui étoit fort jeune, & un autre Portugais. A-peine les deux premiers étoient-ils partis, que les Indiens massacrerent Garcia & le Portugais, firent le jeune Garcia Esclave, & s'emparerent de tout le trésor.

Cependant l'arrivée des deux Portugais au Bresil, avec la nouvelle & les preuves d'un chemin praticable pour aller au Pérou, y causa une grande joie; & soixante Portugais partirent sur le champ avec une troupe de Brasiliens, sous la conduite de Georges Sedeño, pour aller joindre Garcia. Ils n'étoient pas encore arrivés à l'endroit, où ils comptoient de le trouver, qu'ils eurent de violens soupçons de la perfidie des Indiens. Ils commencerent à marcher avec plus de précaution: mais les Barbares n'étoient pas moins sur leurs gardes; & au premier avis qu'ils eurent de l'approche des Portugais, ils travaillerent à leur couper les vivres, pour les obliger de retourner au Bresil.

Sedeño ne fut pas long-tems à comprendre que pour avoir de quoi subsister dans ce Pais, il falloit se battre, & il s'y prépara; mais les Indiens le prévirent, & tombèrent de toutes parts si brusquement sur lui à la faveur des Bois, qu'il n'eut pas même le tems de se mettre en défense. Il fut taillé en pièces avec une bonne partie de ses Gens, & les autres se sauverent du côté du Parana. Il leur falloit passer ce Fleuve pour se mettre en sûreté contre ceux qui les poursuivoient, & des Indiens s'offrirent à leur rendre ce service. Leur offre fut acceptée, & les Portugais s'embarquerent sur des Pirogues qu'on leur présenta. Elles étoient percées, & les trous si bien bouchés, qu'ils ne s'apperçurent point du piège qu'on leur tendoit. A-peine étoient-ils au milieu du Courant, que leurs Conducteurs sauterent

1516-25.

D'autres Portugais au Paraguay.

Ce qu'ils devinrent.

Trahison des Indiens.

1516-25.

dans l'eau, & regagnerent, à la nâge, le bord, d'où ils étoient partis. Ils remarquerent en même tems que l'eau entroit dans leurs Pirogues, & tandis qu'ils en cherchoient la cause, les Pirogues coulerent à fond, & ils furent tous noyés.

1525.

Sébastien Gabot traite avec l'Empereur.

Rien, ce semble, ne devoit engager, ni les Espagnols, ni les Portugais à vouloir s'établir dans un Pais, qu'ils ne connoissent que par des accidens si tragiques; & il est certain qu'on ne pensoit à rien moins en Espagne, qu'à profiter de la découverte de Solis, lorsqu'on y reçut des nouvelles, qui firent naître dans la Nation, quoique sur des fondemens assez légers, les plus grandes espérances de tirer du Paraguay autant de richesses, que de toute autre Partie de l'Amérique. Sébastien Gabot, ou Gabato, Vénitien, qui en 1496 avoit fait avec son Pere & ses Freres la découverte de l'Isle de Terre-neuve, & d'une partie du Continent voisin, pour le Roi d'Angleterre, Henri VII, se voiant négligé par les Anglois, trop occupés alors chez eux, pour songer à s'établir dans le nouveau Monde, passa en Espagne, où la réputation, qu'il avoit d'être fort habile Navigateur (1), lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille. Le fameux Navire *la Victoire*, le seul de l'Escadre de Magellan, qui soit revenu en Espagne, & le premier qui ait fait le tour du Monde, avoit depuis peu rapporté des Epiceries, & d'autres Marchandises précieuses des Moluques. Des Négocians de Seville engagerent Gabot à

(1) Herrera, troisieme Décade, Liv. 9. Chap. 3.

Y conduire une Flotte, dont ils feroient les frais ; & il y consentit : mais comme il ne vouloit pas être précisément au service d'une Compagnie de Commerce, il voulut avoir une Commission de l'Empereur ; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles V un Traité, qui fut signé le quatrieme de Mars 1525.

Il portoit en substance (1), que Gabot commanderoit une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de Capitaine général, & que Martin Mendez, qui avoit été Trésorier de l'Escadre de Magellan, & qui étoit revenu sur *la Victoire*, seroit son Lieutenant ; qu'il passeroit le Détroit, se rendroit ensuite aux Moluques, d'où il iroit faire la découverte de *Tharsis*, d'*Ophir* & de *Cipango*, qu'on croïoit alors être le Japon ; qu'il y chargerait ses Navires, d'or, d'argent, & de tout ce que ces Pais ont de plus précieux. C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur ; mais quelque assurance qu'il témoignât d'effectuer de si grandes promesses, les Armateurs de Seville se repentirent dès-lors du choix qu'ils avoient fait de lui, pour commander leurs Vaisseaux, d'autant plus qu'ils ne tarderent pas à s'appercevoir d'un commencement de mésintelligence entre lui & Mendez, en qui ils avoient leur principale confiance. Ils firent même déclarer à l'Empereur, par l'Agent qu'ils avoient en Cour, que si on n'étoit pas si pressé de faire partir l'Escadre, ils suppleroient Sa Majesté de lui

(1) Herrera, *ibid.*

1526.

Son départ ;
il entre dans
la Baie de Rio
de la Plata.

donner un autre Commandant, que le grand Pilote.

Cette déclaration ne servit de rien ; Gabot mit à la voile le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, qu'un Particulier avoit freté à ses dépens. Herrera dit qu'il ne se comporta dans ce voiage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer ; que les vivres lui manquerent bientôt, faute d'économie ; qu'il ne ménagea nullement ceux qui ne lui plaisoient pas ; qu'étant arrivé, sans qu'il lui restât aucunes provisions, à l'Isle des Oies (1), qui n'est pas éloignée du Cap de S. Augustin dans le Bresil, les Habitans le reçurent bien & ravitaillerent ses Vaisseaux, & qu'il ne paia ce bon office, que de la plus noire ingratitude, en embarquant quelques Enfans des Principaux de l'Isle, malgré leurs Parens ; enfin, qu'étant arrivé à l'entrée de la Baie, où se décharge ce qu'on appelloit alors *Rio de Solis*, il résolut de n'aller pas plus loin, tant parcequ'il n'avoit pas assez de vivres, pour passer le Détroit de Magellan, que parceque ses Equipages commençoient à se mutiner ; & qu'après avoir dégradé dans une Isle déserte Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas qui blâmoient fort librement sa conduite, il prit le parti de bien reconnoître la Baie où il se trouvoit.

Largeur & incommodité de la Baie où se décharge Rio de la Plata.

Je dis la Baie, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens, qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve, au *Cap de Sainte*

(1) Isla de Patos.

Marie, où la terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au *Cap de S. Antoine*, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie; mais qu'il faut suivre le sentiment de ceux, qui la mettent à *la Puerta de la Piedra*, vis-à-vis de *Montevideo*, à plus de cinquante lieues du *Cap de S. Antoine*. Je ne contesterai pourtant point avec les Géographes Espagnols, qui veulent que *Rio de la Plata* ait, à son embouchure, près de cinquante lieues de large. Il n'est point douteux que ce Fleuve ne soit un des plus grands, que l'on connoisse au Monde; mais il en est peu, dont l'entrée soit plus difficile, où les Vaisseaux courent de plus grands risques, & où il se soit fait plus de naufrages. Aussi les gens de Mer lui ont-ils donné le nom d'*Enfer des Navigateurs*.

En récompense, il est fort poissonneux. On y prend surtout quantité de Dorades sur les bancs de sable, dont il est semé, & qui font, en bonne partie, le danger de cette Navigation. Dès que l'on commence à trouver l'eau douce elle paroît excellente; mais il en coûte un peu pour s'y accoutumer. Elle cause d'abord, quand on en boit sans beaucoup de modération, des coliques, des dévoiemens, & quelquefois la dyssenterie. Au bout d'un mois on y est fait, & il n'y a plus rien à craindre. Outre qu'elle est très saine, elle a encore une qualité fort singulière; elle éclaircit de telle sorte la voix, que l'on reconnoît d'abord ceux, qui en ont bu habituellement: mais si on discon-

Qualité des
eaux du Fleuve.
ve.

1526.

tinue d'en boire, on perd peu-à-peu cet avantage. - Quelques Mémoires disent la même chose des eaux de l'Uruguay, & de la plûpart des Rivieres qui s'y déchargent. Si cela est vrai, il y a bien de l'apparence que Rio de la Plata tire de l'Uruguay cette propriété. Il s'agit de savoir si elle l'a au-dessus de l'endroit où elle reçoit l'Uruguay, & je n'ai rien trouvé sur cela dans mes Mémoires.

Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas longtemps.

Quoi qu'il en soit, Gabot se tira aisément de tous les écueils, & arriva, sans aucun accident, aux *Iles de S. Gabriel*, qui ont reçu de lui ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos Ayrès. La première qu'il rencontra, a une lieue de circuit, & il y trouva un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, s'embarqua dans ses Chaloupes, entra dans le Canal, que forment ces Iles avec le Continent, qu'il avoit à sa droite, & de-là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Deux choses causerent cette méprise; la première, que les Iles de S. Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachotent la vue du Fleuve; la seconde, que l'Uruguay est très large lorsqu'il entre dans Rio de la Plata. Il le remonta donc, & aiant trouvé, sous sa droite, une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un petit Fort, où il laissa Jean Alvarez Ramon & quelques Soldats, avec ordre de continuer à remonter le Fleuve, qu'il croioit toujours être le véritable Rio de Solis: mais au bout de trois jours, cet Officier, ayant échoué sur un banc de sable, fut tué par les Indiens, avec

une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nâge & rejoignirent Gabot, qu'un si triste accident fit résoudre à retourner aux Iles de S. Gabriel.

1526.

Il y reconnut son erreur, remonta le véritable Fleuve, environ trente lieues, & bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui sort des Montagnes du Tucumân, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien (1) en celui de *Rio Tercero*. Il donna à son Fort, celui de *Saint-Esprit*; mais il est plus connu dans ses Relations, sous celui de *Tour de Gabot*. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter le Fleuve jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors se trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large; j'ai dit que c'est le Parana: mais voiant qu'il tournoit à l'Est, il craignit de s'engager trop avant vers le Bresil, retourna au confluent, & remonta le Paraguay. Il y fut bientôt attaqué par les Indiens, qui lui tuèrent vingt-cinq hommes, & en firent trois prisonniers.

Tour de Gabot.

Il eut bientôt sa revanche, & fit un grand carnage de ces Barbares, lesquels paroissent avoir été les mêmes, qui avoient tué Alexis Garcia, puisqu'on assure que le fruit de sa victoire fut une bonne partie du butin qui avoit été fait sur ce Portugais. Comme il n'avoit aucune connoissance de cette aventure tragique, il ne douta point que tant d'or & d'argent ne vînt des Mines du País où il se trouvoit, & il fut enfin confirmé dans cette pensée, lorsqu'ayant fait alliance

Origine du nom de Rio de la Plata.

(1) Zacaranna, ou Zaccarunna.

1526.

avec d'autres Indiens, que la crainte de ses armes, ou ses bonnes manieres, avoient engagés à bien vivre avec lui, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, dont il commençoit à manquer, mais ils lui donnerent des lingots d'argent pour des marchandises d'Espagne de très peu de valeur. Ne doutant donc plus qu'il n'y eût des Mines d'argent dans ce Pais, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*, qui a trompé tous ceux, qui ne savoient pas l'origine de cette dénomination.

Gabot ren- Il se dispoit à rejoindre ses Vaisseaux
contre des avec son trésor, quand il vit arriver à son
Portugais sur Camp un Capitaine Portugais, nommé
le Paraguay. *Diegue Garcias*, lequel avoit été envoyé
par le Capitaine général du Bresil, pour re-
connoître le Pais & en prendre possession au
nom de la Couronne de Portugal, mais qui
n'avoit pas assez de monde pour exécuter
sa Commission malgré les Espagnols, qu'il
ne s'étoit pas attendu de trouver en si grand
nombre sur les bords du Paraguay. Gabot
de son côté fit réflexion qu'il ne pourroit
jamais empêcher les Portugais de se rendre
maîtres du Pais, s'ils y revenoient avec des
forces superieures, que la proximité du Bre-
sil leur donnoit le moien d'y faire entrer en
peu de tems: sur quoi il prit le parti de
faire quelques présens à Garcias, pour l'en-
gager à le suivre au Fort du S. Esprit. Il y
réussit; & Garcias, étant resté peu de jours
avec lui dans sa Forteresse, reprit la route
du Bresil.

Gabot crut alors devoir renoncer au

dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Il jugea sa présence nécessaire au Paraguay, & il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit fait Trésorier de son Escadre à la place de Mendez, de tout ce qu'il avoit d'argent, & d'une Lettre, par laquelle il rendoit compte à l'Empereur de ce qui l'avoit empêché de suivre sa destination; faisoit à ce Prince la description du Pais qu'il avoit découvert; lui marquoit les mesures qu'il jugeoit nécessaires pour en assurer la possession à la Couronne de Castille, & supplioit Sa Majesté de lui envoyer des secours suffisans pour être en état de n'y être inquiété, ni par les Indiens, ni par les Portugais.

Calderon, & un Capitaine, nommé Georges Barloque, que Gabot lui avoit associé, arriverent en Espagne au commencement de l'année 1527, & eurent une audience favorable de l'Empereur, dont ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordonné de demander. La vue de l'argent qu'ils lui présenterent, qu'on prétend être le premier qui soit venu en Espagne de l'Amérique, & plus encore les espérances qu'ils donnerent à ce Prince, lui firent trouver bon tout ce qu'avoit fait Gabot. Charles V voulut même qu'on prît sur ses Finances de quoi faire une partie d'un grand Armement; qu'il commanda de faire pour le Paraguay. Cependant deux années se passerent sans que ses ordres fussent exécutés, & Gabot se lassa d'attendre. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour empêcher qu'un plus long retardement ne

1526.

Il envoie beaucoup d'argent à l'Empereur. D'où il venoit. Il donne au Fleuve le nom de *Rio de la Plata*, par erreur.

Il retourne en Espagne.

1527-29.

donnât aux Portugais l'envie & le tems de revenir au Paraguay. Il nomma, pour commander pendant son absence dans le Fort du S. Esprit, Nuño de Lara, auquel il laissa six vingts hommes, & ce qu'il put amasser de provisions, & partit pour aller rejoindre son Escadre, qu'il fit appareiller sur le champ pour l'Espagne.

Histoire tragique d'une Dame Espagnole.

1527-30.

Lara de son côté, se voyant environné de Nations, dont il ne pouvoit se faire respecter, qu'autant qu'il seroit en état de se bien défendre, s'il leur prenoit envie de l'attaquer, crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux, que de mettre dans ses intérêts ses plus proches voisins, qui étoient les *Timbuez*, & il y réussit d'abord assez bien; mais cette alliance lui devint bientôt funeste, par un endroit qu'il n'avoit pu prévoir. Mangora, Cacique de Timbuez, lui rendoit de fréquentes visites, & aiant un jour apperçu une Dame Espagnole, nommée Luce Miranda, Epouse de Sébastien Hurtado, un des principaux Officiers de la Garnison du Fort, il en devint éperdument amoureux. Elle ne l'ignora pas long-tems, & elle comprit bientôt ce qu'elle avoit à craindre de cette passion dans un Barbare, dont il importoit beaucoup au Commandant de se conserver l'amitié. Tout ce qu'elle put faire, fut d'éviter avec soin de se laisser voir, & d'être bien sur ses gardes. Mangora de son côté, crut que, s'il pouvoit l'attirer chez lui, il en obtiendrait tout ce qu'il pourroit souhaiter. Il invita Hurtado à le venir voir, & le pria d'y amener sa Femme; mais celui-ci s'excusa,

sur ce qu'il ne pouvoit s'absenter sans la permission de son Commandant, & ajouta qu'inutilement il la demanderoit.

1527-30.

Le Cacique comprit par cette réponse, que pour venir à bout de son dessein, il falloit commencer par se défaire de Hurtado; & tandis qu'il en cherchoit les moiens, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec un autre, nommé Ruiz Moschera, & cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. Il forma son plan sur cette nouvelle, & crut pouvoir profiter de l'affoiblissement de la Garnison Espagnole pour parvenir à son but. Il assembla quatre mille hommes choisis, & les alla poster dans un Marais, qui étoit fort près de la Tour de Gabot. Il se présenta ensuite à la porte de la Place, avec trente hommes chargés de rafraîchissemens, & fit dire au Commandant, qu'ayant appris le besoin où il étoit de vivres, il lui en apportoit assez pour attendre le retour de son Convoi. Lara le reçut avec de grandes marques de reconnaissance, & voulut le régaler avec sa Troupe. Le Cacique s'y étoit attendu; il avoit instruit les Gens de ce qu'ils avoient à faire, & donné des signaux à ceux qu'il avoit postés dans le Marais.

Le festin commença avec beaucoup de gaieté de part & d'autre, & dura bien ayant dans la nuit. A la fin les Espagnols voulant se retirer, Mangora fit à quelques-uns des siens le signal pour ce qu'il leur avoit ordonné, qui étoit de mettre le feu au Magasin, dès que les Espagnols seroient retirés chez eux. Cela se fit sans

La Tour de Gabot brûlée par les Indiens, & toute la Garnison massacrée.

1527-30.

que personne s'en apperçût ; & à-peine les Officiers commençoient à s'endormir, qu'ils furent éveillés par des Soldats qui crioient *au feu*. Ils coururent tous pour y remédier, & les Indiens prirent ce moment pour faire main-basse sur eux. Plusieurs furent massacrés sans avoir eu le tems de se reconnoître, & les quatre mille hommes, qui étoient dans le Marais, aiant été en même tems introduits dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déjà blessé, aiant apperçu le perfide Cacique, qui s'applaudissoit du succès de sa trahison, courut à lui & le perça de son épée ; mais, plus occupé de la vengeance que du soin de sa propre sûreté, quoiqu'il fût environné de Barbares, il ne cessa de plonger son épée dans le corps de son Ennemi, que quand il le vit expirer sous les coups, qu'il redoubloit assez inutilement, & presque dans le même instant il tomba mort lui-même, percé de toutes parts.

Il ne restoit plus, dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cause innocente d'une scène si tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent tous liés & menés à Siripa, Frere & Successeur de Mangora. Ce nouveau Cacique, à la vue de Miranda, conçut pour elle la même passion, qui avoit été si funeste à son Frere : il ne se réserva qu'elle de cette petite troupe de Captifs, & commença par la faire délier. Il lui déclara ensuite qu'elle n'étoit point Esclave chez lui, qu'il ne tiendroit même qu'à elle d'y être la

Maîtresse,

Maîtresse, & qu'il ne la croïoit pas assez déraisonnable pour préférer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui se feroit un plaisir de lui soumettre sa propre Personne & tous ses Vassaux. Miranda devoit bien s'attendre que le moins, à quoi l'exposeroit un refus, seroit de passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir & ses fraïeurs: elle fit même à Siripa la réponse qu'elle croïoit la plus capable de l'irriter, dans l'espérance que sa passion se changeroit en fureur, & qu'une prompte mort mettroit son innocence & son honneur à couvert.

Elle fut trompée: ses refus ne firent qu'augmenter l'estime que Siripa avoit conçue pour elle. Ils donnerent une nouvelle vivacité à sa passion; & comme il n'en est point qui se flatte davantage, il ne désespéra point de vaincre la constance de sa Captive. Il continua de la traiter avec beaucoup de douceur; il eut même pour elle des égards, & une sorte de respect, dont on n'auroit pu croire un Barbare capable. Elle n'en comprit que mieux tout le danger de sa situation, & elle en frémit. Peu de tems après, Hurtado arriva avec son Convoi, & fut fort étonné de ne voir plus que des cendres où il avoit laissé la Tour de Gabot. La première chose, dont il s'informa, fut ce qu'étoit devenue son Epouse; & aiant appris qu'elle étoit chez le Cacique des Timbuez, il courut l'y chercher, sans faire réflexion à quoi il s'exposoit inutilement. Siripa, à la vue

1527-30.

d'un Mari uniquement aimé, ne se posséda plus ; il fit attacher Hurtado à un arbre, & commanda qu'on le percât de fleches.

On se dispofoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jeter à ses piés, & fondant en larmes, lui demanda la vie de son Epoux. Effet furprenant de l'amour paffionné ! Il calma le violent transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage, & défarma un Amant jaloux & furieux. Hurtado fut délié, il eut même la permiffion de voir quelquefois son Epoufe ; mais le Cacique avertit l'un & l'autre, que la premiere privauté qu'ils auroient enfemble leur couteroit la vie. Il ne vouloit apparemment que tendre un piège au Mari, pour avoir un prétexte de révoquer la grace qu'il venoit de lui accorder, & Hurtado ne tarda point à le lui fournir. La Femme de Siripa vint peu de jours après lui donner avis que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il courut fur le champ pour s'en instruire par lui-même : il fut convaincu par fes propres yeux ; & dans le premier mouvement de fa fureur, fervant mieux la jalousie de fa Femme, qu'il n'avoit fait la fienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée fur le champ ; & les deux Epoux expirerent, à la vue l'un de l'autre, dans des fentimens dignes de leur vertu.

Ce que devinrent les Espagnols qui étoient reftés au Paraguay,

Tandis que les chofes fe paffoient ainfi chez les Timbuez, les Espagnols, qui étoient reftés avec Mofchera, avoient fait quelques réparations à la Tour de Gabot ;

mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre des Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. Moschera ne crut donc point avoir d'autre parti à prendre, que de s'embarquer avec sa Troupe sur un petit Bâtiment qui étoit resté à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer; il rangea ensuite la Côte, & aiant apperçu, vers les trente-deux degrés de latitude, un Port commode, il y entra, & y bâtit une petite Forteresse. Il trouva les Naturels du País assez bien disposés à faire alliance avec lui, & il y ensemença un terrain, qui lui parut fertile. Peu de jours après un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard Perez, qui avoit été exilé dans le voisinage, vint le joindre avec sa Famille, & il le reçut très bien.

Perez n'y fut pas long-tems paisible; il reçut du Capitaine général du Bresil un ordre de retourner au lieu de son exil, & par la même voie, il fut déclaré à Moschera, que s'il vouloit rester où il étoit, il falloit qu'il commençât par prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui tout ce País appartenoit. Perez obéit; mais Moschera répondit de bouche, que le partage des Indes n'étoit point encore réglé entre les Rois leurs Maîtres, & que jusqu'à ce qu'il le fût, il étoit bien résolu de se maintenir dans le poste qu'il occupoit. Il manquoit cependant d'armes & de munitions; mais un Navire François étant venu sur ces entrefaites mouiller une ancre à l'Île de la Cananée, vis-à-vis de son Fort, il crut pouvoir profiter de l'occasion pour se met-

1530-35.

Ce qui se passa entr'eux & les Portugais du Bresil.

1530-35.

tre en état de se défendre, s'il étoit attaqué. Il s'embarqua avec tous les Espagnols & deux cens Indiens, dans deux Bâteaux, aborda pendant la nuit le Navire François, s'en rendit maître, désarma l'Equipage, & le conduisit à son Fort.

Peu de jours après, il fut averti qu'un Corps considérable de Portugais venoit par Mer pour l'enlever, & sur le champ il dressa une batterie de quatre pièces de canon, qu'il avoit tirées de sa prise; il fit de nouveaux retranchemens à son Fort, & plaça une partie de ses gens en embuscade dans un Bois, qui le couvroit du côté de la Mer. Les Portugais étoient au nombre de quatre-vingt, & avoient à leur suite une Armée de Brasiliens. Comme ils croioient n'avoir à faire qu'à une poignée d'Espagnols nouvellement débarqués & manquant de tout, ils alloient à cette expédition avec la même confiance, qu'un grand Prévôt, chargé d'arrêter une bande de Voleurs; & elle augmenta, lorsqu'arrivés au Port, ils ne virent personne, qui se mît en devoir de leur disputer la descente: ils passerent même le Bois sans obstacle; mais à-peine avoient-ils découvert le Fort, qu'ils se virent en même tems exposés au canon de la Place, & pris en queue par ceux qui les avoient laissés passer dans le Bois, sans se découvrir. La fraieur s'empara d'abord des Indiens, & se communiqua bientôt aux Portugais. Tous se débanderent; & à la réserve de ceux qui avoient d'abord pris la fuite, tous ceux, que le canon avoit épargnés, furent passés au fil de l'épée.

Moschera ne borna point là sa victoire : il s'embarqua, avec une partie de ses Braves & un grand nombre d'Indiens, sur les Bâtimens qui avoient apporté ses Ennemis, & alla faire une descente à S. Vincent. Il pilla la Ville & les Magasins du Roi, avec d'autant plus de facilité, que les Portugais mêmes, mécontents du Gouvernement, se joignirent à lui. Il comprit néanmoins bientôt que les succès mêmes, bien loin d'affermir son Etablissement, ne feroient qu'attirer sur lui des forces auxquelles il ne seroit point en état de résister ; & il transporta sa petite Colonie dans l'Île de Sainte Catherine, où il se flattoit qu'on ne viendroit pas l'inquiéter, & où il ne demeureroit pas long-tems.

Cependant on ne perdoit point de vue le Paraguay à la Cour d'Espagne ; mais quand on eut appris qu'il n'y étoit pas resté un seul Espagnol, la pensée qu'il falloit recommencer tout ce qu'on y avoit fait, & l'absence de l'Empereur, furent cause qu'il se passa bien du tems sans qu'on prît aucune résolution sur cela. Il paroît même qu'on n'y pensoit plus, lorsqu'on eut avis que la Cour de Lisbonne paroïssoit prendre des mesures pour y envoyer une Colonie. Il est vrai que l'Armement qu'on y préparoit étoit couvert du prétexte de donner la chasse aux François, qu'on voïoit souvent sur les Côtes du Bresil, & qui, étant fort bien accueillis des Brasiliens, n'auroient pas trouvé beaucoup de difficultés à s'y établir de manière à n'en pouvoir être aisément chassés ; mais l'Impératrice, aiant communiqué ses

1530-35:

Les Espagnols font une irruption au Bresil.

La Cour de Portugal paroît avoir des vues sur le Paraguay.

1530-35.

soupçons au Roi de Portugal, son Frere, en reçut une réponse, qui lui donna lieu de croire qu'ils n'étoient que trop bien fondés. Ils se dissipèrent néanmoins bientôt, quand on fut que la Flotte de Lisbonne avoit pris une route, qui ne pouvoit pas la conduire au Paraguay, & l'on fut encore deux ans en Espagne sans songer à y envoyer personne.

1535.
Grands préparatifs en Espagne pour le Paraguay.

Enfin l'Empereur étant revenu à Madrid, songea sérieusement à faire un puissant Etablissement sur Rio de la Plata; & il est vrai de dire que jamais Entreprise pour le nouveau Monde ne se fit avec plus d'appareil. D. Pedro de Mendoza, grand Echançon de l'Empereur, en fut déclaré le Chef. Charles V le nomma Adelantade, Gouverneur & Capitaine général de tous les Pais qu'on découvreroit jusqu'à la Mer du Sud, à condition qu'il y transporterait en deux voyages mille hommes & cent chevaux; des armes, des munitions & des provisions pour un an; qu'il feroit des Etablissements dans tous les endroits qu'il jugeroit les plus convenables, & le tout à ses frais; mais qu'il lui seroit assigné une pension viagere de deux mille ducats; qu'il pourroit encore prendre chaque année une pareille somme sur le produit du Pais; que de trois Fortereses qu'il construeroit à ses dépens, il seroit grand Alcalde & Alguasil Major de celle où il résideroit, & que ces deux Charges seroient héréditaires dans sa Famille; qu'après trois ans de séjour dans le Pais il pourroit revenir en Espagne & nommer un Gouverneur à sa place; que ce Gouverneur,

dès qu'il auroit reçu ses Provisions, jouiroit des mêmes prérogatives, dont il auroit joui lui-même; qu'encore que, selon les Loix du Roïaume, les Rois ou Caciques Indiens pris en guerre, dussent paier leurs rançons au Domaine, Sa Majesté trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, après qu'on en auroit pris le dixieme pour le Trésor roïal; qu'au cas que les trésors des Caciques tués en guerre fussent pris par les Espagnols, le Gouverneur les partageroit moitié par moitié avec le Roi. Enfin, qu'il meneroit avec lui huit Religieux pour prêcher l'Évangile aux Naturels du Pais, & que tous les Postes seroient suffisamment pourvûs de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. L'Empereur déclara ensuite à Mendoza qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations, qui seroient faites aux Indiens, & que leur conversion à la Religion Chrétienne étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit aucune grace à quiconque sur cet article.

Les ordres étoient déjà donnés pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (1), & D. Jean Osorio, Italien; qui s'étoit beaucoup distingué dans les guerres d'Italie, en prit le commandement, en qualité de Lieutenant de Mendoza. De si grands préparatifs, & ce qu'on avoit publié des richesses du Pais que traverse Rio de la Plata, attirerent tant de Personnes, même de la plus haute naissance, que le premier Armement, qui ne devoit être que de cinq

Etat & départ de la Flotte.

(1) Herrera dit qu'elle n'étoit que de douze.

1535.

cens hommes , fut de douze cens , parmi lesquels il y avoit plus de trente Seigneurs , qui étoient les Aînés de leurs Maisons , outre plusieurs Officiers Flamands. En un mot , aucune Colonie Espagnole du nouveau Monde n'a compté autant de grands noms parmi ses Fondateurs. La Postérité de plusieurs de ceux qui partirent alors , est encore au Paraguay , & sur-tout dans la Capitale de la Province qui porte ce nom. La Flotte mit à la voile , au mois d'Août 1535 , qui est la saison la plus propre pour ce voiage ; par la raison que , si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata , on court risque de manquer les brises du Nord & du Nord-Est , & d'être pris par les vents de Sud & du Sud-Ouest , qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

D. Pedre de Mendoze fait assassiner son Lieutenant au Bresil.

Dom Pedre de Mendoze , pour avoir pris cette précaution , n'en fut pas plus heureux ; & Herrera se trompe en le faisant arriver aux Iles de S. Gabriel , sans s'être arrêté en aucun endroit. Peut-être a-t'il voulu tirer le rideau sur ce qui se passa au Bresil pendant le Voiage. Ce qui est certain , c'est que la Flotte , après avoir passé la Ligne , fut surprise d'une violente tempête qui la dispersa , & que plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent plus qu'au terme ; que celui que montoit Dom Diegue de Mendoze , Frere de Dom Pedre , & un petit nombre d'autres , arriverent heureusement aux Iles de S. Gabriel ; que l'Adelantade , avec tous les autres , fut obligé de se réfugier dans le Port de Rio Ja-

neyro , & que cette relâche fut le commencement de ses malheurs , qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite de Dom Jean Olorio , & peut-être aussi sa qualité d'Étranger , lui avoient fait bien des jaloux ; ils le rendirent suspect à l'Adelantade , & lui donnerent à entendre que son Lieutenant aspirait à la Place qu'il occupoit. Olorio n'avoit donné aucun lieu à ces soupçons ; mais sur certains articles , il suffit souvent d'être soupçonné pour être jugé coupable. Mendoza donna ordre qu'on le défit de ce prétendu Rival , & Olorio fut poignardé. Bien des gens en furent indignés ; quelques-uns prirent le parti de rester au Bresil ; d'autres voulurent retourner en Espagne , & prenoient déjà des mesures pour cela , lorsque Dom Pedre , qui en eut le vent , fit appareiller.

Arrivé au Cap de Sainte Marie , il apprit que son Frere & tous ceux que la tempête avoit séparés de lui , étoient aux Iles de S. Gabriel , & il ne tarda pas à les y joindre. Dom Diegue apprit alors avec beaucoup de surprise la mort de Dom Jean Olorio ; il en fut pénétré de douleur , & dit assez haut , qu'il craignoit bien qu'une action si indigne n'attirât la malédiction de Dieu sur son Frere & sur toute son Entreprise. Alors toute la Flotte se trouvant réunie entre les Iles de S. Gabriel & la Côte occidentale du Fleuve , Dom Pedre fut d'avis de faire son premier Etablissement de ce côté-là. Il envoya Dom Sanche del Campo pour y choisir un emplacement sûr & commode , & cet Officier le trouva dans un endroit où

Fondation
de Buenos
Ayres.

1536.

la Côte n'a point encore tourné à l'Ouest, & sur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. Mendoza y fit aussitôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuestra Señora de Buenos Ayres*, parceque l'air y est très sain. Chacun mit sur le champ la main à l'œuvre, & tout le monde fut bientôt logé.

Un Parti con-
fidérable d'Es-
pagnols est
battu par les
Indiens, avec
perte de plu-
sieurs Person-
nes de dis-
tinction.

Mais on ne fut pas long-tems à s'appercevoir que les Naturels du Pais ne voioient pas de bon œil des Etrangers s'établir si près d'eux, & que, si on vouloit avoir des vivres, dont on commençoit à manquer, il falloit faire la guerre. Dom Diegue de Mendoza eut ordre d'en aller acheter, & d'y aller avec main-forte. Il prit trois cens Soldats pour l'escorter. Quelques Seigneurs & plusieurs Gentilshommes voulurent l'accompagner; & dès le second jour de sa marche, il apperçut un Corps d'environ trois mille Indiens postés derriere un Ruisseau, qui se décharge dans un Marais, & qu'il falloit passer. La plûpart étoient d'avis d'attendre que les Indiens le passassent eux-mêmes; mais Dom Diegue, après l'avoir fait sonder, & reconnu qu'il étoit guéable, donna l'ordre pour le traverser. Il fut obéi, & les premiers étoient à-peine passés, que les Indiens les envelopperent & les chargerent avec tant de furie, qu'ils ne leur donnerent pas le tems de se former.

Il se trouva encore que plusieurs avoient laissé mouiller leurs armes en passant le ruisseau, & ne purent s'en servir. Cependant, comme ils avoient été suivis d'un grand nombre d'Espagnols, on ne laissa

point de tuer d'abord bien du monde aux Ennemis ; mais ils n'en devinrent que plus furieux. Dom Barthelemi de Bracamonté & Dom Paraphernez de Ribera, suivis d'un petit nombre de Volontaires, voulurent percer un gros de ces Barbares ; mais leurs chevaux, s'étant cabrés, les renverserent. Dom Jean Manrique courut à leur secours ; mais il ne les sauva point & fut tué avec eux. Dom Diegue de Mendoze, qui les suivoit de près, voulut venger leur mort ; mais il reçut un coup de pierre à la tête, & fut enveloppé par un grand nombre d'Indiens, qui le massacrerent, quoi que pût faire Dom Pedre Ramirez Guzman, qui périt lui-même en voulant le tirer de leurs mains. Herrera nomme aussi, parmi les Morts, D. Pedre Benavidez, Neveu des Mendoze. Il fallut alors songer à la retraite ; mais la difficulté étoit de la faire, & on prétend que, dans le désordre où étoient les Espagnols, si les Indiens s'étoient réunis pour les attaquer, il n'en seroit pas échappé un seul. Un Capitaine, nommé Luzan, fut tué en repassant le Ruiffeau, qui porte encore aujourd'hui son nom. Dom Sanche del Campo & D. François Ruiz Galan, qui se chargerent de la retraite, ne purent rassembler que cent quarante Fantassins & cinq Cavaliers ; encore parmi ceux-là, plusieurs étoient blessés & moururent en chemin de leurs blessures, de sorte qu'il ne rentra dans la Ville que quatre-vingts hommes. On assure que tous ceux qui avoient à se reprocher la mort d'Osorio, périrent dans cette malheureuse

journee. Le châtement de l'Adelantade, pour avoir été différé, n'en fut, comme nous le verrons bientôt, que mieux marqué au coin de la justice d'un Dieu vengeur de l'innocence opprimée.

Elle devoit déjà bien se faire sentir à Dom Pedro, la grande perte qu'il venoit de faire, & peut-être que s'il eût reconnu le bras qui le frappoit, il l'auroit défarmé. Rien n'étoit plus triste que la situation où il se trouvoit : la famine étoit extrême à Buenos Ayres, & il ne pouvoit y remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à répandre le sang des Chrétiens, & Dom Pedro défendit, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte de la Ville. Cependant, comme la faim est un de ces maux extrêmes qui ôtent la vue du danger & ne connoissent point de loix, Dom Pedro comprit qu'il ne feroit pas obéi, s'il s'en tenoit là, & il mit partout des Gardes, avec ordre de tirer sur quiconque voudroit s'échapper.

Avanture
singuliere
d'une Femme
Espagnole.

Cette précaution fut efficace : une seule Femme, nommée Maldonata, vint à bout de tromper la vigilance des Gardes, & Dieu lui sauva deux fois la vie, par un de ces traits de la Providence, que la seule notoriété publique peut mettre à l'abri de l'incrédulité de ceux qui se révoltent contre tout ce qui tient du merveilleux. Cette Femme, après avoir erré quelque tems dans la Campagne, apperçut une Caverne où elle crut trouver une retraite sûre contre tous les dangers qu'elle avoit à craindre ;

mais elle y rencontra une Lionne, dont la vue la saisit de fraieur. Les caresses que lui fit cet Animal la rassurerent un peu, & elle reconnut en même tems que ces caresses étoient intéressées. La Lionne étoit presque réduite aux abois, parcequ'étant pleine & à son terme elle ne pouvoit mettre bas. Maldonata ne balançoit point à lui donner le secours qu'elle sembloit lui demander, & il fut efficace. La Lionne, heureusement délivrée, ne borna point sa reconnoissance aux marques sensibles qu'elle en donna sur le champ à sa Libératrice. Elle alloit tous les jours chercher de quoi vivre, & elle ne manqua jamais de mettre aux piés de Maldonata sa provision pour toute la journée. Cela dura tant que ses Petits la retinrent dans la Caverne; dès qu'elle les en eut tirés, Maldonata ne la revit plus, & fut obligée d'aller chercher ailleurs de quoi subsister.

Elle ne fut pas long-tems sans être rencontrée par des Indiens, qui la firent Esclave, & sa captivité dura assez long-tems. Elle fut enfin reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buenos Ayres. Dom Pedre de Mendoza n'y étoit pas, & Dom François Ruiz Galan y commandoit dans son absence. C'étoit un Homme dur jusqu'à la cruauté: il savoit que cette Femme étoit sortie de la Ville malgré les défenses, & il ne la crut pas suffisamment punie par une longue & dure captivité, il la condamna à la mort, & à un genre de supplice qui ne pouvoit être imaginé que par un Tyran. Il la fit conduire par des Soldats au milieu d'une campagne, avec ordre de la lier à

1536.

un arbre , & de l'y laisser , ne doutant point qu'elle ne fût bientôt dévorée par les Bêtes féroces.

Deux jours après il envoia les mêmes Soldats pour voir ce qu'elle étoit devenue , & ils furent surpris de la trouver pleine de vie , quoiqu'environnée de Tigres & de Lions , qui n'osoient en approcher , parcequ'une Lionne , qui étoit à ses piés avec de jeunes Lionceaux , les en empêchoit. A la vue des Soldats elle se retira un peu , comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice , ce qu'ils firent. Maldonata leur raconta l'histoire de cette Lionne , qu'elle avoit reconnue d'abord ; & ils remarquerent que quand ils se mirent en devoir de l'emmener avec eux , cet Animal la caressa beaucoup , & parut témoigner quelque regret de la voir s'éloigner. Sur le rapport qu'ils firent au Commandant de ce qu'ils venoient de voir , il comprit qu'il ne pouvoit pas se dispenser de faire grace à une Femme , que le Ciel avoit protégée d'une maniere si marquée , à moins que de paroître plus féroce que les Lions même. L'Auteur de l'*Argentina* , qui le premier a écrit cette aventure , assure qu'il l'avoit apprise de la voix publique , & de la bouche même de Maldonata , & le Pere del Techo dit , que quand il arriva au Paraguay , plusieurs personnes lui en parlerent comme d'un événement , qui s'étoit passé de leur tems , & que personne ne révoquoit en doute.

1537.

Nouvel Etablissement.

J'ai dit que Dom Pedre de Mendoza n'étoit point à Buenos Ayres , lorsque cette

Femme fut ramenée de captivité dans cette Ville. Il avoit remonté Rio de la Plata, pour chercher un remede à la famine, qui lui avoit déjà fait perdre deux cens personnes; & s'étant arrêté à considerer les ruines de la Tour de Gabot, il en trouva la situation si avantageuse, qu'il y construisit un nouveau Fort, auquel il donna le nom de *Bonne Esperance*, & que je trouve aussi marquée sous celui de *Corpus Christi*. Ce qui le détermina encore plus à faire ce nouvel Etablissement, c'est que Dom Jean de Ayolas, son Lieutenant de Roi, qui l'avoit devancé dans son voyage, lui dit, qu'il trouveroit toujours des vivres chez les Timbuez; qu'il avoit eu le bonheur de reconcilier avec les Espagnols, ou chez les *Caracoas*, leurs voisins. Il avoit même fait plus; car il avoit laissé Dom François de Alvarado avec un Détachement à l'endroit où avoit été le Fort. Mendoze ne pouvoit qu'approuver cette conduite, & il ordonna à son Lieutenant de continuer à remonter le Fleuve le plus loin qu'il seroit possible, avec trois Barques & cinquante Hommes qu'il lui donna; il permit en même tems à Dom Dominique Martinez de Irala, à Dom Jean Ponce de Léon, à Dom Louis Perez, qui selon quelques Mémoires étoit Frere de Sainte Thérèse, & à Dom Charles Dubrin, de l'accompagner; & il lui recommanda de lui faire savoir de ses nouvelles dans quatre mois, s'il ne pouvoit pas les lui apporter lui-même.

Il n'avoit pu encore ramasser assez de provisions pour faire entièrement cesser la

1537.

Moschera
arrive à Bue-
nos Ayres a-
vec sa Colo-
nie & plu-
sieurs Bra-
siliens.

famine à Buenc. Ayres, où elle causoit toutes les horreurs, dont on trouve des exemples dans les Histoires. Mais peu de tems après, Dom Gonzale de Mendoza, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, arriva sur un Navire qui en étoit chargé. Il fut bientôt suivi de deux autres Bâtimens, sur lesquels étoit Moschera, avec toute sa Colonie de l'Île de Ste Catherine, & plusieurs Familles Brasiliennes qui s'étoient données à lui. Tout cela remit un peu d'aïssance dans Buenos Ayres : mais le nombre des Habitans y étoit augmenté, & l'on pouvoit d'autant moins compter de ne pas retomber dans la disette, qu'il s'en falloit beaucoup qu'on fût en état de tenir tête aux Indiens & de les empêcher de s'opposer aux travaux de la campagne, ces Barbares étant de plus en plus acharnés à la perte des Espagnols.

Découvertes
de D. Jean de
Ayolas. Port
de la Chan-
deleur.

Dom Jean de Ayolas, de son côté, s'étoit avancé, en remontant le Fleuve, à-peu-près jusqu'à l'endroit où fut bâtie depuis la Ville de l'Assomption, y fut très bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de Pais le long de la Côte orientale du Paraguay, & plus encore dans l'intérieur des Terres jusqu'aux Frontières du Bresil. Ils remplirent même ses Bâtimens de provisions, qu'il païa en marchandises de Traite. Il s'avança ensuite jusqu'à la hauteur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva, sur la droite, un petit Port, auquel il donna le nom de *la Chandeleur*; & comme les *Guaranis* l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en mar-

chant à l'Occident, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent, il prit le parti de tenter cette découverte. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoia ses Bâtimens, & chargea D. Dominique Martinez de Irala, auquel il confia toute l'autorité que Dom Pedre de Mendoza lui avoit donnée, de l'y attendre pendant six mois, lesquels expirés sans apprendre de ses nouvelles, il pourroit prendre tel parti qu'il jugeroit à propos. Il comptoit aussi beaucoup sur les *Paraguas*, qu'il avoit rencontrés au Port de la Chandeleur, & qui lui avoient fait un grand accueil. Enfin, il laissa au même endroit, le Capitaine Vergara, avec un petit Détachement d'Espagnols. Cependant Irala ne resta au Port de la Chandeleur que quatre mois, parceque, dit Herrera, ses Bâtimens faisoient beaucoup d'eau: mais il paroît que cela fut regardé comme un prétexte, & nous verrons dans la suite les soupçons que cette conduite fit naître contre lui.

Il y a bien de l'apparence que D. Jean de Ayolas avoit écrit à l'Adelantade pour lui faire part du parti qu'il avoit pris; mais Dom Pedre de Mendoza n'en avoit reçu aucun avis; ce qui l'inquiétoit d'autant plus, qu'Ayolas étoit l'Officier de toute la Colonie, en qui il avoit plus de confiance & qui le méritoit mieux. Il fit partir Dom Gonzale de Mendoza & Dom Jean de Salazar de Espinosa, pour savoir ce qu'il étoit devenu, & peu de jours après il tomba malade. Il avoit déjà pris la résolution de retourner

D. Pedre de Mendoza part pour retourner en Espagne, & meurt en chemin, dans un accès de rage.

1537.

en Espagne, & dès qu'il se crut en état de souffrir la Mer, il s'embarqua, menant avec lui son Trésorier Jean de Cacerès. Il laissa encore Dom François Galan Commandant à Buenos Ayres, & il nomma, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'Empereur, Don Jean de Ayolas Gouverneur & Capitaine général de la Province, après l'avoir institué son Héritier, en cas de mort (1). Il mit à la voile, le désespoir dans le cœur, & maudissant le jour auquel il s'étoit expatrié, pour courir après une chimere & se deshonorer dans une Région sauvage. A-peine étoit-il en Mer, que tous les Elémens se blerent avoir conspiré contre lui; & ses provisions étant, ou gâtées, ou épuisées, un jour qu'il se trouva réduit à manger d'une Chiennne, qui étoit pleine, cette chair infectée, jointe au chagrin qui le rongeoit, lui causa une aliénation de tous les sens, qui dégénéra bientôt en phrénésie, & il mourut dans un accès de fureur.

1537-38.

L'Empereur envoie du secours au Paraguay.

Lorsqu'on reçut en Espagne la nouvelle de sa mort, il y avoit dans le Port de Seville deux Navires, qui n'attendoient que le vent pour appareiller & lui porter du secours; mais ceux qui les avoient armés pour son compte, craignant de n'être pas remboursés de leurs frais, les arrêterent. L'Empereur, qui en eut avis, leur envoya ordre de les faire partir, en donna le commandement à l'Inspecteur Alfonse Cabrera, y joignit un Gallion, sur lequel il fit embarquer des armes & des munitions,

(1) Il y a bien de l'apparence qu'il ne s'agissoit que des biens & des effets qu'il avoit au Paraguay.

& nomma, pour les commander, le Capitaine Lopez de Aguiar : enfin, il remit à Cacerès des Provisions de Gouverneur & de Capitaine général de la Province de Rio de la Plata pour Dom Jean de Ayolas, & une amnistie pour ceux qui avoient mangé de la chair humaine pendant la famine ; ce qui étoit arrivé à plusieurs, lesquels, pour se soustraire au châtement qu'ils méritoient, s'étoient réfugiés chez les Indiens. Six Religieux de S. François furent embarqués sur le Gallion, & l'Empereur leur fournit tout ce qui étoit nécessaire pour s'acquitter de toutes les fonctions de leur Ministère : mais ce Convoi, qui étoit parti de Cadix à la fin de l'année 1537, n'arriva à Buenos Ayres qu'en 1539.

Dans cet intervalle, Dom Gonzale de Mendoze & Dom Jean de Salazar s'étoient rendus au Port de la Chandeleur, sans avoir pu apprendre aucune nouvelle de Dom Jean de Ayolas. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, qui en sont voisins, & ils y allerent. Ils l'y trouverent, & firent avec lui plusieurs courses & bien des enquêtes pour être instruits de ce qu'ils cherchoient : mais elles furent toutes inutiles ; ce qui leur fit prendre le parti d'attacher à un arbre, au Port de la Chandeleur, un Ecrit, pour apprendre à D. Jean de Ayolas, s'il y revenoit, tout ce qu'il étoit à propos qu'il fût, & l'avertir surtout de se défier des Payaguas. Cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'il n'est peut-être pas au Monde une Nation plus perfide, & contre laquelle il faille être plus en garde ; parcequ'avec le

1537-38.

1538.

Caractere
des Payaguas.

1538.

naturel le plus féroce elle fait allier les manières les plus engageantes, & qu'elle ne fait jamais plus de caresses & d'offres de service, que quand elle trame une trahison. Elle fait même en cacher si bien les ressorts, qu'il n'est pas étonnant que plusieurs y aient été trompés avant qu'un grand nombre d'expériences aient bien fait connoître le génie de ces Barbares, qui n'ont proprement aucune demeure fixe, mais qu'on trouve partout des deux côtés du Paraguay, sur lequel ils exercent une piraterie continuelle.

Fondation
de la Ville de
l'Assomption

Au sortir du Port de la Chandeleur, Mendoza & Salazar descendirent le Paraguay jusqu'un peu au-dessus de la décharge de la branche la plus septentrionale du Pilco Mayo dans ce Fleuve. Ils y trouverent, par les vingt-cinq degrés & quelques minutes de latitude, une espece de Port formé par un Cap qui avance au Sud à l'Occident du Paraguay. Cette situation leur plut beaucoup, & ils y bâtirent un Fort, qui en assez peu de tems est devenu une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province de Paraguay. Elle est à distance assés égale du Pérou & du Bresil, & à trois cents lieues du Cap de Ste Marie, en suivant le cours du Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore aujourd'hui.

En quel état
étoit alors
Buenos Ay-
rès.

Mendoza y resta seul, & Salazar en partit pour aller rendre compte à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos Ayrès, de toutes ses diligences pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas. Il trouva ce

Port dans la dernière désolation : la famine y étoit redevenue excessive ; Galan y étoit universellement détesté , & la Ville seroit demeurée presque déserte , si on avoit pu en sortir sans un danger évident d'être la proie des Barbares ou des Bêtes féroces. Son arrivée y causa beaucoup de joie , & elle augmenta encore à la vue de trois Vaisseaux qui y mouillèrent trois jours après. Comme Salazar avoit dit qu'on ne manquoit point de vivres à l'Assomption , Galan & Cabrera résolurent d'y en aller chercher ; & le premier aiant déclaré qu'il s'y feroit accompagner d'une partie de la Garnison , les Soldats qu'il choisit pour ce voyage , & ceux qu'il laissa dans la Ville , furent également charmés , les uns d'aller dans un País où l'on ne mourroit pas de faim , & les autres du départ de leur Commandant.

Mais les premiers furent bien trompés , lorsqu'aiant beaucoup souffert sur la route, arrivés au terme , ils y trouverent la même disette qu'à Buenos Ayres. Salazar ne les avoit pourtant pas trompés , en leur disant que les Guaranis étoient fort affectionnés aux Espagnols. Mais il étoit arrivé que cette année-là les Sauterelles avoient dévoré en herbe tout ce qu'on avoit semé ; de sorte que le Commandant de Buenos Ayres , qui avoit encore augmenté son Escorte en chemin de la moitié de la Garnison du Fort de Bonne-Espérance , fut obligé de retourner sur ses pas, pour ne point augmenter la famine qui commençoit à se faire sentir vivement à l'Assomption.

En repassant par le Fort de Bonne-Espé-

1539.

Action indigne du Commandant de Buenos Ayres.

rance, il déchargea sa mauvaise humeur sur les Caracoas. Il s'étoit laissé persuader que ces Indiens favorisoient le Parti des Ennemis des Espagnols, & sans assez examiner le fait, il résolut de les en punir. Il communiqua son dessein à Dom François de Alvarado, qui commandoit dans cette Place, & à quelques autres Officiers, qui n'omirent rien pour l'en détourner, mais ils ne purent en venir à bout; & comme il ne vouloit pourtant pas s'engager dans une guerre, qui l'auroit arrêté trop long-tems, & peut-être fait perdre bien du monde, il ne craignit point de se deshonorer par une trahison. Il commença par faire beaucoup d'amitié aux Caracoas; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il tomba sur eux à la pointe du jour, mit le feu à leurs Cabannes, enleva beaucoup de Femmes & d'Enfans, qu'il distribua à ses Soldats, & se rembarqua, menant avec lui Alvarado, qui ne voulut apparemment point rester dans un Fort, qu'il prévoioit devoir être bientôt attaqué par tous les Indiens des environs, & il lui donna pour Successeur Dom Antoine de Mendoza, à qui il laissa cent Soldats de Garnison.

Les Timbuez rendent la pareille aux Espagnols, & attaquent le Fort de Bonne-Espérance.

Cette perfidie réveilla dans le cœur des Timbuez leur ancienne animosité contre les Espagnols, & ils résolurent de se délivrer une bonne fois d'une Nation, à laquelle ils ne croioient pouvoir jamais se fier. Pour mieux assurer le succès de leur dessein, ils prétexterent une Expédition contre les Indiens, qui n'étoient pas moins, dirent-ils, les Ennemis des Espagnols, que les leurs,

& ils demanderent du secours à D. Antoine de Mendoza, qui eut l'imprudence de leur donner la moitié de sa Garnison, sous les ordres d'Alfonse Suarez de Figueroa (1). Les Timbuez reçurent ce renfort avec de grandes marques de reconnoissance, & l'Armée se mit dès le même jour en marche. A-peine avoit-elle fait une lieue, que les Espagnols se virent attaqués en queue par un Parti de leurs prétendus Alliés, qui étoient en embuscade sur le chemin, & en tête par ceux mêmes qui les conduisoient. Ils se battirent très bien, & tuerent beaucoup de monde à ces Perfides; mais accablés par le nombre, ils périrent tous jusqu'au dernier.

Les Timbuez crurent avoir bon marché de ceux qui étoient restés dans le Fort, & l'investirent en jettant des cris affreux. Mendoza comprit qu'il étoit perdu, si un coup de désespoir ne le sauvait: il sortit pour se faire un passage l'épée à la main; mais il y perdit ses plus braves Hommes, & reçut lui-même à la cuisse un coup de lance, qui le mit hors de combat: il fut néanmoins assez heureux pour rentrer dans la Place; mais il s'y trouvoit sans ressources, lorsque deux Brigantins Espagnols mouillèrent l'ancre vis-à-vis du Fort. Ceux, qui les commandoient, ne tarderent pas à reconnoître qu'il étoit assiégé, & comme ils étoient envoiés par Galan, à qui sa conscience, dit Herrera, reprochoit la trahison, qu'il avoit faite aux Caracoas, & qui avoit fait un peu trop tard ses réflexions sur

La Place est
secourue.

(1) Herrera le nomme Ildephonse de Figueroa.

1539.

les suites qu'elle ne pouvoit pas manquer d'avoir, ils ne balancerent point à mettre du monde à terre pour secourir la Garnison.

Elle est dé-
livrée.

Les Timbuez de leur côté, à la vue des deux Brigantins, voulurent faire un dernier effort pour se rendre Maîtres de la Place; mais quelques coups de canon qui furent tirés fort à propos des Brigantins, dans le tems même que le secours attaquoit les Assiégeans, obligèrent ceux-ci à faire retraite, après avoir perdu bien du monde. On a dit qu'ils avoient eux-mêmes publié que pendant le combat ils avoient apperçu au-dessus du Fort un Homme habillé de blanc, tenant une épée nue à la main, & jettant un éclat, qui les avoit éblouis & renversés par terre de frayeur. La tradition du Paraguay est que cet Homme lumineux, étoit S. Blaise, dont on célébroit la Fête ce jour-là; & comme ce n'est pas la seule faveur, dont les Espagnols de cette Colonie se croient redevables à la protection de ce Saint Martyr, non-seulement ils lui rendirent de solennelles actions de grâces de celle-ci; mais la Province de Paraguay en général, & sa Capitale en particulier, le reconnoissent, après la Sainte - Vierge, pour leur principal Patron.

Diligences
de Irala pour
avoir des
nouvelles de
Dom Jean de
Ayolas.

Peu de jours après cette victoire, Dom Antoine de Mendoze mourut de sa blessure, & sur le champ l'Officier, qui commandoit les Brigantins, ne voyant nulle apparence de pouvoir conserver le Fort de Bonne-Espérance, jugea à propos de le raser, & d'embarquer ce qui restoit de la Garnison.

Celui

Celui de l'Assomption étoit en assez bon état, & Irala se donnoit toujours de grands mouvemens pour avoir des nouvelles du Gouverneur. Après plusieurs courses assez inutiles il retourna au Port de la Chandeleur, & n'y retrouva plus l'Ecrit instructif, qu'il y avoit laissé. Il remonta le Fleuve, retourna chez les Payaguas, y courut de grands risques, & y fut même blessé dans une rencontre, mais assez légèrement. Enfin une nuit, qu'il avoit mouillé un peu au large, il entendit une voix, qui l'appelloit de l'autre côté du Fleuve.

Il y envoya un Canot, & on y trouva un Mort tragique de ce Indien, qui demanda qu'on le conduisît au Gouverneur. Comme il étoit seul & sans armes, on ne fit aucune difficulté de le mener à la Barque, où étoit Irala, qui lui demanda de quelle Nation il étoit. Il répondit qu'il étoit de celle des *Chanès* (1), Habitans des Plaines, & qu'il cherchoit des Espagnols pour les instruire du sort d'un de leurs plus grands Chefs, nommé Ayolas. En prononçant ce nom les larmes lui vinrent aux yeux en si grande abondance, qu'elles lui couperent la parole, & après qu'il se fut un peu remis, il dit d'une voix entrecoupée de soupirs : « Les nouvelles que j'ai à vous apprendre sont bien tristes. » Il s'arrêta encore un peu, puis se rassurant il continua ainsi.

« Le Capitaine Ayolas étant arrivé chez nous, s'ouvrit à notre Cacique du dessein

(1) Il y a du même *nesex*, & qui pourroient être les mêmes. côté du Fleuve, des Indiens qu'on appelle *Che-*

1559. I
 qu'il avoit de passer outre, & de favoir
 d'où quelques Indiens avoient tiré de
 l'or & de l'argent, qu'on avoit trouvé
 chez eux. Comme il étoit assez mal
 accompagné pour entreprendre un voia-
 ge aussi pénible & aussi long, & où il y
 avoit tant de risques à courir, notre
 Cacique lui donna une Escorte. Il partit,
 & trouva enfin ce qu'il cherchoit; mais
 ce ne fut qu'après avoir été bien des
 fois obligé de se battre. Arrivé aux Fron-
 tieres du Pérou il fut assez bien reçu des
 Indiens qu'il y rencontra, & il le
 méritoit par ses manieres aimables, &
 par le bon ordre qu'il faisoit garder à
 sa Troupe. Il revint enfin chez nous
 chargé d'or & d'argent, & notre Cacique
 lui en donna encore. Il nous dit qu'il
 alloit rejoindre ceux de sa Nation, qu'il
 avoit laissés avec ses Barques sur le bord
 du Pataguay, & qu'il reviendrait avec
 beaucoup plus de monde. Sur cette es-
 pérance plusieurs de nous furent com-
 mandés pour l'aider à porter son trésor,
 & je fus de ce nombre. Nous traversâ-
 mes de vastes Déserts pour éviter la ren-
 contre de quelques Nations, dont il se
 défioit. Arrivé au lieu où il avoit laissé
 ses Bâtimens, il ne les trouva point, &
 nous y restâmes quelques jours pour nous
 informer de ce qu'ils étoient devenus.
 Des Indiens, Alliés des Payaguas, nous
 y régalerent de leur chasse & de leur
 pêche, puis nous inviterent à nous aller
 reposer chez leurs Amis. C'étoit un pié-
 ge que ces Perfides tendoient aux Espa-

20 ignols ; qui ne s'en doutèrent point ; &
 20 lorsqu'ils nous eurent engagés dans des
 20 Marais , où on ne pouvoit marcher qu'a-
 20 vec peine , les Payaguas , à qui ils en
 20 avoient donné avis , fondirent sur nous ,
 20 & massacrerent les Espagnols. Plusieurs
 20 des nôtres perdirent aussi la vie , & je fus
 20 fait Esclave avec tous les autres. Le Ca-
 20 pitaine Ayolas s'étoit heureusement sau-
 20 vé , & caché dans des joncs ; mais il
 20 fut bientôt découvert , & mené dans une
 20 Ile , où on lui fit souffrir une mort beau-
 20 coup plus cruelle qu'aux autres. Peu de
 20 jours après j'eus le bonheur de me sau-
 20 ver , & depuis ce tems je n'ai point cessé
 20 de chercher des Espagnols pour leur faire
 20 part de ce que je savois.

Irala eut bien voulu châtier les Paya-
 guas de leur perfidie , & retirer de leurs
 mains le trésor , qui en avoit été l'appas
 & le prix ; mais le débordement du Fleuve
 ne lui permettoit pas de les aller chercher
 dans leurs retraites , & d'ailleurs il n'avoit
 presque pas avec lui un Homme , qui ne
 fût malade , ou épuisé de fatigues. Il n'é-
 toit pas lui-même entièrement guéri de sa
 blessure , & il avoit quelque chose de plus
 pressé à faire. Il se rendit en diligence à
 l'Assomption , qui prenoit déjà un air de
 Ville , & où la plupart des Officiers s'é-
 toient réunis. On les regardoit comme les
 Conquérens du Paraguay : les dépêches de
 la Cour leur donnoient ce titre. Ils formè-
 rent long-tems le Conseil de la Province ;
 & l'Empereur dans la plupart de ses Lettres
 aux Gouverneurs & aux Commandans leur

Irala est re-
 connu Com-
 mandant gé-
 néral.

1539.

ordonnoit de ne rien entreprendre sans les avoir consultés. Nous avons vu que Jean de Ayolas avoit remis à Dom Dominique Martinez de Irala toute son autorité pendant son absence, & cet Officier comptoit bien que personne ne refuseroit de le reconnoître en qualité de Commandant général de la Province de Rio de la Plata; jusqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un Gouverneur. Il paroît qu'en effet personne alors ne lui contesta ce titre à l'Assomption; mais il eut bientôt des Rivaux.

Famine extrême à Buenos Ayres.

Cependant Buenos Ayres se dépeuploit tous les jours; les dernières provisions, qu'on y avoit reçues d'Espagne, avoient été bientôt épuisées, & la famine y étoit extrême. Tous ceux de ses Habitans, qui se refugioient chez les Indiens étoient massacrés par les *Charuas*, qui infestoient tout le País. Enfin Galan & Cabrera prirent le parti de remonter à l'Assomption; & tous ceux, qui purent avoir place dans le Bâtiment qui les portoit, voulurent les y accompagner. Ils trouverent qu'Irala n'étoit pas universellement reconnu pour Commandant général, & Galan se rangea d'abord parmi ses Concurrens. Herrera donne même à entendre, que la contestation ne fut qu'entre eux deux; mais Cabrera termina le différend, en produisant une Cédule de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remise à lui-même, & qui étoit datée du 12 Septembre 1537.

Elle portoit, qu'au cas que celui qui auroit été établi par Dom Pedre de Mendozze, Gouverneur de Rio de la Plata, fût

mort sans avoir nommé de Commandant à sa place, si les Fondateurs & les Conquérans de la Province n'y avoient pas suppléé, il les assembleroit, & leur feroit prêter serment de choisir celui qu'ils jugeroient en conscience le plus capable de remplir cette place; qu'il tiendrait la main à ce que celui qui seroit élu à la pluralité des voix, fût reconnu de tous, & qu'il lui seroit rendu obéissance en son nom. Tout cela fut exécuté, & Dom Dominique Martinez de Irala, qui avoit déjà les suffrages du plus grand nombre, fut unanimement proclamé Gouverneur & Commandant général, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en nommer un autre.

1539.
Cédula de l'Empereur au sujet du Commandement. Irala, Commandant général.

Avant que de congédier l'Assemblée, il proposa d'abandonner Buenos Ayres, où l'expérience de tant d'années faisoit voir, disoit-il, qu'il n'étoit pas possible de subsister, tandis qu'on ne seroit pas plus en état, qu'on n'étoit alors, de s'y faire respecter des Nations voisines, & d'en tirer des vivres dans le besoin. Les avis furent partagés: plusieurs représenterent la nécessité d'avoir un Port, où pussent aborder les Vaisseaux qui viendroient d'Espagne, & ce que deviendroit l'Assomption même, située à trois cens lieues de la Mer, s'il n'en venoit point. A cela le Gouverneur répondit, qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, & trouva moyen de persuader qu'on en tireroit aisément tous les secours nécessaires. On ne s'aperçut pas d'abord de ce qu'on ne tarda pas à entrevoir, que son dessein étoit de se

Buenos Ayres est évacué.

1539.

rendre indépendant des ordres de la Cour, qui ne pourroient plus venir jusqu'à lui, que bien difficilement & bien tard, & qu'il trouveroit plus d'un moyen d'é luder, quand ils ne lui plairoient pas.

Son avis passa donc, sans opposition, & Dom Diegue de Abreu fut chargé de l'exécution. Il partit avec trois Brigantins & plusieurs Bâtimens de charge. La joie fut universelle à Buenos Ayres, lorsqu'il y arriva, & elle fut encore partagée par l'Equipage d'un Navire Génois, qui étant parti pour aller au Pérou, avec la valeur de cinquante mille ducats en Marchandises, avoit d'abord été arrêté par les vents contraires à l'entrée du Détroit de Magellan; puis aiant relâché dans Rio de la Plata, avoit échoué sur un Banc assez près de Buenos Ayres, sans qu'on en eût sauvé autre chose que les Hommes, lesquels, après avoir échappé au naufrage, couroient risque de mourir de faim dans le Port. Il y avoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont la Postérité subsiste peut-être encore au Paraguay. Il sera du moins parlé de quelques-uns, dans la suite de cette Histoire. Les principaux étoient Dom Antoine de Aquino, Dom Thomas Rizo, & Dom Jean-Baptiste Trochi.

Etat où étoit
alors l'Assomption.

Le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoier au-devant de tout ce monde un grand Convoy; & dès que tous furent logés à l'Assomption, il fit environner la Ville d'une palissade, il y établit la Police, & fit le dénombrement des Habitans, qui se trouverent au nombre de six cens. Hom-

mes, sans compter les Femmes & les Enfants. Quelque tems après il voulut donner aux Indiens, dont les PP. de Saint François avoient déjà baptisé plusieurs, une grande idée de la Religion Chrétienne, & pour cela il imagina une Procession générale, qui fut marquée pour le Jeudi Saint de l'année 1539, & qui devoit se faire en mémoire de la Passion de Notre Seigneur. Il y invita tous les Indiens des environs; mais comme la maniere, dont on les traitoit déjà, ne les avoit pas affectionnés à la Nation Espagnole, & qu'un grand nombre n'avoient embrassé le Christianisme que par crainte, ou par intérêt, la plupart n'y vinrent que dans l'espérance d'y trouver une occasion de secouer un joug, qui de jour en jour leur devenoit intolérable.

On prétend qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour exécuter leur projet; car ils étoient instruits que les Espagnols y devoient paroître les épaules découvertes, & un fouet à la main pour se flageller. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui servoit Salazar, & qui n'avoit qu'à se louer de son Maître, entra dans sa chambre, & le voiant prêt à sortir dans l'équipage de Flagellant, lui dit, les larmes aux yeux, qu'elle le voioit avec bien du regret courir à sa perte. Il la pria de s'expliquer, & elle lui découvrit le complot. Il en alla sur le champ donner avis au Gouverneur, qui prit aussi-tôt le seul parti qui lui res-

1539.
 des Indiens
 contre les Espagnols.

toit dans une conjoncture si critique.

1539. Elle est découverte & punie. Les Espagnols envoient des Indiennes & s'en trouvent bien.

Il feignit qu'il venoit d'apprendre que les *Japiges* qui s'étoient depuis peu déclarés contre les Espagnols, étoient pressés qu'aux portes de la Ville; & après avoir envoyé un ordre secret à tous les Habitans de se tenir armés, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver pour concerter avec eux sur ce qu'il y avoit à faire dans un cas si pressant. Ils y allerent, sans se défier de rien, & à mesure qu'ils entrerent chez le Gouverneur, ils furent liés & enfermés séparément. Quand ils furent tous venus, il leur dit qu'il étoit instruit de leur dessein, & les condamna à être pendus. L'exécution se fit à la vue de cette multitude d'Indiens, qui environnoient la Ville, & qui voiant tous les Espagnols sous les armes, non-seulement n'oserent remuer, mais confesserent hautement qu'ils avoient aussi mérité la mort, & ajouterent que si on vouloit bien user d'indulgence à leur égard, on n'auroit pas lieu de s'en repentir. Ils offrirent ensuite de donner des Femmes aux Espagnols qui n'en avoient point, & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes & d'un assez bon caractère; ce qui engagea dans la suite plusieurs Espagnols à contracter de pareilles alliances. Quelques-uns mêmes ont épousé des Nègresses, & de-là est venu le grand nombre de Métis & de Mulâtres, qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces.

Cependant l'Empereur ne recevant point de nouvelles du Paraguay, & ne pouvant

presque plus douter de la mort d'Ayolas, songea sérieusement à donner un Chef & à envoyer du secours à cette Colonie. La difficulté étoit de trouver quelqu'un, qui voulût bien faire une partie des frais d'un armement considérable, après ce qui étoit arrivé à Dom Pedre de Mendoza. Charles V ne le chercha pourtant pas long-tems. Dom Alvarez Nuñez de Vera Cabeça de Vaca lui offrit d'y employer huit mille ducats, qui étoient tout son bien. Il étoit Fils de D. François de Vera & de Thérèse Cabeça de Vaca, & Petit-fils de D. Pedre de Vera, un des Conquérens & Gouverneur des Canaries, où après avoir dépensé tout son bien au service de son Souverain, il fut obligé d'emprunter des sommes considérables d'un puissant More, & de lui donner, pour sûreté de remboursement, ses deux Fils en ôtage. Dom Alvarez étoit Fils de l'un des deux, & on lui avoit donné le surnom de la Mere, qui étoit d'une famille fort illustre.

Il est bien étonnant qu'un Homme, en qui la probité, la prudence, la Religion, & le zele le plus pur pour le service de son Prince, se trouvoient réunis dans le degré le plus éminent, n'ait pas fait le bonheur du Paraguay, & que ses vertus n'aient servi qu'à le ruiner, & à lui attirer les traitemens les plus indignes. Elles avoient été déjà mises à de grandes épreuves dans un Voïage, qu'il avoit fait en Amérique, en 1528, en qualité de Trésorier de l'Escadre de Pamphile de Narvaez dans la Floride. L'entreprise de ce Capitaine ne fut qu'un

1540.

L'Empereur
envoie un
Gouverneur
au Paraguay.

Caractere de
ce Gouver-
neur.

1540.

tissu de malheurs ; ses Vaisseaux furent dissipés par la tempête , & celui qui portoit Dom Alvarez , ayant échoué sur une des Côtes de la Nouvelle Espagne , tout l'Equipage fut fait Esclave par les Habitans. Dom Alvarez se fit bientôt respecter de ces Barbares , sur-tout par le grand nombre de guérisons qu'il y opéra. Les Infideles mêmes les jugerent au-dessus des forces de la Nature , & voulurent lui déferer les honneurs divins. Sa conduite d'ailleurs étoit si édifiante , que les Compagnons de sa captivité se persuaderent que plusieurs de ces guérisons étoient miraculeuses. De retour en Espagne il y conserva toute sa réputation , & l'Empereur reçut ses offres avec beaucoup de plaisir. Il le nomma Adelantade de Rio de la Plata , Gouverneur & Capitaine général de cette Province , à condition néanmoins qu'il ne prendroit ces deux dernières qualités , que quand il auroit des nouvelles certaines de la mort de Dom Jean de Ayolas , dont il ne seroit que le Lieutenant , en cas que ce Gouverneur vécût encore (1).

Ses Instruc-
tions.

Dans les instructions que ce Prince lui donna , il lui recommanda sur toutes choses de ne souffrir dans sa Province ni Avocats , ni Procureurs ; l'expérience lui ayant fait comprendre , disoit-il , que les Procé-

(1) La Dignité d'Adelantade est purement civile , & ne donne la première place , que dans le Conseil & pour la Justice ; ainsi elle ne donne aucun grade dans le Service militaire , & elle n'empêche pas que celui qui en est revêtu , n'y puisse exercer un Emploi subalterne.

dures retardoient beaucoup le progrès des Colonies ; & de tenir la main à ce que les Espagnols , qui pendant vingt-cinq années consécutives , auroient cultivé les Terres qu'on leur auroit concédées , en demeurassent les Propriétaires ; qu'on laissât aux Particuliers la liberté du Commerce avec les Naturels du Pais , & qu'on ne refusât à personne la permission de retourner en Espagne. Il déclara que son intention étoit qu'on établît dans toutes les Villes & Bourgades , des Alcaldes pour y rendre la Justice ; que personne ne pût , pendant les quatre premières années de séjour dans le Pais être poursuivi pour dettes , & que pendant les deux premières , qui que ce soit ne fût soumis aux Droits d'entrées , ni aux Impôts compris sous le nom d'*Almajaris-fazgo* (1) ; que le droit de Récusation & d'Appel au Conseil du Roi fût inviolablement maintenu ; qu'on n'empêchât personne de recourir à sa justice , ni de lui écrire ; que dans les Causes criminelles , lorsqu'il y auroit Appel au Conseil , on s'en tint au Droit commun ; qu'à l'égard de ceux , qui mourroient sans laisser d'Héritiers , & sans avoir fait de Testament , on se conformât au Règlement qui étoit joint à ces Instructions ; qu'il ne décidât rien avec précipitation & sans conseil , & qu'il tint la main à ce que les Commandans particuliers & les Juges subalternes en usassent de même ; qu'il ne souffrît point que l'Interêt pour le

(1) C'est une Jurisdiction établie pour la sûreté des Chemins , & dont les Arrêts sont sans appel.

 1540.

prêt excédât un Castillan (1), ni que le Quint pour le Roi fût levé sur autre chose que sur l'or & l'argent ; qu'il y eût partout des Communes marquées pour les Bestiaux ; enfin , qu'il conférât aux Alcaldes ordinaires le droit de connoître de toutes les Causes qui ont accoutumé d'être portées au Tribunal de la *Santa Hermandad*.

Son départ
de Cadix.

D. Alvarez aiant reçu toutes ses dépêches se rendit à Séville , où il acheta deux Navires , l'un de trois cens tonneaux , & l'autre de cent cinquante. Il y joignit deux Caravelles , & embarqua sur ces quatre Bâtimens quatre cens Soldats , qui s'offrirent à lui de grand cœur , & qui avoient leurs armes doubles. Le huitieme de Septembre , il passa à Cadix , où le vent contraire le retint jusqu'au deux de Novembre , qu'il mit à la voile. Il gagna en neuf jours l'Isle de Palme , où il attendit encore vingt-cinq jours le tems favorable pour en sortir. Le 26 il fit voiles pour les Isles du Cap Verd , & dans cette traversée sa Capitane , qui étoit d'ailleurs un excellent Vaisseau , & qui faisoit sa premiere Campagne , fit beaucoup d'eau ; ce qui gâta une bonne partie de ses provisions , & fatigua beaucoup l'Equipage. Il gagna enfin , avec bien de la peine , l'Isle de Santiago en 19 jours.

 1541.
Incommodi-
tés du Port
de Santiago
du Cap-verd.

Le Port de cette Ile est fort mauvais , & l'ancrage y est peu sûr , parcequ'il y a beaucoup de Rochers cachés sous l'eau , qui retiennent les ancres , de sorte qu'il faut souvent les abandonner & couper les cables :

(1) Piece d'or , qui vaut 3 l. 10 s. de notre Monnoie.

On y courroit même de grands risques dans les gros tems. D'ailleurs, l'air y est mal sain pendant l'Eté, où l'on étoit alors, & cause ordinairement de grandes mortalités dans les Equipages. Dom Alvare n'y perdit pourtant pas un seul Homme pendant vingt-cinq jours qu'il y resta; ce qui fut regardé comme une merveille, & rappella le souvenir de celles, qu'on disoit qu'il avoit faites pendant sa captivité. Ce qui arriva peu de tems après, confirma encore tous ses Mariniers & ses Soldats dans l'opinion où ils étoient, que Dieu le favorisoit d'une protection spéciale.

Après qu'on eut passé la Ligne, il trouva que de cent barriques d'eau, qu'on avoit embarquées sur la Capitane, il n'en restoit plus que trois; & sur cet avis il donna ordre de gagner la terre. Le quatrieme jour, avant qu'on pût voir clair, on fut surpris d'entendre un Grillon chanter. Un Matelot l'avoit embarqué sans qu'on le sut, & depuis qu'on étoit en Mer, on ne l'avoit point encore entendu. Quelqu'un dit alors qu'il falloit qu'on fût bien près de terre, le Grillon ne manquant guere de chanter, quand il la sent. Dom Alvare fit aussitôt monter à la hune un Matelot, lequel au moment que le jour commença de poindre, apperçut de grands Rochers, qui bordoient une Terre fort haute. On rangea ensuite la Côte à la vue, & le Grillon ne manqua jamais d'annoncer le point du jour, ce qu'il n'avoit fait ni à l'Ile de Palme, ni à celle de Santiago.

Maniere singuliere dont le Gouverneur est préservé d'un grand danger.

Après qu'on eut doublé le Cap Frio, qui

est par les vingt-quatre degrés Sud, on entra dans le Port de la Canané, qu'une Ile met à l'abri des vents, & on mouilla par onze brasses. Delà à la Riviere de *S. François* on compte vingt-cinq lieues, & autant de cette Riviere à l'Ile de *Sante-Catherine*, où l'on mouilla le 24 de Mars 1541. Dom Alvarez en prit possession au nom de la Couronne de Castille, fit beaucoup d'amitié aux Insulaires, & aux Habitans du Continent, où il eut avis qu'il y avoit deux Religieux, qui n'y étoient pas fort en sûreté de la part des Indiens. Ces Peres n'eurent pas plutôt appris son arrivée, qu'ils le vinrent trouver, & lui dirent que ces Barbares étoient fort ennemis des Espagnols, & qu'ils y couroient de grands risques. Il leur promit d'y mettre ordre, ce qui ne lui fut pas fort difficile. On commença en effet dès-lors à s'appercevoir qu'il avoit une maniere de traiter avec ces Peuples, qui les lui concilioit d'abord.

Nouvelles
qu'il y ap-
prend du Pa-
raguay.

Au mois de Mai il détacha une Caravelle, sous la conduite du Trésorier Philippe de Cacerès, pour Buenos Ayres; mais cet Officier ne put doubler le Cap de Sainte-Marie, & retourna à l'Ile de Sainte-Catherine, où peu de tems après arriverent douze Espagnols dans un Bateau. Ils s'étoient sauvés de Buenos Ayres, ne pouvant plus, disoient-ils, supporter les mauvais traitemens que leur faisoient ceux qui y commandoient; ils ajoûterent qu'il y étoit arrivé depuis peu des Hommes & des Provisions; mais que la famine y étoit toujours très grande, & qu'on n'y étoit pas en sû-

reté de la part des Indiens des environs. Ils apprirent encore à Dom Alvare, qu'à six vingts lieues de l'endroit où il étoit, on avoit bâti une Ville sous le nom de l'Assomption de la Sainte Vierge (1), d'où l'on comptoit trois cens cinquante lieues au Cap de Sainte-Marie, en descendant le Fleuve, sur lequel il n'est pas aisé de naviguer : qu'on avoit des nouvelles certaines de la mort de D. Jean de Ayolas, & de tous ceux qui l'accompagnoient : qu'ils avoient été massacrés par les Payaguas, & qu'on en attribuoit la faute à Dom Dominique Martinez de Irala, qui ne les avoit pas attendus au Port de la Chandeleur, comme ce Gouverneur le lui avoit ordonné : que les Officiers roiaux vexoient beaucoup les Indiens, & que les Espagnols n'en étoient guere mieux traités : que leur dessein, en partant de Buenos Ayrès, étoit de passer en Espagne, pour informer le Conseil roial des Indes de toutes ces choses : enfin, qu'Irala commandoit à l'Assomption, & que toute la Province étoit sous ses ordres.

Ce récit, qu'on ne peut guere accorder avec ce que nous avons dit de l'évacuation de Buenos Ayrès, qu'en supposant que ceux qui le faisoient étoient partis depuis long-tems de cette Ville, fit comprendre à Dom Alvare que sa présence étoit nécessaire à l'Assomption, & lui fit prendre la résolution de s'y rendre le plutôt qu'il

(1) Pierre Fernandez, Ville: l'Ascension; mais qui a fait imprimer les Mémoires de D. Alvare, il est le seul qui lui donne ce nom. ne ce nom. Homme, toujours cette

1541.

lui seroit possible, quoi que pussent lui dire Cacerès & le Pilote Antoine Lopez, qui lui conseilloyent d'aller avec toute son Escadre à Buenos Ayres. Il chargea donc le Facteur Pierre de Orantès de s'informer de la route qu'il pouvoit prendre par terre; & cet Officier, après avoir été lui-même examiner le Pais, lui dit à son retour, que les premiers Indiens qu'il avoit rencontrés, & les Insulaires de Sainte-Catherine, qui l'avoient accompagné, l'avoient assuré que le chemin le plus court étoit en suivant toujours la Riviere *Itabuçu*, dont l'embouchure est vis-à-vis de la pointe du Nord de l'Île de Sainte-Catherine, environ à dix-neuf ou vingt lieues du Port où il étoit. Il envoya encore examiner cette route; on lui rapporta qu'elle étoit très praticable, & il résolut de la prendre sans différer. Son dessein étoit de laisser les deux Religieux, dont nous avons parlé, dans l'Île de Sainte-Catherine, pour y travailler à la conversion des Insulaires & des Peuples du Continent; mais ils le prierent avec tant d'instances de trouver bon qu'ils le suivissent, qu'il y consentit.

Il va par terre à l'Assomption.

Le 18 d'Octobre, après avoir donné ordre à Dom Pedro Estopiñan Cabeça de Vaca, de profiter du premier bon vent pour se rendre à Buenos Ayres avec ses Navires, & envoyé une partie de ses gens avec vingt-six Chevaux qui lui restoient, pour l'attendre sur les bords de l'*Itabuçu*, il prit congé des Insulaires de Sainte-Catherine, qu'il combla d'amitié & de présens, & dont plusieurs voulurent l'accompagner

pour lui servir de Guides, & avoir soin qu'il ne manquât point de vivres. Il lui restoit encore deux cens cinquante Hommes, avec lesquels il se mit en marche le huitième de Novembre, pour aller joindre ceux qui l'attendoient sur l'Itabuçu; & pendant dix-neuf jours de marche, il lui fallut souvent se fraier un chemin à force de bras, après quoi il se trouva assez court de vivres. Mais étant alors entré dans un País plus peuplé, il ne tarda point à voir accourir au-devant de lui un grand nombre d'Indiens chargés de toutes sortes de fruits & d'autres provisions, & qui paroissoient charmés de le voir.

C'étoit des Guaranis, qui cultivoient la terre, & faisoient chaque année deux récoltes de Maiz. Ils avoient aussi des Plantations de Manioc, dont ils faisoient de la Cassave. Avec cela ils nourrissoient des Porcs, des Oies, des Poules & des Perroquets. Ils étoient de la même Nation que ceux qui habitoient le bord oriental du Paraguay, vis-à-vis de l'Assomption, & il n'y en a aucune dans ce Continent, qui soit plus nombreuse, & qui occupe une plus grande étendue de País. On prétend même qu'ils ont pénétré jusqu'au Marañon; qu'ils s'étoient rendus formidables par tout où ils avoient fait des courses, par leurs brigandages, & que c'est ce qui leur avoit fait donner le nom qu'ils portent, lequel signifie un Guerrier. Les *Chiriguanes*, qui habitent une partie de la Cordilliere du Pérou, les *Tapez*, qui s'étoient établis sur la Frontiere du Bresil, quantité

Comment il fut reçu des Indiens dans sa route.
Des Guaranis.

1541.

de Brasiliens mêmes, qui parlent leur Langue, & d'autres Nations, dont nous parlerons dans la suite, & qui la parlent aussi, ont la même origine; mais tous n'ont pas conservé le même caractère, & ne sont pas également féroces & anthropophages: cela dépend de la vie errante ou sédentaire qu'ils mènent. La manière dont plusieurs traitent leurs Prisonniers de guerre, est la même que celle des Peuples du Canada; d'ailleurs ils ont naturellement tous l'esprit fort borné; & ce qu'on a eu plus de peine à corriger dans ceux qu'on a entrepris de civiliser, c'est une indolence, & un défaut de prévoyance, qui passent tout ce qu'on en peut dire; une grande voracité, & un horreur extrême du travail.

Ceux, que Dom Alvare rencontra les premiers, paroissoient assez paisibles; il prit possession de leur Pais pour la Couronne de Castille, mais sans leur en rien témoigner, & lui donna le nom de *Provincia del Campo*: celui où il entra ensuite, & dont il prit aussi possession, étoit à-peu-près de même nature, & il le nomma *Provincia de Vera*, du nom de sa Famille; mais on ne les connoît plus sous ces noms. Le premier de Décembre il se trouva sur les bords de l'*Iguazu*, grande Rivière, qui se décharge dans le Parana, entre les 25 & les 26 degrés de latitude australe; & le troisième il en découvrit une autre, qu'on nomme *Cibogi*, dont le fond est pavé de pierres si grandes & si bien jointes ensemble, qu'on croiroit qu'elles y ont été placées à la main. Avec cela, elle est si rapide, que

les Chevaux & les Hommes eurent bien de la peine à s'y tenir, de sorte que pour la traverser il fallut les lier ensemble.

1541.

Le bon ordre que Dom Alvare faisoit garder dans sa marche, lui gaignoit, par tout où il passoit, l'affection des Indiens; ils s'avertissoient les uns les autres de son approche, & tous venoient au-devant de lui avec des vivres, qu'il paioit toujours au double de leur valeur. Sa plus grande attention étoit à empêcher qu'on ne leur causât aucun dommage, & qu'on ne fît rien qui pût les scandaliser. Il ne permettoit à aucun Espagnol d'entrer dans leurs Bourgades, si ce n'est à ceux qu'il chargeoit d'acheter les provisions, & il n'y envoioit que ceux, sur la sagesse desquels il pouvoit compter. La moindre liberté, qu'un Espagnol se donnoit avec eux, étoit sévèrement punie, & il se repentit bientôt d'avoir mené avec lui les deux Religieux, qu'il avoit eu dessein de laisser à l'Île de Sainte-Catherine, parcequ'ils ne se comporterent pas toujours d'une maniere convenable à la sainteté de leur état. Ils se séparèrent même de lui, sans l'en avertir, & il fut obligé de les envoyer chercher dans un endroit où il fut qu'ils commençoient à se trouver fort embarrassés.

Bon ordre qu'il fait observer dans sa Marche.

Quelque tems après il vit venir à lui un Brasilien, nommé Michel, qui revenoit de l'Assomption, & qui s'offrit à lui servir de Guide pour s'y rendre. Il accepta son offre, & congédia les Indiens qui jusques-là lui avoient rendu ce service, après les avoir libéralement récompensés. Vers la

Particularités du Pais qu'il traversa.

1541.

mi-Décembre il se trouva par les 24 degrés de latitude, & peu de jours après il apperçut des Pins d'une espece particuliere, dont les troncs avoient quatre à cinq brasses de circonférence, & dont les pignons, renfermés dans de coques assez semblables à celles de nos Chataignes, n'étoient que de la grosseur d'un Gland. Les Habitans du Pais en faisoient une farine, qui étoit leur meilleure nourriture. Les Porcs & les Singes, qui sont communs dans ce Pais, s'en nourrissoient aussi, & elle donnoit à la chair des Porcs un goût merveilleux. Un peu plus loin on trouva des Terres, où l'on avoit semé du Maiz & des Patates de trois couleurs, jaunes, blanches & rouges; on y voïoit aussi des Cyprès, des Cédres & d'autres Arbres, qu'on ne connoît point en Europe, & dont les troncs renfermoient des Ruches remplies d'un excellent Miel. De-là, on entra dans un Pais montueux, dont les vallées étoient couvertes de Canes, qui renfermoient un Ver de la grosseur du doigt, lequel étant frit dans sa graisse, parut aux Espagnols un manger délicat. Ces mêmes Canes contenoient aussi une eau très rafraîchissante & fort saine.

Dom Alvare s'étant ensuite approché de l'Iguazu, vouloit s'y embarquer pour le descendre jusqu'à son entrée dans le Parana; mais aiant été averti que c'étoit aux environs de-là que les Portugais du Bresil, dont nous avons parlé, avoient été massacrés par les Indiens, & que ceux, qui habitoient les bords d'une petite Riviere,

nommée *Pequeri*, qui n'en est pas éloignée, & qui va se décharger dans l'Uruguay, l'attendoient pour tomber sur lui, il n'embarqua avec lui que quatre-vingts Hommes, & fit marcher les autres par terre sur les deux bords. En entrant dans le Parana, il en trouva les deux bords gardés par une Armée de Guaranis, qui avoient tout le corps peint, des bonnets de plumes sur la tête, & qui paroissoient vouloir lui disputer le passage; mais il leur fit tomber les armes des mains par ses manieres engageantes, & il en tira même de bons services. Le Parana est en cet endroit très profond, & de la largeur d'un trait d'arbalette: sa profondeur & sa rapidité y produisent des tournans, qui rendent ce passage très dangereux: un des Canots qui descendoient la Riviere, y tourna, & un Homme s'y noia. Ce malheur fut d'autant plus sensible à D. Alvare, que jusques-là il n'avoit pas perdu un seul de ses Gens dans une marche si longue & aussi pénible, que celle qu'il venoit de faire.

1542.

Avant que de descendre le Parana, il avoit envoyé à l'Assomption, pour y demander deux Brigantins, & il fut d'autant plus surpris de ne les point trouver au lieu qu'il avoit marqué, que dans sa Lettre il ajoûtoit que parmi ceux qui l'accompagnoient il y avoit beaucoup de Malades, & que tous les autres étoient fort fatigués. Le parti qu'il prit, fut de faire embarquer sur des Radeaux ceux qui ne pouvoient plus marcher, avec cinquante Hommes bien armés pour les défendre au cas qu'ils

Conduite
bien singuliere
de ceux
qui comman-
doient à l'Assomption,
à son égard.

1542.

fussent attaqués. Il se remit ensuite en marche avec le reste de sa Troupe, & au bout de quelque tems un Espagnol envoyé de l'Assomption pour s'informer s'il étoit vrai qu'il arrivât d'Espagne un Gouverneur, lui dit qu'on n'avoit pu croire dans la Ville une si heureuse nouvelle.

Une demande si singuliere, après l'avis qu'il avoit donné de son arrivée, le surprit beaucoup; mais il fut assez maître de lui-même, pour ne pas faire connoître ce qu'il en pensoit. D'ailleurs les Guaranis le dédommageoient bien de ces mauvais procédés: il trouvoit partout les chemins bordés d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui levoient les mains au Ciel pour le remercier de leur avoir donné un Gouverneur, dont on disoit partout tant de bien: ils lui apportoient toutes sortes de provisions, & ils lui envoioient des Députés, qui le complimenterent, les uns dans leur Langue propre, & les autres en Espagnol. Comme il approchoit de la Ville, la plupart des Habitans vinrent lui témoigner la joie qu'ils ressentoient de son heureuse arrivée, & ils le firent en des termes, qui dûrent lui faire comprendre le besoin qu'avoit la Province, d'un Homme de son caractère.

Il arriva enfin à l'Assomption un Samedi onzieme de Mars, vers les neuf heures du matin, suivi d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes, qui étoient allés au-devant de lui. Irala le reçut à la tête des Troupes, accompagné des Officiers roiaux, & du Conseil de la Province. Il leur pré-

Son arrivée dans cette Ville; reception qu'on lui fait.

lenta ses Provisions, qui furent lues à voix haute; & cette lecture finie, Irala le salua en qualité d'Adelantade, de Gouverneur & de Capitaine général de Rio de la Plata. Doñ Alvarez le confirma dans sa Charge de Lieutenant de Roi; il en usa de même à l'égard de tous les Officiers de Justice, & tout se passa en apparence avec beaucoup de satisfaction de la part de tout le monde: mais la joie paroissoit beaucoup plus sincere dans les gens de Guerre & parmi le Peuple. Les Espagnols, qui avoient été embarqués sur les Radeaux, n'arriverent qu'un mois après: ils avoient été attaqués par des Indiens, qui avec de longues perches armées de crocs tâchoient d'attirer les Radeaux sur le bord du Fleuve, & qui en seroient apparemment venus à bout, si un Cacique Chrétien n'étoit accouru à leur secours avec tous les Guerriers. Quelques-uns même avoient été blessés de ces Barbares, & le Cacique les fit très bien panser, les retira pendant quelque tems chez lui, & tous étoient en assez bon état quand ils arriverent.

Cette aventure donna encore un nouveau lustre à la sage conduite du Gouverneur. On ne pouvoit s'empêcher d'attribuer à sa prudence, & à une protection spéciale du Ciel, qu'il eût traversé une si grande étendue de Pais habité par des Barbares, dont il n'avoit reçu que des respects & toutes sortes de bons traitemens, & qu'aussi-tôt qu'une partie de ses Gens avoient cessé de l'avoir à leur tête, ils n'avoient plus trouvé dans les Indiens que des Furieux acharnés

1542.

à leur perte. Mais ceux mêmes, qui ne pouvoient se refuser à ces réflexions, ne s'engagerent point à profiter de son exemple, & aimèrent mieux regarder comme un miracle l'accueil que ces Peuples lui avoient fait, que de reconnoître qu'il le devoit à des vertus, qu'ils n'étoient pas disposés à imiter.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE

HISTOIRE

DU

PARAGUAY.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

DOM Alvarez songe sérieusement à rétablir le Port de Buenos Ayrès ; son zele pour la conversion des Indiens. Il reçoit de grandes plaintes des Guaycurus. Il leur déclare la guerre. Il marche contr'eux. Fausse allarme, & le risque qu'elle fait courir au Gouverneur. Il fait cesser le désordre. Défaite des Guaycurus. Suite de cette victoire. Les Agazes sont punis. D. Alvarez traite avec les Guaycurus. Du País des Guaycurus, & de leurs diverses Tribus. Leur caractère, leur figure. Education qu'ils donnent à leurs Enfans, leur Gouvernement. Des Epreuves qu'ils font subir aux nouveaux Soldats. Leur maniere de faire la guerre. Leurs Armes. Leurs Fêtes publiques. Du deuil & des obseques. Des Mariages. Leurs superstitions. D. Alvarez envoie du secours à Buenos Ayrès, & punit de nouveau les Agazes. Il venge la mort d'Alexis Garcia. Nouvelle évacuation de Buenos Ayrès. Accident fâcheux. Irala est chargé de remonter le Paraguay ; il découvre le Port des Rois. D. Alvarez se dispose à faire la même route. Conspira-

tion contre lui. Sa conduite à l'égard des Auteurs de cette intrigue. Les Payaguas qui avoient tué D. Jean de Ayolas lui échappent. Particularités du Pais qu'il traverse. Il arrive au Port des Rois ; il en prend possession, & engage des Indiens à brûler leurs Idoles. Particularités de ce Pais. Des Chauve-souris. Particularités du Port des Rois & de l'Isle des Orejones, ou de Paradis. Les Espagnols demandent qu'on fasse un Etablissement au Port des Rois ; D. Alvare le refuse. Nouvelles qu'il reçoit de divers endroits. Il fait alliance avec les Xarayez, & se met en marche vers le Pérou. Il se rend maître d'une Bourgade Indienne. Serpent monstrueux, adoré par les Indiens, tué par les Espagnols. Ce qui oblige D. Alvare de retourner sur ses pas. Conspiration des Indiens dissipée. D. Alvare envoie Fernand de Ribera pour faire des découvertes. Nouvelles qu'il reçoit de Mendoze. Retour de François de Ribera, & ce qu'il rapporte. Les Espagnols tombent presque tous malades, & les Indiens en profitent. Arrivée de Fernand de Ribera. Inondation prodigieuse, & ses effets. D. Alvare part pour l'Assomption. En quel état il trouve cette Ville. Il est arrêté & mis aux fers. On lui enleve ses papiers & ses effets. Manifeste des Officiers roïaux. Irala proclamé Commandant général. Tumulte à l'Assomption. D. Alvare trouve moïen d'être instruit de tout, & d'écrire à ses Amis. Tyrannie des Officiers roïaux, & ce qui en arrive. Mesures qu'ils prennent pour prévenir le Conseil contre le Gouverneur. D'autres instruisent le Conseil de tout. D. Alvare est

embarqué pour l'Espagne. On veut l'em-
poisonner en chemin, & comment il s'en
garantit. Le Navire est accueilli d'une gran-
de tempête, & ce qu'elle produit. Les Offi-
ciers demandent pardon à D. Alvare, &
lui ôtent ses fers. Ils veulent le faire arrêter
aux Açores. Il arrive en Espagne. Mort
funeste des deux Officiers roiaux. D. Al-
vare est déclaré innocent, & ce qu'il devint.
Découverte du Capitaine Fernand de Ribera.
Action indigne de Irala à l'égard de Dom
Alvare. Son adresse pour se maintenir en
place. Les Indiens se révoltent, & ce qui en
arrive. Irala continue ses découvertes, &
ce qui l'oblige de retourner au Paraguay.
D. François de Mendoza décapité à l'As-
sompion. Ce qu'il déclare sur l'échafaut.

DOM ALVARE n'apprit qu'à l'As-
sompion que le Port de Buenos Ayres
étoit évacué, & son premier soin fut de
prendre des mesures pour le rétablir. Il y
envoia deux Brigantins, qui furent bien-
tôt suivis de deux autres, & il n'oublia
rien de tout ce qui étoit nécessaire pour
mettre hors d'insulte un Poste, dont il
connoissoit l'importance. Il donna ensuite
sa principale attention à s'attacher les In-
diens, au milieu desquels il se trouvoit; &
persuadé que le moien le plus infailible
pour y réussir & de les retenir dans l'al-
liance des Espagnols, étoit de les unir en-
semble par les liens d'une même Religion,
il y donna tous ses soins. Il commença par
assembler tout ce qu'il y avoit à l'Assomp-

1542.

Le Gouver-
neur songe
sérieusement
à rétablir le
Port de Bue-
nos Ayres.
Son zele pour
la conversion
des Infideles.

1542.

tion d'Ecclésiastiques & de Religieux, pour leur déclarer de la part de l'Empereur, que Sa Majesté chargeoit leur conscience de tout ce qui regardoit la propagation de la Foi dans ces Terres infidèles; il leur fit ensuite distribuer des ornemens d'Autel & des Vases sacrés, dont il avoit fait une ample provision, & il leur donna sa parole de les soutenir de toute son autorité dans les fonctions de leur Ministère, & de ne les laisser manquer de rien, lorsqu'il seroit question du Culte divin.

Il réforme
plusieurs a-
bus.

On lui avoit fait de grandes plaintes des Officiers roiaux, qui sous prétexte de lever les Droits de l'Empereur, vexoient les Naturels du Pais. Pour remédier à cet abus, il convoqua une Assemblée des plus Notables de la Province, tant du Clergé séculier & régulier, que du Corps militaire & des Officiers roiaux, & les Caciques des Guaranis, qui y vinrent avec leurs Missionnaires, & il y déclara que l'intention de l'Empereur étoit, que les Indiens portassent un grand respect à ceux qui avoient bien voulu renoncer à leur Patrie, & se réduire à vivre parmi eux, pour leur apprendre le chemin du Ciel; que comme ce grand Prince n'avoit rien plus à cœur, que de les rendre heureux pendant cette vie, & de leur procurer un bonheur éternel après la mort, il lui avoit donné des ordres précis de tenir la main à ce qu'ils fussent bien traités de tous ceux à qui ils auroient à faire, & qu'il étoit bien résolu d'en faire la regle de sa conduite; mais qu'il exigeoit d'eux qu'ils en usassent de même avec les

Espagnols, & qu'ils renonçassent à l'usage, où il avoit appris avec horreur qu'ils étoient, de se nourrir de chair humaine. Ils lui répondirent qu'il seroit obéi, & tous se retirèrent également charmés de ses manières & de ses promesses.

1542.

Il songea ensuite à réprimer l'insolence de quelques Nations Indiennes, qui commettoient de continuelles hostilités contre les Espagnols, & il commença par les Agazes (1), qui habitoient à l'Orient du Paraguay, au-dessous de l'Assomption. Ces Barbares, de tout tems Ennemis déclarés des Guaranis, étoient de la plus haute taille, voleurs, perfides, d'une férocité & d'une cruauté, qui passent tout ce qu'on en peut dire. Avant l'arrivée de D. Alvare on leur avoit fait la guerre avec succès, & on les avoit réduits à demander la paix, qu'ils se promettoient bien de rompre à la première occasion favorable qu'ils en trouveroient. Ils recommençoient même déjà leurs courses; mais aiant appris l'arrivée d'un nouveau Gouverneur avec des Troupes, ils lui députerent trois de leurs Caciques, pour lui promettre une obéissance parfaite & sans bornes. Le premier Cacique ajoûta que ce n'étoit point la Nation qui avoit recommencé la guerre; mais de jeunes gens sans aveu, qui en avoient été sévèrement punis. Dom Alvare voulut bien faire semblant de l'en croire sur sa parole, & de recevoir les excuses de la Nation, mais à condition qu'ils laisseroient les Guaranis tranquilles, &

Il réprime les Agazes, & leur pardonne.

(1) Ou Algazes.

1542.

qu'ils ne molesteroient aucuns des autres Vassaux de l'Empereur; sinon qu'il les persécuteroit à toute outrance. Il exigea d'eux qu'ils rendissent tous les Prisonniers qu'ils avoient faits sur les Guaranis, & qu'ils n'empêchassent point ceux de leur Nation, qui voudroient être Chrétiens, de se faire instruire de ce qu'ils devoient savoir avant que d'embrasser cette Religion.

Il s'oppose
aux vexations
des Officiers
roiaux.

Le Gouverneur, en travaillant ainsi à établir la sûreté de la Province contre les Nations infidelles, ne perdoit point de vue la nécessité pressante, qu'on lui avoit fait connoître, de s'opposer aux vexations des Officiers roiaux, qui mettoient des Impôts sur tout, & par-là réduisoient quantité de Particuliers à une si extrême misere, que plusieurs n'avoient pas de quoi se couvrir. Il commença par fournir du sien aux plus indigens ce qui leur manquoit du nécessaire; il supprima ensuite les Impôts, qui avoient été établis sans une autorité légitime; & aiant appris que les Officiers roiaux caba- loient contre lui, il les fit mettre en pri- son, & donna ordre qu'on informât con- tr'eux dans les regles.

Il reçoit
de grandes
plaintes des
Guaycurus.

Sur ces entrefaites les Guaranis, & quelques autres Nations, qui s'étoient sou- mises aux Espagnols, lui firent de gran- des plaintes de *Guaycurus*. Il les écouta avec bonté: mais avant que de rien résou- dre, il voulut savoir si ces plaintes étoient fondées; & il chargea deux Ecclésiastiques & les deux Religieux, qui étoient venus avec lui de l'Île de Sainte-Catherine, de cet examen. Leur rapport fut conforme à

ce qu'avoient dit ses Alliés; sur quoi il renvoia les deux Ecclésiastiques, avec cinquante Soldats, pour déclarer de sa part aux Guaycurus, qu'il étoit très disposé à vivre en bonne intelligence avec eux, & à les recevoir même au nombre de ses Amis, s'ils vouloient se reconnoître Vassaux de la Couronne d'Espagne, & laisser en repos les Indiens qui avoient déjà pris ce parti; sinon, qu'il étoit en état de les forcer à demeurer tranquilles.

Il ordonna même à ses Envoies de leur faire cette sommation jusqu'à trois fois; mais les Barbares ne leur en donnerent pas le tems. Après avoir répondu à la premiere, qu'ils ne reconnoitroient jamais le Roi d'Espagne pour leur Souverain, & qu'ils étoient bien résolus de ne point discontinuer de faire la guerre à leurs Ennemis, ils ajouterent qu'ils eussent à se retirer au plutôt, & décocherent même contr'eux quelques fleches, dont plusieurs Soldats furent blessés. Don Alvarez ne crut pas devoir laisser cette insolence impunie; & le douze de Juillet il s'embarqua sur deux Brigantins avec quatre cens Espagnols, suivis de dix mille Guaranis sur deux cens Radeaux, pour passer à la Côte occidentale du Fleuve. Le quatorze tout le monde étoit passé, & le Gouverneur envoia une Troupe de Guaranis, pour savoir où, & en quelle posture, étoient les Guaycurus. Ils lui rapporterent qu'ils étoient en marche avec toutes leurs Familles pour regagner leurs Bourgades, en chassant selon leur coutume, ce qui les empêchoit de faire de

1542.

Il marche
contr'eux.

grandes journées ; surquoi l'ordre fut donné de les suivre, & de ne point tirer, ni allumer de feux pendant la nuit.

On se mit en marche le quinze en cet ordre : des Coureurs alloient devant, pour donner avis de ce qu'ils découvroient, & la nuit on envoioit des Espions pour reconnoître où l'Ennemi camperoit. Les Guaranis formoient un Bataillon, qui occupoit une lieue de pais : ils avoient tous des Bonnets de plumes, & sur le front, des plaques d'un métal, qui, lorsque le Soleil donne dessus, jette un grand éclat. La Cavalerie Espagnole suivoit à quelque distance, & le Gouverneur, à la tête de l'Infanterie, venoit après. La marche étoit fermée par des Chariots, sur lesquels étoient des Femmes Indiennes avec toutes les provisions. Vers le midi de la première journée un Espion des Guaycurus vint dire au Gouverneur que les Guaranis avoient comploté de se retirer, & cet avis, dont on ne connoissoit pas l'Auteur pour ce qu'il étoit, allarma les Espagnols. Dom Alvare ne jugea pourtant pas à propos d'en rien témoigner aux Guaranis ; & le soir, comme il faisoit un beau clair de Lune, il fit continuer la marche, après avoir donné ordre aux Espagnols de tenir leurs armes en état, & leurs méches allumées.

Fausse allar-
me, & le
risque qu'elle
fait courir au
Gouverneur.

On apperçut sur la route qu'on tenoit, un petit Bois fort épais, & le Gouverneur jugea à propos d'y passer la nuit. A-peine les Guaranis y étoient entrés, qu'un Tigre passa, sans être reconnu d'abord, entre les jambes des premiers ; ce qui mit quelque

désordre dans leur bataillon. Les Espagnols, qui, sur le faux avis qu'on leur avoit donné que ces Indiens songeoient à se retirer, se défioient d'eux, se mirent en tête qu'ils se dispoient, ou à partir, ou à les attaquer; ils tirèrent sur eux, & en blessèrent quelques-uns. Alors tous se mirent à fuir pour gagner une Montagne, qui étoit proche; & dans ce moment, comme les Espagnols continuoient à tirer, deux balles friserent le visage de Dom Alvare, qui s'étoit avancé pour rallier les Guaranis. Son Secrétaire dit dans ses Mémoires que le Gouverneur avoit été couché en joue par quelqu'un qui vouloit faire plaisir à Don Dominique Martinez de Irala, lequel souffroit impatiemment de se voir Subalterne dans une Province, où il avoit commandé en Chef. Par malheur pour lui, la conduite qu'il a tenue depuis a donné tout lieu de croire que sa passion dominante étoit de n'avoir point de Supérieur, & qu'il n'étoit pas scrupuleux dans le choix des moyens qui pouvoient le faire parvenir à cette indépendance. Bien des gens même étoient persuadés que D. Jean de Ayolas avoit péri par sa faute.

Cependant le Gouverneur suivit les Guaranis sur la Montagne, & dès qu'ils l'aperçurent, ils se réunirent autour de lui: il les rassura en leur disant que tout le désordre avoit été occasionné par le passage d'un Tigre, & de ce qu'en les voyant fuir, des Espagnols avoient cru qu'ils vouloient les abandonner. Ils répondirent que de leur côté ils s'étoient imaginé que les

Il fait cesser
le désordre.

1542.

Guaycurus venoient fondre sur eux, & qu'ils n'avoient point eu d'autre dessein, en gagnant la Montagne, que de prendre un poste avantageux pour se défendre. Dom Alvare parla ensuite aux Espagnols, leur commanda de ne donner aucun sujet de plainte ni de défiance aux Guaranis, & leur fit observer que si cette nombreuse Nation se déclaroit contr'eux, il leur seroit absolument impossible de se soutenir à l'Assomption, rien ne leur étant plus aisé que de se réunir avec les Guaycurus pour enchasser les Espagnols. Il ordonna en même tems à la Cavalerie de prendre la tête de l'Armée, & l'on continua de marcher jusqu'à deux heures de nuit. Alors on s'arrêta pour souper & prendre un peu de repos, & vers les onze heures on se remit en marche dans un grand silence.

Défiance des
Guaycurus.

Peu de tems après, un des Espions du Gouverneur vint l'avertir qu'il avoit laissé les Guaycurus travaillant à se loger; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il craignoit beaucoup que les coups de fusils, qu'on avoit tirés la veille, n'eussent été entendus par ces Barbares, & ne les eussent obligés à doubler le pas pour s'éloigner. Il voulut cependant que l'on continuât à marcher lentement, afin de se trouver au point du jour à la vue de l'Ennemi. Il distribua alors aux Guaranis de petites croix, en leur disant de les porter sur leurs épaules, ou sur leurs poitrines, afin que les Espagnols les reconnussent dans la mêlée. Il fit mettre du foin dans la bouche des Chevaux pour les empêcher de hennir. Il commanda aux

Guaranis d'investir les Guaycurus, mais de leur laisser une issue du côté de la Montagne, ne voulant pas les réduire à un désespoir, qui leur feroit vendre bien chèrement leur vie.

On commença bientôt après à entendre leurs tambours, au son desquels ils crioient à pleine tête qu'ils défioient toutes les Nations du monde de venir les attaquer; qu'ils étoient en petit nombre, mais qu'ils étoient les plus vaillans Hommes de la Terre, les Maîtres de tous ses Habitans, & de tous les Animaux. C'est leur Coutume de chanter ainsi toutes les nuits, quand il sont en campagne, & qu'ils croient leurs Ennemis assez proche d'eux. Au point du jour ils sortirent de leur Camp & se coucherent par terre, & un moment après ils apperçurent l'Armée des Chrétiens: A cette vue ils se mirent à crier, „ qui êtes-vous, qui osez venir à nous? Et un Guarani leur répondit dans leur langue, qu'ils venoient venger les Indiens, qu'ils avoient massacrés. „ Approchez, reprirent-ils, nous vous traiterons comme eux „; & en disant cela, ils lancerent contre les Chrétiens des tisons allumés, coururent ensuite à leurs Cabannes pour y prendre leurs arcs & leurs fleches, & se jetterent sur les Chrétiens avec tant de furie, que les Guaranis furent ébranlés.

Alors le Gouverneur commanda à Dom Pedre de Barba de faire une décharge de son Artillerie, & à Dom Jean de Salazar de faire avancer l'Infanterie; il la rangea lui-même en bataille, puis il fit sonner la charge avec le cri ordinaire de *Santiago*. Il

1542.

étoit à la tête de tous, arrêtant ceux qui vouloient le couvrir; & cette intrépidité jointe à la vue des Chevaux, que les Guaycurus ne connoissoient point encore, jetta une si grande épouvante parmi eux, qu'après avoir mis le feu à leurs Cabannes, ils gagnèrent avec précipitation la Montagne par le chemin qu'on leur avoit laissé libre. Ils étoient au nombre de quatre mille Combattans; & des Espagnols s'étant un peu trop avancés, tandis que les Cabannes brûloient, il y en eut deux de tués. Deux Guaranis avoient été faits prisonniers d'abord: les Guaycurus leur couperent la tête, aussi-bien qu'aux Espagnols qu'ils avoient tués. Dom Alvare les poursuivit quelque tems; & un Cavalier, qui étoit à côté de lui, fut attaqué par un de ces Barbares, qui s'attacha au cou de son Cheval, & ne lâcha prise, que quand il fut lui-même percé. On en tua un assez grand nombre dans cette poursuite; mais le Gouverneur fit enfin sonner la retraite, & après s'être un peu reposé, reprit avec toute son Armée la route de l'Assomption.

Suite de
cette victoire.

Il s'apperçut bientôt qu'il étoit poursuivi par une Troupe de Guaycurus, qui, sachant que les Guaranis ont la mauvaise coutume, quand ils ont enlevé quelque fleche ou autre chose à leurs Ennemis, de se retirer sans regarder derriere eux, & d'aller chacun de leur côté, d'où il arrive qu'il en périt beaucoup dans ces retraites, comptoient bien d'en enlever quelques-uns; mais le Gouverneur vint à bout, quoiqu'avec bien de la peine, d'obliger les Guaranis à se tenir

ferrés jusqu'à ce qu'ils fussent hors de tout danger de surprise. Les Espagnols firent environ quatre cens Prisonniers de tout âge & de tout sexe; & lorsqu'il ne parut plus d'Ennemis derriere l'Armée, le reste de la marche se fit en chassant, & les Espagnols arriverent à l'Assomption, chargés de gibier.

Dom Gonzale de Mendoza, qui y avoit été laissé pour y commander, avertit le Gouverneur que plusieurs Indiens de différentes Nations, allarmés de la guerre qu'il faisoit aux Guaycurus, étoient venus lui demander si on vouloit bien les recevoir comme Amis, offrant même de se joindre aux Espagnols contre tous leurs Ennemis; mais que ces députations lui avoient paru suspectes, & qu'il soupçonnoit même qu'elles n'avoient point eu d'autre objet, que de reconnoître s'il n'étoit pas possible de surprendre la Ville, tandis que la plus grande partie des Troupes étoit en campagne; ce qui l'avoit engagé à retenir les Députés. Dom Alvare se les fit amener, & ne trouva point les soupçons de Mendoza assez bien fondés. Il fit à tous beaucoup d'amitié, & les renvoia chargés de présens, en leur disant qu'il recevroit volontiers, en qualité d'Amis, & de Vassaux de l'Empereur, tous ceux qui voudroient vivre en paix avec ses Alliés.

Il n'en fut pas de même des Agazes, dont Mendoza fit de grandes plaintes au Gouverneur. Ces Perfides, supposant que la Ville étoit sans défense & mal gardée, étoient venus la nuit même du départ de l'Armée,

Les Agazes
sont punis.

1542.

pour y mettre le feu, & aiant entendu crier aux armes, s'étoient retirés; mais en retournant chez eux, avoient fait de grands ravages dans les Habitations des Guaranis. Dom Alvare commença par faire pendre les Otages, qu'ils lui avoient donnés, lorsqu'il leur avoit accordé la paix, & remit à un autre tems la punition de leur félonie. Les *Yapuruez* (1), Nation errante, & voisine des Guaycurus, qui incommodoit aussi beaucoup les Espagnols, furent plus sages, & n'attendirent point qu'on allât chez eux pour les mettre à la raison. Ils demanderent la paix, se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer, & n'ont point remué depuis.

D. Alvare
traite avec les
Guaycurus.

Cependant la défaite des Guaycurus n'avoit pas assez intimidé cette Nation fiere & nombreuse, pour être assuré qu'elle ne recommenceroit point la guerre, dès qu'elle en trouveroit une occasion favorable, & D. Alvare voulut se tirer une bonne fois d'inquiétude de ce côté-là. Mais comme il ne désespéroit pas aisément de gagner par la douceur, ceux surtout, à qui il avoit fait connoître qu'il étoit en état de les réduire par la force, il voulut essayer la premiere de ces deux voies, avant que d'employer une autre fois la seconde. Il commença par se faire remettre les Guaycurus, qui étoient entre les mains des Guaranis, après avoir déclaré à ceux-ci que Sa Majesté ne vouloit plus que les Prisonniers de guerre fussent Esclaves; à quoi il ajoûta qu'il puniroit séverement quiconque transf-

(1) Ou Itapuruez.

gresseroit cette défense. Ensuite aiant jetté les yeux sur un des Prisonniers qu'on lui avoit amenés, & dont la figure & la physionomie lui plurent, il le chargea d'aller dire à ceux de sa Nation, qu'il étoit encore très disposé à les recevoir comme Amis, aux conditions qu'il leur avoit proposées d'abord. Cet Homme s'acquitta fort bien de sa Commission; & toute la Bourgade partit avec lui pour venir trouver le Gouverneur. Dès qu'ils parurent sur le bord du Fleuve, D. Alvare leur envoia des Canots: les plus considérables, au nombre de vingt, s'y embarquerent & se rendirent chez lui. Il les reçut avec amitié; & celui, qui devoit porter la parole, lui dit que sa Nation avoit fait la guerre à toutes les autres, & les avoit toujours vaincues; mais que puisque les Espagnols étoient encore plus braves que les Guaycurus, il venoit aussi au nom de tous lui rendre les armes; qu'il pouvoit leur ordonner tout ce qu'il voudroit, & qu'il seroit obéi. Il ajoûta que les Guaranis n'avoient jamais osé les attaquer seuls; mais qu'à sa considération ils vivroient bien désormais avec eux.

D. Alvare lui répondit qu'il étoit venu dans ce Pais, pour engager ses Habitans à embrasser la seule Religion, qui étoit véritable, & à rendre obéissance à l'Empereur, & pour établir une paix durable entre les Nations; que s'ils vouloient lui promettre de ne jamais troubler cette paix, ils trouveroient en lui toute la protection & toute la faveur qu'ils pourroient souhaiter, & qu'il leur rendroit tous les Prisonniers,

1542.
 que lui & ses Alliés avoient faits sur eux. Il leur remit même sur le champ tous ceux, qu'il avoit retenus à l'Assomption; & ils en furent si charmés, qu'ils jurèrent à l'Empereur une fidélité inviolable. Il leur fit quantité de présens, & les renvoia charmés de tout ce qu'il leur avoit dit, & plus encore de ses bonnes manieres. Comme nous aurons encore plus d'une occasion de parler de ces Indiens, j'ai cru qu'il étoit à propos de les bien faire connoître ici. On pourra juger, par ce que j'en dirai, de quelle importance il eût été que les Successeurs de D. Alvare eussent suivi le plan qu'il leur avoit tracé pour la maniere de se conduire avec les Peuples de l'Amérique.

Du País des Guaycurus, & de leurs diverses Tribus.

J'ai dit que la Nation des Guaycurus est nombreuse, mais ce n'est que par comparaison avec la plûpart des autres de cette partie du Continent de l'Amérique, car elle l'est assez peu pour l'étendue des Terres qu'elle occupe. Il est vrai que la plûpart n'en sont presque pas habitables, parcequ'elles sont fort marécageuses dans la saison des débordemens, & que le reste de l'année elles sont si seches & si arides, qu'on y trouve à chaque pas de grandes crevasses, & que pour n'y pas mourir de soif, les Habitans sont contraints d'aller se loger aux environs des Marais, qui ne sont jamais à sec, & dont l'eau est fort trouble. Le Pere Loçano, qui compte les Guaycurus parmi les Peuples du Chaco, auquel il ne donne point d'autres bornes à l'Orient, que le Fleuve, les divise en trois Tribus, dont la

premiere, qui n'est connue que sous le nom générique de la Nation, est la plus proche du Paraguay. Ceux qu'il appelle *Guaycáretis*, sont plus enfoncés dans les Terres à l'Occident, & les *Guaycurus Guazus*, qui font la troisieme Tribu, occupent un fort grand terrain au Nord. Du reste, la figure, le caractere & la maniere de vivre de ces Barbares est partout la même : c'est la jalousie, qui les a séparés. On croit qu'anciennement ils étoient tous réunis à plus de cent lieues au Nord de l'Assomption, où sont demeurés ceux de la troisieme Tribu, & que c'est encore moins le défaut de concert entr'eux, que leur goût pour la guerre & pour le brigandage, qui les a séparés.

Ce qui est certain, c'est que leur caractere est partout le même, dur, féroce, intraitable, & que tous sont des Voisins fort incommodés pour la Province de Paraguay. On les croit quelquefois bien loin, qu'on est tout surpris d'en voir toutes les habitations de la campagne inondées : ils ont même souvent l'assurance d'aller vendre dans les unes, le butin qu'ils ont fait dans les autres. L'ivrognerie est une de leurs passions dominantes, & fait perdre presque toute esperance de les apprivoiser. Ordinairement ils vont tout nus ; mais leurs Femmes sont couvertes depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe. Quand il fait grand froid, ce qui est rare dans leur Pais, tous portent de grandes capes de peau, qu'ils quittent sans peine, lorsqu'ils trouvent à les troquer avec les Espagnols pour du vin, ou quelque autre boisson plus forte. Ils se peignent

Leur caractere, leur figure.

1542.

le corps, mais plus ou moins, suivant l'âge & le grade militaire. Dès qu'un Enfant est né, on lui perce les oreilles pour y suspendre quelques colifichets; & à mesure que les cheveux lui poussent, on les arrache, à la réserve de ce qu'il en faut pour former un toupet sur le haut de la tête, & deux couronnes dont le toupet est le centre: mais cela n'est que pour les Mâles; on ne laisse pas un seul cheveu sur la tête des Filles. Les Garçons sont peints en noir jusqu'à l'âge de quatorze ans, puis en rouge jusqu'à seize. On leur donne alors un bracelet, une ceinture, qui leur passe au-dessous du nombril, & un bonnet à rezeau pour envelopper leurs cheveux. Jusques-là ils sont tenus dans une grande dépendance, & tout le monde a droit de leur commander ce qu'il veut. On les pique de bonne heure en plusieurs endroits du corps; & cette opération, de la manière dont elle se fait, est très douloureuse: cependant on voit des Enfans de quatre ou cinq ans, la demander avec instance, & la soutenir avec la plus grande fermeté.

Avant que de leur donner un nom, on leur perce la levre inférieure pour y insérer je ne sais quoi, qu'on appelle *Mbata*. Ce sont les Jongleurs, ou les vieux Guerriers, qui font cette cérémonie. Si c'est une bonne grace, c'est une bonne grace de Barbares; mais je croirois plutôt que c'est pour se rendre plus terribles, & il est certain qu'ils y réussissent; car avec les différentes couleurs dont ils se peignent, leur chevelure bizarre, divers ornemens de verrerie, de coquillages & de métal, qu'ils laissent pendre à leur

ceinture, & qui font qu'on les entend de loin, leurs oreilles & leurs levres percées & garnies de prétendus bijoux, leur tête rase, avec deux couronnes & un toupet, leurs paupières, dont on a arraché les sourcils, ce qu'ils font, disent-ils, pour avoir la vue plus claire, ils ont véritablement un air affreux, auquel on ne se fait point.

La dépendance où ils tiennent leurs Enfans, accoutume de bonne heure les Garçons à la guerre, & les Filles au travail; mais les droits de la nature & la raison n'y entrent pour rien: on ne pense à leur former, ni l'esprit, ni le cœur, & on ne leur inspire aucun respect ni aucun attachement pour ceux qui leur ont donné le jour. Ils portent même impunément l'insolence jusqu'à les frapper, quand ils en ont la force. Toute une Bourgade demeure dans une espece de Hangart fort vaste, divisé en trois par des cloisons, & couvert d'un toit, qui ne peut les garantir que de l'ardeur du Soleil, & que le vent emporte, pour peu qu'il soit violent. Le Cacique occupe tout le milieu avec sa Famille, ses Officiers, & les armes, qui sont toujours déposées chez lui. Le Peuple demeure dans les côtés, où l'on voit tous les meubles sans aucun ordre, les uns sur les autres. Le Cacique, dont la Dignité est héréditaire, reçoit de grands honneurs de ses Sujets, sur lesquels il a une autorité sans bornes, & dont il est toujours ponctuellement obéi. Ses Enfans, dès qu'ils sont nés, sont confiés à des personnes sûres, & envoyés fort loin, où on les élève assez bien, selon les idées de la

Education
qu'ils don-
nent à leurs
Enfans; leur
gouverne-
ment.

1542.

Nation. Ils ne voient que très rarement leur Pere & leur Mere pendant leur enfance.

Des épreuves
qu'ils font sur-
bir aux nou-
veaux Sol-
dats.

On est reçu Soldat à l'âge de seize ans, & ce premier pas pour entrer dans le Service militaire coûte beaucoup. C'est toujours un Vétéran distingué, qui est chargé de la réception. Il commence par faire asséoir son Candidat auprès de lui, & par lui arracher les cheveux d'une de ses deux couronnes. Il faut souffrir cela sans remuer, & sans se plaindre. Il lui perce ensuite toutes les parties du corps, & même les plus secrètes & les plus sensibles, avec un os pointu; & du sang qui en sort, il lui frotte la tête; puis il lui prend le toupet de cheveux, le tire de toute sa force, le lie, le serre tant qu'il peut, & l'enveloppe d'un rézeau. Enfin il le frotte par tout le corps d'une terre rouge, & le déclare Soldat. Alors on le traite avec honneur, aucun Particulier n'a plus droit de lui rien commander, & tout lui est permis.

Le grade de Soldat vétéran se reçoit à vingt ans: on suppose qu'à cet âge l'Homme a toute sa force. Celui, qui doit être promu, se fait couper, la veille de sa réception, le toupet, & réduire la couronne, qui lui reste, à un doigt de large, puis il se frotte tout le corps de cire fondue, ou de graisse de poisson. La nuit suivante il se peint, depuis les piés jusqu'à la tête, de différentes couleurs, se ceint la tête au-dessous de la couronne d'un bandeau de fil rouge, se couvre tout le corps de petites plumes assez proprement arrangées, & en fait aussi de petites boules, qui pendent de sa ceinture. Ainsi équipé, il prend une es-

pece de tambour, ou plutôt de bâlon bien enflé & rempli d'eau, sur lequel il frappe avec une calebasse, en chantant, ce qui dure depuis la pointe du jour jusques vers les cinq heures du soir, puis il distribue à sept Soldats, qu'il choisit, des os pointus, dont ils lui percent de part en part, quatre ou cinq fois, les parties secretes, & du sang qui en sort, lui frottent la tête.

La discipline militaire est très pénible parmi ces Indiens; en paix, comme en guerre, ils sont toujours en garde contre les surprises. Chaque Bourgade a une Vedette placée sur une petite éminence, pour observer tout ce qui se passe aux environs: toutes les nuits il y a des Coureurs, qui battent l'estrade, & des Sentinelles de distance en distance, qui siffent continuellement pour faire connoître qu'ils ne dorment pas. A la premiere allarme, tout le monde est sur piés, & ceux qui ne peuvent pas porter les armes, vont se mettre en lieu de sureré; leurs pistes sont même si peu marquées, qu'il n'est pas possible de les suivre. Ils tirent fort juste, & presque tous leurs divertissemens consistent à s'y exercer. Outre l'arc, la fleche, le macana, ils ont une espece de couteau fait d'une mâchoire de poisson. Il ne se passe point d'année, qu'ils ne fassent la guerre à quelque Nation, sans préjudice de celle qu'ils font habituellement aux Espagnols. Pour l'ordinaire ils font main-basse sur tous les Hommes, qui tombent entre leurs mains; ils réservent les Enfans mâles pour les marier avec leurs Filles, & ils vendent à leurs

1542.

De leur maniere de faire la guerre: leurs armes.

1542.

Voisins les Enfans qui naissent de ces mariages. Ils évitent autant qu'ils peuvent de se battre en plaines contre les Espagnols, parcequ'ils n'ont rien, qui les défende contre les armes à feu; mais ils ont cent ruses pour les attaquer avec avantage. S'ils sont poursuivis, la vitesse de leurs Chevaux leur fait bientôt gagner des retraites, où il leur est fort aisé d'empêcher les Espagnols de pénétrer. Quand on leur vient dire qu'ils approchent: « laissez-les venir, disent-ils; quand ils n'auront plus de biscuit, il faudra bien qu'ils s'en retournent pour en aller chercher.

Leurs Fêtes
publiques.

Le jour qu'on sevre un Enfant, celui où il commence à courir avec les autres, le retour des Pléiades, qu'ils appellent les *Chevrettes*, sur l'horison, sont des jours de Fêtes dans les Bourgades: la dernière est générale dans toute la Nation. On s'y prépare en secouant les nattes, & en battant les cloisons. Ensuite les Hommes d'un côté & les Femmes de l'autre forment comme deux Bataillons, qui se chargent assez sérieusement. C'est un jeu, mais un jeu de Barbares. Les Enfans des deux sexes se donnent aussi quelques gourmades, mais seulement pour la forme. Les courses succèdent à ces combats, puis on se souhaite mutuellement l'accomplissement de tous ses desirs, & sur-tout la victoire sur tous les Ennemis. La Fête finit toujours par s'enivrer.

Du deuil &
des obseques.

La mort du Cacique met toute la Bourgade en deuil, aussi-bien que celle de ses Enfans & de ses plus proches Parens. Ce

deuil consiste à garder la continence plus ou moins de tems, suivant la qualité du Défunt, ou l'affection qu'on lui portoit; à jeûner, c'est-à-dire, à ne point manger de poisson, qui est le plus grand régal de ces Indiens; à prendre un air triste, & à ne se peindre ni le corps, ni le visage. Le Cacique, quand il est en deuil, change tous les noms de ses Sujets. Dès qu'une Personne de considération est morte, on égorge un certain nombre d'Hommes & de Femmes pour l'accompagner dans l'autre Monde; & on n'est jamais embarrassé pour les trouver, il s'en présente toujours assez pour avoir cet honneur. Les obseques se font avec beaucoup d'appareil. Le Cadavre est paré de tout ce qu'on peut avoir de plus beau; ceux des Caciques surtout emportent dans le tombeau ce qu'il y a de plus précieux dans la Bourgade. Tout cela se fait de bon cœur; & il n'est personne, qui ne donne au Défunt des marques du regret le plus sincere.

La Polygamie n'est point connue dans cette Nation; mais les mariages n'y tiennent à rien. On se sépare sans façon, quand on ne se trouve pas bien ensemble. Au reste les Guaycurus paroissent n'avoir pas même l'idée de la pudeur si naturelle à tous les hommes; parmi eux les actions, qui doivent être les plus voilées, se font devant tout le monde. Les Filles, qui ont eu quelque commerce avant que d'être mariées, ou se font avorter, ou tuent leurs Enfants dès qu'ils sont nés. La condition des Femmes est fort dure; elles sont traitées en Es-

Des Maria-
ges.

1542.

claves, & n'ont pas un moment de repos. Les Filles suivent les Soldats à la guerre pour les servir, & ne sont nullement ménagées. La seule occasion, où les Maris paroissent avoir quelque considération pour leurs Epouses, est au retour d'une Campagne: comme les seules marques, qu'ils rapportent de leurs victoires, sont les chevelures de ceux qu'ils ont tués, ils leur en font présent; & elles s'en parent pour célébrer le triomphe de leurs Maris, qui de leur côté ornent leurs têtes de plumes, & leur front de quelque plaque d'argent, ou de quelqu'autre métal. Les Femmes portent aussi alors des colliers, ensuite elles attachent ces chevelures à un poteau, autour duquel elles dansent, chantant les louanges des Vainqueurs.

Leurs Superstitions.

Quand les Guaycurus se croient menacés de quelque grand orage, ils sortent de leurs Bourgades, les Hommes armés de leurs macanas, les Femmes & les Enfants criant à pleine-tête, & ils s'imaginent que par-là ils feront fuir le Démon, qui vouloit exciter la tempête. L'expérience constante du contraire ne les désabuse point; peut-être sont-ils persuadés que le Démon feroit pis, s'ils ne l'intimidoient par leurs clameurs & par leurs menaces. Au reste ils ne reconnoissent point d'autre Divinité, que la Lune & la Constellation de la grande Ourse; auxquelles on n'a point apperçu qu'il rendent aucun culte religieux. Comme ils ne cultivent point la terre, ils ne vivent que de la chasse & de la pêche. Tout leur est bon; ils mangent les Lions, les Tigres, les Ours, les

les Vipères & les Couleuvres, mêmes les plus venimeuses. On prétend que s'y accoutumant dès l'enfance, cette nourriture se naturalise avec leur tempéramment. D'ailleurs tous ces Américains méridionaux ont l'estomach extrêmement chaud.

Pour revenir à Dom Alvare, ce qui étoit alors le principal objet de son attention étoit de prendre des mesures justes pour secourir les Espagnols, qu'il avoit envoiés de l'Île de Sainte-Catherine à Buenos Ayres; & il fit enfin partir, sous le commandement de Gonzale de Mendoza, deux Brigantins chargés de toutes sortes de provisions & de munitions, & sur lesquels il fit embarquer cent hommes. Il envoya ensuite un Détachement de ses Troupes contre les Agazes, qui furent surpris. On en tua un très grand nombre, & on en prit quatorze, qui furent pendus. Cette exécution eut son effet; toute la Nation implora la clémence du Gouverneur, & se soumit à tout ce qu'il voulut, sur-tout après qu'elle eut appris un autre coup de vigueur, qui répandit fort loin sa réputation, & le fit craindre autant qu'il étoit déjà estimé.

On l'avoit assuré que le Fils de l'infortuné Alexis Garcia étoit encore Captif parmi les Indiens qui avoient tué son Pere & enlevé son trésor: il les fit prier de le lui envoyer; mais ces Barbares, après avoir massacré ceux qu'il avoit chargés de cette commission, à l'exception d'un seul, lui firent dire par celui-ci, que s'il s'avisait de venir lui-même chez eux, ils le recevraient comme ils venoient de faire ses Députés.

D. Alvare
envoie du se-
cours à Buc-
nos Ayres, &
punit de nou-
veau les Aga-
zes.

Il venge la
mort d'Ale-
xis Garcia.

1542.

Irrité de cette insulte, il donna ordre à Dom Alfonse Riquelmi, son Neveu, de choisir trois cens Espagnols & mille Indiens, & d'aller apprendre à ces Barbares, qu'on ne l'insultoit pas impunément. Riquelmi les trouva qui s'attendoient bien à être attaqués : ils étoient en très grand nombre & bien postés ; mais il les chargea si brusquement, qu'il les mit d'abord en désordre, en tua trois mille, & en fit quatre mille prisonniers : il est vrai qu'il y perdit cinquante de ses plus braves Hommes.

Nouvelle évacuation de Buenos Ayres.

La joie, que Dom Alvare ressentit de ce succès, fut bientôt troublée par l'arrivée de quatre Brigantins, qui mouillèrent le vingtième de Décembre dans le Port de l'Assomption, & où étoit Estopiñan Cabeça de Vaca, avec tous les Espagnols, qu'il avoit conduits de l'Île de Sainte-Catherine à Buenos Ayres. Il dit au Gouverneur qu'étant entré dans ce Port, il y avoit trouvé une Lettre signée de D. Dominique Martinez de Irala, & d'Alfonse Cabrera, portant un ordre de l'évacuer, parcequ'on y étoit tous les jours à la veille d'y mourir de faim, ou par les fleches des Indiens. Il ajoûta que vingt-cinq Espagnols s'étoient déjà réfugiés à la Côte du Bresil, & que si le secours, qu'il avoit apporté, avoit tardé d'un jour, tous auroient péri de l'une ou de l'autre maniere ; que son arrivée aiant un peu rassuré les Habitans, il avoit pris des mesures pour changer la situation de la Ville, & pour conduire tous les Espagnols à l'embouchure de la Riviere de S. Jean ; mais que l'hiver étant survenu, &

toutes les Rivieres s'étant débordées, il n'avoit pas cru avoir d'autre parti à prendre, que de ramener tout son monde à l'Assomption, avec tous les Habitans de Buenos Ayres.

Mendoze, qui étoit parti depuis peu, comme nous l'avons dit, avoit encore été plus malheureux, & couru de plus grands risques. Le trente-unieme de Décembre il perdit un de ses Bâtimens, qui étoit chargé de vivres; il fit naufrage, & une partie des Hommes qu'il portoit fut noyée: celui qu'il montoit lui-même, étant amarré sur le bord du Fleuve avec un cordage attaché à un arbre, il survint un tremblement de terre, qui renversa l'arbre sur le Navire, & le fit tourner. Le même accident arriva aux autres Brigantins, & quatorze personnes des deux sexes furent assommées, ou noyées. On n'a point marqué l'endroit où se trouvoient alors ces Bâtimens; mais seulement que Mendoze avoit eu bien de la peine à regagner le Port de l'Assomption, où il fut bientôt témoin d'un autre accident beaucoup plus triste encore.

Le quatrieme de Février de l'année suivante, une Indienne, qui servoit un Habitant de cette Capitale, en secouant son Hamach, où le feu avoit pris, ne s'aperçut point qu'il en avoit sauté des étincelles sur les cloisons de la chambre, qui étoient de paille; & quelques momens après toute la maison fut embrasée. Le feu se communiqua bientôt à toutes celles, dont elle étoit environnée; & les flammes, portées par un grand vent, en consume-

1542.

Accident
fâcheux.

1543.

Incendie à
l'Assomption

1543.

rent jusqu'à deux cens. Comme, à l'exception des armes, on n'en avoit pu rien sauver, les Poules mêmes & les autres Animaux domestiques ayant été brûlés pour la plûpart, & qu'il ne restoit dans la Ville que cinquante maisons, que des eaux séparoient des autres, le plus grand nombre des Habitans se trouva sans habits, sans meubles, sans provisions, sans marchandises, & n'ayant pas où se coucher à l'abri des injures de l'air: mais ils avoient une grande ressource dans leur Gouverneur. Il pourvut d'abord au plus pressé, & envoya dans toutes les Habitations Indiennes acheter des vivres à ses dépens; il fournit avec la même générosité de quoi remédier aux autres besoins; & avec une promptitude qu'on ne pouvoit comprendre, toutes les maisons qui n'avoient été que de paille, furent rebâties de terre.

Iraia est chargé de remonter le Paraguay.

D. Alvare reçut bientôt après des nouvelles, qui le consolèrent un peu de tant de malheurs arrivés coup-sur-coup. Au mois de Novembre de l'année précédente il avoit, de l'avis du Conseil, entrepris de faire reconnoître le cours du Paraguay autant qu'il seroit possible de le remonter, & cela lui étoit expressément recommandé dans ses Instructions. Son dessein étoit de faire par lui-même cette découverte; mais, comme sa présence étoit plus que jamais nécessaire à l'Assomption, il crut qu'il devoit la faire ébaucher par quelqu'un qui en fût capable, & il jeta les yeux sur son Lieutenant de Roi. Il le connoissoit Homme de résolution, & il étoit d'ailleurs bien

aïse d'avoir un prétexte honnête pour le tirer de l'Assomption. Il lui dit donc qu'il ne connoissoit personne, qui fut plus propre que lui pour une entreprise que l'Empereur avoit extrêmement à cœur, & lui donna sa parole de faire valoir auprès de Sa Majesté le service qu'il lui auroit rendu.

Irala parut sensible à la marque d'estime que lui donnoit son Général, & trouva tout prêts trois Brigantins bien équipés, sur lesquels il y avoit quatre-vingt-dix Espagnols, un grand nombre d'Indiens, & des vivres en abondance. Dom Alvare lui recommanda d'approcher le plus qu'il pourroit de la source du Fleuve, s'il ne pouvoit point aller jusques-là; de prendre une connoissance exacte des différentes Nations qu'il rencontreroit sur ses bords; d'envoier de tems en tems des Indiens avec quelques Espagnols dans l'intérieur des Terres; de passer même, s'il étoit possible, jusqu'au Pérou, parcequ'il étoit convenu avec Dom Christophe Vaca de Castro, qui y commandoit, d'essaiier d'établir une communication entre ce Roïaume & le Paraguay. Il partit le vingtieme de Novembre 1542: il fit, selon son estime 250 lieues avant que d'arriver au Lac des Xarayez, à l'entrée duquel il trouva un Port du côté de l'Ouest, qu'il nomma *le Port des Rois*, parcequ'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie: après s'y être un peu reposé il y laissa ses Brigantins avec du monde pour les garder, & se mit en marche avec le reste de la Troupe vers l'Occident. Il rencontra plusieurs Na-

1543.

Il découvre
le Port des
Rois.

1543.

tions, qui avoient beaucoup d'or & d'argent travaillés; mais il ne put savoir d'où elles les tiroient, & il assura à son retour au Gouverneur, qu'il étoit aisé d'aller par-là jusqu'au Pérou, pourvu qu'on fût plus en état, qu'il n'étoit, de se faire respecter des Indiens, qu'on y rencontreroit partout. Il ajouta même que les Peuples des environs du Port des Rois souhaitoient fort de voir chez eux les Espagnols & leur Général; mais il pouvoit avoir ses raisons pour dire cela de lui-même.

D. Alvare se dispose à faire la même route.

Quoi qu'il en soit, peu de tems après son retour à l'Assomption, Riquelmi y arriva de son Expédition contre les Meurtriers d'Alexis Garcia; & sur le rapport de ces deux Officiers D. Alvare se détermina enfin à ne plus différer de prendre la même route que son Lieutenant de Roi venoit de faire, résolu même d'approcher le plus près qu'il pourroit du Pérou. Il avoit déjà fait construire dix Brigantins pour ce voyage: il les fit armer en diligence, & il chargea Gonzale de Mendoze d'aller acheter des vivres dans quelques Habitations Indiennes, qui étoient au-dessus du Pais des Guaranis; mais on refusa de lui en vendre. Il n'avoit pas assez de monde pour y contraindre ces Barbares, qui étoient furieux contre les Espagnols, & il fallut lui envoyer du secours. Irala eut ordre d'aller le joindre avec main-forte; mais D. Alvare lui recommanda sur-tout d'employer la voie de la douceur & des présens, pour les engager à faire de bonne grace ce qu'on étoit en état d'emporter par la force; &

cela réussit. Deux Caciques de ces Indiens suivirent même Irala à l'Assomption, y firent leurs soumissions au Gouverneur, & lui promirent d'exécuter ponctuellement tous les ordres qu'il leur donneroit.

1543.

Tout étant prêt pour son départ, il fut averti que les deux Religieux, qui étoient venus avec lui de l'Île de Sainte-Catherine, étoient partis furtivement de l'Assomption chargés de Lettres pour l'Empereur, où on l'accusoit d'avoir rempli toute la Province de confusion & de troubles par l'abus qu'il faisoit de l'autorité dont Sa Majesté l'avoit revêtu. Pierre Fernandez ajoute qu'ils avoient emmené avec eux une troupe de Filles Indiennes, qu'on les avoit chargés d'instruire pour les disposer au Baptême, & qu'avant leur départ ils les avoient enfermées, de peur qu'elles ne parlassent de ce voiage, ou ne voulussent se sauver. On n'a point su quel étoit en cela leur dessein; ce qui est certain, c'est que le Cacique de la Bourgade, d'où elles avoient été tirées, vint les redemander à Dom Alvare, qui fit aussitôt courir après leurs Conducteurs, qu'on trouva accompagnés de trente-cinq Filles. Ils avoient fait prendre les devants à quelques Espagnols, qui devoient aller en Espagne avec eux, & à un Brésilien, nommé Domingo, qu'on avoit débauché au Gouverneur, à qui il étoit fort utile pour le service de l'Empereur. Il y a bien de l'apparence que cet Homme devoit leur servir de Guide, pour aller s'embarquer au Brésil, dont ils avoient pris la route.

Conspiration
contre lui.

Ils furent ramenés à l'Assomption, &

1543.

Sa conduite
avec les Au-
teurs de cette
intrigue,

Dom Alvare fut bien-tôt instruit que toute cette trame étoit conduite par les Officiers roiaux. La lecture des Lettres, dont les deux Religieux se trouverent saisis, acheva de l'en convaincre. Il les fit arrêter sur le champ; mais quoiqu'il reconnût la faute, qu'il avoit faite de ne pas suivre le Procès criminel qu'il avoit déjà commencé à faire instruire contr'eux l'année précédente, & de les avoir fait sortir de prison, sa bonté naturelle prévalut encore en cette occasion, & il ne fit pas assez réflexion qu'il est presque toujours dangereux de ne punir certains crimes qu'à demi. Il fit plus, il les élargit encore, mais sous caution, craignant sans doute que la longueur des Procédures ne retardât trop son voiage; & il crut qu'il suffiroit de les séparer, en se faisant accompagner du Facteur Pierre de Orantez, & du Trésorier Philippe de Cacerez. Il nomma ensuite, pour commander pendant son absence à l'Assomption, Dom Jean de Salazar; son Lieutenant de Roi étant apparemment occupé ailleurs: & le jour de la Nativité de la Vierge, dont il venoit de faire rebâtir à ses frais l'Eglise, qui avoit été brûlée dans l'incendie de la Ville, & à laquelle il avoit voulu travailler comme un Manœuvre, il s'embarqua avec deux cens Espagnols, après avoir recommandé sur toutes choses à Salazar, qu'un Brigantin qu'il faisoit construire pour l'envoier en Espagne, fût prêt à mettre à la voile à son retour.

Douze cens Guaranis, l'élite des Guerriers de cette Nation, le suivoient dans

des Canots ; & dans toutes les Habitations, qu'il rencontra sur le bord du Fleuve, il fit quantité de présens aux Indiens, pour les engager à demeurer inviolablement attachés aux Espagnols : ils le lui promirent tous, & lui tinrent parole. Les deux Officiers roïaux ne s'embarquerent point avec lui, parcequ'il leur avoit donné ordre de se rendre par terre avec deux cens Espagnols & autant d'Indiens, & de s'arrêter au Port de la Chandeleur, où ils devoient l'attendre ; mais Cacerez aiant perdu son Cheval dès le premier jour, demanda & obtint la permission de retourner à la Ville, & de mettre son Fils à sa place. Le douze la Flotte entra dans le Port de la Chandeleur, où l'on prit hauteur, & on trouva vingt-deux degrés quarante minutes de latitude.

Le lendemain il parut sur les bords du Fleuve sept Payaguas, qui faisoient signe de vouloir parler au Gouverneur. Il leur envoya sept Espagnols avec un Guaranis, qui avoit été Esclave parmi ces Indiens & parloit fort bien leur Langue : ils demanderent aux Espagnols s'ils étoient les mêmes que ceux qu'on voioit souvent remonter & descendre le Fleuve ; & ceux-ci leur aiant répondu qu'ils étoient de la même Nation, un Payagua leur dit qu'il seroit bien aise de parler à leur Chef. On le conduisit à D. Alvare, qui lui demanda ce qu'il avoit à lui dire. Il répondit que son Cacique seroit bien aise de faire alliance avec lui, & qu'il avoit encore tout ce qu'il avoit enlevé au grand Chef Ayolas, & que pour obtenir le pardon de la trahison qu'il avoit faite à ce

1543.

Les Payaguas
qui avoient
tué D. Jean
de Ayolas lui
échappent.

1543. Chef, il étoit prêt à lui remettre tout le trésor qu'il lui avoit enlevé.

Dom Alvare lui demanda en quoi cela consistoit, & il dit qu'il y avoit la charge de soixante-six Indiens, d'or & d'argent en bracelets, couronnes & autres choses semblables. » Vous pouvez assurer votre » Cacique, reprit le Gouverneur, que je » suis venu dans ce Pais par ordre de l'Em- » pereur, pour pacifier toutes les Nations, » pardonner tout le passé, & offrir sa » protection à tous ceux qui voudront bien » vivre avec ses Sujets, & se déclarer ses » Vassaux; que s'il veut accepter cette » condition, il peut en toute sûreté venir » traiter avec moi, & qu'il aura tout lieu » de se louer de la réception que je lui » ferai. Il le chargea ensuite de quelques » présens pour les lui remettre de sa part, il » lui en fit aussi à lui-même, & lui demanda » quand il reviendrait avec son Cacique. Le » Payagua répondit que ce seroit dès le len- » demain, & on le reconduisit à l'endroit où » on l'étoit allé chercher.

Quelques jours se passerent sans que ni l'un ni l'autre parût; & l'Interprète Guarani, auquel Dom Alvare en témoigna sa surprise, lui dit qu'il croïoit inutile de les attendre plus long-tems; que les Payaguas étoient les Hommes du monde les plus défi-ans & les plus fourbes; que tout ce que l'Envoïé du Cacique lui avoit dit, n'étoit que pour gagner du tems; que son avis étoit de les poursuivre; qu'on les atteindroit encore aisément, parcequ'ils étoient fort chargés; que sur la connoissance qu'ils

avoit du Pais, il jugeoit qu'ils ne s'arrêteroient point qu'ils ne fussent arrivés à une Lagune fort poissonneuse, dont les environs étoient un très bon Pais, autrefois assez peuplé, mais dont les Payaguas avoient massacré tous les Habitans. Dom Alvare suivit cet avis, se fit débarquer avec une bonne partie de ses Troupes dans un endroit où la Lagune se décharge dans le Fleuve par une Riviere; & comme avant que d'y arriver il apperçut un assez grand nombre d'Indiens, il demanda à son Interprète de quelle Nation ils étoient: il répondit que c'étoient des Payaguas, & qu'ils fuioient. Il fallut marcher huit jours pour arriver à la Lagune, en suivant cette Riviere; on en fit ensuite le tour par terre, & on n'y trouva personne. Dom Alvare comprit enfin qu'il perdrait, à chercher cette Nation errante dans ses retraites, un tems qu'il pouvoit mieux employer en continuant sa route, & retourna à la Chandeleur.

Il y laissa Mendoze, auquel il donna quelques instructions, qui regardoient apparemment les Payaguas, & se rembarqua. Ce Fleuve en cet endroit est bordé d'Arbres fruitiers de diverses especes, & le Cassier y est fort commun. Un peu plus haut il est extrêmement rapide, parceque deux Rochers, qui avancent des deux bords, rétrécissent beaucoup son lit. On y pêcha quantité de Dorades, dont quelques-unes pesoient jusqu'à quinze livres. La chair de ce Poisson est fort saine & d'un très bon goût. On prétend même que l'eau, dans

Particularités
du Pais, qu'il
traverse.

1543.

laquelle on l'a fait cuire, est souveraine contre la gale & la lépre. Mendoze rejoignit alors le Gouverneur; lequel aiant remarqué de grands mouvemens dans les Indiens, allarmés sans doute à la vue d'une si nombreuse Flotte, le chargea de les rassurer. Il traita lui-même avec les *Guararopos*, & leur fit promettre de ne point molester ceux de ses Gens, qui pourroient demeurer derriere lui; mais ils ne tinrent point parole, & Fernandez prétend que ce fut par la faute de quelques Espagnols.

Par la hauteur où on se trouvoit alors, quand le Soleil est au Tropique, le Fleuve s'enfle si fort, qu'il inonde plus de cent lieues des deux côtés, & que les Canots, dit l'Auteur que je viens de citer, passent en quelques endroits par-dessus les plus grands Arbres. Herrera se contente de dire qu'il monte à la hauteur de six brasses. Fernandez ajoûte que cela dure quatre mois; que les eaux commencent à baisser vers la fin de Mars, & que quand elles se sont toutes retirées, elles laissent à sec un grand nombre de Poissons, qui y pourrissent & infectent l'air, ce qui cause beaucoup de maladies; mais que quand la terre est entièrement desséchée, les Indiens y viennent en grand nombre, vivent de Poissons, qu'ils trouvent en abondance dans le Fleuve, & passent le tems à se divertir.

Arrive au Port des Rois. Dom Alvare, qui les y trouva, ne permit point à ses Gens de traiter avec eux; & quelques-uns l'étant venus visiter, il leur fit beaucoup d'amitié & quelques présens. Le vingt-cinquieme d'Octobre on trouva

que sur la main gauche le Fleuve se divisoit en trois branches, dont celle du milieu paroïssoit comme une grande Lagune. Un peu plus haut les trois branches se réunissent, & la Flotte continuant sa route, apperçut du même côté une Riviere qui en reçoit un si grand nombre d'autres, que cela forme une espece de labyrinthe, dont les Indiens du Pais même ont bien de la peine à se tirer. Ils nomment cette Riviere *Iguatu*, qui veut dire la bonne eau. D. Alvare y entra, y fit planter des Croix, pour marquer à ceux qui le suivoient, la route, qu'ils devoient tenir. Le huitieme de Novembre, une heure avant le jour, après avoir remonté & descendu toutes ces Rivieres, il retourna sur le Fleuve, vis-à-vis de plusieurs Montagnes pelées, fort hautes, de couleur rougeâtre, dont la figure approchoit de celle d'une cloche, & on lui dit qu'on y trouvoit du Métal blanc. De-là, pour gagner le Port des Rois, il fallut se mettre à l'eau, & soulever pendant l'espace d'un trait d'arbalette, les Brigantins à force de bras, parceque les eaux étoient basses.

1543.

Le Gouverneur, en entrant dans ce Port, y trouva un grand nombre d'Indiens, qui l'attendoient avec beaucoup d'impatience, & qui témoignèrent une grande joie de le voir. Il les caressa beaucoup; & comme on eut appris qu'ils adoroient des Idoles, ce que l'on n'avoit point encore remarqué chez toutes les autres Nations de ce Continent, il recommanda aux Ecclésiastiques & aux Religieux qui l'accompagnoient, de

Il en prend possession, & engage des Indiens à brûler leurs Idoles.

1543.

rou, achevent de mettre la chose en évidence. Le Pere del Techo donne à l'île que ce Lac renferme, trente milles de longueur, & dix milles à sa plus grande largeur.

Le nom qu'elle porte vient, dit-on, de celui d'une Nation Pérouane (1) dont on prétend que plusieurs s'y sont réfugiés dans le tems de la Conquête du Pérou; & ce sont apparemment les Espagnols, qui étoient sous la conduite de Dom Alvare, qui lui ont donné celui d'*Ile du Paradis*. Si tout ce qu'en disent les Mémoires que j'ai vus, est bien vrai, ce nom lui convenoit parfaitement; car quoique située sous la Zone torride, entre les quinze & les seize degrés de latitude australe, on y respire toute l'année un air fort doux, ce qui vient des vents, qui y soufflent régulièrement tous les jours à certaines heures, & de quantité de Ruisseaux, dont elle est arrosée. La terre y produit sans culture des fruits excellens; & on n'y remarque presque aucune différence de saison, d'où il arrive que toute l'année on y sème & on y recueille. Le caractère de ses Habitans se ressent beaucoup de la température de l'air qu'ils respirent. Ils n'ont point planté de Vignes; mais ils font du vin avec du Miel. Le Gibier vient se présenter au Chasseur, & on n'a pas plutôt jetté les filets dans le Lac, qu'on les retire chargés de Poissons. Le Port des Rois n'en est qu'à une lieue; & tant d'avantages engagerent les Espagnols

(1) Les *Orejones*, ainsi nommés, dit-on parcequ'ils étoient dans l'usage de se percer les oreilles.

à demander qu'on fit un Etablissement dans ce Port.

1543.

Indépendamment de la beauté du lieu, & de la douceur du climat, bien des raisons devoient, ce semble, obliger le Gouverneur à le fortifier, & à y laisser une Garnison : rien n'étoit plus à propos pour établir la correspondance entre le Paraguay & le Pérou, qu'il avoit tant à cœur ; & nous verrons dans la suite ce qu'il en a coûté à l'Espagne, dans le Paraguay même, pour avoir négligé un Poste de cette importance. Dom Alvare étoit trop sage, pour ne pas comprendre de quelle nécessité il étoit de s'en assurer ; mais il n'avoit pas plus de Monde qu'il ne lui en falloit, pour faire les Découvertes dont il étoit chargé, & il n'en pouvoit tirer de l'Assomption plus qu'il n'avoit fait. Il ne prévoioit pas d'ailleurs ce qui l'empêcha dans la suite de faire tout ce qui convenoit au service de l'Empereur, & à l'avantage de sa Province. Quoi qu'il en soit, les Soldats, & sur-tout les Vétérans, murmurèrent beaucoup, quand ils virent qu'on se préparoit à quitter ces beaux Lieux : « A quoi bon, disoient-ils tout haut, être toujours dans des Pais sauvages, nous consumer de fatigues, & courir sans cesse de nouveaux dangers, sans avoir rien de certain ? Que cherchions-nous dans les Déserts, dans les Montagnes, & dans des Pais inondés, où l'on ne rencontre que des Anthropophages ; & à la vue de nos Compatriotes, que les fleches de ces Barbares, ou les maladies nous enlèvent tous :

Les Espagnols demandent qu'on fasse un Etablissement au Port des Rois.

1543.

„ les jours, que pouvons-nous espérer
 „ qu'un pareil sort? Soions sages à leurs
 „ dépens; & sans aller plus loin chercher
 „ des Trésors chimériques, qui semblent
 „ fuir devant nous, pourquoi ne pas jouir
 „ de ce que la Providence nous présente
 „ aujourd'hui? De quoi nous serviroit cet
 „ or, dont on nous amuse, & que pou-
 „ vons-nous avoir de mieux, que ce que
 „ nous trouvons ici?

Dom Alvare
 le refuse.

Plusieurs n'étoient pourtant pas d'avis
 que l'on renonçât à l'espérance de trouver
 des Mines, ni de découvrir un chemin
 pour aller au Pérou; mais ils pensoient
 comme les autres, qu'il convenoit de faire
 un Etablissement au Port des Rois, pour
 servir d'entrepôt, & rendre plus facile la
 communication avec ce Roiaume. Ainsi
 tous se réunirent pour engager le Gouver-
 neur, à ce qu'ils souhaitoient. Les plus an-
 ciens lui en parlerent au nom de tous; &
 après les avoir écoutés assez tranquille-
 ment: „ sont-ce donc des Espagnols, dit-il
 „ un peu ému, que j'entends parler de la
 „ sorte? Avons-nous quitté l'Espagne pour
 „ venir si loin chercher des Terres, & y
 „ mener dans l'obscurité une vie molle &
 „ oisive? Nous manquoit-il rien pour cela
 „ dans notre Patrie: je m'imagine voir
 „ des Enfans, qui pour recueillir des Pom-
 „ mes négligent des Trésors, dont ils
 „ ne connoissent point le prix. L'Empe-
 „ reur notre Maître nous a envoiés dans
 „ ce nouveau Monde, pour lui conquérir
 „ des Provinces, & lui assurer la posses-
 „ sion des richesses qu'elles renferment.

dans leur sein ; fallut-il y perdre la vie,
 ou la passer dans des fatigues plus gran-
 des, que celles que nous avons déjà
 essuïées, il est de notre devoir & de no-
 tre honneur de répondre à la confiance
 dont ce grand Prince nous a honorés. Je
 fais quelles sont mes obligations & les
 vôtres ; je vous dois l'exemple, vous le
 suivrez, si vous êtes dignes du nom que
 vous portez (1).

Sur ces entrefaites Mendoza arriva avec
 le reste de la Flotte, & dit au Gouverneur
 que les Guararopos, avec lesquels il croïoit
 avoir fait une alliance durable, avoient at-
 taqué le Brigantin, que montoit le Capi-
 itaine Augustin de Campos ; que cinq
 Espagnols avoient été tués d'abord, & que
 Jean de Bolaños aiant voulu se sauver
 à la nâge s'étoit noïé ; que ces Perfides
 étoient ensuite allés trouver les Nations
 voisines du Port des Rois, pour les enga-
 ger à se joindre à eux contre les Chrétiens,
 qui n'avoient, disoient-ils, ni assez de for-
 ces, ni assez de courage pour leur résister ;
 & qu'il y avoit à craindre une conspira-
 tion générale de tous ces Peuples. Don
 Alvare apprit en même tems par Hector
 d'Acuña, & par Antoine Correa, qu'il
 avoit envoïés avec dix ou douze Soldats
 pour inviter les Xarayez à faire alliance
 avec lui, qu'après avoir traversé des Terres
 noïées, où ils avoient beaucoup souffert de
 la faim, ils avoient rencontré une troup-
 pe de ces Indiens, envoïés au-devant d'eux
 par leur Cacique pour leur apporter des

Nouvelles
 qu'il reçoit
 de divers en-
 droits.

(1) Del Techo Hist. Paraguarïensis. L. I. C. 14.

1543.

rafraîchissemens ; qu'un peu plus loin , ils en avoient trouvé plus de cinq cens , qui venoient aussi à leur rencontre , parés à leur maniere des plus belles plumes , & qui les avoient conduits dans leur Bourgade , où le Cacique les avoit très bien reçus , & leur avoit dit , par la bouche d'un Interprête Guarani , qu'il seroit charmé de voir leur Général , dont on lui avoit fait de grands éloges ; qu'ils l'avoient assuré qu'ils venoient de sa part , pour lui déclarer qu'il vouloit être son Ami & celui de toute sa Nation ; & qu'il leur avoit répondu que rien ne pouvoit lui faire plus de plaisir ; qu'il ne pouvoit pourtant pas lui donner de grandes lumieres sur le País , qu'il vouloit traverser , mais qu'il lui donneroit un Interprête , qui avoit beaucoup voïagé de ce côté-là , & pouvoit lui être d'un grand secours.

Il fait alliance avec les Xarayez , & se met en marche vers le Pérou.

Ces Xarayez étoient établis un peu loin du Lac qui porte leur nom ; mais la suite de cette Histoire fera voir qu'il y en a d'autres , qui se sont établis sur ses bords , ou du moins , qu'on y trouve souvent. Ce qui est certain , c'est que cette Nation a toujours été fort attachée aux Espagnols ; qu'elle est d'ailleurs d'un bon caractère ; qu'elle cultive la terre , d'où elle tire beaucoup de Grains & de Coton. Dom Alvarez reçut très bien les offres du Cacique ; & après avoir laissé ses Brigantins à la charge de Jean de Romero , avec cent Espagnols & deux cens Guaranis , il se mit en marche vers l'Occident. Les Auteurs Espagnols ont parlé fort succinctement de ce Voïage. Se-

son Herrera, Dom Alvare après avoir marché cinq jours, pendant lesquels il fallut presque toujours s'ouvrir avec la hache un chemin à travers les bois & les brossailles, arriva sur le bord d'une Riviere, dont l'eau étoit chaude, mais fort claire; qu'alors son Guide lui déclara, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit voïagé dans ce Pais, & qu'il ne s'y reconnoissoit plus; mais que dix ou douze Indiens, qui se rencontrèrent là, l'assurèrent que dans une Cabanne, qui n'étoit pas éloignée, il rencontreroit quelqu'un qui pourroit très bien l'instruire de la route qu'il devoit prendre; que le Gouverneur l'envoïa chercher, & que cet Homme lui dit qu'il falloit encore marcher seize jours, avant que de trouver le Pais peuplé qu'il cherchoit; & que le chemin qu'il falloit faire pour y arriver, étoit encore plus rude que celui qu'il avoit déjà fait; mais qu'encore qu'il courût risque d'être tué par les Habitans de ce Pais, il s'offroit néanmoins à lui servir de Guide; que Dom Alvare consulta les Officiers roïaux, les Capitaines & les Religieux qui l'accompagnoient, sur le parti qu'il devoit prendre, & que tous furent d'avis de ne pas s'exposer plus avant dans un Pais inconnu, avec des Guides, auxquels on ne pouvoit pas se fier; que quoi qu'il pût dire, pour leur faire changer de pensée, il ne les persuada point; & que comme il avoit ordre de l'Empereur de ne rien faire sans l'avis de son Conseil, il consentit à n'aller pas plus loin; qu'il donna ordre au Capitaine François de Ribera, d'aller avec des

1543.

Guides, six Espagnols & quelques Indiens, jusqu'à un lieu, nommé *Tapua*, où le Guide avoit dit que le Pais commençoit à être habité, & qu'il reprit aussitôt le chemin du Port des Rois.

Pierre Fernandez s'accorde assez avec ce récit; mais il n'est pas aussi aisé de concilier ces deux Auteurs avec le Pere del Techo, qui écrivant au Paraguay même, a pu être instruit par quelqu'un de ceux qui étoient de ce Voiage; & il est difficile de croire que dans un Ouvrage dédié au Conseil roial des Indes, il ait voulu avancer des faits, dont il n'eût de bons Garants: c'est ce qui m'engage à rapporter ce qu'il dit de cette excursion de Dom Alvare, en laissant à mes Lecteurs la liberté, que je me réserve à moi-même, d'en croire ce qu'ils voudront. J'ajoute seulement, que jusques-là Dom Alvare n'avoit proprement fait aucune découverte par lui-même, & que ses Ennemis, comme nous le verrons dans la suite, ont été obligés de convenir qu'il en avoit plus fait lui seul, que tous ceux, qui l'avoient précédé, n'en avoient fait ensemble.

Il se rend maître d'une Bourgade.

Le Pere del Techo (1) convient avec Herrera que D. Alvare tira peu de secours de son Guide: il dit encore après Fernandez, que plusieurs Nations l'envoierent complimenter, & lui fournirent des vivres qu'il paia toujours largement; mais que quelques-unes voulurent s'opposer à son passage, & qu'il les mit à la raison: ce qui prouve qu'il alla beaucoup plus loin,

(1) Del Techo, *Hist. Parag.* Liv. 1. C. 14.

que ne font entendre Herrera, ni Fernandez. Il avoit déjà fait, ajoûte-t-il, beaucoup de chemin, & n'étoit pas loin des Frontières du Paraguay, lorsque ses Coureurs vinrent lui donner avis qu'ils avoient vu sortir d'une Bourgade environ cinq mille Hommes bien armés, qui paroissoient avoir dessein de l'attaquer. En effet, à-peine s'étoit-il mis en état de n'être point surpris, qu'ils parurent devant lui en ordre de bataille; mais à la vue de la belle ordonnance des Espagnols, tous se disperferent & prirent la fuite chacun de leur côté, laissant la Bourgade sans défense. Les Espagnols y entrèrent sans aucune opposition, & y compterent huit mille Cabannes, au milieu desquelles s'élevoit une Tour bâtie de grandes pieces de bois, & terminée en pyramide, le tout couvert d'écorces de Palmiers.

C'étoit la demeure & le Temple d'un Serpent monstrueux, dont les Habitans avoient fait leur Divinité, & qu'ils nourrissoient de chair humaine. Il étoit de la grosseur d'un Bœuf, & avoit vingt-sept piés de long, la tête extrêmement grosse, de petits yeux fort étincelans; & quand il ouvroit la gueule, on lui voioit deux rangées de dents, toutes crochues. La peau de sa queue étoit lisse; de grandes écailles rondes couvroient le reste du corps, & les Indiens voulurent persuader aux Espagnols qu'il rendoit des oracles. Il est vrai qu'à la premiere vue de ce Monstre, ceux-ci furent saisis de fraieur: elle redoubla même lorsqu'un d'eux lui aiant tiré un coup d'arquebuse, il jetta un cri sembla-

Serpent
monstrueux
adoré par les
Indiens, &
tué par les
Espagnols.

1543.

ble au rugissement d'un Lion ; & d'un coup de queue qu'il donna , il fit trembler la Tour. On l'acheva néanmoins sans peine : & comme si la mort d'un si terrible Animal & la prise d'une Bourgade , où l'on étoit entré sans résistance , eussent épuisé le courage des Espagnols , la plupart déclarerent qu'ils ne pouvoient pas aller plus loin.

Ce qui oblige D. Alvare de retourner sur ses pas.

Dom Alvare , qui se croïoit assez avancé vers le Pérou , mais qui ne pouvant pas beaucoup compter sur son Guide n'étoit pas sans inquiétude sur la route qu'il devoit suivre , voulut , avant que d'entreprendre de ranimer le courage de ses Soldats , avoir l'avis de son Conseil , qui fut unanimement pour le retour. Il s'y rendit avec d'autant moins de peine , que , selon les trois Historiens que j'ai cités , la conduite des Officiers roïaux avoit pour le moins autant de part au découragement des Soldats , que la fatigue du Voïage , & l'incertitude du succès. On avoit fait quelque butin dans la Bourgade où l'on se trouvoit ; & ces Messieurs en leverent le Quint pour l'Empereur : ils prétendirent aussi que le Gibier & le Poisson étoient soumis au même Droit. Le contraire étoit expressément marqué dans les Instructions du Gouverneur , qui le leur fit voir ; & comme ils ne se rendoient pas , il leur dit que s'il se trouvoit quelque difficulté sur cet article , il dédommageroit le Trésor roïal de ses propres deniers. Mais c'étoit toujours à recommencer avec eux , & avec les Mécontents , dont la sévérité , avec laquelle il retenoit tout le monde dans le devoir , avoit

avoit encore considérablement augmenté le nombre ; & il ne balançoit point à ordonner la retraite.

1543.

A son arrivée au Port des Rois il apprit que la plupart des Indiens, & les Orejones mêmes, avoient conspiré de faire main-basse sur les Espagnols & les Guaranis ; que quand ils leur apportent quelques provisions, ce n'étoit que pour les épier ; que plusieurs s'étoient même ouvertement déclarés, sur-tout les Guararopos, qui avoient invité d'autres Nations à se lier avec eux, pour exterminer les Chrétiens. Sur ce rapport il manda les Chefs, les fit souvenir du Traité qu'il avoit fait avec eux, leur demanda si on n'avoit pas payé tout ce qu'ils avoient apporté de provisions, & s'il n'y avoit pas toujours ajouté quelques présens ; qu'au reste s'ils s'avisent de rien entreprendre contre lui & les siens, il étoit en état de les en faire repentir. Ils promirent tout ce qu'on voulut, & il les congédia chargés de présens.

Conspiration
des Indiens,
dissipée.

Il garderent mal leur parole ; & il ne restoit plus que pour dix ou douze jours de vivres dans le Camp. On assura au Gouverneur qu'à neuf lieues du Port des Rois il y avoit de grandes Lagunes, dont les bords étoient habités par des Nations, qui en avoient en abondance. Il leur envoya Mendoze avec main-forte, & lui ordonna de leur faire entendre qu'il avoit oui parler d'elles avec éloge ; qu'il étoit surpris qu'elles ne lui eussent pas encore envoyé des Députés pour faire alliance avec lui, & se mettre, comme tant d'autres, sous la pro-

1543.

tection de l'Empereur ; de leur demander ensuite des vivres, qu'il prétendoit bien paier au-dessus de leur valeur : si elles refusoient d'en donner, de leur faire plusieurs sommations ; si elles persistoient dans leurs refus, d'employer la force ; mais de se comporter en tout cela avec prudence, & toute la modération possible.

D. Alvare
envoie Fer-
nand de Ri-
bera pour fai-
re des Décou-
vertes.

Sur ces entrefaites les Orejones, qu'il n'avoit pas eu beaucoup de peine à regagner, lui donnerent avis qu'en remontant l'Iguatu on trouveroit des Nations nombreuses & fort riches, qui lui donneroient de grandes lumieres pour faire bien des Découvertes ; & le vingtieme de Décembre il fit partir le Capitaine Fernand de Ribera, avec cinquante-deux Hommes choisis & de bonne volonté. Il lui recommanda la plus grande exactitude à bien marquer tout ce qu'il auroit pu apprendre ; de ne rien négliger pour gagner les Peuples qu'il rencontreroit ; & de ne point épargner les présents, dont il lui fit remettre une très bonne provision. Nous avons une Relation de ce Voiage, imprimée à la fin des Mémoires de Dom Alvare, & nous en parlerons en son tems.

Nouvelles
qu'il reçoit de
Mendoze.

Peu de jours après le départ de ce Capitaine, le Gouverneur reçut une Lettre de Mendoze, qui lui mandoit que tout le Canton où il l'avoit envoyé, étoit déchaîné contre les Espagnols, qu'on y étoit absolument résolu de ne les pas souffrir dans le Pais ; qu'ils avoient été attaqués par un grand nombre de ces Barbares, & que s'il n'avoit pas fait tirer sur eux quelques coups

d'arquebuses, qui en avoient tué deux, & fait fuir les autres sur les Montagnes, il n'auroit pu éviter de périr avec toute sa Troupe; qu'après leur retraite il étoit entré dans leurs Habitations, où il avoit trouvé beaucoup de vivres, & qu'il leur avoit envoié dire qu'il étoit prêt à leur paier tout ce qu'il en prendroit; mais qu'ils étoient revenus en plus grand nombre mettre le feu à leurs maisons, & qu'ils appelloient leurs Voisins à leur secours. Dom Alvare lui répondit de ne rien épargner pour leur faire entendre raison, & s'il n'en pouvoit pas venir à bout, d'aller ailleurs chercher des vivres; à quoi il répliqua que tous ces Peuples devenoient de jour en jour plus intraitables, & que les Guararopos étoient déjà venus les joindre.

Le vingt-quatre de Janvier de l'année suivante François de Ribera arriva au Port des Rois avec son Guide, les six Espagnols, & trois des onze Guaranis que le Gouverneur lui avoit donnés. On fut agréablement surpris de le revoir, parceque les huit autres Guaranis, que la peur avoit saisis, & qui étoient déjà revenus au Port des Rois, s'étoient exprimés de manière à faire croire qu'il avoit été tué avec tout le reste de sa Troupe. Il rapporta qu'il avoit d'abord marché vingt-six jours à l'Occident, par des chemins si peu praticables que quelquefois il n'avoit pu faire une demi-lieue en un jour; qu'il n'avoit point manqué de Gibier, de Cochons & d'Antas, que les Indiens tuoient avec leurs fleches & quelquefois à

1544.
Retour de
François de
Ribera.

1544.

coups de bâton ; qu'il avoit aussi trouvé beaucoup de Miel dans le creux des Arbres, & par-tout quantité de Fruits sauvages ; qu'au bout de vingt jours il étoit arrivé au bord d'une Riviere, où il avoit pêché des Alofes d'un goût excellent ; qu'après l'avoir traversée, il avoit rencontré un Indien, qui avoit une mentonniere d'argent & des pendans d'oreilles d'or ; que cet Homme l'ayant pris par la main, lui avoit fait signe de le suivre, & que bientôt après il avoit apperçu une grande Maison, d'où l'on emportoit beaucoup de toiles de coton & quantité de meubles, parmi lesquels il avoit apperçu des bracelets, des haches, & beaucoup de choses semblables, le tout d'argent ; qu'il avoit été très bien reçu dans cette Maison, qui étoit celle de son Conducteur ; qu'il leur fit présenter du vin fait avec du Maiz, & que les Esclaves, qui les servoient, leur dirent qu'assez près de-là il y avoit des Indiens, nommés *Payzunoex*, parmi lesquels il y avoit des Chrétiens (1) ; qu'un moment après ils apperçurent des Hommes qui avoient tout le corps peint, & qui étoient armés d'arcs & de fleches ; qu'alors le Maître de la Maison avoit pris ses armes, & que voiant beaucoup d'allées & de venues parmi tout ce monde, ils ne douterent point qu'on n'en voulût à leur vie ; qu'il avoit dit à ses Gens de sortir, & sous prétexte d'aller chercher d'autres Espagnols, de reprendre la route qu'ils avoient suivie en venant ;

(1) Ces Indiens ne nomment point autrement les Espagnols.

que dans ce moment plus de trois cens Indiens avoient paru avec un air menaçant ; ce qui l'avoit fait résoudre à se sauver avec tout son monde , sur une Montagne qui étoit proche ; qu'ils avoient été poursuivis , & eu bien de la peine à gagner la Montagne , presque tous aiant été blessés ; mais que les Barbares n'avoient osé les suivre , parcequ'ils craignoient d'y trouver d'autres Espagnols ; ce qui leur donna le tems de reprendre le chemin , par où ils étoient venus ; & que les huit Guaranis , qui étoient revenus les premiers , l'avoient apparemment repris dès la premiere alarme.

On a su depuis que ces Indiens, qu'Herrera nomme *Taropeaciez* , n'étoient point Ennemis des Espagnols ; qu'ils étoient même fort paisibles , & faisoient amitié à tous ceux qui passoient par leur Pais ; qu'ils leur donnoient de l'or de l'argent & des vivres, quand ils en avoient besoin ; mais que la vue des Guaranis les avoient mis en fureur, parceque cette Nation avoit autrefois fait de grands ravages , & tué bien du monde dans ces quartiers-là. Ribera dit encore, qu'aïant montré à celui qui étoit venu au-devant de lui un chandelier de cuivre, & lui aiant demandé s'il y avoit dans son Pais de ce métal , il lui avoit répondu qu'il y en avoit de même couleur , mais qui étoit bien plus beau , & ne puoit point comme le sien ; que lui aiant fait voir ensuite un plat d'étain, l'Indien lui avoit dit que son métal blanc étoit beaucoup plus fin , qu'ils en faisoient des Couronnes , des Bra-

1544.

Les Espa-
gnols tom-
bent presque
tous mala-
des, & les
Indiens en
profitent.

celets, des Plaques, des Tines, & beau-
coup d'autres choses à leur usage.

Cependant presque tous les Espagnols,
qui se trouvoient réunis au Port des Rois,
tomberent malades; ce qu'on attribua au
débordement des Rivieres, qui rendirent
les eaux toutes troubles. Alors les Indiens
ne garderent plus de mesures avec eux; ils
en surprirent quelques-uns, qui s'étoient
trop écartés, les tuerent & les mangerent.
Dom Alvare, qui ne se portoit pas déjà
trop bien, rappella Mendoze, qui lui man-
da que tous ses Soldats étoient attaqués
de la fièvre, & qu'il s'embarqueroit avec
eux pour l'aller rejoindre, dès qu'il auroit
des vivres, ce qui devenoit de jour en
jour plus difficile. Sur quoi le Gouverneur
fit un effort pour lui envoyer un secours
d'Hommes, qui le mit enfin en état de
forcer les Indiens à lui vendre au moins ce
qu'il falloit de Provisions pour faire le
voiage.

Arrivée de
Fernand de
Ribera.

Inondation
prodigieuse,
& ses effets.

Le trentieme, Fernand de Ribera arriva
au Port des Rois; mais aiant trouvé le
Gouverneur malade, & apprenant qu'il
étoit sur le point de partir pour retourner
à l'Assomption, il crut devoir attendre,
pour lui rendre compte de ses Découvertes,
qu'il fût arrivé dans cette Ville. Dom Alvare
n'avoit pourtant point encore renoncé à
poursuivre celles qu'il avoit commencées
lui-même; mais outre les maladies, qui
augmentoient tous les jours, le Fleuve &
les Rivieres se débordèrent alors si excessi-
vement, que tout le País ne paroissoit plus
qu'une vaste Mer, & qu'il y avoit jusqu'à

Cinq brasses d'eau dans les fonds. Les Indiens lui dirent que ces inondations duroient ordinairement quatre mois, & qu'elles étoient suivies d'une grande corruption dans l'air, par la quantité de Poissons, que les eaux en se retirant laissoient sur la terre, & que la grande ardeur du Soleil faisoit bientôt pourrir. Ils ajoutèrent que ceux, qui n'avoient pas eu la précaution de faire auparavant leurs provisions, se trouvoient bientôt réduits par la faim à une si grande extrémité, que les plus forts tuoient les plus foibles pour les manger.

1544.

Le Gouverneur n'étoit point en état d'attendre que les eaux fussent écoulées, & il comprenoit que pour peu qu'il différât de retourner à l'Assomption, les maladies lui enleveroient une bonne partie de ce qu'il lui restoit de Soldats. D'ailleurs il se trouvoit lui-même dans un état à faire craindre pour sa propre vie. Il assembla donc son Conseil pour délibérer sur ce qu'il convenoit de faire, & on y opina tout d'une voix à s'embarquer. Cette résolution prise, il commença par avertir les Indiens, dont il avoit reçu des Otages pour s'assurer de leur fidélité, de les venir reprendre; & pour empêcher les Espagnols d'en murmurer, il montra un ordre qu'il avoit de l'Empereur, de ne point permettre qu'on tirât les Indiens malgré eux de leur País.

Dom Alvarez
part pour
l'Assomption

On murmura cependant; & Fernandez assure, aussi-bien qu'Herrera, que la fermeté du Gouverneur à faire exécuter ses ordres contribua beaucoup à augmenter le

1544.

nombre de ses Ennemis. Mais il paroît que les Officiers roiaux avoient depuis long-tems conjuré sa perte, & pris de bonnes mesures pour ne pas manquer leur coup. Le mécontentement des Troupes qui l'avoient suivi dans ce dernier voiage, & qu'ils pouvoient se flatter de voir bientôt se communiquer à toutes les autres, leur parut sans doute devoir lever le plus grand obstacle qu'ils auroient pu trouver à l'exécution de leur dessein. Quoi qu'il en soit, Dom Alvare s'embarqua fort malade, & n'ayant presque personne qui pût ni manœuvrer, ni se défendre, s'il étoit attaqué sur sa route. Il fut en effet poursuivi pendant quelques jours; mais ayant fait tirer sur les premiers qui osèrent s'approcher de trop près, il arriva à l'Assomption le dix-huitieme d'Avril 1544 (1), n'ayant perdu dans un si long voiage, qu'un seul Espagnol, nommé Miranda, lequel étant sur une espece de Radeau, fut percé d'une fleche par les Guararopos, & mourut sur le champ.

En quel état
il trouve cette
Ville.

Il trouva Salazar, qui commandoit dans la Ville, fort occupé à faire de grands préparatifs pour détruire entierement la Nation des Agazes, qui depuis son départ n'avoient point discontinué de piller les Habitations Espagnoles de la campagne & celles des Guaranis, & d'y massacrer tous ceux qu'ils pouvoient surprendre. Mais comme la Caravelle, que le Gouverneur avoit en partant ordonné de construire, étoit prête; qu'il étoit résolu de s'y em-

(1) Herrera dit le huitieme.

Barquer dès que sa santé le lui permettroit ; & que dans la disposition où il ne pouvoit ignorer qu'étoient les esprits de bien des gens à son égard, il ne crut pas devoir s'engager dans une guerre étrangère, à la veille d'en avoir peut-être une domestique à soutenir ; il remit à un autre tems la punition des Agazes.

Il ne connoissoit pas encore tout le danger où il se trouvoit, & il n'opposa au mal qui le menaçoit, que son innocence & ses vertus : il ne prit aucunes mesures pour y remédier & en empêcher le progrès ; il en ignoroit même toutes les causes. On savoit qu'il avoit toujours en tête de rétablir le Port de Buenos Ayres ; & ceux qui s'étoient emparés de toute l'autorité pendant son absence, & n'en avoient laissé que l'ombre à Salazar, étoient bien résolus de s'y opposer de toutes leurs forces. Il n'est presque point douteux que leur parti étoit pris de se rendre indépendans des ordres de la Cour ; & pour parvenir à ce but, il étoit d'une nécessité absolue de se défaire du seul Homme qui pouvoit y mettre obstacle. Ce n'est peut-être pas la preuve la moins marquée de la protection spéciale du Ciel sur le vertueux Dom Alvare, que ses Ennemis n'aient pas pris pour le faire périr le moien le plus court & le plus sûr : il ne leur en auroit couté qu'un crime ; & celui qu'ils emploierent n'en fut qu'un tissu, dont ils ne pouvoient esperer l'impunité, que par une révolte ouverte, dont le succès étoit fort douteux. Voici donc le parti qu'ils prirent.

1544.

Il est arrêté
& mis aux
fers.

1544.

Comme ils ne pouvoient ignorer que le Peuple, & la plus saine partie du Corps militaire, ne lui fussent extrêmement attachés, ils commencerent par faire repandre un bruit sourd, qu'il avoit formé le dessein d'enrichir ceux qui l'avoient accompagné dans son voyage, des dépouilles d'un grand nombre de Particuliers des plus aisés; ils les firent avertir en particulier qu'ils étoient bien résolus de s'opposer efficacement à cette injustice, & que pour cela il étoit nécessaire de commencer par arrêter le Gouverneur. Ils répondirent qu'avant que de faire un coup de cet éclat, il convenoit de lui faire des représentations, & qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il y auroit égard. Mais ils répliquerent qu'ils le connoissoient mieux que personne, qu'il ne falloit pas lui laisser voir que son projet avoit transpiré, & que la seule ressource, qu'il leur restoit pour éviter le malheur dont ils étoient menacés, étoit de se rendre maîtres de sa personne, parcequ'on le rendroit alors beaucoup plus traitable; qu'ils se tinssent donc bien armés jusqu'à ce qu'on les avertît de ce qu'ils avoient à faire, & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de conserver la Province à l'Empereur. On leur marqua ensuite deux endroits, où ils devoient se rendre au premier coup de l'*Angelus*, avec leurs armes, qu'ils auroient soin de tenir bien cachées.

Cela fut exécuté sans qu'il parut le moindre mouvement dans la Ville: & à l'heure marquée, Cacerez, Cabrera & Garcie Vanegas, entrerent chez le Gouverneur.

Verneur, que la fièvre retenoit au lit; & criant *Liberté, Vive l'Empereur*, qui étoit le signal dont on étoit convenu, ils entrèrent dans sa chambre, dont un de ses Domestiques, nommé Pierre de Oñaté, qu'ils avoient gagné, leur ouvrit la porte, & y firent entrer François de Mendoza, Jacques Resquin Solarzano, & l'Interprête Portugais, nommé Diegue de Acoſta. Resquin s'approcha du lit du Malade, lui appliqua sur la poitrine le bout d'une arbalète bandée, & armée d'une espee de harpon, qui étoit empoisonné. Deux autres l'enleverent de son lit en chemise, criant *Liberté*, le traitant de Tyran, lui disant qu'on lui feroit paier tous les maux qu'il avoit faits, & ceux qu'il vouloit faire, & le tirerent ainsi de son logis, Resquin lui tenant toujours l'arbalète bandée sur la poitrine pour l'empêcher de parler.

A cette vue ceux mêmes qu'on avoit engagés à prendre les armes, se recrierent. On voulut leur imposer silence; mais ils n'en crièrent que plus haut qu'on les avoit surpris: d'autres se joignirent à eux; on en vint aux mains, & il y eut du sang répandu. L'Alguasil Dom François de Peralba, & l'Alcalde Major Dom Jean Pavon, voulurent faire le devoir de leur Charge; mais ils en furent dépouillés. Pendant ce tumulte on avoit transporté Dom Alvare chez Vanegas; & les autres Officiers roiaux, étant venus à bout d'écarter la multitude, qui redemandoit son Gouverneur à grand cris, entrèrent dans la chambre où il étoit, & lui mirent les fers aux

On lui enleva ses papiers & ses effets.

1544.

piés. Il allerent ensuite chez Pierre Fernandez, qui étoit en même tems Ecrivain du Roi & Secrétaire de Dom Alvare, & qui étoit aussi malade, lui enleverent tous les Papiers dont il étoit saisi, & le menerent Prisonnier, avec Barthelemi Gonzalez, au logis du Lieutenant de Roi. Après quoi on publia au nom des Officiers roiaux une défense sous peine de la vie à quiconque de sortir de chez soi : on força à coups de plats d'épée tous ceux qui en étoient dehors, d'y rentrer ; & ceux qui s'étoient déclarés plus ouvertement pour le Gouverneur, furent conduits dans la Prison publique, dont on fit sortir tous les Criminels. Enfin les Officiers roiaux se transporterent au Logis du Gouverneur, y prirent tous ses papiers, ses Provisions, les pièces du Procès qui avoit été commencé contr'eux, & tous ses effets, qu'ils déposerent entre les mains de Gens, dont ils se croioient fort assurés. Cela fait, ils saisirent tous les Brigantins, & la Caravelle que Dom Alvare avoit fait construire à ses frais.

Manifeste
des Officiers
roiaux.

Irala procla-
mé Comman-
dant général.

Le lendemain ils firent publier au son du Tambour, qu'on eût à se trouver devant le logis du Lieutenant de Roi, Dom Dominique Martinez de Irala ; & quand tout le monde y fut assemblé, ils parurent avec quantité de Gens armés, & firent lire à haute voix par le Crieur public un Ecrit, qui portoit qu'ils avoient fait arrêter Dom Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca, parcequ'ils étoient instruits de bonne part qu'il avoit formé le dessein de dépouiller les plus riches Habitans de leurs biens pour

en gratifier ses Créatures, & d'établir sur les ruines de l'autorité légitime un Gouvernement arbitraire & tyrannique. Rien n'est plus mobile, ni plus aisé à séduire que la Multitude : cette lecture fut suivie d'un applaudissement presque général ; & les Officiers roiaux, qu'on avoit d'abord regardés comme Rebelles, furent reconnus pour les Restaurateurs de la liberté publique. Ces Messieurs en profiterent pour publier que le Lieutenant de Roi commandoit dans la Ville avec la même autorité qu'avoit eue le Gouverneur, jusqu'à ce que Sa Majesté y eût autrement pourvu ; ce qui confirma bien des gens dans la pensée que cet Officier étoit sous-main l'ame de toute cette intrigue ; d'autant plus que dans la place qu'il occupoit, il auroit dû s'opposer au désordre, & qu'il ne lui convenoit pas de recevoir de la main des Rebelles une autorité, dont ils n'avoient point droit de disposer. Son Ami Pierre Diaz del Valle fut en même tems nommé Alcalde Major.

On publia ensuite qu'on alloit continuer les Découvertes, que Dom Alvare n'avoit fait qu'ébaucher : & on avoit en cela deux vues ; la première, d'éloigner tous ceux dont on avoit à craindre quelques mouvemens en faveur du Prisonnier, & en particulier les Gens de guerre ; la seconde, qui supposoit qu'on trouveroit beaucoup d'or & d'argent, de justifier aux yeux de l'Empereur tout ce qu'on venoit de faire, par la vue des richesses qu'on lui enverroit. Mais on éprouva bien-tôt, que s'il est aisé de faire pour quelque tems illusion au Peu-

1544.

ple, il est trop changeant pour se passionner au point d'étouffer entièrement un fond de droiture, qui lui reste toujours, & qui le rend aisé à ramener à son devoir. Il commençoit même déjà à revenir de son erreur; lorsque faisant ses réflexions sur le nouveau voiage qu'on lui annonçoit, la fraieur s'empara du plus grand nombre, & on entendit bientôt de toutes parts un bruit confus de Gens, qui redemandoient qu'on leur rendît leur Gouverneur.

Tumulte à
l'Assomption.

Pour prévenir les suites du retour du Peuple à ses premiers sentimens, on mit en prison quelques-uns des plus échauffés, on posa des Fusiliets aux portes des Eglises, afin d'empêcher ceux qui s'y étoient réfugiés d'en sortir, & à toutes les avenues de la Maison de Garcie Vanegas, où étoit le Gouverneur prisonnier, dont on redoubla la Garde. Le Peuple & les Soldats n'en devinrent que plus furieux; mais on publia que le premier mouvement, qui se feroit en faveur de Dom Alvare, lui couteroit la vie. On voulut même le forcer, le poignard sur la gorge, de signer un ordre adressé aux Gens de guerre de se tenir tranquilles, s'il leur restoit encore quelque attachement pour lui; mais il avoit déjà pris cette précaution. Tout cela ne rassuroit pourtant point encore ses Ennemis: ils alloient de tems en tems dans sa chambre le menacer de le tuer, & de jeter sa tête au Peuple, si quelqu'un entreprenoit de le délivrer; & ils choisirent quatre Hommes, dont ils prirent le serment au nom de l'Empereur, pour exécuter ce parricide au pre-

mier ordre qu'ils en recevoient.

Il ne sortoit point de son lit ; & comme sa chambre étoit fort obscure , il y avoit jour & nuit une lampe allumée à son chevet. Cette Chambre étoit d'ailleurs si humide , que l'herbe croissoit sous son lit. Un nommé Bernard de Sofa , Homme fort décrié , & que Dom Alvare avoit puni pour un crime qui méritoit la mort , mais qui avoit conservé plus de ressentimens de la punition qu'il avoit soufferte , que de reconnoissance pour la grace que le Gouverneur lui avoit faite , n'en sortoit point. Cette Chambre avoit deux portes , qu'on tenoit toujours fermées ; & cent cinquante Hommes armés faisoient la garde autour du Logis. Le Prisonnier étoit cependant bien informé de tout ce qu'il lui importoit de savoir , par des Billets , que lui remettoit une Indienne , qu'on avoit chargée de lui porter à manger ; quoiqu'avant que d'entrer dans la Maison on la visitât avec la plus scrupuleuse & la plus indécente attention , jusqu'à lui faire ouvrir la bouche , & fouiller dans ses oreilles : avec cela elle n'avoit rien sur la tête , & on la lui avoit rasée ; mais on ne s'avisa jamais d'examiner les doigts de ses pieds , qui étoient nus , & elle avoit trouvé le moyen d'y inférer adroitement un Billet plié en plusieurs doubles , & du papier blanc. Dès qu'elle étoit assise au chevet du lit , elle tiroit l'un & l'autre , en faisant semblant de se gratter les pieds ; & dans un moment , où Sofa avoit le dos tourné , elle les remettoit au Gouverneur , qui aiant lu le Billet avec la même précaution , y répon-

1544.

Dom Alvare trouve le moyen d'être instruit de tout & d'écrire à ses Amis.

1544.

doit par le moïen d'une poudre faite d'une terre du Pais, qui se teint en noir étant détrempee avec la salive.

Tyrannie
des Officiers
roïaux, & ce
qui en arrive.

Les Officiers roïaux s'apperçurent bientôt de l'effet du stratagême, & ne sachant à qui l'attribuer, ils voulurent faire parler l'Indienne; & pour y réussir, ils engagèrent quelques jeunes gens à la débaucher: elle ne se rendit pas difficile; mais ils ne lui arracherent point son secret. En pareille occasion les Femmes sont ordinairement plus discrettes que les Hommes. Cependant le Commandant & les Officiers roïaux n'oublierent rien, chacun de leur côté, pour se faire des Créatures; & quiconque se livroit à eux, pouvoit impunément aller dans les Bourgades Indiennes y enlever des Femmes & des Filles, prendre de force & sans païer tout ce qu'ils y trouvoient à leur bienféance, & obliger les Hommes à travailler pour eux sans leur rien donner: ils s'en plainquirent, & on ne les écouta point. Plusieurs prirent le parti de se refugier dans les Montagnes avec leurs Familles; & Dom Alvare, qui en fut informé, ne sentit jamais mieux l'impuissance où il étoit d'arrêter de pareils désordres, & de se voir réduit à gemir devant Dieu du danger où se trouvoient ces Fugitifs, de perdre leur Religion.

Ses Ennemis, qui prévoïoient d'autres suites de ces désertions, n'eurent pas honre, pour en arrêter le cours, de permettre à ceux qui n'étoient pas Chrétiens, de manger de la chair humaine, & de leur dire que c'étoit par pure méchanceté que Dom

Alvare la leur avoit interdite. Les Espagnols, qui osoient encore témoigner de l'attachement pour lui, ne furent pas plus ménagés; & les vexations, qu'on leur fit, en obligerent plusieurs à s'éloigner aussi. On fit courir après eux, & tous ceux qu'on put ramener, furent mis aux fers. On y mit même des Ecclésiastiques pour avoir parlé sur tout ce qui se passoit de maniere à faire connoître ce qu'ils en pensoient. Des Particuliers furent pour la même raison fouettés par la main du Bourreau, & quelques-uns même furent pendus. La licence étoit d'ailleurs portée aux plus grands scandales; & les Auteurs de tant d'excès avoient le front de se parer du zele du bien Public, & du service de l'Empereur, tandis que la justice ne se rendoit pas, & que tout étoit au pillage.

Enfin il y eut jusqu'à cinquante Espagnols, qui passerent au Bresil, dans le dessein de s'y embarquer pour aller informer le Conseil de l'Empereur, de l'état déplorable où se trouvoit la Province. Mais on fut assez surpris d'apprendre en même tems, que les deux Religieux, que nous avons déjà vûs faire la même tentative pour porter à l'Empereur des plaintes contre Dom Alvare, venoient de reprendre encore la même route pour le même sujet, du consentement ou à la sollicitation des Officiers roïaux. Ceux-ci comprirent néanmoins à la fin que leur domination ne seroit jamais bien assurée à l'Assomption, tandis que le Gouverneur y resteroit. Ils s'étoient montrés capables des plus

Mesures
qu'ils prennent pour
prévenir le
Conseil contre le Gouverneur.

1544.

grands forfaits, & bien des gens commençoient même à soupçonner qu'ils y avoient mis le comble par un parricide. Mais celui qui a tracé à la Mer des bornes, qu'elle ne sauroit franchir dans ses plus grandes fureurs, arrête, quand il le veut, les bras de ceux, à qui les plus grands crimes ne coutent rien pour satisfaire leurs passions. On apprit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, qu'ils avoient donné ordre de préparer un des Brigantins de Dom Alvare, pour le conduire en Espagne, & qu'ils s'aveugloient au point de se flatter d'avoir si bien instruit son Procès, qu'ils ne pouvoient manquer d'être approuvés par l'Empereur & par son Conseil. Ils avoient aussi fait distribuer à divers Particuliers des modeles de Lettres, qu'ils devoient écrire en Espagne, & dans lesquelles le Gouverneur étoit dépeint comme le plus indigne & le plus scélérat des Hommes.

D'autres
instruisent le
Conseil de
tout.

Mais d'autre part ses plus zelés Serviteurs ne s'étoient pas endormis. Ils avoient fait dresser des Informations juridiques de tout ce qui s'étoit passé; ils y joignirent plusieurs Pieces importantes, que Dom Alvare lui-même leur avoit confiées avant sa détention, & ils firent enfermer tout cela dans une poutre creusée, qu'ils trouverent moien de faire clouer à la poupe du Brigantin; les Charpentiers, qu'ils avoient mis dans leurs intérêts, disant que cela étoit nécessaire pour fortifier le Bâtiment contre les coups de Mer. D'autre part le Peuple, qui ne savoit rien de tout cela, étoit toujours fort inquiet sur le sort de son Gou-

verneur, & bien des gens ne pouvoient pas se persuader que ses Ennemis osassent l'envoier en Espagne. Ceux-ci apprirent même qu'on disoit partout qu'ils ne publioient son départ prochain, que pour cacher sa mort. Sur cet avis ils firent entrer dans sa Chambre deux Ecclésiastiques & deux Gentilshommes, qui ne devoient point être suspects au Peuple, & qui le rassurerent en disant qu'ils avoient vû le Gouverneur plein de vie. Ils déclarerent ensuite, que si l'Empereur jugeoit à propos de le renvoier au Paraguay, & de le rétablir dans toutes ses Charges, ils le recevroient avec toute la soumission qui étoit dûe aux ordres de Sa Majesté, & ils ajoûterent que les deux Officiers roiaux, qui devoient s'embarquer avec lui, se constitueroient eux-mêmes Prisonniers à leur arrivée en Espagne.

Le Brigantin étant prêt, Cabrera & d'Orantez allerent pendant la nuit dans la Chambre de Dom Alvare, qui étoit fort mal, le prirent entre leurs bras, & le porterent jusqu'à la porte de la rue. Le Malade regardant alors le Ciel, qui étoit fort clair, & qu'il n'avoit point vu depuis le jour qu'il avoit été arrêté, les pria de lui laisser remercier Dieu de lui avoir encore donné cette satisfaction, & se mit à genoux. Deux Soldats le prirent ensuite pour le porter au Navire; & comme il se vit environné d'un grand Peuple, accouru au bruit qui venoit de se répandre qu'on falloit embarquer, il éleva la voix, & dit: « Je vous prends à témoins, Messieurs, que je nomme D. Jean de Salazar de Es-

1545.

Dom Alvare est embarqué pour l'Espagne.

1545.

pinosa pour commander dans cette Province, jusqu'à ce que Sa Majesté y ait envoié un Gouverneur. Il n'en put dire davantage, parceque Vanegas lui portant son poignard sur la poitrine, le menaça de le lui enfoncer dans le cœur s'il parloit encore, & le blessa même légèrement. Il commanda ensuite à ceux qui le portoient de doubler le pas; & quand il fut embarqué, on le coucha sur la Poupe entre deux planches, qui le serroient si étroitement, qu'il n'avoit pas la liberté de se retourner. Cabrera & Vanegas s'embarquerent avec lui, & Irala leur joignit un nommé Lopéde Ugarté (1), pour veiller à ses intérêts auprès des Ministres. Cet Homme étoit un de ceux qui avoient eu plus de part à tout ce qui s'étoit fait contre le Gouverneur; mais à l'exemple de celui qui l'envoioit, il ne s'étoit point déclaré publiquement, & ils se flattoient l'un & l'autre qu'on ne les soupçonneroit pas en Espagne d'être entrés pour rien dans tout ce qui s'étoit passé.

On veut l'em-
poisonner en
chemin: com-
ment il s'en
garantit.

Dès que tout le monde fut embarqué, les deux Officiers roiaux, qui étoient restés à l'Assomption, firent mettre en prison D. Jean de Salazar & Estopiñan Cabeça de Vaca, Neveu de D. Alvare, & deux jours après ils furent embarqués sur un second Brigantin, qui joignit bientôt le premier. Il falloit de grandes raisons pour envoier en Espagne ces deux Officiers, qui étoient Gens de condition & de mérite: mais outre qu'ils étoient fort estimés des Troupes, qui

(1) Fernandez le nomme Lopé Duarte.

auroient pu les mettre à leur tête, peut-être avoit-on donné pour eux, les mêmes ordres, que pour le Gouverneur, dont il paroît qu'on vouloit se défaire: ce qui est certain, c'est que celui-ci aiant demandé en grace que deux de ses Domestiques, qui étoient embarqués avec lui, fussent chargés de lui préparer ce qu'on devoit lui servir, il fut refusé, & qu'un Biscaien, nommé *Mechin*, eut ordre de lui rendre ce service, & de remettre à Ugarté ce qu'il auroit préparé, pour le porter au Malade, lequel s'apperçut d'abord qu'il y avoit de l'arsenic dans ce qu'on lui servoit. Il ne s'en garantit, qu'en prenant un peu d'huile, dont il avoit fait une petite provision, & qui le faisoit vomir avec de grands efforts. Après que cela eut duré trois jours de suite, il déclara qu'il ne recevrait plus rien, que de la main de ses Domestiques, & on lui répondit qu'il étoit le maître de se laisser mourir de faim: il passa en effet plusieurs jours sans rien prendre; mais se sentant trop épuisé, & voyant qu'on ne cherchoit qu'à le faire périr, il reçut ce qu'on lui présentait, & continua d'user de son vomitif.

Outre Salazar & Cabeça de Vaca, on envoioit encore Prisonniers en Espagne Pierre Fernandez & Ruiz Miranda. Plusieurs autres Personnes obtinrent aussi leur passage sur le second Brigantin, & entr'autres le P. Jean de Salazar, Religieux de la Merci; mais on leur fit promettre auparavant de ne rien faire en faveur de D. Alvare. Cabrera & Vanegas trouverent qu'on risquoit beaucoup, & les renvoierent à l'As-

Le Brigantin est assailli d'une violente tempête, & ce qu'elle produit.

1545.

somption sur le même Bâtiment, où ils firent embarquer les deux Domestiques du Gouverneur, qui en eut beaucoup de chagrin. Cependant à peine le Brigantin qui le portoit étoit en pleine Mer, qu'il fut assailli d'une tempête si violente, que le naufrage parut inévitable aux Marins les plus expérimentés.

Les Officiers roiaux demandent pardon à Dom Alvare, & lui ôtent les fers.

Alors les deux Officiers roiaux, qui se crurent au moment d'être jugés en dernier ressort à un Tribunal où la vérité ne peut être ni opprimée ni obscurcie, sentirent tout le poids de leurs crimes : le cri de leur conscience les força même de les confesser publiquement, & d'avouer qu'ils reconnoissoient le bras vengeur de l'innocence, qui armoit contre eux les Elémens. Cabrera ôta lui-même les fers, que D. Alvare avoit encore aux pieds ; il les baisa, ce que Vanezas fit aussi : tous deux lui demanderent pardon à haute voix de tout ce qu'ils avoient fait contre lui, lui firent une réparation authentique de tout ce qu'ils avoient publié contre son honneur, ajoutant qu'ils avoient fait mille faux sermens, uniquement pour le faire périr. Ils le prièrent au nom de Dieu de leur pardonner tous ces attentats, & de ne les point perdre auprès de Sa Majesté.

Ils veulent le faire arrêter aux Açores.

Il le leur promit, & les assura qu'il oublioit tout le passé. Cependant la tempête, qui duroit depuis quatre jours, s'étant calmée, il n'y eut personne qui ne se crût redevable à la vertu & aux mérites d'un si saint Homme, d'avoir échappé à un si grand danger. Le Brigantin fit ensuite deux

mille cinq cens lieues sans voir la terre, & se trouva bientôt sans autres provisions, qu'un peu de farine, dont on faisoit des Galettes avec de la graisse de Porc. Mais le danger du naufrage étoit à peine passé, que la crainte du Jugement de Dieu fit place, dans le cœur de ceux qui se sentoient coupables, à celle de la justice du Souverain, contre laquelle les promesses de D. Alvare les rassuroient d'autant moins, que l'aveu de leurs crimes avoit été public. Ils n'osèrent donc prendre terre, ni au Bresil, ni à l'Île Espagnole, de peur d'y être arrêtés, & après trois mois de navigation, ils relâcherent aux Açores. La première chose qu'ils firent en débarquant, fut d'aller trouver le Commandant du Port, & de lui dire qu'ils avoient sur leur Bâtiment un Homme, qui en passant aux Îles du Cap-verd, avoit pillé celle de Santiago, & qu'il en pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit le plus à propos.

Le Commandant, surpris d'une telle accusation, conçut quelques soupçons contre les Délateurs. Ce que vous me dites, leur répondit-il, ne sauroit être vrai; est-il dans le Monde un Particulier, qui osât s'en prendre au Roi mon Maître, qui d'ailleurs ne laisse pas les Ports assez dépourvus pour être si aisément insultés. Confus d'une réponse dont ils comprenoient toute la force, ils se retirèrent sans rien repliquer; & laissant leur Prisonnier sur le Brigantin, ils s'embarquerent sur un autre Bâtiment, qui appareilloit pour l'Espagne, où ils arriverent douze jours avant lui,

Dom Alvare arrive en Espagne. Mort funeste des deux Officiers roiaux.

1545.

& publierent qu'il étoit allé en Portugal pour y communiquer ses découvertes. Ils se rendirent d'abord à Valladolid où étoit la Cour, & présenterent au Conseil leurs Mémoires, avec toutes les Pièces qui leur servoient de preuves.

Par malheur pour eux, le Conseil roial des Indes avoit alors pour Président Dom Sébastien Ramirez Fuenfcal, Evêque de Cucnça, l'Homme de toute l'Espagne le mieux instruit des affaires de l'Amérique, le plus integre & le moins capable de se laisser surprendre. Il avoit été Président de l'Audience roiale de San-Domingo, & de celle de la nouvelle Espagne, & son expérience lui fit d'abord entrevoir & bientôt après découvrir la vérité, qu'on cherchoit à déguiser, en se parant du voile d'un grand zele pour l'intérêt de l'Etat. Il se dispofoit même déjà à faire une justice éclatante des deux Officiers roiaux, lorsqu'il mourut, au grand regret de toute l'Espagne. Dom Alvare arriva sur ces entrefaites à Valladolid, & la nuit même ses deux Accusateurs en partirent pour Madrid, où la Cour étoit sur le point de se rendre. Peu de jours après, Garcie Vanegas mourut subitement sans avoir pu proferer une seule parole & les yeux lui sortant de la tête; & presqu'en même tems Cabrera expira dans un accès de frénésie, après avoir tué sa Femme.

Dom Alvare est déclaré innocent. Ce qu'il devient.

Je n'ai pu savoir où étoient alors les deux Religieux, qui avoient passé de l'Asomption au Bresil pour porter en Espagne des Mémoires contre Dom Alvare. On s'est

s'est contenté de nous apprendre qu'ils étoient aussi morts subitement, & d'une maniere fort triste. Cependant, quoique Dom Alvare n'eût plus d'Ennemis en Espagne, & que la Justice divine, si bien marquée contre ses Dénonciateurs, parut plus que suffisante pour faire connoître son innocence, celui qui a écrit ses mémoires nous apprend qu'il ne fut déchargé de tout ce qu'on lui imputoit, qu'au bout de huit ans; qu'on ne jugea pas à propos de le renvoyer au Paraguay, de peur que sa présence n'occasionnât de nouveaux troubles; & qu'il demeura tout ce tems-là, sans être récompensé de ses services, ni dédommagé de ses pertes, & des frais qu'il avoit faits pour le service de l'Empereur. Herrera semble attribuer ce délai à l'absence de ce Prince, qui fut long-tems éloigné de ses Roïaumes d'Espagne; & nous n'apprenons que par le P. del Techo, qu'il lui fut assigné une pension de deux mille écus d'or, & qu'il mourut fort âgé à Seville, où il occupoit une place dans l'Audience roïale (1). Je trouve cependant dans un Mémoire, qu'il fut d'abord placé dans le Conseil roïal des Indes. Mais, si son Souverain ne lui laissa rien à désirer pour la récompense de ses services, il ne le dédommagea point de tout ce qu'il avoit souffert, & ne lui tint point compte de la maniere héroïque avec laquelle il avoit soutenu tant de traitemens indignes: c'est qu'il est des vertus, dont Dieu seul peut être le Rémunérateur.

(1) *In Senatu Hispalensi integrâ famâ consenuit.*
Hist. Parag. L. 1. C. 14.

1545.

Ceux, qui pensent & se conduisent en tout par les grands principes de la Religion, savent bien que lui-seul peut être leur récompense.

Il semble d'ailleurs qu'on peut concilier cet Historien avec Pierre Fernandez, en disant que la lenteur des Procédures, causée en bonne partie par l'éloignement du Paraguay, d'où il falloit faire venir des informations juridiques, & en partie par la longue absence de l'Empereur, empêcha qu'on ne rendît plutôt une pleine justice à cet Homme célèbre, qui de son côté, du caractère dont il étoit, content d'avoir pour lui le témoignage de sa conscience, ne se donna pas beaucoup de mouvemens pour solliciter ses Juges, & les engager à terminer une affaire, qui ne pouvoit que tourner à son honneur. Mais ce qui lui en fit plus que tout autre chose, est qu'il ne lui échappa jamais un seul mot contre ses Ennemis, ni rien qui put charger Dom Dominique Martinez de Irala, après même qu'il eut appris la conduite que tint ce Commandant à son égard dès qu'il eut été embarqué, & dont nous parlerons en son tems. Herrera nous apprend seulement que l'Agent, qu'il avoit envoié pour ménager ses intérêts auprès des Ministres, ne put jamais obtenir la permission de retourner au Paraguay. Il ne nous reste ici, pour achever l'Histoire du Gouvernement de D. Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca, que de faire connoître quel fut le succès du Voyage, que le Capitaine Fernand de Ribera avoit entrepris par son ordre, & dont

il ne fut instruit lui-même qu'après son arrivée en Espagne.

1544-45.

J'ai dit que cet Officier étoit parti du Port des Rois, le vingtième de Décembre 1543, avec cinquante-deux Hommes, & qu'il s'embarqua sur l'Iguatu. Cette Riviere est formée par la jonction de deux autres, dont l'une se nomme *Yacareati*, & l'autre *Yayva*. Il faut un peu deviner pour placer exactement le confluent de ces deux Rivières : mais deux choses sont certaines ; la première, que Ribera y arriva en six jours ; la seconde, qu'il est à l'Occident du Paraguay & du Port des Rois. Il y laissa son Brigantin avec douze Hommes pour le garder, & se mit en marche avec les quarante qui lui restoient & un Guide que les Xarayez lui donnerent & qui entendoit fort bien la Langue qui a cours dans une bonne Partie du Pais qu'il lui falloit traverser. Avec ce secours, il lui fut aisé d'interroger les Indiens des différentes Nations qu'il rencontra sur son passage ; & Dom Alvarez lui avoit donné un Ecrivain du Roi, nommé Jean Valderas, qui avoit soin d'écrire exactement tout ce qu'il pouvoit découvrir ; mais à qui il ne communiquoit rien de ce qu'il apprenoit dans les conversations qu'il avoit en particulier avec les Indiens par le moien de son Interprète, se réservant à en instruire son Général, qu'il savoit être dans la résolution de vérifier tout par lui-même. L'état où il le trouva à son retour au Port des Rois, ne lui ayant pas permis d'entrer en matière avec lui, il suivit à l'Assomption, où nous avons vu

Découvertes
du Capitaine
Fernand de
Ribera.

1544-45.

qu'il ne lui fut pas même possible de lui parler; ce qui lui fit prendre le parti de mettre en ordre sa Relation. Dès qu'elle fut achevée, il assembla dans l'Eglise des P. P. de la Merci un certain nombre de Personnes choisies, sur la discretion desquelles il pouvoit compter, & en présence du Supérieur & de Pierre Fernandez, Ecrivain du Roi, il lut son Ecrit, dont il affirma le contenu avec serment sur les saints Evangelis. En voici le précis: la Pièce, telle qu'elle est imprimée à la suite des Mémoires de Dom Alvare, se trouvera à la fin de ce Volume (1).

Ribera, arrivé au Confluent des deux Rivieres qui forment l'Iguatu, apprit des Xarayez qu'il y rencontra, que l'Yayva sort des Montagnes de Ste Marthe, & l'Yacareati de celles du Perou; qu'elles se confondent d'abord dans le Pais des *Perobacæz*, puis se séparent & forment une très grande Ile, qui est fort peuplée de différentes Nations. Après avoir pris congé des Xarayez, dont le Cacique, qui avoit nom *Camiré*, lui avoit fait un très grand accueil, il marcha trois jours, & arriva chez d'autres Indiens, nommés *Urtuezez*, qui, aussi bien que les Xarayez, labourent la terre, & nourrissent plusieurs especes de Volailles. Il continua de marcher dans un Pais fort peuplé jusqu'à ce qu'il se trouva par les quatorze degrés cinquante-trois minutes de Latitude australe.

Tandis qu'il étoit chez les *Urtuezez*, qui avoient pour Voisins les *Aburtinez*,

(1) Voyez les Pièces.

plusieurs Indiens des environs le vinrent trouver, & lui présenterent des plumes semblables à celles qu'on voit au Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appelloient *Chafalonia*. Il les interrogea séparément sur le Pais qui étoit au-delà; & tous lui dirent unanimement qu'après avoir marché dix jours au Nord-Ouest, on trouvoit de grandes Peuplades habitées par des Femmes, qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qui étoient gouvernées par une Femme fort redoutée des Nations voisines; que tout ce qui étoit à l'usage de ces Femmes, étoit de métal blanc; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontroit une très petite Nation, avec laquelle ces Femmes étoient souvent en guerre, & qui ne pouvoit pas tenir contre elles. Mais que dans un certain tems de l'année elles en faisoient venir des Hommes pour en avoir des Enfans; qu'elles gardoient les Filles, & renvoïoient les Garçons à leurs Peres, dès qu'ils étoient sevrés; que, suivant les indices qu'on lui donna, ces Femmes sont entre les Montagnes de Ste. Marthe qu'elles ont au Nord Nord-Ouest, & un grand Lac, que les Naturels du Pais nomment *la Maison du Soleil*, parceque cet Astre leur paroît s'y coucher; & que quand on a passé les Habitations de ces Femmes, on rencontre plusieurs Nations nombreuses d'Hommes noirs, & qui ont des barbes terminées en pointes. Ceux, qui parloient ainsi, ajouterent qu'ils avoient appris cela de leurs Peres, mais qu'ils ne les avoient point vus; que leurs Voisins

1544-45.

leur avoient dit la même chose, & leur avoient ajouté que ces Hommes noirs étoient très bien vêtus, avoient de grandes maisons bâties de pierres & de terre, & du métal blanc & jaune en si grande quantité, que toute leur Vaisselle, leurs Terrines, & généralement tous leurs ustensiles, étoient de l'un ou de l'autre.

Ribera leur demanda de quel côté ils demeuroient; & ils répondirent que pour aller chez eux, il falloit marcher au Nord-Ouest, & qu'en quinze jours on en arriveroit bien près; d'où il concluoit qu'ils étoient environ par les douze degrés de Latitude-Sud, entre les Montagnes de Ste. Marthe, & celles du Marañon. On lui dit encore que ce Peuple étoit fort guerrier, mais qu'il n'avoit point d'autres armes que l'arc & la fleche. Ces mêmes Indiens lui firent encore entendre par des signes, que depuis l' Ouest-Nord-Ouest-Quart-de-Nord il y a plusieurs grandes Peuplades, & des Bourgades si longues, qu'un Homme ne peut aller en un jour d'une extrémité à l'autre; que tous ces Indiens avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qu'on pouvoit aller jusqu'à eux par un Pais peuplé, & en peu de tems; que du côté de l'Ouest il y a un Lac si grand, que d'un de ses bords on ne voit point l'autre; que tous les Indiens, qui sont établis aux environs de ce Lac, ont beaucoup de métal & de petites pierres fort brillantes, dont leurs habits & leurs meubles sont bordés; que leurs Bourgades sont très grandes; qu'ils cultivent la terre & nourrissent quantité de Volailles, & que de l'endroit

où il étoit, on pouvoit arriver en quinze jours à ce Lac; que tout le chemin étoit peuplé & fort aisé, quand les eaux sont basses; mais qu'alors elles étoient fort hautes, & qu'ils étoient en trop petit nombre pour entreprendre de traverser un País si peuplé.

Ils lui dirent ensuite qu'à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest il y avoit d'autres grandes Peuplades, dont les maisons étoient de terre, & que les Habirans en étoient fort traitables, fort riches, aiant beaucoup de métaux, & nourrissant de grands troupeaux de Brebis fort grandes, dont ils se servoient pour sarcler & labourer leurs Terres & pour porter des fardeaux; qu'on pouvoit aller jusqu'à eux en peu de jours & par des chemins peuplés, où il y avoit des Chrétiens; mais qu'il faudroit aussi passer quelques Déserts sablonneux, où il n'y avoit point d'eau. Ribera leur demanda d'où ils savoient qu'il y avoit des Chrétiens de ce côté-là; & ils répondirent qu'autrefois des Indiens, qui n'étoient pas éloignés de ces Peuplades, avoient oui dire aux Gens du País, qu'en voïageant dans ces Déserts, ils avoient vu des Hommes blancs, vêtus, aiant de la barbe, montés sur des Animaux, qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des Chevaux; mais que ne trouvant point d'eau dans ces Déserts, ils avoient rebroussé chemin; que plusieurs même étoient morts de faim & de soif; que la même chose seroit arrivée à des Indiens, qui aiant oui dire qu'à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest il y avoit plu-

1544-45.

ieurs Nations séparées des autres par de grandes Montagnes & de vastes Déserts avoient eu la curiosité de les reconnoître, s'ils n'étoient point retournés sur leurs pas.

Ribera leur demanda ensuite comment ils avoient pu savoir tout ce qu'ils lui avoient dit; & ils lui répondirent qu'il y avoit une grande communication établie entre toutes ces Nations, & qu'il étoit certain qu'on avoit vu des Chrétiens avec leurs Chevaux, qui venoient du côté du Désert; qu'ils savoient encore par oui-dire, qu'à la descente des Montagnes du côté du Sud-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades, dont les Habitans étoient fort riches en métaux, & que ceux, dont on l'avoit appris, disoient encore que de l'autre côté des Montagnes l'eau étoit salée, & qu'on y avoit vu naviger de tres grands Bâtimens. Enfin, les aiant interrogés, si toutes les Nations, dont ils lui avoient parlé, avoient des Chefs qui eussent quelque autorité sur les Particuliers, ils avoient répondu que chacune avoit le sien, que c'étoit toujours le plus brave de la Nation, & que tous lui obéissoient ponctuellement. Il finit, en assurant sur la même foi du serment, que non content de ce que les Indiens lui avoient dit, lorsqu'il les questionnoit en général, il avoit interrogé tous les Particuliers séparément, & que leurs témoignages avoient toujours été uniformes, sans aucune altération dans leurs réponses. Il ajouta qu'il avoit oublié de dire, en parlant de l'Yacareati, que cette Riviere avoit une chute d'eau

très haute formée par de grandes Montagnes, d'où elle se précipitoit dans un terrain fort bas.

1545.

Cependant Irala se comportoit au Paraguay de maniere à faire juger qu'il comptoit que Dom Alvare n'y retourneroit pas, mais qu'il périroit avant que d'arriver en Espagne, ou qu'il succomberoit dans le Procès criminel qu'on lui avoit intenté, & y perdrait au moins tout son crédit. Il commença l'exercice de la Charge dont les Ennemis de ce Gouverneur l'avoient revêtu, par distribuer tout ce qu'on lui avoit enlevé, à ceux qu'il lui importoit le plus de s'attacher; & quoique D. Alvare n'ait pu ignorer long-tems une si étrange conduite, il n'en continua pas moins à garder le silence à son égard, quoique d'un seul mot il eût pu le perdre. Irala, de son côté, avoit trop d'intérêt à se reconcilier avec lui, pour ne pas réparer sa faute, & il y a bien de l'apparence qu'il le fit; mais je n'en trouve rien dans mes Mémoires.

Action indigne d'Irala à l'égard de D. Alvare.

Il trouva bientôt le moien de mettre dans ses intérêts tous ceux dont il avoit quelque chose à craindre, ou dont il pouvoit avoir besoin pour se maintenir en place, en autorisant leurs injustices, ou en fermant les yeux sur la maniere dont ils traitoient les Indiens: mais comme il comprit bientôt qu'il ne suffisoit pas d'employer de telles voies pour conserver une autorité, qui n'étant pas encore légitimée par le Souverain, est presque toujours partagée par ceux dont on la tient, il jugea qu'il devoit donner de l'occupation au de-

Son adresse pour se maintenir en place.

1545.

hors à tous ceux qui pouvoient renuer. Ce fut en partie pour cette raison, & plus encore pour se rendre nécessaire en entrant dans les vues de l'Empereur, qu'il résolut de continuer les Découvertes.

Les Indiens se révoltent, & ce qui en arrive.

Il ne s'étoit pas attendu d'y trouver de l'opposition de la part des Officiers roiaux; cependant à la première proposition qu'il en fit, ces Messieurs lui déclarèrent qu'il ne convenoit point qu'il s'éloignât de l'Assomption jusqu'à ce que Sa Majesté l'eût confirmé dans le Gouvernement de sa Province. Si la mésintelligence entre lui & ces Officiers n'avoit pas commencé avant cette déclaration, elle ne tarda point à la suivre, & alors la confusion devint générale. Les Indiens, qui s'en apperçurent bientôt, voulurent en profiter. En représailles des vexations que l'on ne cessoit point de leur faire, ils portèrent le ravage dans les Habitations Espagnoles; & Irala seul y gagna, par le besoin qu'on avoit de lui pour les réprimer. Il ne se fut pas plutôt mis en campagne, que les Indiens n'osèrent plus paroître.

1546.

Irala continue les Découvertes.

Ayant par-là tellement établi son autorité, qu'il ne se trouvoit plus personne qui osât le contredire, il reprit son premier dessein. Il s'étoit attaché un Gentilhomme, natif de Truxillo dans l'Estramadoure de Castille, nommé (1) Nuflo de Chavès, Homme de résolution, & qui ne cherchoit que les occasions de se distinguer; il le chargea d'aller l'attendre chez les *Mayas* (2) avec le Directeur des Vivres Lescano, & quarante Espagnols. Ces Indiens sont à

(1) C'est à dire, *Omsre*.

(2) Ou *Tayas*.

l'Occident du Paraguay, environ cent lieues plus au Nord que l'Assomption, & presque sous le Tropique. Irala ne put aller le joindre aussi-tôt qu'il l'avoit projeté, parcequ'il rencontra de nouveaux obstacles à son expédition, qu'il n'avoit pas prévus d'abord. Il partit enfin, après avoir gagné les Soldats, en leur permettant de vivre à discrétion dans tous les lieux où ils passeroient, & nommé D. François de Mendoza son Lieutenant général pendant son absence. Il avoit embarqué sur quatre Brigantins trois cents Espagnols; & trois mille cinq cents Indiens le suivoient dans des Pirogues. Le plus grand nombre de ceux-ci marcherent même par terre jusqu'à la Riviere des Itatines, & s'embarquerent en cet endroit. Chavès y joignit le Général avec des provisions, & l'Armée remonta le Paraguay jusqu'au Port des Rois.

De-là elle marcha jusqu'à ce qu'elle eut rencontré des Xarayez, les plus politiques, dit-on, & les plus policés de tous les Indiens de ce Continent. Irala en fut très bien reçu: ils lui fournirent des vivres en abondance, & lui donnerent des Hommes pour fortifier sa Troupe & lui servir de Guides. Cet accueil l'engagea à leur confier la garde de ses Bâtimens, dont il ne pouvoit plus se servir, & il prit sa route au Nord-Ouest. Les premiers Indiens qu'il rencontra lui donnerent de grandes connoissances sur tout le País qui s'étend jusqu'à la Riviere des Amazones, & lui dirent entr'autres choses, que sur les bords du Lac *del Dorado* on trouvoit plusieurs

1546.

Nations, qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Comme on l'avoit assuré que les *Sembicosis*, qui habitoient à l'Ouest, avoient chez eux des Mines très abondantes, il jugea à propos de tourner de ce côté-là.

Après plusieurs jours de marche, il arriva sur le bord du *Guapay*, lequel se décharge dans le *Mamoré*, grande Riviere, qui, sous le nom de *Rio de la Madera*, se décharge dans le *Marañon*. De-là il gagna les *Sembicosis*, qui sont au pié des Montagnes du Pérou, & qui lui présenterent beaucoup de montres d'or & d'argent : il y rencontra aussi d'autres Indiens, qui lui apprirent qu'il y avoit alors de grandes divisions entre les Espagnols du Pérou; & comme il crut l'occasion favorable pour faire sa cour à l'Empereur, il envoya Chavès au Président de la Gasca, qui commandoit pour Sa Majesté dans ce Roïaume, pour lui offrir sa personne & toutes les Troupes qu'il avoit avec lui. Ce Président agréa ses offres, & nomma, pour gouverner le Paraguay pendant son absence, Dom Diegue Centeno. Il paroît même que son dessein étoit que cet Officier y restât.

Ce qui l'oblige de retourner au Paraguay.

Mais comme les Envoies d'Irala tarderent beaucoup à revenir, parcequ'ils avoient été obligés d'aller jusqu'à Lima, où le Président étoit alors, les Gens le presserent d'entrer dans le Pérou : il leur dit qu'il ne le pouvoit sans la permission de celui qui y commandoit; & ils répliquerent qu'il falloit donc retourner au Paraguay.

Il leur représenta qu'il avoit donné sa parole à Chavès de l'attendre, & qu'il étoit de son honneur & de la justice de n'y pas manquer. Alors ses Soldats se mutinerent, & ce fut une nécessité pour lui de se rendre à ce qu'ils vouloient. En arrivant chez les Xarayez, il y trouva ses Bâtimens en bon état, & s'y embarqua pour retourner à l'Assomption, où il n'arriva que la troisième année depuis son départ de cette Ville, & où il trouva bien du changement.

1547-49.

J'ai dit qu'il avoit nommé Dom François de Mendoze pour y commander jusqu'à son retour. Ce Seigneur avoit été Majordome du Prince Ferdinand d'Autriche Frere de l'Empereur Charles V & son Successeur à l'Empire. Une affaire très fâcheuse, qu'il se fit, & dont je parlerai bientôt, l'obligea de sortir d'Espagne, & il profita, pour en sortir avec honneur, de l'entreprise de Dom Pedre de Mendoze, son proche Parent. Il y avoit déjà plus d'un an qu'il commandoit à l'Assomption, lorsqu'il se persuada que D. Dominique Martinez de Irala, dont on ne recevoit aucune nouvelle, avoit eu le même sort que D. Jean de Ayolas : il ne fut pas même le seul, qui le crut ; & ses Amis lui conseillèrent de proposer qu'on procédât à l'élection d'un Gouverneur, ajoutant qu'il n'étoit point douteux que les suffrages ne se réunissent en sa faveur, & que par le crédit de son illustre Maison il n'obtînt des Provisions de l'Empereur.

Dom François de Mendoze, décapité à l'Assomption.

Il suivit ce conseil, il parla à tous les Electeurs, & il se flatta des les avoir tous

1547-49.

mis dans ses intérêts, quoique la proposition qu'ils lui firent de commencer par se démettre de sa Charge de Lieutenant général de la Province, dût lui faire naître quelques soupçons. Il fit donc ce qu'on desiroit de lui, & il fut fort étonné que dès le premier scrutin Dom Diegue de Abreu fut déclaré Gouverneur, & proclamé sur le champ. Frappé comme d'un coup de foudre de se voir ainsi dupé par ceux, qu'il se flattoit d'avoir mis dans ses intérêts, il consulta ceux qu'il croioit ses véritables Amis, & qui furent tous d'avis que l'Élection étoit nulle, comme étant le fruit d'une cabale, & lui firent observer que c'étoit en conséquence du dessein formé de l'exclure du Commandement général, qu'on l'avoit obligé de donner la démission de sa Charge; qu'il falloit commencer par faire déclarer cette démission subreptice, & en prendre l'exercice; qu'ils le soutiendroient, & sauroient bien le rendre maître de la personne de Abreu.

Ce qu'il déclara sur l'échafaud.

Le nouveau Gouverneur fut bientôt informé de ce qui se tramoit contre lui, & sans perdre un moment de tems il fit investir la maison de Mendoze. Au premier mouvement, qui se fit pour cela, presque tous ceux qui l'avoient engagé dans ce mauvais pas, s'évaderent; les autres étoient encore chez lui, & tous furent arrêtés & condamnés à avoir la tête tranchée. Mendoze appella de cette Sentence au Conseil de l'Empereur; mais on lui dit que son Appel étoit nul & abusif, & qu'il ne devoit plus songer qu'à se préparer à la mort. U

s'y résolut & s'y disposa en Chrétien, déclara Doña Maria de Angulo son Epouse légitime, & quatre Fils, qu'il en avoit eus, ses Héritiers; reçut tous les Sacrements de l'Eglise; & fut conduit au milieu d'une Compagnie d'Arquebusiers à l'échafaud, que le Gouverneur avoit fait dresser devant son Logis, ce qui fut assez généralement désapprouvé.

1547-49

On ne peut refuser des larmes au triste sort d'un Homme de cette naissance, qui peu de jours auparavant commandoit dans la Ville, & qui s'y étoit concilié tous les cœurs par des manières également nobles & affables. Dès qu'il fut monté sur l'échafaud, il témoigna qu'il vouloit parler: il se fit un grand silence; or il dit qu'à pareil jour du même mois, peu de tems avant son départ d'Espagne, il avoit fait mourir sa premiere Femme & son Chapelain, sur un simple soupçon que lui inspiroit un excès de jalousie; qu'il reconnoissoit que la Justice divine lui vouloit faire expier ce crime, en permettant qu'il pérît par la main d'un Bourreau, & qu'il se soumettoit à cet Arrêt, dans l'espérance que Dieu se contenteroit de l'avoir ainsi puni dans ce monde, & lui feroit miséricorde dans l'autre.

Fin du second Livre.

HISTOIRE

D U

PARAGUAY.

LIVRE TROISIEME.

S O M M A I R E.

IRALA arrive à l'Assomption ; comment il y est reçu. Abreu & ses Partisans prennent la fuite. Irala fait mourir Abreu, & plusieurs de ceux qui avoient contribué à la mort de Mendoze. En quel état se trouvoit alors la Province. Centeno nommé pour aller commander au Paraguay. Ses Instructions. Sa mort. Etablissement d'un Port manqué. Avanture singuliere. Fondation de la Ville de Guayra, nommée depuis Ciudad Real. Il arrive des ordres du Conseil roial des Indes. Ruse d'Irala pour se maintenir dans son Gouvernement. Les Indiens se révoltent & sont soumis. L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay. Condition du Traité qu'il fait avec lui. Ce Gouverneur meurt sur le point de s'embarquer. Son Fils prend sa place, & périt dans un naufrage. Arrivée d'un Evêque à l'Assomption. Règlement de l'Empereur au sujet des Indiens soumis. La Ville

de Guayra, ou d'Ontiveros, transférée de l'autre côté du Parana, sous le nom de Ciudad Real. Nuflo de Chavès au Pérou. Il force le Retranchement des Chiquites, qui s'opposoient à son passage. Mort d'Irala. Diverses aventures de Chavès. Fondation de Santa Cruz de la Sierra l'ancienne. Sa première situation fut changée dans la suite. Mort de Mendoza. Vergara nommé Gouverneur du Paraguay. Révolte des Guaranis. Autre révolte dans la Province de Guayra. Riquelmi est envoyé pour secourir Ciudad Real. Défaite des Révoltés. Accident imprévu, & ce qu'on en pense. On donne un mauvais conseil au Gouverneur, qui se dispose à le suivre. Il part pour le Pérou avec l'Evêque & plusieurs autres Personnes en place. Entreprise hardie de Chavès. Le Gouverneur du Paraguay est déposé. Quel fut son Successeur. Le nouveau Gouverneur passe en Espagne. Mort tragique de Chavès. Les Espagnols sont attaqués par les Itatines. Victoire des Espagnols, & à qui ils l'attribuent. Le Commandant du Paraguay se brouille avec l'Evêque. Ce Prélat le conduit Prisonnier en Espagne. Fondation de Cordoue du Tucuman, & de Santafé. Différend à ce sujet entre les Fondateurs de ces deux Villes. Arrivée d'un nouveau Gouverneur du Paraguay. Etendue & situation du Tucuman. Ses Habitans. Des Animaux. Des Rivières & des Lacs. Des Richesses du Pais. Du Climat & des Saisons. Première entrée des Espagnols dans le Tucuman. Le premier Gouverneur est blessé par les Indiens.

& meurt de ses blessures. Ses premiers Successeurs. Villes bâties dans le Tucuman. Leur situation. Idée de ces Villes. Etendue & situation du Chaco. Qualités du Pais. Ses Mines & ses Rivieres. Climat & fertilités du Chaco. Des Simples. Des Animaux. Du nombre de ses Habitans. Deux Nations singulieres du Chaco. De tous les Habitans du Chaco en général. Origine des Chiriguanes. Leur animosité contre les Espagnols. Leur opposition au Christianisme. Expédition malheureuse contr'eux. Leurs Mœurs. Quelques Nations du Chaco plus pacifiques. Premiere tentative des Espagnols sur le Chaco. Mort funeste de André Manso. Prophétie de Saint François Solano. Des Départemens & des Commandes.

1549.
Irala arrive
à l'Assomp-
tion.

L E Gouverneur, après s'être défait d'un Rival si dangereux, n'eut rien de plus pressé que de travailler à se procurer des Provisions de l'Empereur : il dépêcha en Espagne une Caravelle ; il y fit embarquer Dom Alfonse de Riquelmi, avec le Procès-verbal de son Election, & les preuves que l'on avoit de la mort de Dom Dominique Martinez de Irala, & donna ordre à Ferdinand de Ribera de l'escorter jusqu'au Cap de Sainte-Marte sur un Brigantin. Ils eurent le tems assez favorable jusqu'à l'entrée du Golfe, où Ribera prit congé de Riquelmi ; & celui-ci aiant voulu gagner une Ile pour cingler de-là en pleine Mer, un coup de vent le jetta sur un écueil, où la Caravelle se brisa. Par bonheur pour l'E-

quipage, qui s'étoit sauvé à terre, & qui eut bien de la peine à se défendre contre les Charuas; le Brigantin n'étoit pas loin, & s'étoit mis à l'abri de la Tourmente. Ribera fut averti du malheur qui étoit arrivé à la Caravelle, en recueillit l'Equipage, & retourna à l'Assomption, où il arriva à la fin de l'année 1549, & y retrouva Dom Dominique Martinez de Irala.

Toute la Ville étoit allée au-devant de lui jusqu'à quatre lieues, & le salua comme son Gouverneur. D. Diegue de Abreu, qui n'avoit osé s'opposer à cette réception, & qui ne pouvoit douter qu'il ne vengeât sur lui la mort de Mendoze, prit le parti de s'aller mettre à couvert de ses poursuites. La plûpart de ceux, qui avoient à craindre d'être recherchés pour le même sujet, en firent autant, & se cantonnerent dans des Montagnes, d'où il étoit d'autant plus difficile de les tirer, que les Indiens du voisinage se déclarerent pour eux. Le Gouverneur se consola de voir ainsi sa proie lui échapper, par l'arrivée de Chavès & de ceux qui l'avoient accompagné au Pérou, & qui, non-seulement n'avoient pas perdu un seul Homme dans une si longue marche, mais avoient encore grossi leur Troupe de quarante Espagnols.

Chavès, qui étoit Gendre de Dom François de Mendoze, demanda au Gouverneur qu'il fit justice de ceux qui avoient contribué à sa mort, & Irala le lui promit. Quelques-uns de ceux qui n'avoient pas pris la fuite, furent assez heureux pour s'évader; on fit justice des autres. A cette

1549.

Comment il y est reçu. Abreu & ses Partisans prennent la fuite.

1549-50.
Irala fait mourir Abreu, & plusieurs de ceux qui avoient contribué à la mort de Mendoze.

1549-50.

nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aiant apperçu une espee de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jeta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55.

Etat où se trouvoit alors le Paraguay,

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Supérieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

aucune justice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne sauroient être excusées. Aussi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivît contre lui au Conseil des Indes ou à l'Empereur, il avoit partout des Espions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la prison, pour ceux dont on auroit surpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrémités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontents de passer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de son Conseil.

1550-55.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoié offrir ses services au Président de la Gasca, ce Seigneur, soit parcequ'il étoit résolu de les accepter, soit parceque quelques-uns de ceux qu'Iraïa lui avoit envoiés pour lui faire cette offre, l'avoient instruit des troubles du Paraguay & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit résolu d'y en envoier un sur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déjà dit, les yeux sur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom est célèbre dans l'Histoire du Pérou, & que son attachement au service de son Souverain, sa valeur, sa prudence & ses vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entreprises les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant

Dom Diegue de Centeno nommé pour aller commander au Paraguay.

1550-55.

général du Pérou vouloit lui confier, étoient fixées au Pais qui s'étend Sud-Est & Ouest d'un côté entre les Provinces de Cuzco & des Charcas ; & de l'autre au Bresil , depuis les quatorze jusqu'au vingt-sept degrés de latitude australe.

Ses Instruc-
tions.

Il lui recommandoit sur toutes choses de donner les premiers soins à faciliter la conversion des Naturels du Pais ; de n'user de rigueur à leur égard , qu'après avoir épuisé toutes les voies de la douceur ; & non-seulement de donner aux Missionnaires toute la protection nécessaire pour s'acquitter de leurs fonctions , mais encore de prendre toujours leurs avis , quand il s'agiroit de traiter avec les Indiens ; de ne point s'amuser à parcourir le Pais , comme on avoit fait jusqu'alors , sans en tirer presqu'aucun avantage ; mais de faire des Etablissmens solides de proche en proche ; ce moien étant le seul capable de faire cesser & de prévenir les dissensions entre les Espagnols , & de retenir les Indiens dans leurs Bourgades , n'y aiant que la crainte d'y être molestés , qui pût les obliger d'en sortir ; de ne rien négliger pour les rendre heureux , & dans cette vue de n'accorder des Concessions qu'à des Personnes d'une bonne conduite , & qui auroient mérité cette grace par leurs services ; de n'exiger de ces mêmes Indiens qu'un léger Tribut , & de le regler de concert avec les Ecclésiastiques & les Religieux ; de ne mener avec lui aucun Espagnol , qui auroit été engagé dans la révolte de Gonzalve Pizarre ; enfin , de faire observer sur

la route à tous ceux qui voudroient bien le suivre au Paraguay, la plus exacte discipline, & de ne leur permettre d'enlever de force aucun Indien, sous quelque prétexte que ce fût.

Des instructions si sages, & donnés à un Homme du caractère de Centeno, auroient sans doute fait prendre une nouvelle face au Paraguay. Mais il mourut dans le tems qu'il faisoit ses préparatifs pour aller prendre possession de son Gouvernement; & Irala n'apprit apparemment, qu'en recevant la nouvelle de sa mort, le danger qu'il auroit couru de trouver sa place prise, si ses Soldats ne l'avoient pas contraint de retourner à l'Assomption. Il s'y occupa d'abord, dès qu'il crut n'avoir plus de Rival à craindre du côté du Pérou, à faire des Etablissmens utiles; & on ne peut lui refuser la justice de dire que le Paraguay lui a sur cela de grandes obligations. Il avoit eu tout le tems de reconnoître que cette Colonie ne pouvoit se passer d'un Port, où les Navires d'Espagne pussent aborder aisément, & trouver un mouillage sûr & commode: il parut vouloir lui procurer cet avantage; & il envoya le Capitaine Jean Romero, avec cent Soldats sur deux Brigantins, pour en choisir un. Romero s'arrêta à l'embouchure d'une petite Riviere, qui se décharge dans Rio de la Plata, un peu au-dessous des Iles de Saint-Gabriel: il voulut y tracer le Plan d'une Ville sous le nom de Saint Jean, qui est celui de la Riviere; mais à peine avoit-on commencé à y travailler, que les Indiens inquiéterent

 1550-55.

Sa mort :
Etablissement
d'un Port
manqué.

— 1550-55. si fort les Espagnols, qu'il fallut renoncer à cette entreprise.

Avanture
Singuliere.

Romero prit donc le parti de retourner à l'Assomption; & s'étant un jour fait débarquer avec quelques-uns de ses Gens pour dîner sur le rivage, le terrain où il avoit fait dresser la table, se détacha tout-à-coup, & fut entraîné dans le Fleuve. Il voulut regagner le Brigantin à la nâge; mais l'agitation des eaux étoit si grande, que pour ne pas s'exposer à périr avec tous les gens, il fut bientôt contraint de regagner la terre: à-peine y étoit-il arrivé, que le Bâtiment fut submergé. Au bout de huit jours il reparut; & tous ceux qui y étoient restés furent trouvés morts, excepté une Femme qui assura n'avoir souffert aucune incommodité, quoiqu'elle eût eu pendant deux fois vingt-quatre heures plus de quarante-quatre brasses d'eau sur la tête.

Fondation
de la Ville de
Guayra.

Quelque tems après, les Guaranis, qui demeuroient auprès du grand Saut du Parana, & qui s'étoient volontairement soumis aux Espagnols, envoierent demander au Gouverneur du secours contre les Tapez, Habitans de la Frontiere du Bresil, qui soutenus des Portugais, faisoient de fréquentes irruptions dans leurs Pais, & y commettoient de grandes hostilités. Irala crut qu'il étoit de l'équité, & même de l'intérêt des Espagnols, de les protéger; il leva une petite Armée composée d'Espagnols & d'Indiens, se mit à leur tête, & se rendit chez les Guaranis; il y grossit encore son Armée des Guerriers de cette Nation, & les mena contre les Tapez, qui

qui se défendirent bien, mais qui furent enfin forcés, & n'éviterent leur entière défaite, qu'en promettant de laisser en repos les Guaranis. 1550-55

Le Gouverneur, après avoir bien examiné la situation du terrain que ceux-ci occupoient, jugea qu'il étoit à propos d'y bâtir une Ville, tant pour être plus à portée de tenir en respect toute cette Frontiere du Bresil, que pour s'approcher de la Mer, & par ce moien être plus en état d'informer le Conseil des Indes des besoins de la Colonie. Cette résolution prise, il ne fut pas plutôt de retour à l'Assomption, qu'il chargea Garcie Rodriguez de Vergara de l'exécution de son projet, & le fit partir en 1554, avec soixante Hommes & tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise qu'il lui confioit. Vergara commença par chercher une situation avantageuse pour y placer la nouvelle Ville, & crut l'avoir trouvée à la droite du Parana, une lieue au-dessus du grand Sault. Il mit aussi-tôt la main à l'œuvre, & nomma la Ville *Ontiveras*, du nom d'une Ville de Castille, dont il étoit natif; mais elle n'a pas long-tems gardé ce nom; il fut bientôt changé en celui de *Guayra*, que la Province portoit.

Vers ce même tems on reçut à l'Assomption un ordre du Conseil des Indes, pour surseoir les nouvelles Découvertes & les nouveaux Etablissemens parmi les Indiens. Il arrive des ordres de la Cour d'Espagne. Irala le fit publier, & envoya en Espagne le Régidor Dom Pedre de Molina, qui lui étoit fort attaché, sous prétexte d'informer Sa Majesté de l'état & des besoins de l'état & des besoins de l'état. Ruse d'Irala pour se maintenir dans son Gouvernement.

1550-55.

la Province, mais en effet pour y veiller à ses intérêts ; & de peur qu'on ne profitât de cette occasion pour écrire contre lui, il tint le voyage de Molina fort secret, & fit partir avec lui Nuflo de Chavès, qui se dispofoit à marcher par fon ordre contre des Indiens de la Frontiere du Brefil, dont les Alliés lui avoient fait de grandes plaintes. Mais, comme il craignoit toujours que malgré toutes les précautions les Mécontents ne trouvaffent quelque moïen de faire passer des Mémoires contre lui jufqu'au Confeil des Indes, il imagina, pour parer ce coup, d'écrire à l'Empereur, pour le fupplier de vouloir bien faire informer de fa conduite ; perfuadé que l'affurance qu'il rémoignoît par cette demande, pourroit faire tomber les plaintes de ceux, qui parviendroient à faire passer leurs Mémoires contre lui jufqu'au Prince même, ou au Confeil. Dans cette confiance, & fe croïant sûr du côté de la Cour, il fit enfin le partage des Terres, qu'on n'avoit encore pu obtenir de lui ; mais il le fit en Souverain ; & malgré les défenses de l'Empereur, il donna des Concefions à des Portugais & à d'autres Etrangers. Il prévît bien qu'on murmureroit ; mais il menaça des plus rudes châtimens quiconque oferait blâmer publiquement fa conduite fur ce point, faifant entendre qu'il étoit sûr d'être avoué de l'Empereur.

Des Indiens
se révoltent
& font fou-
mis.

A ce trait de despotifme il ajoûta bientôt deux Réglemens, qui tendoient à gêner beaucoup le Commerce des Espagnols avec les Indiens. Ceux-ci en témoignèrent leur

mécontentement ; mais la crainte d'être en-
 core plus maltraités empêcha le plus grand
 nombre de remuer. Quelques-uns se soule-
 verent ; & Chavès fut commandé avec cent
 cinquante Hommes pour les châtier. Il ne
 trouva point la chose aussi aisée qu'il l'avoit
 crue : les Mutins se défendirent bien , & lui
 tuerent beaucoup de monde ; il leur en
 tua aussi beaucoup , & aiant mis l'affaire
 en négociation , il vint enfin à bout de les
 engager à rentrer dans leur devoir. Il em-
 mena les Chefs à l'Assomption , & Irala se
 contenta de la promesse qu'ils lui firent
 d'être à l'avenir plus soumis. On fut étonné
 de la facilité avec laquelle il avoit reçu
 leurs soumissions ; mais il venoit de rece-
 voir des avis secrets , qui lui donnoient
 assez d'inquiétude , pour ne lui pas per-
 mettre de s'embarquer dans une nouvelle
 guerre.

 1550-55.

Dès l'année 1547 , l'Empereur aiant fait
 connoître qu'il étoit dans la résolution
 d'envoyer un Gouverneur au Paraguay ,
 Dom Jean de Sanabria , qui étoit fort ri-
 che , offrit à ce Prince d'y conduire à ses
 frais un bon nombre de Familles , & deux
 cens cinquante Soldats ; de faire un Eta-
 blissement au Port de Saint-François , dont
 nous avons déjà parlé , & qui est à l'em-
 bouchure de la Riviere de ce nom , entre
 l'île Cananée & celle de Sainte-Catherine ;
 & un autre à l'entrée de Rio de Matata ;
 de porter du Froment , du Seigle , de l'Or-
 ge , & d'autres Grains , pour ensemen-
 cer les terres ; de mener avec lui & de défraier
 dix Religieux de Saint François ; d'embar-

L'Empereur
 nomme un
 Gouverneur
 du Paraguay,
 qui meurt sur
 le point de
 s'embarquer.

1550-55.

quer de quoi construire dix Brigantins, pour naviger sur le Fleuve, & d'avancer aux Espagnols des marchandises de traite, pour faire le commerce avec les Naturels du Pais. Ses offres furent acceptées, à condition qu'il embarqueroit encore mille quintaux de Fer, cent d'Acier, des Artisans, dont les Métiers étoient les plus nécessaires dans une nouvelle Colonie, des vivres pour faire subsister tout ce monde jusqu'à la premiere récolte, & six Chapelles complètes, pour autant de Prêtres qui en manqueroient. Sanabria consentit à tout, & l'Empereur lui donna tous les titres & tous les pouvoirs qu'avoit eus Don Pedro de Mendoze.

Il le nomma Adelantade, Gouverneur, Capitaine général, & Alguazil Major, de la Province de Rio de la Plata, avec tous les appointemens attachés à ces Charges, la Lieutenance générale de toutes les Places qu'il bâtiroit, & tous les pouvoirs nécessaires pour découvrir & peupler le Pais, selon qu'il le jugeroit à propos. Enfin, il lui recommanda de ne point souffrir qu'il y eût plus d'un Régidor dans le lieu où il feroit sa résidence, ni que les Alguazils ordinaires portassent les droits au-delà de cinq pour cent. Le nouvel Adelantade aiant reçu ses Provisions, se rendit à Séville, pour travailler à son armement, & y reçut nouveaux ordres de l'Empereur, dont les principaux étoient, de ne pas permettre aux Portugais du Bresil le commerce avec le Paraguay; de ne rien exiger des Religieux pour leur Passage, & de tirer

de la Caisse royale trois cens ducats pour leur fournir tout ce dont ils auroient besoin dans la célébration des SS. Myfteres. Mais dans le tems qu'il étoit le plus occupé de ses préparatifs il mourut, au grand regret de ceux qui le connoiffoient, & qui s'intéreffoient le plus aux affaires du Paraguay. Ce fut en effet une très grande perte pour cette Colonie, qui avoit plus que jamais besoin d'un Gouverneur tel que lui.

L'Empereur offrit au Fils de ce Gentilhomme de prendre le Traité fait avec son Pere; & il l'accepta avec reconnoiffance: mais plusieurs affaires, qui lui survinrent, ne lui permirent pas de partir auffi-tôt qu'il eût été à fouhaiter. Il s'embarqua enfin, & tout ce qu'on nous a appris de son Voïage, c'est qu'étant arrivé avec deux Vaisseaux à l'entrée de la Baïe de Rio de la Plata, il y fit naufrage, & y périt avec tous les Equipages, à la réserve de quelques Matelots, qui porterent cette triste nouvelle à l'Assomption, dont elle consterna tous les Habitans. Le Pere del Techo dit qu'à la mort de Sanabria le Pere, l'Empereur envoïa de nouvelles Provisions à Irala; & cela peut bien être arrivé, lorsque ce Prince eut vu que le jeune Sanabria ne pouvoit pas être si-tôt prêt à partir: mais Herrera, qui est entré dans un grand détail sur tout ce qui se passa alors au sujet du Paraguay, n'en parle point. D'ailleurs Irala n'avoit pas besoin de ces Provisions, tant qu'on ne lui enverroit point de Successeur; à moins qu'on ne dise que celles, qu'il avoit, n'étoient que pour un

Son Fils prend sa place, & périt dans un naufrage.

1550-59

tems limité, & qui étoit fini.

1550-55.

Erection
de l'Eglise de
l'Assomption
en Evêché.

Quoi qu'il en soit, on apprit presque en même tems à l'Assomption la nouvelle de la prochaine arrivée d'un Evêque. L'Empereur travailloit depuis long-tems à procurer à la Province de la Plata un avantage plus nécessaire que bien des gens ne croient dans les Colonies; & cette affaire fut enfin terminée dans un Consistoire, que tint à Rome, le premier de Juillet 1547, le Pape Paul III. La Ville de l'Assomption y fut érigée en Evêché, sous le titre d'*Oppidum seu Pagus de Rio de la Plata*. L'Acte de l'Erection, & les Provisions de l'Evêque, sont datés du même jour; & le premier Evêque fut le P. Jean de Barros (1), Religieux de l'Ordre de S. François. Je n'ai pu savoir ce qui l'empêcha d'aller gouverner son Eglise; ce qui est certain, c'est qu'il n'y a jamais mis le pié, & que dans un Consistoire du vingt-septieme d'Août 1554, le P. Pierre de la Torrè, Religieux de l'Observance du même Ordre, fut préconisé pour l'Evêché de l'Assomption, vacant par la translation de Dom Jean de Barros à l'Evêché de Sainte-Marie dans le nouveau Roiaume de Grenade. Il partit l'année suivante pour le Paraguay; il y a bien de l'apparence qu'il y apporta la premiere nouvelle de sa promotion. On apprit d'abord à l'Assomption qu'il paroissoit des Vaisseaux à l'entrée de Rio de la Plata; & le premier avis, qu'on en eut, fut par des feux, que les Indiens avoient coutume d'allumer de proche en proche, pour aver-

(1) Ou Barrios.

tir de leur arrivée. C'étoit un signal, dont on étoit convenu, quand il en paroïssoit quelqu'un dans la Baie.

1555.

Arrivée du
premier Evê-
que.

Le Prélat fit son Entrée dans la Capitale le Dimanche des Rameaux 1555, aux acclamations de toute la Ville, qui esperoit de lui un grand soulagement aux maux que souffroient la plûpart de ses Habitans. Le Clergé séculier, qui n'étoit pas nombreux, les Religieux de Saint François, & deux Peres de la Merci, à la premiere nouvelle qu'ils avoient eue de son approche, étoient allés au-devant de lui, & ils le rencontrèrent avec une assez belle suite de Prêtres & de Domestiques: l'Empereur aiant voulu qu'il parût, en entrant dans son Diocèse, avec un train convenable à sa Dignité. Le Gouverneur, qui étoit absent lorsqu'on eut le premier avis qu'il étoit proche, étoit accouru pour le recevoir, & en l'abordant, lui demanda à genoux sa bénédiction.

Ce Prélat étoit parti d'Espagne avec trois Navires, sur lesquels l'Empereur avoit fait embarquer des Hommes, des armes & des munitions; le tout sous la conduite de Martin de Urua, lequel étoit allé en Espagne en qualité de Procureur de la Province de Rio de la Plata. Il remit à Irala des Provisions, qui le continuoient dans son Gouvernement, & quelques Cédules de Sa Majesté, qui contenoient beaucoup de Réglemens, dont le principal regardoit les *Commandes*; c'étoit un moïen qu'on avoit imaginé pour récompenser ceux qui avoient contribué à l'établissement de la Colonie, & que, comme je l'ai déjà remarqué, on

Réglement
de l'Empe-
reur au sujet
des Indiens
soumis.

1555.

appelloit les *Conquérans* du Paraguay. Nous expliquerons bientôt ce que c'étoit que les *Commandes*; il suffit de dire ici qu'elles consistoient dans un certain nombre d'Indiens soumis, qui étoient obligés de servir ceux à qui on les accordoit. Mais comme il ne s'en trouvoit pas encore assez pour en donner à tous ceux qui prétendoient avoir droit à ce Bénéfice, le Gouverneur, de l'avis de l'Evêque & de tous ceux qui avoient voix délibérative dans le Conseil, résolut de former de nouvelles Peuplades des Naturels du País, dont on croioit avoir droit de disposer, mais qui n'étant pas encore fixés, ne pouvoient pas aisément être asservis.

1557.
Nouvelle
translation
de la Ville de
Guayra.

L'année suivante 1557, le Gouverneur envoya le Capitaine Rui Diaz Melgarejo dans la Province de Guayra (on appelloit ainsi tout le País qu'arrose le Parana au-dessus du grand Sault, & les Rivieres qui s'y déchargent. Melgarejo, après en avoir parcouru une bonne partie, trouva la situation de la Ville de Guayra peu avantageuse; il en tira tous les Habitans, & les ayant fait passer de l'autre côté du Parana, il y traça, trois lieues plus haut, une nouvelle Ville, près de l'endroit où la petite Riviere *Piquiry* se décharge dans ce Fleuve, & la nomma *Ciudad Real*. L'air n'y est pas des plus sains; mais, à cela près, la situation avoit de grands avantages; le Poisson & le Gibier sur-tout y sont dans la plus grande abondance. On y donna quarante mille Indiens aux Habitans, qui n'eurent pas beaucoup de peine à les engager à cul-

river la terre. Elle leur fournit en peu de tems beaucoup de Grains, de Légumes & de Coton. Je trouve même dans quelques Mémoires, qu'on y planta des Vignes & des Cannes de sucre, qui y réussirent assez bien.

1557.

Dans le même tems que le Gouverneur envoia Melgarejo dans la Province de Guayra, il fit partir Nuffo de Chavès avec deux cens vingt Soldats & trois mille cinq cens Indiens, pour faire un pareil Etablissement parmi les Xarayez. Chavès, qui avoit ses vues, ne trouva point de situation commode dans ce Pais pour y bâtir une Ville, & tourna à l'Occident, sur l'avis qu'on lui donna, qu'en suivant une route qu'on lui marquoit, il rencontreroit des Guaranis assez près de la Frontiere du Pérou. Une des premières Nations qu'il y trouva, fut celle des *Chiquites*, qui voulurent lui disputer le passage, & contre lesquels il fut obligé de se battre. Il ne le fit cependant qu'à l'extrémité; car comme il n'étoit pas venu pour faire la guerre, & qu'il vouloit conserver tout ce qu'il avoit de Troupes avec lui, il prit d'abord le parti de se détourner: mais dans le tems qu'il croioit n'avoir plus rien à craindre de la part de ces braves Indiens, qui avoient donné bien de la peine aux Conquérens du Pérou, il se trouva vis-à-vis d'eux, bien retranchés derriere une forte Palissade, armés de fleches, de dards & de piques. Ils avoient même eu la précaution d'environner leur retranchement de fossés & de tranchées, & de planter en terre, tout

Nuffo de
Chavès au
Perou.

autour, des pointes d'un bois fort dur.

1557.

Il force
le retranche-
ment des Chi-
quites.

Il comprit qu'ils étoient déterminés à l'empêcher d'aller plus loin, & il ne balança point à les attaquer. Ils se défendirent bien, quoiqu'ils ne combattissent point à armes égales. Enfin ils furent obligés de céder, & prirent la fuite. Il avoit perdu bien du monde à cette attaque; mais il ne connut pas d'abord tout ce que lui coûtoit sa victoire. Tous ceux de ses Soldats & des Indiens qui avoient été blessés, même légèrement, moururent en peu de jours, & on reconnut que les fleches des Chiquites étoient empoisonnées. Alors les Espagnols demanderent à retourner aux Xarayez, résolus d'y remplir leur premiere destination, & de s'établir parmi ces Indiens. L'occasion étoit belle de s'assurer du Port des Rois; mais le parti de Chavès étoit pris de ne plus retourner au Paraguay.

1557-58.
Mort d'Irala.

Il apprit sur ces entrefaites la mort de D. Dominique Martinez de Irala, lequel étant allé dans une Bourgade Indienne pour y presser une coupe de bois, qu'il destinoit à la charpente d'une Chapelle qu'il faisoit construire dans la Cathédrale de l'Assomption, y fut pris d'une fièvre lente, qui l'obligea de retourner à la Ville, & qui le consuma en assez peu de tems. Il eut cependant tout le loisir de se préparer à paroître devant Dieu, & il en profita; l'Evêque ne l'abandonna point dans ces momens précieux, & il mourut dans des sentimens qui édifierent beaucoup. Dès qu'il se vit près de sa fin, il nomma Dom Gonzale de Mendoze, son Gendre, Lieu-

tenant général, & Commandant de la Province, en attendant que l'Empereur y eût envoié un Gouverneur; & ce choix fut généralement applaudi. Mendoza se fit un devoir de suivre toutes les vues de son Beau-pere, par rapport aux Établissements; & comme il avoit sur-tout à cœur celui que Chavès avoit eu ordre de faire chez les Xarayez, il envoia un Exprès à ce Capitaine, avec un ordre d'exécuter ce que son Général lui avoit prescrit sur ce point.

1557-58.

Son Envoié le trouva au même endroit, où il avoit forcé le retranchement des Chiquites; mais Chavès étoit trop avancé pour reculer, & n'avoit pas pris légèrement son parti. Il s'attendoit même que le plus grand nombre de ses Gens le quitteroient, & il y en eut en effet cent quarante qui lui déclarèrent que, s'il ne vouloit pas

Diverses
aventures de
Chavès.

etourner aux Xarayez, ils ne pouvoient pas le suivre davantage. Il leur dit qu'il ne retenoit personne; sur quoi ils nommerent, pour leur Commandant, le Capitaine Gonzalez Casco, & reprirent le chemin des Xarayez. Selon Herrera, il en resta cinquante avec Chavès, d'autres disent soixante, & il marcha avec cette petite Troupe jusqu'aux Plaines des *Tamaguasis*, où il rencontra le Capitaine André Manso, qui y étoit venu fort bien accompagné, par ordre du Marquis de Cañette, Viceroy du Pérou, pour y faire un Établissement.

Quoi que ces deux Officiers se trouvassent dans un País assez vaste pour satisfaire leur ambition, ils ne purent s'accommoder, & il fallut avoir recours à l'Au-

Fondation
de la Ville de
Santa-Cruz
de la Sierra
l'Ancienne.

1557-58.

dience roïale de la Plata (1) pour les accorder. Le Président de cette Cour supérieure, D. Pedre Ramirez de Quiñones, se transporta sur les lieux, & assigna à chacun son district. Aussi-tôt Chavès, laissant sa Troupe sous les ordres de Fernand de Salazar, son Lieutenant, alla trouver le Viceroy à Lima, & fit entendre à ce Seigneur que le Pais, qui venoit de lui être cédé, étoit fort riche, & qu'on y pouvoit faire de bons Établissmens. Le Marquis de Cañette, qui ne le connoissoit encore que de nom, & qui savoit seulement qu'il avoit épousé une de ses Parentes (2), le goûta beaucoup, & prit sur le champ le parti de nommer D. Garcie de Mendoza, son Fils, Gouverneur de tout ce Pais, & d'en donner la Lieutenance de Roi à Chavès, à qui il ordonna de s'y rendre incessamment. Il obéit, & commença l'exercice de sa Charge par fonder dans cette nouvelle Province une Ville, qui fut nommée *Santa Cruz de la Sierra*, au pié d'une Montagne, & sur le bord d'un fort joli Ruisseau. Soixante mille Indiens y furent soumis sans combat : mais comme la plûpart étoient de la Nation des *Moxes*, qui n'ont été convertis à la Foi qu'environ cent cinquante ans après, leur soumission pendant ce long intervalle ne fut guere qu'apparente, & ils ne por-

(1) Les Audiénces roïales de Paraguay est du Refort de celle de la Ville de la Plata.
 (2) La Fille de Dom François de Mendoza, décapité à l'Assomption.

toient le joug que quand ils ne pouvoient le secouer: On a depuis reculé la Ville de Santa-Cruz cinquante lieues plus au Nord, & il y a bien de l'apparence qu'alors les Moxes recouvrerent toute leur liberté.

1559-60.

Cependant les Espagnols, qui s'étoient séparés de Chavès, & que tous les Indiens avoient suivis, ne s'arrêterent chez les Xarayez qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour remettre les Bâtimens, qu'ils y avoient laissés, en état de les reporter à l'Assomption. Ils apprirent, en y arrivant, la mort du Lieutenant général, & que D. Jean Ortiz de Vergara aiant été élu tout d'une voix pour son Successeur, l'Evêque l'avoit déclaré, en présence du Peuple, au nom de Sa Majesté, Gouverneur, Capitaine général & Chef de la Justice de la Province de Rio de la Plata, avec l'applaudissement de toute la Ville.

Mort de
Mendoze.Vergara,
Gouverneur
du Paraguay.

L'année suivante des Guaranis se révolterent, & on ne nous a point appris, ni à quelle occasion, ni pour quel sujet. Peut-être n'en eurent-ils point d'autre que l'espérance de pouvoir secouer un joug, dont la pésanteur leur devenoit de jour en jour plus insupportable; & voici sur quoi paroît être fondée cette espérance. Plusieurs d'entr'eux avoient accompagné Nuffo de Chavès dans l'expédition dont nous venons de parler, & aiant vu l'effet des fleches empoisonnées des Chiquites, en avoient rapporté une très grande quantité: ils se flatterent peut-être qu'avec de telles armes, ils viendroient à bout d'exterminer une partie des Espagnols, & d'obliger les autres

Révolte des

Guaranis.

 1559-60.

à sortir du País. Quoi qu'il en soit, l'affaire devint en peu de tems beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'avoit crue d'abord, & le Gouverneur eut besoin de toutes ses forces pour réduire ces Rebelles. Ils eurent de l'avantage dans les premières rencontres; & si leurs fleches ne se fussent pas trouvées avoir perdu une bonne partie de la force du poison où elles avoient été trempées, les Espagnols auroient couru risque de succomber. Il fallut même user de clémence à l'égard des premiers qui parurent disposés à la paix, de peur que toute cette nombreuse Nation ne se réunît, & que le désespoir ne leur tint lieu du poison, qui ne leur servoit plus de rien. On réussit enfin, par la voie de la douceur, à les faire rentrer dans le devoir; mais on ne profita point dans la suite de cet exemple, pour mieux ménager, qu'on n'avoit fait jusques-là, des Hommes, dont on ne pouvoit se passer, & dont on verra dans la suite qu'il n'étoit pas difficile de gagner l'affection. On eut cependant encore bientôt une occasion semblable de faire ces réflexions.

 1560.
 Autre révolte dans la Province de Guayra.

A-peine le Gouverneur, qui avoit marché en personne contre les Guaranis des environs de l'Assomption, étoit de retour dans cette Ville, qu'un Indien envoyé par Melgarejo, vint lui demander un prompt secours, parce que les Guaranis des environs de Ciudad Real avoient pris les armes. L'Indien ajouta qu'il avoit passé au milieu des Ennemis, qui l'auroient infailliblement arrêté, & peut-être massacré, s'il ne s'étoit point avisé de dire à tous ceux qu'il avoit ren-

contrés, beaucoup de mal des Espagnols. Le Gouverneur le voyant tout nu, & n'ayant que son arc & ses fleches à la main, lui demanda quelle preuve il pouvoit lui donner de sa Commission; & il ne lui répondit qu'en lui mettant en main son arc, & en lui disant de le bien examiner. Le Gouverneur le prit, & eut beau le tourner de toutes façons, aussi-bien que tous ceux qui étoient présens, ils n'y purent rien découvrir. Alors l'Indien le reprenant, leur fit voir au milieu de la courbure de l'arc en dessous une petite fente presque imperceptible & bien bouchée, d'où il tira un billet de la main de Melgarejo, qui étoit sa Lettre de créance.

Il n'y avoit plus à délibérer que sur les moyens d'étouffer cette nouvelle révolte : le Gouverneur en chargea D. Alfonse de Riquelmi (1), lequel s'étoit déjà fort distingué à l'occasion de la précédente révolte des Guaranis, mais qui eut quelque peine à accepter cette Commission, parcequ'il étoit brouillé avec Melgarejo. Il partit néanmoins avec soixante & dix Espagnols, & trouva que la révolte étoit presque générale dans tout le Guayra, & que Ciudad Real étoit fort pressée. Il lui fallut, pour y entrer, forcer des barricades dont l'Ennemi l'avoit environnée; & quoique le Gouverneur ne le vît pas de trop bon œil, & que cela parût à la maniere dont il le reçut, il le pria de faire une sortie, s'excusant de ce qu'il ne la faisoit pas lui-même, sur ce qu'une fluxion, qui lui étoit tombée

Riquelmi est
envoïé au se-
cours de Ciu-
dad Real.

(1) Dans quelques Mémoires on lit Riquelmé.

1560-61.

sur les yeux, lui ôtoit presque l'usage de la vue.

Défaite des Révoltés.

Riquelmi y consentit, se mit à la tête de cent Espagnols & d'une Troupe d'Indiens, auxquels on ne se fioit que médiocrement, força les barricades, poursuivit les Rebelles jusqu'à leurs premières Bourgades, se saisit de quelques-uns de leurs Chefs, qu'il fit pendre sur le champ; & continuant sa marche, manda les Caciques, lesquels vinrent, en posture de Supplians, lui demander la paix. Il ne la leur accorda, qu'après avoir pris ses sûretés contre leur inconfiance. Il s'embarqua ensuite sur le Parana; & aiant appris que dans les Terres il y avoit encore un grand nombre d'Indiens, qui avoient juré de réduire en cendres la Ville de Ciudad Real, & de faire main-basse sur tous les Espagnols, il les alla chercher.

Après avoir traversé un Bois fort épais, il apperçut une multitude de Barbares assez bien postés dans une Piniere: il les y attaqua, & les poursuivit si vivement, qu'ils furent obligés de prendre la fuite fort en désordre; mais un grand nombre d'Indiens les aiant joints, ils firent face, & Riquelmi se trouva tout-à-coup investi de toutes parts dans une Vallée fort longue & fort étroite. Il comprit tout le danger où il étoit; mais il ne fit jamais paroître plus d'assurance, & cette intrépidité déconcerta ses Ennemis: ils le laisserent gagner la Plaine où un très grand nombre d'Indiens étoient campés. Il les chargea, les tailla en pieces, fit beaucoup de Prisonniers,

fur-tout des Chefs, qui pour obtenir qu'il leur fît grace de la vie, lui dirent qu'ils avoient été forcés de prendre les armes par les plus puissans Caciques de leur Nation, & par ceux qui avoient été donnés en Commande aux Espagnols, dont ils vouloient, à quelque prix que ce fût, secouer le joug. Il employa tout l'hiver suivant à rétablir l'ordre & la tranquillité dans cette Province, & retourna à l'Assomption, où il fut reçu, comme en triomphe, aux acclamations de toute la Ville.

Le Gouverneur, qui apparemment n'avoit pas encore reçu ses Provisions, & qui vouloit envoyer Melgarejo en Espagne pour les solliciter, & pour exposer à l'Empereur l'état où se trouvoit la Province, ne crut pas devoir confier Ciudad Real & la Province de Guayra à un autre, qu'à celui qui venoit d'être le Libérateur de l'une & le Pacificateur de l'autre. Il manda à Melgarejo de le venir trouver, & il avoit déjà donné l'ordre & tenoit une Caravelle toute prête pour son voiage. On n'en avoit point encore vu au Paraguay une plus grande, ni mieux construite; & l'Equipage étoit sur le point de s'embarquer, lorsqu'au milieu de la nuit elle parut toute en feu. On courut en foule pour l'éteindre; mais il étoit trop tard, & elle fut réduite en cendres. On n'a jamais pu savoir qui étoit l'auteur de cet embrasement; mais on soupçonna beaucoup quelqu'un qui n'aimoit pas le Gouverneur, & qui ne le voioit pas volontiers occuper une place, qu'il croioit avoir mieux méritée que lui.

 1560-61.

Accident imprévu, & ce qu'on en pensa.

1560-65.

On donne un mauvais conseil au Gouverneur.

Quelques personnes lui conseillèrent alors d'aller lui-même demander au Viceroy du Pérou des Provisions, qui le confirmassent dans son Gouvernement; & on ne pouvoit guere, dit l'Auteur du Manuscrit que j'ai déjà cité, lui donner un plus mauvais conseil pour lui, ni plus préjudiciable à la Province; cependant il le goûta & se disposa à le suivre: mais il ne voulut point partir qu'il n'eût étouffé une nouvelle révolte des Indiens, & elle ne le fut que par une grande effusion de sang de part & d'autre. Il fit ensuite les préparatifs de son voiage, & n'y épargna rien. Le Contrôleur Philippe de Cacerès (1), le Facteur Pierre de Orantès, les Capitaines Pierre de Segura & Christophe de Saavedra, le Procureur général Rui Gomez Maldonado, & plusieurs Gentilshommes, voulurent être du Voiage; & ce qui surprit bien du monde, l'Evêque en voulut être aussi, & se fit accompagner de quatorze Prêtres, tant Ecclésiastiques que Réguliers.

Il part pour le Pérou, avec l'Evêque & un grand nombre des premiers de la Province.

Le Gouverneur nomma, pour commander à l'Assomption pendant son absence, D. Jean de Ortega, & se fit escorter par trois mille Espagnols & trois mille Indiens. Nuffo de Chavès, qui étoit venu chercher sa Femme & ses Enfants, partit avec lui; & lorsqu'on fut arrivé chez les Itatines, il persuada à trois mille de ces Indiens de le suivre, en leur faisant les plus magnifi-

(1) Il y a bien de l'apparence que c'étoit le Fils de l'ancien Contrôleur, & le même qui avoit ac-

compagné Dom Alvarez Nunez dans son dernier Voiage.

ques promesses. Se voyant ainsi en force, le Gouverneur ne fut pas plutôt entré dans le Territoire de Santa Cruz, qu'il lui déclara que lui-seul avoit droit d'y commander; & alors personne ne sachant à qui il devoit obéir, on ne garda plus aucun ordre, & la disette des vivres qui survint, jointe à la fatigue du Voïage, fit périr beaucoup de monde. La mortalité fut surtout très grande parmi les Itatines; ce qui engagea ceux qu'elle avoit épargnés, à s'arrêter, & à bâtir une Bourgade dans un endroit où les Terres leur parurent fertiles.

Il n'y avoit plus de-là que trente lieues à faire pour arriver à Santa Cruz, & on fit un effort pour s'y rendre: mais on y trouva la même disette de vivres, qu'on avoit essuïée pendant le Voïage, & il y mourut un grand nombre des Indiens qui étoient à la suite du Gouverneur de Rio de la Plata. Dans le même tems les Naturels du País se souleverent, & le mal gagna jusqu'au-delà du Guapay. Chavès marcha contre ces Rebelles avec cinquante Espagnols; & en partant il donna ordre à Fernand de Salazar, son Lieutenant, de désarmer le Gouverneur de Rio de la Plata, & tous ceux qui l'accompagnoient, & de les empêcher de passer au Pérou avant son retour. Mais Vergara aïant dépêché un Courier à la Plata, pour se plaindre de cette violence, l'Audience royale ordonna à Salazar de lui laisser continuer son Voïage. Il arriva enfin dans cette Capitale des Charcas, après avoir couru bien des risques de la part des Indiens Ennemis des

1560-65.

Entreprise
hardie de Nu-
flo de Cha-
vès.

 1560-65.

Le Gouverneur de Rio de la Plata est déposé.

Espagnols, & beaucoup souffert de la faim; mais quelque chose de plus triste encore l'y attendoit.

Il apprit qu'on avoit présenté à l'Audience royale jusqu'à cent dix chefs d'accusation contre lui, qu'il y en avoit même d'assez graves, & qu'on lui faisoit surtout un crime d'avoir tiré à grands frais de sa Province tant d'Espagnols & d'Indiens, dont il avoit péri un grand nombre pendant la route. Cette Cour souveraine lui déclara néanmoins qu'elle ne vouloit point prononcer sur toutes ces charges, & qu'elle le renvoioit au Licencié Dom Lopé Garcia de Castro, Gouverneur & Capitaine général du Pérou, & Président de l'Audience royale de Lima, où il résidoit. Il se rendit dans cette Capitale, & en y arrivant, il fut déclaré déchu de son Gouvernement, qui fut donné à Dom Jean Ortiz de Zaraté, Officier de mérite & recommandable pour sa fidélité & pour ses services; mais à condition d'en obtenir des Provisions du Roi (1). Vergara eut en même tems ordre de comparoître devant le Conseil royal des Indes, pour y répondre sur tout ce qu'on lui imputoit.

 1566.

Le nouveau Gouverneur passe en Espagne.

L'année suivante, le nouveau Gouverneur de Rio de la Plata passa du Pérou en Espagne, après avoir nommé Philippe de Cacerès son Lieutenant général, & lui avoir fait distribuer pour lui & toute sa suite, tout ce qui leur étoit nécessaire pour se rendre à l'Assomption. Zaraté fut très bien reçu de Philippe second, qui lui

Philippe II.

Donna les plus amples pouvoirs & les plus sages instructions pour l'avancement de la Colonie, pour le soulagement des Naturels du Pais, & pour l'établissement solide de la Religion chrétienne dans ces vastes contrées : je trouve aussi dans quelques Mémoires qu'il l'honora du titre d'Adelantade.

Il y a bien de l'apparence que l'Evêque, le Lieutenant général, & tout ce qui leur restoit d'Espagnols & d'Indiens, ne tarderent pas si long-tems à reprendre le chemin du Paraguay. Ils le prirent par Santa Cruz de la Sierra, où ils retrouvèrent Chavès, qui les y reçut très bien. Il voulut même les accompagner pendant quelque tems avec une fort belle Escorte : mais il avoit ses vues en leur faisant cette politesse ; car il leur débaucha en chemin le plus qu'il put de leurs Soldats, & sur-tout un très habile Mineur, nommé *Muños*. En arrivant à l'endroit où les Itatines s'étoient arrêtés, on remarqua que ces Indiens étoient fort mal disposés à l'égard des Espagnols, dont ils craignoient d'être maltraités, parcequ'ils les avoient quittés sans leur consentement ; ce qui fit que Chavès s'écarta un peu, soit pour leur ôter toute défiance, soit pour mieux découvrir leur dessein.

Arrivé près d'une Bourgade Indienne, où il apprit que quelques Caciques étoient rassemblés, il y entra avec douze Soldats seulement, & descendit de cheval dans la Place publique. Plusieurs Indiens y accoururent, comme pour lui faire accueil, & le conduisirent dans une Cabanne fort pro-

Mort tragique de Chavès.

2566-67.

pre, où ils l'inviterent à se reposer. Comme il étoit fort fatigué, il se jetta dans un Hamach, & ôta son casque pour mieux jouir de la fraîcheur de l'air, & pour dormir plus à son aise; mais un moment après un Cacique lui déchargea par derrière un grand coup de macana (1), dont il mourut sur le champ. Ses douze Soldats furent en même tems massacrés, excepté le Trompette, nommé *Alexandre*, qui, tout blessé qu'il étoit, eut le tems de monter à cheval, & d'aller avertir Dom Diegue de Mendoze, qui suivoit avec le reste des Soldats, de ce qui venoit de se passer, & qui sans cet avis n'auroit apparemment pas évité le même sort.

1568.

Les Espagnols
sont attaqués
par les Itati-
nes.

Chavès, avant que de se séparer du Lieutenant général, étoit convenu avec lui de l'attendre dans un lieu qu'il lui avoit marqué. Cacerès y étant arrivé, & ne le trouvant point, commençoit à être fort inquiet, lorsque des Indiens vinrent lui apprendre la mort tragique de ce Capitaine. Il continua donc sa marche, & arriva sans aucun accident au bord du Paraguay. Il avoit fait prendre les devants à six de ses Soldats, pour retirer de l'eau les Barques & les Canots qu'il y avoit fait couler à fond, afin de s'en servir pour se rendre à l'Assomption: mais des Payaguas & d'autres Indiens les aiant apperçus, tomberent sur eux & les firent Esclaves. Cacerès survint peu de tems après; & apprenant ce qui s'étoit passé, offrit à ceux qui avoient enlevé ses Soldats, de les racheter, & ils

(1) C'est une espece de Massue d'un bois fort dur.

ne voulurent d'abord lui en rendre que trois, qu'ils lui vendirent fort cher. Quelques jours après on lui renvoia les trois autres, en exigeant une rançon beaucoup plus forte encore, & qu'il fut obligé de paier.

1568.

Il voulut ensuite gagner le Pais des Itatines; & comme il approchoit de leur principale Bourgade, il se vit tout-à-coup environné, dans un tems où ses Soldats étoient fort embarrassés à se tirer d'un très mauvais passage. L'attaque des Itatines fut très vive & très bien concertée: les Espagnols, animés par l'Evêque, par les Ecclésiastiques & les Religieux, qui leur recommandoient de mettre toute leur confiance en Dieu, combattirent avec beaucoup d'ordre & de valeur; mais le désavantage du terrain & l'acharnement des Ennemis leur ôtoient presque toute espérance de pouvoir s'ouvrir un passage pour se tirer d'un si mauvais pas. Ils ne laissoient pourtant pas d'avancer toujours un peu; ce qui commençoit à leur faire reprendre cœur, aussi-bien qu'à leurs Indiens, qui se battoient en Braves, & tous se préparoient à faire un dernier effort, lorsque tout-à-coup les Itatines parurent comme frappés d'une terreur panique, & un moment après prirent précipitamment la fuite.

Victoire des
Espagnols.

On assure qu'ils ont eux-mêmes publié depuis, qu'ils y avoient été forcés par un Cavalier tout resplendissant de lumiere, qui les avoit chargés, & dont ils n'avoient pu soutenir la vue. Les Histoires d'Espagne sont remplies de semblables merveilles; &

A qui ils l'at-
tribuent.

1568.

la piété de cette Nation qu'on ne sauroit accuser d'avoir l'esprit foible, qui la porte à attribuer au secours du Ciel des victoires qu'elle pouvoit regarder comme les fruits de sa valeur, doit, ce semble, former un préjugé plus fort en faveur de ce qu'elle publie des graces qu'elle croit avoir reçues d'en-haut & dont elle témoigne toujours sa reconnoissance par des Monumens qui font honneur à sa Religion, que contre sa trop grande crédulité; à quoi il faut ajoûter que dans toutes ces occasions, elle combattoit contre des Infidèles, & que le Ciel étoit intéressé, ce semble, à soutenir sa querelle. Quand au Libérateur, qui dans cette rencontre délivra les Espagnols d'un si grand danger, c'est sur quoi on n'a pu avoir que des conjectures, parcequ'il n'a été vu que des seuls Itatines. Aussi les sentimens furent-ils partagés : les uns ont cru que c'étoit l'Apôtre Saint Jacques, qui les a si souvent fait triompher de leurs Ennemis; & les autres, Saint Blaise, un des Protecteurs du Paraguay, auquel nous avons vu qu'ils se croioient déjà redevables d'une faveur toute semblable à celle-ci.

Le Lieute-
nant général
descend le
Fleuve jus-
qu'à la Mer,
& pourquoi.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas encore la dernière fois que Cacerès fut obligé d'en venir aux mains avec les Itatines, qui sembloient se relever les uns les autres pour le harceler; ce qui l'obligea de se tenir d'autant plus sur ses gardes, qu'il ne falloit qu'une surprise pour le faire périr avec toute sa Troupe, & qu'il n'y eut aucune de ces rencontres, qui ne mît quelques-uns de ses

Gens

Gens hors de combat. Enfin, quand il ne fut qu'à cinquante lieues de l'Assomption, il ne rencontra plus que des Alliés, qui s'empresserent à lui apporter des vivres & des rafraîchissemens, & à lui offrir tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Le jour même de son arrivée dans la Capitale, qui fut un des premiers de l'année 1569, sans se donner le tems de quitter ses armes, il assembla le Conseil, pour lui faire voir ses Provisions de Lieutenant général de la Province, & il fut reçu dans les formes ordinaires sans aucune opposition en cette qualité.

1569.

Les premiers ordres qu'il donna, furent pour faire travailler à mettre en bon état les Brigantins & les Barques qui se trouvoient dans le Port, & il s'y embarqua au commencement de l'année suivante avec cent cinquante Hommes, pour se trouver à l'embouchure du Fleuve, à l'arrivée du secours que le Gouverneur avoit promis de lui envoyer le plutôt qu'il seroit possible. Il fut bien surpris de n'y trouver aucun Navire; & après avoir attendu quelque tems, comme il jugeoit sa présence nécessaire à l'Assomption, il laissa une Lettre d'avis dans une bouteille suspendue à une grande Croix, qu'il fit planter sur le rivage d'une des Iles de S. Gabriel, & reprit le chemin de sa Capitale.

Jusques-là il n'avoit rien transpiré du peu de concert qu'il y avoit entre lui & l'Evêque du Paraguay; mais à-peine étoit-il de retour à l'Assomption, qu'ils en vinrent à une rupture ouverte, & que toute la Ville

Ses démêlés avec l'Evêque, & leurs suites.

1570.

se trouva divisée en deux Partis, prêts à en venir aux dernières violences. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que des Ecclésiastiques se rangerent du côté de Cacerès, & que des Officiers se déclarerent pour le Prélat. Le Lieutenant général fit sentir tout le poids de son autorité à ceux qui lui étoient opposés, & l'Evêque l'excommunia avec les principaux Ministres de ses violences. Le trouble & la confusion regnoient partout, & on en vint jusqu'à ne connoître plus ni Ami, ni Ennemi. Le Lieutenant général fut un jour averti que la résolution étoit prise dans le Conseil de l'Evêque de l'arrêter, & sur le champ il s'assura de tous ceux dont il se défioit le plus, en commençant par le Proviseur de l'Evêché, D. Alfonse de Ségovie, puis il s'embarqua pour retourner aux Iles de S. Gabriel.

Il retourne
aux Iles de
St Gabriel, &
remonte à
l'Assomption

Arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa Lettre, il détacha un Brigantin, pour voir si à l'entrée de la Baie on n'appercevrait point de Navire; & comme on lui rapporta qu'il n'en paroissoit aucun, il laissa encore des Lettres en plusieurs endroits, & se rembarqua. Il avoit mené avec lui le Proviseur de l'Evêque, & il voulut le faire conduire au Tucuman; mais ceux, qu'il en avoit chargés, ne purent pénétrer dans cette Province, qu'on ne connoissoit guere encore que de nom au Paraguay, & le lui ramenerent. Il arriva après quatre mois d'absence à l'Assomption, où le feu de la division étoit plus allumé que jamais, & sa présence ne l'éteignit pas. On lui dit que sa vie n'y étoit pas en sûreté, & il fit mettre en pri-

son tous ceux sur qui ses soupçons tomberent. Il donna même ordre d'y étrangler un Gentilhomme de Séville, nommé Pierre de Esquivel, & d'exposer sa tête sur les fourches patibulaires; puis il fit publier à son de trompe une défense, sous les peines les plus graves, d'avoir aucun commerce avec l'Evêque; & aiant su que son Lieutenant de Roi, D. Martin Suarez de Toleda, l'avoit vû en secret, il le destitua de sa Charge.

Alors les principaux Habitans de la Ville ne s'y croiant pas en sûreté, se retirèrent à la Campagne, & l'Evêque se renferma dans la Maison des PP. de la Merci, où on ne le laissa pas long-tems tranquille. Le Lieutenant général ne l'étoit pas lui-même; il craignoit tout, & ne paroïssoit jamais qu'avec une Garde de cinquante Soldats, qu'il changeoit même assez souvent. L'Evêque perdit enfin patience; & un jour que le Lieutenant général entroit dans la Cathédrale pour y entendre la Messe, il fut arrêté & enfermé sous bonne garde, les fers aux pieds, attaché avec une grosse chaîne. Sa prison dura une année entière, au bout de laquelle l'Evêque le conduisit lui-même en Espagne; Dieu permettant qu'il fût traité, comme son Pere, si ce n'étoit pas lui-même, avoit fait Dom Alvarez Nuñez Cabeça de Vaca. Je n'ai pu savoir comment cette démarche fut prise à la Cour. Ce qui est certain, c'est que ni lui, ni le Prélat, ne sont jamais retournés au Paraguay.

L'Evêque conduit le Lieutenant général prisonnier en Espagne.

Dès que l'un & l'autre furent embarqués,

1570-73.
Fondation
des Villes de
Santafé & de
Xerez.

D. Martin Suarez de Toledé se remit, sans l'agrément & même contre le gré du Conseil, dans l'exercice de sa Charge. Quelque tems après, Jean de Garay, Gentilhomme Biscaien, fonda la Ville de Santafé, environ dix lieues plus haut que l'endroit où Rio Salado vient du Tucuman se décharger dans Rio de la Plata. La fondation de cette Ville est marquée au dernier jour de Septembre 1573; & quelques années après on en fonda une autre, sous le nom de Xerez, à trente lieues du bord oriental du Paraguay, & à la hauteur de douze degrés Sud. Je n'ai pu savoir par qui, ni à quelle occasion cette Ville fut bâtie.

Fondation
de Cordoue
du Tucuman.

Pour revenir au Fondateur de Santafé, après qu'il eut donné une forme à sa Ville, il en voulut connoître les Voisins, & surtout ceux qui étoient à l'Occident, où il vouloit étendre son district au-delà du Fleuve. Pour cela il prit avec lui quarante Soldats; & aiant fait construire une Barque & quelques Pirogues, avec lesquelles il entra dans Rio Salado, il fut partout assez bien reçu des Indiens qu'il rencontra: mais un jour il s'en trouva tellement environné, qu'il entra en quelque soupçon. Il se mit en état de n'être point surpris, & peu de tems après il apperçut toute la Campagne en feu. Il envoya aussitôt un ordre au Patron de la Barque qu'il avoit laissée derrière, apparemment parcequ'elle tiroit trop d'eau pour pouvoir remonter plus loin la Riviere, de faire monter quelqu'un à la hune pour tâcher de découvrir la cause de cet embrasement; & on lui rapporta que toute la

Campagne étoit couverte d'Indiens armés, qui s'approchoient à grand pas.

1570-73.

Il mit aussi-tôt sa petite Troupe en ordre, & l'exhorta à ne pas craindre cette Canaille, qui ne tiendroit pas contre les armes à feu. Un moment après, celui qui étoit en vedette, lui envoya dire qu'il voioit un Homme à cheval, qui poursuivoit une troupe d'Indiens, & il apperçut bientôt lui-même six Cavaliers, qui paroissoient escarmoucher contre ces mêmes Indiens qu'il voioit accourir vers lui; mais le moment d'après il les vit fuir avec tant de précipitation, que pour mieux courir ils jettoient leurs arcs & leurs fleches. Comme ils avançoient toujours de son côté, il les entendit crier qu'ils étoient poursuivis par des Espagnols. Il dépêcha aussi-tôt un Indien, qui lui étoit fort attaché, & qui connoissoit le Pais, avec une Lettre pour les Espagnols. Dès qu'ils l'eurent reçue, ils vinrent le trouver, & lui dirent qu'ils étoient sous les ordres de Dom Jérôme Louis de Cabrera, Gouverneur du Tucuman, lequel aiant depuis peu fondé dans cette Province une Ville, sous le nom de nouvelle Cordoue, les avoit envoiés pour reconnoître le Pais, ce qui avoit allarmé les Indiens. Garay leur demanda en quel tems la nouvelle Cordoue avoit été fondée, & ils répondirent que les premiers fondemens en avoient été jet-

Différend entre les Fondateurs de Santafé & de Cordoue : comment il est accommodé.

tés le dernier jour de Septembre 1573. Ils prirent ensuite congé de Garay, qui retourna à Santafé, & les six Espagnols allerent rejoindre leur Général, qui reprit avec eux le chemin de Cordoue. Dès qu'il y

1573.

fut arrivé, il envoya Onufre de Aguilar déclarer à Garay que Santafé étoit de son Gouvernement, & le sommer de le reconnoître pour son Gouverneur & Capitaine général. Aguilar fit cette sommation dans les formes juridiques, non-seulement à Garay, mais encore aux Habitans de la nouvelle Ville; mais il lui fut répondu que Santafé avoit été fondée par l'ordre de celui qui commandoit à l'Assomption, & de ceux qui composoient le Conseil de la Province de Rio de la Plata, & que c'étoit à eux qu'il falloit que le Gouverneur du Tucuman s'adressât pour exposer ses droits. Sur ces entrefaites, trois Canots remplis d'Indiens arriverent à Santafé, & rendirent à Garay une Lettre de l'Adelantade Dom Jean Ortiz de Zaraté, datée du Port de Saint-Gabriel.

Arrivée d'un
Gouverneur
de Rio de la
Plata.

Ce Général, qui venoit d'apprendre, en arrivant à l'embouchure de Rio de la Plata, la fondation de cette Ville, lui marquoit qu'il avoit un pressant besoin de vivres, & d'un secours d'Hommes, pour écarter les Charuas, qui ne lui permettoient pas d'envoyer faire des Provisions dans le Continent. Il le nommoit par la même Lettre son Lieutenant de Roi, & en qualité d'Adelantade, Chef de la Justice de Santafé. Il y avoit joint des Copies de ses Provisions, & de quelques Cédules roiales, qui ne contenoient guere que la confirmation de ses Provisions. Aguilar étoit encore à Santafé, lorsque ces Pieces y arriverent; Garay les lui montra, il n'eut rien à y répliquer, & reprit le chemin de Cordoue.

Jusqu'ici nous n'avons pas eu encore oc-

caſion dans cette Hiſtoire de parler du Tucuman; mais il n'eſt pas poſſible d'aller plus avant, ſans y faire entrer tout ce qui s'eſt paſſé dans cette Province, & même dans le Chaco, qui la ſépare en bien des endroits de ce qu'on appelloit alors la Province de Rio de la Plata, laquelle nous a uniquement occupé juſqu'ici. Pour mieux faire comprendre cette néceſſité, & pour donner plus de jour à tout ce que je ſerai obligé de dire de ces deux Provinces, j'ai cru devoir commencer par bien faire connoître leur étendue, leur ſituation, leurs Habitans naturels, de quelle maniere les Eſpagnols ſe ſont établis dans la première, & ce qu'elles ont l'une & l'autre de plus ſingulier.

Le Tucuman eſt borné à l'Orient par le Chaco, pris dans l'étendue, que donne à ce Pais le ſeul Hiſtorien qui nous l'a fait connoître (1); il l'eſt à l'Occident par la Province de *Cuyo*, qui dépend du Chili, & par les Montagnes du Pérou; au Nord & au Nord-Oueſt, par la Province des Charcas; au Nord-Eſt, par celle de Santa-Cruz de la Sierra; & il eſt tout entier renfermé entre les vingt-trois & les trente-deux degrés de latitude australe. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que plus on y approche du Tropicque, & plus il y fait froid: ce qui vient de ce que toute la partie du Nord n'eſt pas éloignée de pluſieurs chaînes de Montagnes, dont quelques-unes ſont fort hautes. Sa figure approche de celle d'un

Etendue &
ſituation du
Tucuman.

(1) Le Pere Pierre Loçano, Jéſuite. *Relacion Chorographica del Gran Chaco.*

1573.

cône, dont la pointe est sous le Tropique ; sa base peut avoir environ soixante lieues, de l'Orient à l'Occident : son nom est celui de la première Nation, qu'on y a connue en venant du Pérou.

Ses Habitans.

La plupart de celles, qui sont plus avancées vers le Nord, habitent dans des Marais, où leur nourriture la plus ordinaire est le Poisson. Les plus Méridionales sont errantes dans de vastes Campagnes, où la chasse leur fournit le nécessaire pour la vie. On a publié qu'on y avoit vû des lettres d'Hommes, qui avoient plus de vingt pieds de long ; mais ce n'est pas le seul Roman, qui ait eu cours sur ces Quartiers reculés de l'Amérique méridionale. On a débité la même chose des Peuples voisins du Détroit de Magellan, & qui sont connus dans un grand nombre de Relations, sous le nom de *Patagons*. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, que tout cela étoit avancé sans presque aucun fondement. Dans le milieu des Terres du Tucuman, les Hommes sont communément plus petits & plus stupides, aussi paresseux & aussi féroces, que l'étoient ceux, qu'on a trouvés dans les Vallées de la Cordilliere du Pérou. Il y a des Nations, qui n'ont point d'autres retraites que des Grottes creusées sous terre, où l'on ne voit presque jamais la lumière du jour. Les plus voisines du Pérou & de la Province des Charcas, ne sont pas aussi dénuées que les autres des commodités de la vie, & sont réunies dans des Bourgades. Il y en a même qui ont du cuivre & de l'argent, qu'elles tirent de la Province des

Charcas, où est le Potosi; mais dont elles paroissent faire assez peu de cas.

1573.

Il y a dans le Tucuman des Brebis, Des Animaux dont on se sert comme des Bêtes de charge; elles sont de la grandeur d'un petit Chameau, & ont une grande force de reins. Leur laine est très fine, & on en fait des étoffes, qu'on croiroit être de soie. Les Lions & les Tigres y sont assez communs; mais les premiers y sont petits & peu à craindre. Les seconds ne sont nulle part ailleurs aussi grands & aussi féroces. J'ai déjà observé cette différence entre ces deux especes d'Animaux, en parlant du Pais qu'arrosent le Paraguay & Rio de la Plata; & cela paroît général dans toute cette partie du Continent de l'Amérique Méridionale. Les Indiens font sortir les Tigres des Bois, en y mettant le feu; & en tuent beaucoup avec leurs fleches, qu'ils tirent fort juste; mais ils ont bien des mesures à prendre pour n'en être pas prévenus.

Deux Rivières principales traversent cette Province; l'une est plus communément appelée *Rio Salado*, & l'autre, *Rio Dolce*. La plus considérable après celle-ci est *Rio Tercero*, dont nous avons déjà parlé. Mais quoique les deux premières reçoivent plusieurs petites Rivières, elles n'ont, dans le tems des secheresses, que par intervalles assez d'eau pour porter des Pirogues. Elles tirent l'une & l'autre leurs sources des Montagnes du Pérou, & changent assez souvent de nom. *Rio Salado* se décharge dans *Rio de la Plata*, & *Rio Dolce* se perd dans des Lagunes, qu'on appelle *Parangos*. Il y

Des Rivières, des Lacs, & de la fertilité du Tucuman.

1573.

en a plusieurs autres , qui rentrent dans le sein de la terre , comme elles en sont sorties. La plûpart même ont si peu de cours , & si peu d'eau , qu'on ne leur a pas donné de noms , du moins dans les Cartes. Presque toutes en changent à chaque Bourgade qui se trouve sur leur passage. On rencontre dans les Forêts beaucoup de Fontaines , & presque partout de petit Lacs , ou des Lagunes & des Marais , qui ne sont jamais à sec. Toutes ces eaux ne peuvent manquer de rafraîchir beaucoup l'air & de fertiliser la terre. Aussi , quoique pendant six mois de l'année il ne pleuve jamais au Tucuman , ses Campagnes , imbibées par les inondations & les débordemens que doivent causer les pluies presque continuelles pendant les six autres mois , y produisent bien des sortes de Grains & de Légumes , quand elles sont cultivées.

Du Gouver-
nement & des
richesses du
Tucuman.

Le Tucuman étoit assez peuplé , lorsque les Espagnols entrèrent dans le Pérou ; & les Nations les plus voisines de ce Roïaume étoient soumises à l'Empire des Incas : d'autres avoient des Caciques , qui ne dépendoient de personne. Les Peuples , errans , étoient séparés par Familles , qui ne reconnoissoient de Maîtres , que ceux qui en étoient les Chefs. Entre Rio Dolce & Rio Salado on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire : les Forêts y sont pleines de Ruches. Le Coton , le Carouge , la Cochenille & le Pastel s'y trouvent en bien des endroits. Le Carouge y dure toute l'année , & quelques Nations en font leur nourriture ordinaire. Mais la principale richesse de cette

Province étoit, dans les premiers tems, les Toiles de coton; elles servoient même de monnoie aux Habitans, & ils en faisoient un grand commerce au Potosi.

1573.

Ils nourrissoient aussi beaucoup de gros & de menu Bétail. Les Espagnols, qui furent les premiers dans cette Province, avoient laissé courir dans les Plaines & dans les Déserts des Chevaux & des Bœufs, qu'ils y avoient amenés du Pérou; & qui s'y étoient considérablement multipliés: ainsi, sans avoir la peine de les élever & de les nourrir, ils n'avoient que celle de les chasser, & vivoient assez bien dans cette Colonie naissante. Mais peu contents de cette médiocrité, ils cherchèrent de l'or, & en trouvèrent fort peu; trop paresseux pour y suppléer par le travail, ils en ont surchargé les Indiens, dont par-là il se sont fait des Ennemis irréconciliables, qui ont souvent porté le ravage dans leurs Habitations, & jusques dans leurs Villes; & cette Colonie, si voisine du Potosi & du Pérou, est une des plus pauvres qu'ils aient dans le nouveau Monde.

Sources de la pauvreté des Espagnols dans le Tucuman.

Le froid est excessif pendant l'Hyver en quelques endroits du Tucuman, & il n'est point rare d'y trouver des Animaux qui en sont morts. Non-seulement il n'y pleut point dans cette saison, mais on n'y voit presque jamais aucun nuage. L'approche du Printems est annoncée par des pluies si fortes, que dans les Villes les rues sont comme autant de Rivieres, & que dans les Campagnes les eaux réunies dans les fonds y forment des Lagunes, qui couvrent une très grande étendue de terrain. Ces pluies sont

Du climat & des saisons.

1573.

accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & d'une grêle, qui est assez souvent de la grosseur d'un œuf de Poule: L'Eté a aussi ses incommodités; la chaleur y produit une prodigieuse quantité de Punaises, dont on ne sauroit se garantir, qu'en couchant à l'air dans les Jardins: Malgré tout cela, on assure que généralement parlant le climat du Tucuman est assez sain.

Première entrée des Espagnols dans le Tucuman.

Quand tout ce qu'on a raconté d'un nommé Cesar, que Sébastien Gabot envoia, dit-on, avec trois autres Soldats de la Garnison de son Fort du Saint-Esprit, pour découvrir un chemin pour aller au Pérou, seroit aussi vrai, qu'on le croit aujourd'hui fabuleux, il n'en seroit pas plus certain que cet Homme fût le premier Espagnol qui soit entré dans le Tucuman, si ce n'est en passant & sans le connoître, comme il est arrivé à deux autres Soldats de D. Pedro de Mendoza, qui désertèrent, tandis que ce Général faisoit bâtir la Ville de Buenos Ayres. On pourroit avec plus de fondement faire cet honneur à Nuflo de Chavès, qui dans ses courses a pénétré plus d'une fois dans cette Province, & a donné des connoissances, qu'on n'avoit point avant lui, de la Partie septentrionale, quoique plusieurs l'eussent déjà traversée jusqu'à Rio de la Plata.

Le premier Gouverneur de cette Province est blessé par les Indiens: & meurt de ses blessures.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1542 que Vaca de Castro, Viceroy du Pérou, après la fameuse Bataille de Chupas, où il défit entièrement le jeune Almagre, voulant récompenser les Capitaines qui l'avoient si bien servi dans cette importante journée,

leur distribua les Gouvernemens dont la Victoire le mettoit en état de disposer, & gratifia de celui du Tucuman, qui n'étoit point encore conquis, Dom Diegue de Rojas, lequel s'étoit distingué par sa valeur & sa fidélité pendant les guerres civiles. Il lui donna pour Lieutenant de Roi Philippe Guttierrez; & François de Mendoza voulut l'accompagner comme son Ami. Rojas entra dans son Gouvernement avec trois cens Hommes, en parcourut une partie, & fut assez bien reçu de plusieurs Nations; mais l'année suivante, ayant été blessé dans une rencontre qu'il eut avec d'autres Indiens, d'une fleche envenimée, il en mourut, pour n'avoir pas voulu suivre l'avis d'une Indienne, qui promettoit de le guérir.

Guttierrez se mit aussi-tôt en devoir de prendre le commandement de l'Armée; mais comme il avoit eu quelque différend avec Dom Diegue de Rojas, les Officiers & les Soldats mêmes refusèrent de lui obéir, & choisirent D. François de Mendoza pour leur Général. Guttierrez voulut soutenir ses droits; & Mendoza fit agréer aux Troupes qu'il partageroit avec lui le commandement. Ils firent ensemble quelques courses; mais ils se brouillerent bientôt. Mendoza fit arrêter Guttierrez, & conduire par trente Cavaliers au Pérou, avec six de ses Partisans. Il voulut ensuite se faire prêter le serment de fidélité par l'Armée; & le Mestre de Camp, Nicolas de Heredia, s'y opposa, sur ce qu'il n'avoit point encore de Provisions du Viceroy: mais écarté seul de son avis, il fut obligé de jurer comme les autres de lui être fidele.

1573-

D. François
de Mendoza
lui succède.

1573.

Nouveau
Gouverneur.

Cependant tout le tems se passoit à parcourir le Pais. Mendoze, après s'être avancé jusqu'à l'endroit où avoit été la Tour de Gabot, tourna du côté du Chili, & ne fit nulle part aucun Établissement. Enfin, en 1549, le Président de la Gasca nomma D. Jean Nuñez de Prado Gouverneur du Tucuman, lui donna des Troupes pour se faire respecter des Indiens, & des Familles pour commencer à peupler sa Province; le chargea d'y mener des Ecclésiastiques & des Religieux, & lui donna des instructions assez semblables à celles qu'il avoit données à D. Diegue Centeno pour la Province de Rio de la Plata. Les PP. Alfonse Trueno & Gaspar de Caravaca de l'Ordre de la Merci, partirent avec lui, & ont, les premiers, annoncé l'Évangile dans le Tucuman. Mais leur Apostolat eût été plus fructueux, si Prado eût vécu plus long-tems, ou si ses Successeurs eussent tous suivi aussi exactement que lui les instructions qu'il avoit reçues.

Villes bâties
dans le Tucuman.
Saint-Michel.

Ce Gouverneur, pour s'assurer une entrée facile dans sa Province, fonda dans la Vallée de Calchaqui, par les vingt-quatre degrés trente minutes, une Ville, qu'il nomma *Saint Michel*, & qui n'a pas subsisté long-tems; car il ne faut pas la confondre avec une autre Ville du même nom, dont nous parlerons dans la suite. De la Vallée de Calchaqui, le Gouverneur entra dans les Plaines, & fit planter dans quelques endroits des Croix, auxquelles il attacha le droit d'asyle; ce qui imprima aux Infideles une si grande vénération pour

ce Signe adorable de notre salut, qu'ils éleverent de semblables Croix dans toutes leurs Bourgades. Quelque tems après, D. François de Vilagras, qui conduisoit des Troupes du Pérou au Chili, aiant pris sa route par le Tucuman, entreprit sur l'autorité de Prado, prétendant que cette Province dépendoit du Chili. Prado prit les armes pour soutenir ses droits, fut battu & fait Prisonnier; mais Vilagras, content de l'avoir humilié, lui rendit la liberté, à condition qu'il reconnoîtroit le Gouverneur du Chili pour son Supérieur.

Il mourut peu de tems après; & Dom Pedre de Valdivia, Conquérant & Gouverneur du Chili, envoia au Tucuman Dom François d'Aguirre, pour y commander en qualité de son Lieutenant général. D'Aguirre, devenu quelque tems après Gouverneur du Tucuman, fonda en 1562 la Ville de Santiago, par les 28 degrés de latitude, dans un terrain sablonneux, mais bien arrosé, & sous un climat fort chaud. Rio Dolce, sur lequel il la bâtit, forme en cet endroit une espece de Lac, ou plutôt d'Etang, qui a fait donner à la Ville le nom de *Santiago de l'Estero*. Deux ans après, selon la plus commune opinion, la Ville de Saint Michel fut transférée à vingt-huit lieues au Nord-Ouest de Santiago, sur une petite Riviere, qui se jette dans Rio Dolce, assez près de la plus haute Montagne de cette Lisiere, qu'on appelle *Quebrada de Calchaqui*; dans une fort belle situation, & sur un terrain fertile. Ce fut Dom Diegue de Villaroel, qui, par ordre du Gouver-

1573.

neur, dont il étoit Neveu, fit cette transmigration.

Esteco.

En 1567, D. Diegue de Heredia, que l'Auteur de la Description du Chaco traite d'Usurpateur du Gouvernement du Tucuman, bâtit sur le bord de Rio Salado, une Ville, qu'il nomma *Notre-Dame de Talavera de Madrid*, & qui est plus connue sous le nom d'*Esteco*, qui est celui du lieu où elle étoit située (1) Le P. del Techo prétend que ce fut par les ordres de D. François d'Aguires, que cette Ville fut bâtie, & par conséquent plutôt; on pourroit concilier les deux sentimens, en disant que D. François d'Aguires fit construire un Fort en cet endroit, & qu'Heredia en fit dans la suite une Ville.

Salta.

En 1582, le Licencié D. Hernando de Lerma, Gouverneur de cette Province, fonda dans la Vallée de Salta une Ville, sous le nom de *San Philippe de Lerma*, environ par les vingt-quatre degrés quinze minutes, & qui a presque toujours uniquement été connue sous celui de *Salta*. La situation en est charmante; la Vallée de Salta est environnée de Montagnes assez éloignées, d'où sortent plusieurs Ruisseaux, qui la rendent extrêmement fertile, & y forment des pâturages, qui pourroient nourrir assez de Troupeaux pour en fournir à toutes les Provinces voisines. Peu de tems auparavant on avoit fondé, quinze lieues plus au Nord, une autre Ville, sous le nom de *San Salvador de Jujuy*, laquelle aiant été deux fois détruite par les Indiens du

Jujuy.

(1) Elle ne subsiste plus.

Chaco , fut rebâtie pour la troisieme fois en 1593. Ces trois dernieres Villes ont été fondées pour servir de barriere au Tucuman , contre les Peuples du Chaco , qui n'ont presque jamais cessé de les inquiéter , & en ont plus d'une fois ruiné les environs.

Il n'étoit pas moins nécessaire de fortifier cette Province du côté du Midi ; & dès l'année 1558 D. Hurtado de Mendoza , Fils du Marquis de Cañette , Viceroy du Pérou , aiant été nommé Gouverneur du Chili , envoya au Tucuman , en qualité de Gouverneur , D. Jean Gomez de Zurita , lequel fonda , sur le chemin de Santiago au Chili , une Forteresse , à laquelle il donna le nom de *Cañette* , & qui fut depuis nommée *le nouveau Londres* , en l'honneur de Marie , Reine d'Angleterre , Epouse de Philippe II , Roi d'Espagne , lorsqu'on en fit une Ville , dont il ne reste plus rien. J'ai parlé de la fondation de Cordoue , aujourd'hui la plus considérable Ville du Tucuman , & le Siège de l'Evêché de cette Province.

Elle est dans le milieu des Terres , presqu'à distance égale de Santafé , & de *Saint Jean de la Frontera* , qui dépend du Chili. Elle n'a point de Riviere , mais un petit Ruisseau , qui après un cours fort limité , se perd dans une Lagune , & lui fournit beaucoup de Poissons : la chasse ne lui manque pas non plus , & elle a d'ailleurs tous les avantages qu'on peut souhaiter pour une grande Ville , des Campagnes fertiles , des Côteaux agréables , où l'on a planté des Vignes , qui donnent beaucoup de vin. Enfin elle est

1573.

Londres.

Situation de
Cordoue.

1573.

comme le centre du Commerce & de la communication entre Buenos Ayres , le Chili & la Province des Charcas. Les Jésuites y ont un grand College avec une Université qui a de la réputation, un Noviciat, & un Séminaire de Nobles, qui porte le nom de Montserrat. C'est peut-être la seule de cette Province, qui mérite le nom de Ville, & qui en ait la forme.

Idée des Vil-
les du Tucuman.

Un Jésuite Modénois (1), qui partit pour le Paraguay en 1728, & qui y a terminé sa carrière en peu de tems, nous a représenté, dans une de ses Lettres que feu M. Muratori a fait imprimer à la suite de son dernier Ouvrage (2), celle de Rioja, dont nous parlerons dans la suite & où la Compagnie a un College, comme un Composé de plusieurs Hameaux, séparés par des champs couverts d'arbres, de buissons & de broussailles; en sorte qu'y étant arrivé, il fut fort étonné de se trouver au milieu de la Ville, & assez près de son College, lorsqu'il s'en croioit encore bien éloigné. Toutes ne sont pourtant pas absolument aussi champêtres; il y en a même quelques-unes qui sont fermées au moins de pallissades; mais la plupart ne sont guere mieux bâties. Celles des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, si on en excepte les Capitales, ne sont ni mieux bâties, ni plus peuplées.

Le premier, qui ait donné une forme

(1) Le Pere Gaetan *felice nelle Missioni de' Cattaneo. Padri della Compagnia de'*

(2) *Il Christianesimo Jesu nel Paraguay.*

reglée à cette Province, fut Dom Jean Gomez Zurita : il fit heureusement la guerre aux Indiens, & répandit si loin la terreur des Armes Espagnoles, qu'ayant fait en 1558 le recensement de ceux qu'il avoit soumis, de gré ou de force, il s'en trouva jusqu'à quatre-vingt mille dans la seule Jurisdiction de Santiago, qui païoit tribut au Roi Catholique. Ces succès n'empêcherent pas que ce Gouverneur n'encourût la disgrâce de celui du Chili, de qui il dépendoit, & qui en 1561 envoya D. Gregorio Castañeda pour le relever. Zurita refusa de quitter la Place, mais il la défendit mal; il fut défait & envoié Prisonnier au Pérou. Les affaires de la Province n'en allerent pas mieux, surtout après que Castañeda eut fait démolir la Ville de Londres. Il fallut en 1563 y renvoyer D. François d'Aguires, qui rétablit assez bien toutes choses; mais à qui on ne donna pas le tems de jouir du fruit de ses travaux, aiant été bientôt rappelé au Pérou. Il paroît que c'est alors que le Tucuman fut déclaré relever immédiatement des Vicerois du Pérou, & du ressort de l'Audience royale des Charcas.

J'ai dit que cette Province est séparée de celles du Paraguay & de Rio de la Plata, qui n'en firent assez long-tems qu'une seule, par le Chaco, qui n'est point soumis, & qui entre néanmoins si nécessairement dans cette Histoire, que je ne puis me dispenser de le bien faire connoître, & de donner une idée générale de ses Habitans. J'ai déjà remarqué que le P. Loçano

 1573.

Moovement
dans le Tucuman.

Etendue &
situation du
Chaco.

1573.

donne à ce País une étendue, qui borne les Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms; mais sauf le droit de ces deux Provinces, de celle du Tucuman, & même de celle des Charcas, qui peuvent avoir aussi des prétentions sur ce que cet Auteur comprend sous le nom de Chaco, & qui ne reconnoissent point de limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître.

Quoi qu'il en soit, voici ce que l'Historien, que je viens de citer, nous apprend de ce grand País. Le nom de *Chaco* ne paroît pas ancien, & il n'en est pas même fait mention sous ce nom dans la Vie de S. François Solano (1), Religieux de l'Ordre de S. François, qui a parcouru ce País d'un bout à l'autre, pour y répandre la lumière de l'Evangile. Mais dans la Langue Quitchoane, qui est la Langue naturelle du Pérou, on appelle *Chacu*, ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette Partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses, par le moien des battues; & on a donné le même nom au País dont nous parlons, parceque quand François Pizarre se fut rendu maître d'une grande partie de l'Empire Péruvien, un très grand nombre de ses Habitans s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît qu'on n'a compris d'abord sous ce nom, que le

(1) Canonisé en 1725.

Pais qui est renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco Mayo, & la Riviere rouge, & qu'on l'a étendu plus loin dans la suite, à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens, qui s'y étoient réfugiés pour défendre leur liberté contre les Espagnols.

1573.

Tous ceux, qui ont parlé du Chaco, s'accordent à nous le représenter comme un des plus beaux Pais du Monde; mais cela n'est exactement vrai, que de la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence vûe de Cordoue, & s'étend en tournant l'Occident au Nord jusqu'à la nouvelle Ville de Santa Cruz de la Sierra, forme de ce côté-la une barriere si bien gardée, surtout dans ce qu'on appelle *la Cordilliere des Chiriguanes*, qu'il est inaccessible par tous ces endroits. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, que l'air y est toujours d'une sérénité qu'aucun nuage n'altere, & que rien n'y borne la vûe. Mais les vents y sont si impétueux, que souvent ils enlèvent les Cavaliers de dessus leurs chevaux, & que pour y respirer à son aise, il faut chercher un abri. La fraieur, que pourroit causer la vûe des précipices qui les séparent, seroit seule capable de faire tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous ses pieds, n'en cachotent la profondeur.

Qualité du Pais, & ses Montagnes.

On ne sauroit guere douter que ces Montagnes, qui sont une des Branches de la grande Cordilliere, ne renferment quel-
Des Mines & des Rivieres.

1573.

ques Mines : on y en a même découvert depuis peu ; mais on ne nous a point encore instruits de ce qu'elles contiennent. Cependant la tradition constante du Pérou, est que les *Chicas* & les *Orejones*, qui habitoient autrefois dans ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se font réfugiés, les uns dans le Chaco, & les autres dans l'île qui est au milieu du Lac des Xarayez, comme je l'ai déjà dit, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, Capitale du Pérou, avant l'arrivée des Espagnols dans cet Empire. Il sort aussi de ces Montagnes un grand nombre de Rivieres, dont les plus principales, pour la plupart, sont fort saines, & qui contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco ; sans compter celles qui coulent au Nord, comme le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui se déchargent dans le *Mamoré*, avec lequel j'ai observé qu'elles entrent dans le *Mañon*. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco, sont le *Pilco Mayo*, *Rio Salado* & *Rio Vermejo*.

Le Pilco Mayo.

Le Pilco Mayo est la plus grande des Rivieres du Chaco, & suffiroit seul pour l'enrichir, s'il étoit toujours navigable ; mais en bien des endroits il n'a pas assez d'eau, & en d'autres il en a trop. Il sort des Montagnes qui séparent le Potosi du Pérou ; & on prétend qu'une petite Riviere, nommée *Tarapaya*, que le Pilco Mayo reçoit assez près de sa source, & qui arrose le Potosi, lui porte une assez grande quantité d'argent, qu'on ne sauroit en retirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vase. Des Mineurs ont supputé, dit-on, qu'en cinquante-six ans,

depuis l'année 1545 jusqu'en 1601, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il passe aussi, par la même voie dans le Pilco Mayo tant de vivans, que pendant plusieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Le Pilco Mayo, au sortir des *Plaines de Manso*, qu'il traverse, se sépare en deux bras, qui sont navigables pour d'assez gros bateaux, & dont le plus septentrional a ses eaux presque salées; aussi trouve-t-on beaucoup de salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à l'entrée du Pilco Mayo dans le Chaco que l'on commence à y trouver des Poissons; mais on y trouve aussi beaucoup de Caymans.

Les deux bras de cette Riviere se déchargent dans le Paraguay; l'un y entre un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, & l'autre un peu au-dessus de l'Assomption, qui par-là se trouve dans une Ile dont la largeur moyenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingts. Elle est assez basse, & par conséquent marécageuse jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies les deux bras sont confondus; car alors ils s'enflent si fort, qu'ils se réunissent, & même avec Rio Vermejo, & qu'après qu'ils sont rentrés dans leur lit, il reste plusieurs Lagunes dans le terrain qu'ils ont couvert, qui ne tarissent jamais. Garcilasso de la Vega dit que le nom de Pilco Mayo, ou *Pilco Mayu*, signifie en Langue Quitchoane, *Riviere des Moineaux*, & que l'*Araquay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, veut dire

1573.

en langue Guaranie, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, & pas s'engager dans les Lagunes qui y communiquent, & forment une espece de Labyrinthe, d'où il ne seroit pas facile de se tirer.

Rio Salado. Rio Salado entre dans le Chaco, sous le nom de *Riviere du Passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on n'y navige point sans danger. Arrivé à l'endroit où étoit la Ville d'Esteco, il change son premier nom en celui de *Rio de Valbuena*, & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, pendant environ quarante lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qui diminue à mesure qu'il reçoit d'autres Rivières. On attribue cette couleur au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere entre au sortir de sa source. Elle ne commence à porter le nom de Riviere salée, qu'à la hauteur de Santiago, & on ne nous a point appris ce qui le lui a fait donner. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & se joignant avec une petite Riviere, qu'on a nommée *Saladillo*, elle forme une Île, qui fait comme un arc, dont le Fleuve fait la corde, & cette courbure porte le nom de *Rio de Coronda*.

Rio Vermejo. Rio Vermejo traverse le Chaco du Nord-Ouest au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. Je n'ai trouvé nulle part pourquoi on a donné à cette Riviere celui de Riviere vermeille, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd dans Rio de

de la Plata, sous celui de *Rio Grande*. Son cours est si tranquille, que partout on pourroit presque aussi aisément la remonter que la descendre, surtout quand il souffle un petit vent du Midi, qui s'y leve tous les matins vers les neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. D'ailleurs tous les bords sont charmans; elle est fort poissonneuse, & l'on attribue beaucoup de vertus à ses eaux: car on prétend qu'elles sont souveraines contre la Gravelle, la Pierre, tous les maux d'urine, la Colique, la Goute, l'Hydropisie, & les indigestions. Elle tire, dit-on, la plus part de ses vertus, d'une herbe qui est fort commune sur ses bords, & que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On assure encore que ceux, qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse, sans en avoir les rides, & sans être sujets à aucune maladie.

Il faut apparemment rabattre quelque chose de tout cela; mais la tradition constante des Espagnols est que de tous les Soldats qui, sous les ordres de D. Martin de Ledesma Valderanna, Gouverneur du Tucuman, travaillèrent depuis l'année 1628 jusqu'en 1635, à bâtir la Ville de *Santiago de Guadalcazar*, aucun ne mourut, ni même ne fut malade, quoique le seul remûment des terres fût capable de causer des maladies. On dit encore que D. Estevan de Urizar, qui en 1710 & 1711 entra, comme nous le verrons dans la suite, avec des Troupes dans le Chaco, & y côtoïa long-tems la Riviere rouge, qui de ce côté-là porte le nom de *Rio Grande*, y étant ar-

1573.

rivé fort indisposé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il recouvra une santé parfaite, & en jouit sans aucune altération pendant ces deux Campagnes, quoiqu'il ne s'y fût nullement ménagé. C'est dans une Lagune, que forme cette Riviere sous le nom de *Rio Grande*, que l'on a pêché les perles dont j'ai parlé dans le premier Livre de cette Histoire.

Autres Rivieres du Chaco.

La plûpart des autres Rivieres du Chaco ont quelque chose de remarquable. Il y en a une dont les eaux sont vertes, & on l'appelle *Rio verde*. On ne sauroit dire d'où leur vient cette couleur, qui n'empêche point qu'elles ne soient fort saines, & agréables même à boire. Cette Riviere se décharge dans le Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords une Ville, qui portoit le nom de *Nueva Rioja*, mais elle n'a pas subsisté long-tems. Une autre Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere Chiriguane, & coule entre le Pilco Mayo & Rio Vermejo, mais que je ne trouve point marquée dans les Cartes, a ses eaux fort salées. Quelques-unes rentrent dans le sein de la Terre, comme je l'ai déjà dit de celles du Tucuman.

Climat & fertilité du Chaco.

Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne font plus, d'une partie du Chaco, qu'une vaste Mer; & que toute l'année il y reste quantité de Lagunes, qui se trouvent remplies de Poissons. Ces inondations sont surtout si grandes à la dé-

Charge des Rivieres, qui tombent dans le Paraguay & dans Rio de la Plata, & souvent si subites, que les Habitans sont obligés de s'embarquer dans des Pirogues, ou de monter au haut des arbres, & d'y rester jusqu'à ce que les eaux se retirent, où qu'ils trouvent quelque autre moien de se mettre en sûreté.

Mais ces inconvéniens sont bien compensés par les avantages qu'on retire de ces grandes crues d'eau; car à-peine sont-elles passées, que les Plainnes du Chaco sont comme de grands parterres, qui, considérées du haut des Montagnes, forment un coup d'œil, que rien n'égle peut-être dans la Nature. Que seroit-ce, si ce beau Pais étoit habité par des Peuples industrieux, qui travaillassent à corriger ce qu'il a de plus incommode, & fussent tirer partie des avantages que la Nature y présente? Mais ceux du Chaco se contentent de remuer un peu la terre, quand elle est découverte; & il est vrai, qu'indépendamment même de ce léger travail, elle leur fournit de grandes ressources pour la vie; car elle produit d'excellens fruits en abondance, & la chasse seule avec la pêche suffiroit pour leur subsistance.

Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qu'on trouve dans les creux des Arbres, qui sont comme autant de réservoirs d'une eau très claire, & très bonne à boire. Les chaleurs devroient naturellement y être excessives, d'autant plus que la température de l'air y

Des Forêts
& de la température de l'air, & des arbres.

1573.

tient beaucoup du chaud & du sec ; mais le vent de Sud , qui y souffle régulièrement tous les jours , le rafraîchit beaucoup. Dans les Parties méridionales il fait quelquefois des froids très durs & très piquans. Les Arbres que nous avons en Europe y sont assez rares ; mais on y en voit qui valent bien ce que nous avons de meilleur en ce genre.

Le long d'une petite Riviere , appelée *Sintz* , il y a des Cedres , qui surpassent en hauteur tous ceux que nous connoissons ; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar , qui n'a pas subsisté long-tems , il y en a des Forêts entieres , dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le *Quinaquina* y est fort commun : c'est un grand Arbre , dont le bois est rouge , de bonne odeur , & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une feve plus grosse que celle des autres Arbres de cette espece , fort dure & médicinale. On y voit des Forêts entieres de Palmiers , de dix , de huit , & de douze lieues de long. Le cœur de ces Arbres , cuit avec la moelle , est d'un très bon goût. Ceux qui croissent le long du *Pilco Mayo* , sont aussi hauts que les plus grands Cedres. *Le Rival* est un Arbre tout hérissé d'épines assez larges & fort dures. Ses feuilles mâchées passent pour être souveraines contre tous les maux des yeux ; son fruit est doux & agréable. Il y a deux especes de *Gayac* , dont la plus estimée est ce que les Espagnols nomment *Palo santo*.

Des simples.

Le nombre des Simples , qu'on a trouvés dans le Chaco , est infini ; & le Pere Loçano

ne craint point d'avancer qu'on y a découvert des spécifiques contre tous les maux. On pourroit peut-être dire sans exagération la même chose de tous les Pais habités & habitables; car quelle difficulté y auroit-il à croire que l'Auteur de la Nature n'a refusé à aucun Climat les remedes simples & naturels, qui y sont nécessaires? Ne voïons-nous point partout les Animaux, conduits par le seul instinct, y avoir recours dans leurs besoins, & en user avec plus de succès que nous; & il en est de même des Indiens, comme si cet instinct, qui conduit si bien les Brutes, dans toutes les parties du Monde, venoit au secours des Hommes qui n'ont point la ressource de l'art, ou que la nécessité les rendit plus attentifs à étudier la Nature, sur laquelle l'art doit toujours fonder ses principes & ses regles. Enfin, on fait au Chaco du pain & de très bonnes boissons de plusieurs graines & autres fruits de la terre: mais les Indiens en abusent souvent pour en faire des boissons fortes, qui les jettent dans tous les excès, que l'ivrognerie entraîne avec elle.

Les Lions du Chaco ont le poil rouge & fort long. Ils sont assez doux, & même si timides, qu'ils ont peur & s'enfuient quand ils entendent un Chien aboier, & qu'ils se laissent prendre quand ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre. Les Tigres y sont de la même grandeur & pour le moins aussi féroces que ceux du Tucuman; mais ils perdent toute leur force, quand ils sont blessés au rable, dans la région des reins. Du reste, ils sont aussi bons chasseurs dans l'eau que

Des Animaux.

1573.

sur terre. Il y a dans cette Province des Sangliers de deux couleurs, de gris & de noirs. Les Lievres, les Cerfs, les Autruches, les Loups marins, y sont comme dans les Provinces voisines. Les Chevres noires & les rouges y sont les mêmes que dans le Tucuman; on n'en voit de blanches, que le long du Pilco Mayo. On y compte six especes d'Oies, & on y trouve des Oiseaux de toutes les sortes.

Ce que les Espagnols appellent la grand-Bête est l'*Anta* ou *Danta*, dont j'ai déjà parlé; & il paroît, par ce que le Pere Loçano en dit, que celui du Chaco est un peu différent de celui dont j'ai donné la description d'après le Pere de Montoya. Cet Animal, dit l'Historien du Chaco, a le poil châtain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les lèvres d'un Veau, les pieds de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau une trompe, qu'il allonge quand il est en colere; sa queue est courte, ses jambes déliées, ses dents sont pointues; il a deux estomacs, dont l'un lui sert de magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri, & des pierres de Bezoar qu'on estime des meilleures qui viennent de l'Amérique. Sa peau, durcie au Soleil & passée en buffe, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de son pied gauche de devant a la même vertu, que celle qu'on attribue à celle de l'Elan, ou Orignal du Canada, & il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, ou de quelqu'autre ma-

ladie semblable, à laquelle il est sujet. Enfin on assure que quand il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui à user du même remede.

1573.

Le *Guanaco*, ou *Huanaco*, connu en Angleterre sous le nom de *Wanotra*, qu'apparemment d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent, est commun au Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. L'Indien, qui le premier le fit connoître aux Espagnols, fut, dit-on, massacré par ses Compatriotes. Je ne fais s'il a peuplé en Angleterre, où, en 1723, on en porta une couple qui avoit été achetée à Buenos Ayres. Cet Animal est une espece de petit Chameau; son unique défaut est sa salive, qu'il jette sur le Chasseur, & qui lui donne la galle. On ne le voit presque jamais qu'en troupe, si ce n'est peut-être dans les Pais déserts; & quand il paît dans une campagne, il y en a toujours un qui est en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres, par une espece de hennissement, de l'approche des Chasseurs; alors tous se réfugient dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premières avec leurs Petits. La chair du Guanaco est blanche, d'un assez bon goût, mais un peu seche.

Du Guanaco
ou Huanaco.

Les autres Animaux, qu'on trouve dans le Chaco, sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas differer de la Bête puante du Canada: le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc; les Indiens sont fort friands de sa chair, aussi-bien que de celle de la Lou-

Autres Ani-
maux.

1573.

tre, qui est fort commune dans ce Pais, & a le poil très fin : l'*Iguana* qui ressemble beaucoup à l'*Iguana* de l'île Espagnole : le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison ; c'est une écaille très dure, sur laquelle il se replie tout entier. Il a la figure d'un Porc, & avec ses pattes & son museau il se creuse un trou en terre de trois à quatre pieds de diamètre, où il se tapit ; des écailles de dessous son ventre il sort un poil fort long & fort épais, & sa chair a un fumet assez désagréable au goût. On dit que quand il pleut il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie ; & qu'il reste ensuite tout un jour dans cette posture, en attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie ; mais qu'aussi-tôt que le Daim y a fourré son museau, il se trouve pris, sans pouvoir respirer, & que quelque effort qu'il fasse pour se dégager, il n'en peut venir à bout ; de sorte qu'il est bientôt étouffé, & sert de pâture au *Quinquinchon*. Des Anglois présenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi de la grande Bretagne.

Il y en a une autre espece, qu'on appelle au Paraguay *Tatou*, & au Tucuman *Mulica*, ou *Bulica*, dont on dit que, quand il est retiré dans sa coque, il est rond comme une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a point de poil, & sa chair ne differe en rien de celle du Cochon de lait : il s'en trouve aussi au Bresil & dans l'île de la Grenade. Enfin dans les Vallées qui séparent les Montagnes

par où l'on entre dans le Chaco, il y a une
 espece de Moutons, qu'on appelle *Llamaez*,
 & qu'on prendroit pour de petits Cha-
 meaux, s'ils avoient une bosse. Les Indiens
 s'en servent comme de Bêtes de charge;
 mais leur pas est si lent, qu'il est impossi-
 ble de leur faire faire plus de trois lieues par
 jour; & si la lassitude les oblige de se cou-
 cher, ils se laisseroient plutôt tuer, que de
 se lever avec leur charge.

1573.

Quelques Auteurs ont avancé que le Cha-
 co ne produit aucun Animal venimeux,
 cependant on y en a trouvé un assez grand
 nombre; mais on ne manque nulle part de
 contrepoison contre leur venin. Les plus
 souverains sont l'herbe de Vipere, & le
 Contrayerva mâle & femelle. Le Pere Lo-
 çano croit que l'herbe de Vipere est le *Trif-
 sago* de Dioscoride; les autres sont le *Col-
 millo de Vibora*, ou le *Solimon de la Tioffa*,
 la feuille de Tabac, l'épi & le tuyau du
 Maiz, l'os de la jambe d'une Vache, grillé,
 & appliqué sur la plaie. Pour rendre ce
 dernier Antidote plus efficace, on lave l'os
 avec du vin & du lait, & on le laisse sur la
 plaie jusqu'à ce qu'il s'en détache, ce qui
 arrive quand il n'y reste plus de venin.

Des Animaux
venimeux.

Il seroit étonnant que dans un si beau
 Pais il n'y eût point d'Abeilles. Toutes les
 Forêts en sont pleines, & dans plusieurs il
 n'y a presque pas un seul Arbre d'une cer-
 taine grosseur, qui ne renferme une Ruche.
 Il est vrai que les Guêpes font une cruelle
 guerre à ces précieuses Mouches; mais cela
 n'empêche point que le Chaco ne puisse four-
 nir du Miel & de la Cire à une grande par-

Des Abeilles.

1573.

tie de l'Amérique, & il n'y en a nulle part ailleurs que l'on sache, d'une plus excellente qualité. On ne nous dit rien des Oiseaux du Chaco, qui sont apparemment les mêmes que dans les Provinces voisines. Le silence des Historiens sur leur chant donne lieu de croire que dans cette Province, non plus que dans tout le reste du nouveau Monde, ils ne charment point autant les oreilles par leurs ramages, que les yeux par la vivacité & la variété de leur plumage.

Du nombre
des Habitans
du Chaco.

A juger par le nombre des Nations du Chaco, dont le Pere Loçano nous a donné la liste, on s'imagineroit qu'il n'y a point au Monde de Pais plus peuplé, & il l'est en effet plus qu'aucun de ceux qui l'entourent; mais il s'en faut beaucoup qu'il le soit autant qu'il devrait l'être, vû la douceur de son climat, & la fertilité de son terroir. Chacune des Nations qui l'habitent, ne pouvant, l'une portant l'autre, peupler trois ou quatre Bourgades raisonnables; ce qui n'est pas après tout aussi étrange qu'on le croiroit. Car bien des expériences nous ont appris, que les Pais les plus favorisés de la Nature ne sont pas toujours ceux où les Hommes multiplient davantage; ce qui vient sans doute de ce que la facilité d'y vivre sans presque aucun travail, y rend les Hommes plus paresseux, moins prévoians, plus indépendans, & par une conséquence nécessaire, plus vicieux; d'où il arrive encore que vivant au gré de leurs passions, & ne pouvant souffrir aucun frein, ils deviennent barbares & sauvages, n'ont entr'eux aucune société, & donnent dans les plus

grands excès de la débauche, surtout dans l'ivrognerie, d'où naissent les querelles & les guerres souvent interminables, qui font périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître. Aussi les voit-on diminuer de la manière la plus sensible.

D'ailleurs une Tradition, assez récente encore dans cette partie de l'Amérique méridionale, nous apprend que les maladies épidémiques causées par la corruption de l'air dans des Régions voisines du Chaco, & surtout dans le Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans, qui se sont réfugiés dans cette Province, où ils ont porté la contagion, qui n'y avoit presque point encore pénétré. Nous avons vû que la crainte des Espagnols obligea un grand nombre de Péruviens d'abandonner leur Patrie; & le Chaco a profité plus qu'aucun autre País de la nécessité, où ils étoient d'aller chercher ailleurs des retraites pour s'y mettre à l'abri des poursuites de ces Conquérans. Mais ces transmigrations n'ont pu se faire sans perdre beaucoup de monde; & une vie errante, telle qu'a dû être long-tems celle de ces Fugitifs, avant que de se fixer, n'étoit pas bien favorable à leur multiplication.

Rien ne fait mieux sentir le mélange des Nations, dont le Chaco est peuplé, que la différence de leurs caractères & de leurs usages. Elles ne laissent pourtant pas de se ressembler en bien des choses, & c'est le fruit des rapports nécessaires qu'elles ont entr'elles, & de ce qu'elles ont été contraintes de se réunir souvent pour défendre

1573.

Deux Nations singulieres du Chaco.

1573.

leur liberté, principalement contre les Espagnols, qui les environnent de toutes parts, & à qui la beauté de leur Pais, & l'envie de se délivrer de si fâcheux Voisins, font continuellement faire de grands efforts pour s'en rendre les Maîtres. Je ne ferai connoître, qu'à mesure que l'occasion se présentera, ce qui les distingue les uns des autres; mais je n'ai pas cru devoir me dispenser de rapporter ici ce que le Pere Loçano nous apprend de deux de ces Nations, qui ont quelque chose de si singulier, que je n'aurois jamais osé en faire mention, sur tout autre témoignage que celui de ce Missionnaire, qui après avoir avoué qu'il ne les a point vûes, ajoûte qu'il a eu toutes les preuves, qu'on pourroit souhaiter de la vérité du récit qu'on lui en a fait.

La premiere est celle des *Collus* ou *Colluges*, & en Langue Quitchoane *Suripchaquins*, ce qui signifie pieds d'Autruche. On les a ainsi nommés, parcequ'ils n'ont point de molet aux jambes, & qu'à leurs talons près, leurs pieds ressemblent à ceux des Autruches. Leur taille est presque gigantesque, & il n'est point de Cheval qui puisse les atteindre à la course. Ils sont fort belliqueux; & sans autres armes que la lance, ils ont presque entièrement détruit la Nation des *Palomas*, autrefois très nombreuse. La seconde n'a rien de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des *Colluges*. Ce que le Pere Loçano en a écrit, est copié sur une Lettre du Pere Gaspar Oso-rio, dont nous rapporterons dans la suite le glorieux martyre, & qui a prêché l'Evangile

à ces Indiens : voici ce qu'il en a écrit au
Pere François Truxillo , son Provincial.

1573.

Il ne les nomme pas , & il se contente de dire qu'il les a rencontrés sur la petite Riviere de Tarija , assez près de l'endroit , où avoit été bâtie la Ville de Guadalcazar , dont j'ai parlé. Après avoir dit qu'en levant le bras , autant qu'il lui étoit possible , il n'avoit pu atteindre à la tête de ces Indiens , il ajoute que ce qui l'avoit encore surpris davantage , étoit la délicatesse & la richesse de leur Langue , la beauté de leur caractère , leur politesse , la vivacité & la pénétration de leur esprit. Dans une autre Lettre , que ce saint Martyr écrivit peu de tems avant sa mort au Pere Mutio Vitelleschi , son Général , il paroît regretter beaucoup qu'on n'ait pas mieux traité une Nation si estimable par sa valeur , sa politesse , sa bonne conduite & sa modestie , & qu'on n'ait pas commencé par lui faire goûter les maximes de notre sainte Religion , avant que de lui imposer un joug , qu'on lui rendoit de jour en jour plus pesant. Je reviens aux autres Peuples du Chaco.

Généralement parlant , ils sont d'une taille avantageuse , & on en a trouvé , dit-on , qui avoient plus de sept pieds de haut. Ils ont les traits du visage fort différens des nôtres ; & les couleurs , dont ils se peignent , achevent de leur donner un air qui effraie d'abord. Aussi prétendent-ils par-là intimider leurs Ennemis. Un Capitaine Espagnol , qui avoit servi avec réputation en Europe , ayant été commandé pour marcher contre des Indiens du Chaco , qui n'étoient pas

Des Peuples
du Chaco en
général.

3573.

fort éloignés de Santafé, fut si épouvanté à leur aspect, qu'il tomba en foiblesse. La plupart vont tout nus, & n'ayant absolument sur eux qu'une ceinture de corde, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs; mais dans les Fêtes publiques ils portent sur la tête des bonnets de ces mêmes plumes. Lorsqu'il fait grand froid ils se couvrent d'une espèce de cape de peaux assez bien passées, & ornées de figures en couleurs. Parmi quelques Nations, les Femmes ne sont pas plus couvertes que les Hommes.

Les défauts communs à tous ces Peuples, sont la férocité, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie; tous ont de la vivacité, mais l'esprit fort bouché sur tout ce qui ne tombe pas sous les sens. Ils n'ont, à proprement parler, aucune forme de Gouvernement; cependant ils ont des Caciques dans chaque Bourgade, mais ces Chefs n'ont d'autorité qu'autant qu'ils savent se faire estimer. Plusieurs sont errans, n'ont aucune demeure fixe, & portent avec eux tous leurs meubles, qui consistent en une natte, un Hamach & une Calebasse. Les Cabannes de ceux qui vivent dans des Bourgades, ne sont, parmi plusieurs Nations, que de méchantes Huttes de branches d'arbres, & couvertes de paille, ou plutôt d'herbes. Il paroît que les plus voisins du Tucumant sont plus vêtus & mieux logés.

Leur boisson favorite est le *Chica*, dont j'ai parlé; ils s'assemblent pour en boire, pour danser & pour chanter; ce qu'ils font jusqu'à ce que tout le monde soit ivre. Alors on se querelle, on n'est pas long-tems sans en

venir aux coups, & il est rare que la Fête finisse sans qu'il en coûte la vie à quelques-uns, ou du moins sans effusion de sang. Souvent on profite de ces occasions pour se venger de ses Ennemis. Les Femmes boivent aussi quelquefois jusqu'à perdre la raison; mais pour l'ordinaire, quand elles se trouvent dans ces Assemblées, dès que les têtes commencent à s'échauffer, elles se retirent, & emportent avec elles toutes les armes, autant qu'il leur est possible. Il faut peu de chose pour allumer une guerre entre ces Nations; mais la haine, qu'elles portent aux Espagnols, les réunit aisément contre cet Ennemi commun, avec qui elles ne se reconcilient jamais sincèrement.

Presque tous ces Indiens sont Anthropophages, n'ont d'autre occupation, que la guerre & le pillage, & se sont rendus formidables à leurs Voisins par l'acharnement qu'ils font paroître, quand ils sont obligés de se battre en Plaine, & plus encore par les stratagèmes qu'ils imaginent, pour surprendre particulièrement les Espagnols. Par exemple, s'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'est rien qu'ils n'emploient pour endormir, ou pour écarter ceux à qui elle appartient. Ils épieront, pendant des années entières, le moment de les surprendre sans s'exposer: ils ont toujours des Espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, & se traînent, s'il le faut, sur leurs coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. Des Espagnols se sont imaginé, que par une vertu magique ils prenoient la forme d'un Animal domestique, pour exami-

1573.

ner ce qui se passoit chez eux, & tous n'aient point à se battre contr'eux à armes égales, quand ils les ont surpris, parcequ'alors le désespoir les rend furieux. On a même vû des Femmes vendre bien cher leurs vies à des Soldats les mieux armés.

Leurs armes. Leurs armes ne sont point différentes de celles des autres Indiens de ce Continent; **Comment ils traitent leurs Prisonniers.** ce sont l'arc, la fleche, le macana, & une espece de lance ou javelot d'un bois très dur, bien travaillé, & qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force, quoiqu'il soit très pesant, car il est de la longueur de quinze palmes & assez gros. Sa pointe est de corne de Cerf, avec une languette crochue, qui fait qu'on ne peut la retirer de la plaie sans l'aggrandir considérablement. Il est attaché à une corde, par le moien de laquelle on le retire dès qu'il a frappé son coup, de sorte qu'il faut se laisser prendre, quand on en est percé, ou se déchirer dans l'instant la partie blessée pour se dégager. Ordinairement, dès que ces Barbares ont fait un Prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de poisson, puis ils lui arrachent la peau de la tête, la gardent comme un monument de leur victoire, & en font parade dans leurs Fêtes.

Leur adresse à monter à cheval. Ils sont habiles & hardis Cavaliers; & les Espagnols ne sont pas à se repentir d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du Continent. Ces Indiens les arrêtent à la course, & sautent dessus indifféremment par les côtés & par la croupe, sans autre avantage que de s'appuier sur leurs javelots pour s'élançer. Ils ne se servent point d'étriers,

& avec un simple licou ils manient leurs chevaux comme ils veulent, & les font voler de maniere que l'Espagnol le mieux monté ne sauroit les suivre. Comme la plupart sont toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure, & le Pere Loçano assure avoir vû la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit sur le crane un demi doigt d'épaisseur.

Les Femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine & les bras, comme font les Moresques en Afrique & en Espagne : les Mores piquent même leurs Filles dès qu'elles sont nées; & parmi quelques Nations elles arrachent à tous leurs Enfans le poil dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au haut de la tête. Toutes ces Femmes sont très robustes, elles enfantent fort aisément; & dès qu'elles sont délivrées, vont se baigner & laver leurs Enfans dans la Riviere, ou dans la plus prochaine Lagune. Leurs Maris les traitent durement, peut-être parcequ'elles sont jalouses, & de leur côté elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfans. Les Morts sont enterrés au lieu même où ils ont expiré; on plante un javelot sur la fosse, & on y attache le crâne d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol, quand on peut en avoir. Ensuite on abandonne la place; on évite même d'y passer jusqu'à ce que le Défunt soit totalement oublié.

Le plus grand obstacle que les Espagnols aient rencontré à réduire le Chaco sous leur Empire, & les Missionnaires pour y planter la Foi, est venu des *Chiriguones*. Les sentimens sont fort partagés sur l'origine de

15736

Différens
usages de ces
Peuples.

Origines des
Chiriguones.

1573.

cette Nation. Le P. del Techo (1) & le P. Pierre Fernandez (2) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Guzman, qu'ils descendent de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia à son retour du Pérou, & qui craignant que les Portugais du Bresil ne voulussent venger sa mort, se refugierent dans cette partie des Montagnes du Pérou, qu'on appelle la *Cordilliere Chiriguone*. Le Pere Fernandez ajoûte qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille : mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité me paroît supérieure à celle de Guzman, dit que l'Inca Yupangui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguones, déjà établis dans ces Montagnes, où ils étoient fort décriés pour leur cruauté, & avoient la réputation d'être très braves; & il ajoûte que l'expédition de l'Inca ne réussit point. D'autre part, il est certain qu'ils n'ont point d'autre langue que celle des Guaranis; ainsi on ne peut se dispenser de les regarder comme une Colonie de cette Nation, qui en a fondé tant d'autres au Paraguay & au Bresil, où leur langue se parle, ou du moins s'entend partout.

Leur animosité contre les Espagnols.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols n'ont point d'Ennemis plus irréconciliables que les Chiriguones, qui sont répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, des Charcas, & du Chaco; & quoique dans ces derniers tems ils aient eu parmi eux des Alliés, qui les ont bien servis, ils ne peuvent jamais bien compter sur

(2) *Historia Paraquatiensis*. L. XI.

(1) *Relacion Historial de los Chiquitos*.

eux , qu'autant qu'ils feront en état de s'en faire craindre ; ce qui n'est pas aisé. On ne connoît point , dans toute cette partie de l'Amérique , de Nation plus fiere , qui ait le cœur plus dur , l'esprit plus inconstant , ni qui soit plus perfide. Si les Missionnaires n'ont pas encore perdu toute espérance de les gagner à Jesus-Christ , c'est qu'ils ne se croient pas permis de désespérer jamais des miséricordes du Seigneur.

Mais à en juger par leur caractère & par la principale raison qui les éloigne du Christianisme , je veux dire la défiance où ils sont des Espagnols , il ne faut rien moins qu'un miracle pour en faire de véritables & de constans Adorateurs du vrai Dieu. Car , en premier lieu , ils sont persuadés qu'ils ne se feroient pas plutôt déclarés Chrétiens , qu'ils deviendroient les Esclaves des Espagnols. La suite de cette Histoire fera connoître , & par les tentatives inutiles qu'on a faites pour les réduire sous le joug de Jesus-Christ , & par ce qui les a fait échouer , qu'ils sont dans le cas de ceux dont parle le Sauveur du Monde , quand il ordonnoit à ses Apôtres de secouer la poussiere de leurs pieds en sortant de chez eux.

Le Pere Ignace Chomé, Jésuite Valon (1), qui les a vûs de plus près que personne , & qui a porté la longanimité à leur égard aussi loin que peut faire un Ministre du Seigneur , s'entretenant un jour avec un de ces Infidèles , & lui disant tout ce qu'un zele éclairé peut inspirer pour engager un Idolâtre

(1) Voiez sa Lettre au XXIV Volume des Lettres édifiantes & curieuses , page 374.

Leur opposi-
tion au Chris-
tianisme.

1573.

dans la voie du salut; ce Barbare, après l'avoir écouté fort tranquillement, lui dit :

» Tu te donnes bien des peines inutiles,
 » nous avons (en lui montrant son poing)
 » le cœur plus dur que cela. Tu te trompes,
 » répliqua le Missionnaire, votre cœur est
 » comme un rocher : ni plus, ni moins,
 » répartit le Chiriguone, mais en même-
 » tems nous sommes plus rusés que tu ne
 » penses. Il n'est point d'Homme, quel-
 » que fin qu'il soit, que nous ne trompions,
 » où il faut qu'il soit bien sur ses gardes ;
 » & c'est, ajoûte le Pere Chomé, cette
 » mauvaise subtilité, qui met un des plus
 » grands obstacles à leur conversion. Ils
 » sont, continue-t-il, naturellement gais,
 » pleins de feu, enclins à la plaisanterie,
 » & leurs bons mots ont du sel; lâches pour
 » l'ordinaire, quand ils trouvent de la résis-
 » tance, mais fiers jusqu'à l'insolence,
 » quand ils s'apperçoivent qu'on les craint.

Expédition
malheureuse
contr'eux.

Toutes les forces du Tucuman ne pour-
 roient pas les réduire, & ils le savent bien :
 aussi ont-ils fait impunément bien des ra-
 vages dans cette Province, & le malheu-
 reux succès d'une Expédition que D. Fran-
 çois de Toledé, Viceroy du Pérou, tenta
 en 1572 pour les soumettre, a beaucoup
 servi à les rendre encore plus insolens. On
 eut beau dire à ce Seigneur, pour le dé-
 tourner de cette entreprise, qu'assurément
 il ne s'en tireroit pas à son honneur, il n'é-
 couta personne, & s'étant engagé avec
 trop de confiance dans leurs Montagnes,
 il fut arrêté partout, eut bien de la peine
 à se sauver fort en désordre, & fut obligé

d'abandonner ses bagages , pour assurer sa retraite.

1573.

Il paroît que les Chiriguones n'ont ordinairement qu'une Femme ; mais souvent parmi les Prisonnières qu'ils font en guerre , ils choisissent les plus jeunes Filles pour leur servir de Concubines , & les menent partout avec eux. Ce qu'ils ont de plus singulier , c'est que d'un jour à l'autre ils ne sont plus les mêmes Hommes : aujourd'hui pleins de raison & d'un très bon commerce , & demain pires que les Tigres de leurs Forêts. Pour l'ordinaire il n'est rien qu'on n'obtienne d'eux , quand on les prend par l'intérêt ; au lieu que quand ils n'ont rien à espérer , tout Homme est leur Ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées parmi eux aussi loin qu'elles peuvent aller parmi des Barbares ; & faut-il être surpris que les grandes vérités du Christianisme fassent si peu d'impression sur eux , que quand on leur parle du feu de l'Enfer , ils répondent froidement qu'ils trouveront bien le moïen de l'éteindre.

En suivant la Riviere rouge , & tirant vers l'Orient , on trouve plusieurs Nations assez pacifiques , qui n'attaquent jamais personne , & qui se réunissent pour leur défense commune , dès qu'une seule est attaquée. Un Auteur (1) Espagnol dit qu'on croit que ces Peuples avoient reçu le Baptême peu de tems après l'arrivée des premiers Espagnols dans ces Provinces , mais qu'en aiant été vexés , ils se sont éloignés ; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Chris-

Quelques autres Nations du Chaco plus pacifiques.

(1). Xarque. Liv. 3. Ch. 28.

1573.

tianisme, & surtout la Priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent de tems en tems; qu'ils cultivent la terre & nourrissent des Bestiaux. En 1710, D. Estevan de Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conservent l'original comme une sauve-garde contre les entreprises des Espagnols sur leur liberté. Une des conditions de ce Traité étoit qu'on leur donneroit un Missionnaire; mais il y survint des difficultés dont on ne nous a point instruits, & qui ne permirent pas de la remplir. Ces Indiens sont d'ailleurs d'un très bon naturel, & reçoivent les Etrangers qui passent chez eux avec beaucoup de cordialité: c'est tout ce que j'en ai pu apprendre. Le Docteur Xarque ne les nomme point

Premiere tentative des Espagnols sur le Chaco.

Dom André Hurtado de Mendoza, Marquis de Cañette, Viceroy du Pérou, est le premier qui ait formé le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille; il y envoya en 1556 le Capitaine André Manso, dont j'ai parlé, & qui avoit servi avec honneur dans les guerres du Pérou.

Mort funeste d'André Manso.

Cet Officier s'avança, sans trouver aucun obstacle, jusqu'à de grandes Plainnes, qui sont entre le Pilco Mayo & la Riviere rouge; & il y travailloit à bâtir une Ville, lorsque croiant n'avoir rien à craindre des Naturels du Pais, une nuit que lui & tous ses Soldats dormoient profondément, sans avoir pris la précaution de poser des Sentinelles aux avenues de leur Camp, des Chiriguones les massacrerent tous jusqu'au dernier; & depuis ce tems-là, le nom de Manso est resté aux Plainnes que ce Capitaine a rendues cé-

lebres par un si funeste accident. (1)

La Ville de Santafé, dont j'ai rapporté la fondation, fut d'abord regardée comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie sur le bord occidental de Rio de la Plata, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais aiant depuis changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites que le Pere Loçano donne de ce côté-là au Chaco. On en avoit bâti une autre, sous le nom de *la Conception*, sur le bord de la Riviere rouge, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de sa décharge dans Rio de la Plata; mais à-peine a-t-elle pu se soutenir pendant soixante ans, dans l'état de médiocrité où on l'avoit mise d'abord; & on n'en voit pas même aujourd'hui les ruines. Rien ne montre plus la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pas pu conserver cet Etablissement, qui leur ouvroit une si belle porte pour pénétrer bien avant dans le Chaco. Enfin on a bien de la peine aujourd'hui à marquer où étoit la Ville de Guadalcazar, dont j'ai parlé, & qu'il a fallu abandonner.

Le Pere Loçano nous apprend, que tandis que D. Martin de Ledesma travailloit à bâtir cette Ville, il ne put jamais pénétrer chez les *Chicas Orejones*, ni chez les *Churumacas*, qui étoient établis à l'Occident, dans des Vallées qui sont au bas de la Cordilliere, & si près de lui, qu'il voïoit les fumées de leurs Villages, lesquels n'étoient pas éloignés de plus de dix à douze lieues de son Camp, le Guide qu'il avoit pris

(1) Llanos de Manso.

1573.
Villes fon-
dées dans le
Chaco.

1573.

pour y conduire quelques-uns de ses Gens avec main-forte les aiant toujours égarés ; qu'un jour qu'il le convainquit de sa mauvaise foi , & qu'il la lui reprocha , cet Homme lui dit qu'il y alloit de sa vie , s'il conduisoit les Espagnols dans ces Villages :
 » mais pourquoi , lui demanda-t-il , ces
 » Gens-là ne veulent-ils pas qu'on aille
 » chez eux ? c'est , répondit le Guide , par-
 » cequ'ils craignent que si vous en sachiez
 » le chemin , vous ne les fassiez tous mou-
 » rir , comme vos Prédécesseurs ont fait
 » l'Inca , pour s'emparer de son Empire
 » & de ses Mines ». Il ajoûta que les Chicas Orejones dont il s'agissoit , étoient ceux que les Incas emploioient à faire valoir leurs Mines , & à s'assurer de la Cordilliere ; & qu'ayant appris la funeste mort du dernier de ces Empereurs , ils se réfugièrent chez les Churumacas , qui les reçurent très bien. Le Pere Loçano nous apprend encore que ces mêmes Chicas Orejones étoient les Descendans de ces Orejones nobles du Pérou , dont les Incas se servoient , quand ils vouloient faire des Conquêtes.

Cependant il n'est point douteux , & les Espagnols le comprennent mieux que jamais , que de la réduction du Chaco à l'obéissance des Rois Catholiques dépendent la sûreté & la tranquillité des Provinces qui en sont limitrophes : mais ils n'ont point été en état jusqu'ici de forcer les barrières , qui en rendent la conquête si difficile. L'espérance , que n'ont point encore perdue les Prédicateurs de l'Evangile , qu'à force d'ar-
 roser

roser ce Pais de leur sang, ils y feront adorer le vrai Dieu, est la seule ressource des Espagnols : le zele de ces Missionnaires ne se refroidit point ; mais le Seigneur n'a peut-être laissé jusqu'à présent ces Nations ennemies au milieu de tant d'Eglises Chrétiennes, où il est servi en esprit & en vérité, que comme il laissa autrefois dans la Terre promise les Philistins jusqu'au regne de David, pour servir sa justice contre ceux qui abusoient de sa bonté, & pour éprouver ceux qui lui étoient fideles.

Les Espagnols comptent beaucoup sur une Prophétie de Saint François Solano, laquelle, disent-ils, a déjà eu une bonne partie de son accomplissement. C'est une tradition constante parmi eux, que ce Saint a prédit la destruction de la Ville d'Esteco, la découverte de nouvelles Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel, & la conversion du Chaco. Or Esteco ne subsiste plus ; on a trouvé de nouvelles Mines entre Salta & Jujuy, dont il paroît néanmoins qu'on n'a encore rien tiré, peut-être faute d'Ouvriers : les deux autres parties de la Prophétie sont encore dans les secrets de la Providence. Mais pour espérer avec fondement que le Chaco se range sous les loix de l'Evangile, il faudroit que les Espagnols voulussent bien user modérément d'une grace, que les Rois Catholiques leur avoient accordée, & dont l'abus, que toute la puissance de ces Princes n'a pu encore arrêter, a fait périr ou désertir quantité de nouveaux Chrétiens, & opposé un obstacle invincible à la conver-

Prophétie
de S. François Solano

1573.

1573.

tion d'une infinité d'Infideles. C'est ce qu'il est nécessaire d'expliquer avant que de reprendre le fil de cette Histoire.

Des Départemens ou des Commandes.

De tous les Indiens soumis aux Espagnols, de quelque maniere qu'ils l'aient été, on avoit composé des *Départemens*, ou *Commandes*, & on les donnoit à des Particuliers pour un certain nombre d'années, plus ou moins, suivant le rang ou les services des Personnes à qui on les accordoit. Le tems expiré, ils retournoient au Domaine, & le Gouverneur de la Province, en vertu du pouvoir qu'il en avoit reçu du Roi, emploioit les Indiens, dont ces Départemens étoient composés, aux travaux publics, quand il en étoit besoin, ou les distribuoit à d'autres Particuliers, de sorte que chacun profitoit à son tour de ce bénéfice. Le Commandataire n'avoit aucune Jurisdiction sur ses Indiens, qui ne lui devoient que deux mois par an de leur travail, & sur ce qu'ils pouvoient gagner pendant les dix autres mois, un tribut de cinq pieces de huit, dont ceux qui avoient cinquante ans accomplis, & ceux qui n'en avoient pas dix-huit, étoient exempts. Le cinquieme de ce tribut devoit être donné au Curé de la Paroisse, pour sa subsistance & son entretien. Il étoit aussi ordonné aux Commandataires de pourvoir à tous les besoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fussent instruits de la Religion, de les bien traiter, & de les gouverner comme des Enfants, parcequ'ils le font en bien des choses toute leur vie.

Mais parceque Charles V avoit bien pré-

vu que ces Réglemens ne suffiroient pas pour mettre les Indiens à l'abri de la véxation de ceux à qui on les confieroit, il avoit voulu qu'il y eût des Officiers préposés pour écouter leurs plaintes & leur rendre justice, avec pouvoir de priver de leurs Départemens quiconque se trouveroit en avoir abusé. Mais les précautions les plus sages, & les Loix les plus séveres, sont une barriere bien foible contre la cupidité, surtout quand l'éloignement du Souverain, & la facilité de gagner ceux qui sont chargés de l'exécution de ses ordres, flattent les Coupables de l'impunité; & il n'est que trop vrai, que sur cela, comme sur bien d'autres choses, jamais il n'y eut de Loix plus sages, ni qui aient été plus mal observées.

Chacun auroit pourtant trouvé son avantage à s'en tenir à ce qui avoit été réglé. Les Indiens auroient été civilisés, & se seroient affectionnés à des Maîtres, qui leur auroient servi de Peres; le Roi y auroit gagné des Sujets fideles, qui n'auroient pas été moins utiles aux Commandataires qu'à l'Etat, & on en verra dans la suite des preuves qui ne souffrent point replique; l'Eglise y auroit acquis des Enfans dociles; & ce n'est point trop donner à la conjecture, que d'avancer que toute cette partie de l'Amérique seroit aujourd'hui Chrétienne, si tous ceux, qui avoient quelque pouvoir sur les Habitans, eussent concouru avec les Missionnaires, pour leur faire goûter les maximes de l'Evangile. Mais de la maniere, dont on les a traités, il n'est pas étonnant que le plus grand nombre de ceux, qui avoient em-

1573.

brassé le Christianisme, y aient renoncé, parcequ'on ne leur donnoit ni le tems ni les moiens, d'en observer les préceptes, que le soin de les faire instruire étoit la chose du monde, dont la plûpart des Commandataires s'embarassoient le moins, & que ces Infideles ne pouvoient concilier cette conduite, ni les mauvais exemples qu'ils avoient souvent devant leurs yeux, avec ce qu'on leur disoit de la douceur & de la sainteté de l'Evangile. Aussi n'est-il pas étonnant que les uns ne soient demeurés sous le joug, que quand ils n'ont pu le secouer, & que les autres soient aujourd'hui les plus dangereux Ennemis des Espagnols.

Il est certain d'ailleurs que le service qu'on tire de ces Esclaves, car on les traite presque toujours comme s'ils l'étoient, a tellement accoutumé leurs Maîtres à la fainéantise, que quand par leur désertion, ou parceque ces Malheureux succombent sous le poids du travail, ils s'en trouvent privés, ils tombent dans une indigence, à laquelle ils ne sont point capables de remédier. Les exemples, qu'on en a devant les yeux, ne corrigent personne; l'abus des Commandes ne fait que croître, & a été porté aux plus grands excès, sans que les ordres précis & réitérés des Rois Catholiques en aient pu arrêter le cours. On s'est même fait de cette obéissance une espece de prescription; & il sera aisé de reconnoître par la suite de cette Histoire, que toutes les persécutions qu'ont essuiées les Jésuites du Paraguay, toutes les calom-

nies qu'on a répandues contr'eux, & tous les préjugés qu'elles ont laissés dans l'esprit de tant de personnes, n'ont point eu d'autre source que leur fermeté à ne point consentir à ce qu'on donnât la moindre attaque au privilége, que les Indiens dont ils sont chargés ont obtenu des Rois d'Espagne, de ne pouvoir être compris dans les Départemens, ni soumis au service personnel des Espagnols.

1573.

Fin du troisieme Livre.



HISTOIRE

DU

PARAGUAY.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

RÉTABLISSEMENT du Port de Buenos Ayres. Situation & Description de la Ville. De son Climat & des Saisons. Fertilité de son Territoire. Missions de Saint François Solano & du Pere Louis de Bolaños au Paraguay. Etat de la Religion dans ces Provinces après leur départ. Les Jésuites sont appelés au Tucuman. Il en arrive trois à Salta & de-là à Esteco. De quelle maniere ils sont reçus à Santiago. Leurs premiers travaux dans cette Ville. Leurs Missions parmi les Indiens. Trois autres Jésuites arrivent du Bresil. Leurs aventures. Justice divine contre un Profanateur. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Ils arrivent à Cordoue, d'où deux retournent au Bresil. Travaux des Peres de Ortega & Barsena à Cordoue & aux environs. Le Ciel les tire d'une grande extrémité par un Miracle. Trois Jésuites à l'Assomption, & comment ils y sont reçus. Fruits de leurs travaux. Les Peres de Ortega & Filds dans

la Province de Guayra. Des Habitans de cette Province. Leur Religion. Différens usages de ces Indiens. De leurs Médecins & des présages. Description de la Province de Guayra. Des pierres qu'on y a trouvées. Autres particularités de ce País. Ce qui a dépeuplé cette Province. Les Peres Filds & de Ortega retournent à l'Assomption, que la peste désoloit. Le Pere de Ortega entreprend la conversion d'une Bourgade Indienne. Il court un grand risque. On donne une Maison aux Jésuites à Villarica. Révolte des Calchaquis. Le Pere Barsena tire le Gouverneur du Tucuman d'un fort mauvais pas. Caractere des Calchaquis ; en quelle disposition les Missionnaires les laissent. Caracteres des Lulles. Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile. Projet d'une Mission parmi les Frontones. Quel en fut le succès. On travaille avec plus de succès à Saint-Jean de Corientès. Nouveaux Missionnaires au Paraguay. Mission projetée parmi les Omaguacas : quelle étoit cette Nation. Jujuy rétabli pour la troisieme fois. Les Peres Barsena & Lorençana remontent le Paraguay. Le Pere Romero à l'Assomption. Fondation du College de cette Ville. Etat de la Religion dans la Province de Guayra. Succès du Pere de Monroy parmi les Omaguacas : belle action de ce Missionnaire. Il fait la paix avec ces Indiens : elle est sur le point d'être rompue. Conversion de toute la Nation. Mort & conversion du dernier Prince de la Maison des Incas. Mort de deux Missionnaires. Avanture du Pere de Ortega. Eta-

blissement des Jésuites à Cordoue. Missionnaires aux Diaguites. Ils y courent un grand risque. Religion de ces Indiens : conversions nombreuses. Indiscrétion d'un Officier Espagnol, & ce qui en arrive. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Règlement entre les Jésuites, pour la manière dont on devoit prêcher l'Évangile au Paraguay. Projet du Visiteur, trouvé impraticable. Le Pere de Ortega dans les Prisons du saint Office au Pérou. Il est justifié de ce dont on l'accusoit, par son Accusateur même. Il est chargé de la conversion des Chiriguanes, & n'y réussit pas. Sa mort. Tentative des Peres de Saint François auprès des Chiriguans, & quel en fut le succès.

1580-81. **L**ES fréquens naufrages des Vaisseaux d'Espagne, faute d'avoir un Port assuré à Rio de la Plata, firent enfin ouvrir les yeux sur la nécessité d'y pourvoir; & comme il n'y avoit pas à choisir, la résolution fut prise de rétablir celui de Buenos Ayres, & de ne rien épargner pour y mettre les Habitans en sûreté contre les Indiens des environs. Cela étoit devenu plus facile depuis les nouveaux Etablissemens, qu'on avoit faits dans les Provinces de Rio de la Plata & du Tucuman, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'Hommes, pour tenir les Barbares en respect; & il y a bien de l'apparence que l'Adelantade Dom Jean Ortiz de Zaraté, avoit sur cela des ordres exprès de Philippe II : il est certain qu'il

moins qu'il avoit amené avec lui des Troupes, & apporté beaucoup de munitions. Il est vrai que les Indiens ne se furent pas plutôt apperçus qu'on y travailloit, qu'ils se mirent en devoir de s'y opposer; mais l'Adelantade envoya contre eux Jean de Garay, qui après les avoir bien battus en plusieurs rencontres, les obligea de se tenir tranquilles. La Ville fut rebâtie au même endroit où Dom Pedre de Mendoza l'avoit placée; mais son premier nom de *Notre-Dame*, fut changé en celui de *la Trinité de Buenos Ayrès*.

Elle est restée long-tems dans un état, qui annonçoit bien la pauvreté de la Province, dont elle est comme la clé & le centre du Commerce qui s'y fait. J'ai déjà remarqué qu'elle est située sur le bord occidental de Rio de la Plata, environ à deux cens milles du Cap de Sainte-Marie, sur un terrain un peu élevé, qui avance dans le Fleuve au Nord par les trente-quatre degrés, quatre minutes, seize secondes, de Latitude australe, selon le Pere Feuillé; & selon les dernières Observations, par les trente-cinq degrés, trente minutes. La Ville est assez grande, & séparée par un Ruisseau, de la Forteresse, où le Gouverneur loge; mais elle a été long-tems composée de différens Quartiers, entre lesquels il y avoit des Plaines & des Vergers. Les Maisons, bâties pour la plûpart de terre, n'avoient qu'un étage; de sorte qu'on n'appercevoit la Ville, que quand on en étoit fort proche: ces Maisons étoient des quartiers longs, qui n'avoient qu'une fenêtre.

Situation & Description de cette Ville.

1580-81.

& plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte; mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir, il y a environ quarante ou cinquante ans, pour bâtir l'Eglise du Collège, s'avisa de faire des Briques & des Carreaux, & apprit aux Habitans à en faire, aussi-bien que de la Chaux; & depuis on a bâti les Maisons de pierres & de briques; il y en a même aujourd'hui plusieurs à deux étages.

Deux autres Freres Jésuites, dont l'un étoit bon Architecte, & l'autre bon Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du College, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale; & on prétend que ces Edifices pourroient figurer dans les meilleures Villes d'Espagne. Le Magistrat les avoit aussi engagés à bâtir une Hôtel de Ville; mais l'ayant voulu avoir trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & il fallut discontinuer l'ouvrage. Cependant la Ville avoit déjà bien changé de face, & il n'est pas étonnant que les Voïageurs, qui l'ont vue dans ces dernières années, en donnent une idée bien plus avantageuse, que n'ont fait ceux qui les avoient précédés.

On y comptoit dès-lors seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient des Negres, des Métis & des Mulâtres; les premiers, dont le nombre surpasse beaucoup celui des autres, sont ceux qui font vivre les Espagnols, lesquels croient qu'il est au-dessous d'eux de travailler comme des Manœuvres. Ceux mêmes, qui sont nou-

veilement débarqués d'Espagne, veulent vivre en Gentilshommes, mettent sur eux tout ce qu'ils ont apporté, & l'on n'en trouve pas un seul, qui veuille être Domestique. Il n'est guere plus aisé de tirer du service des Indiens libres, qui vont & viennent dans la Ville & dans les Habitations de la Campagne; & cette aversion, qu'ils ont pour le travail, vient de ce qu'on les en a excédés, lorsqu'ils étoient assujettis au service personnel, & compris dans les Commandes. Il y en a, près de Buenos Ayres, quelques Bourgades, dont les Habitans sont en Commandes: leur Paroisse est à une des extrémités de la Ville, qui n'en a point d'autres pour les Espagnols, que la Cathédrale.

1580-81.

On a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroissemens à cette Ville, & nous aurons dans la suite occasion d'en parler. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Ville florissante; & elle le deviendra sans doute à mesure que le Paraguay, dont elle est le seul Port, se peuplera, & que ses Habitans s'adonneront au travail. L'Hiver y commence au mois de Juin, le Printems au mois de Septembre, l'Été en Décembre, l'Automne en Mars, & ces quatre saisons y sont fort réglées. En Hiver les pluies y sont abondantes, & accompagnées d'éclairs & de tonnerres si terribles, qu'on ne s'y accoutume point. L'ardeur du Soleil pendant l'Été est temperée par de petites Brises, qui se levent régulièrement entre huit

[De son climat & des saisons.

1580-82.

& neuf heures du matin. Un tiers de la Ville a vue sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure; le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & il paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. Le Poisson y est fort abondant, & on y pêche sur-tout beaucoup de ceux que les Espagnols nomment *Pesche Reyès*, espece de Gradeau, fort commun sur les Côtes du Chili.

Fertilité de
son Territoi-
re.

La fertilité du Terroir des environs de ce Port répond à la bonté de l'air qu'on y respire, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des Arbres, qui y viendroient fort bien; mais on n'est pas obligé d'en aller chercher bien loin, les Iles, dont le Fleuve est couvert en cet endroit, étant fort bien boisées. Le seul Arbre fruitier qu'on y trouve, est le Pêcher, dont les Pêches sont excellentes. Cet Arbre est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches pour les faire servir à différens usages. La Vigne n'y a pas encore réussi, parcequ'on n'est point encore venu à bout de la garantir d'une espece de Fourmis, qui se jettent dessus dès qu'elle commence à pousser, & la rongent jusqu'à la racine (1).

Prédications
de S. François
Solano, & du
P. Louis de
Bolaños.

Ce qui a long-tems manqué le plus, non-seulement à Buenos Ayres, mais encore à

(1) Cette Description parlée; elle est imprimée de Buenos Ayres est tirée en François avec l'Ouvrage de M. Muratori des Lettres du Pere Cavanaugh, dont j'ai déjà dit Christianesimo felice.

tout ce que nous comprenons ordinaire-
 ment sous le nom de Paraguay, étoient
 les secours spirituels, tant pour maintenir
 les anciens Chrétiens dans l'exercice réglé
 de leur Religion, que pour y attirer les
 Infidèles. Nous avons vu que l'Empereur
 Charles V n'avoit rien plus expressement
 recommandé aux Gouverneurs qu'il y en-
 voioit, que d'y mener des Ecclésiastiques
 & des Religieux, & de leur donner toutes
 les facilités nécessaires pour remplir les
 devoirs de leur Ministère. Philippe II, son
 Fils & son Successeur au Trône d'Espagne,
 en usa de même; & les Missionnaires, dont
 les premiers étoient de l'Ordre de Saint
 François, ne négligerent rien pour répon-
 dre à la confiance, que leur témoignoient
 ces deux grands Princes: ils baptiserent un
 assez grand nombre d'Indiens; mais les
 fréquentes révoltes de ces Peuples, qu'on
 ne ménageoit pas toujours assez, & les
 troubles domestiques dont cette Colonie
 fut presque toujours agitée pendant plus
 de soixante ans, traverserent beaucoup les
 progrès de la Foi.

Le Tucuman fut plus heureux d'abord;
 à-peine les Espagnols avoient commencé
 à s'y établir, qu'on songea au Pérou à y
 envoyer des Missionnaires, & on ne fut
 pas long-tems à y voir entrer Saint Fran-
 çois Solano, avec une troupe de Reli-
 gieux de son Ordre. Il le parcourut d'un
 bout à l'autre, pénétra fort avant dans le
 Chaco, & sema partout le grain de la pa-
 role, avec le succès qu'on devoit natu-
 rellement attendre d'un Saint, qui ne met-
 toit point de bornes à son zèle, que Dieu

1580-82.

avoit revêtu du don des Miracles, & que l'éminence de ses vertus faisoit regarder, autant que les merveilles qu'il opéroit, comme quelque chose de plus qu'un Homme. Mais aiant bientôt été rappelé au Pérou par ses Supérieurs, sa Mission ne fut que comme une de ces nuées passageres, qui fertilisent pour quelque tems les Campagnes les plus arides sur lesquelles elles se déchargent, & les laissent ensuite retomber dans leur premiere stérilité. Le Pere Louis de Bolaños, un de ses Disciples, & qui est mort aussi en odeur de sainteté, avoit fondé parmi les Guaranis du Paraguay une Chrétienté fervente: il la gouverna long-tems; il traduisit même dans leur Langue un Catechisme, dont je ferai obligé de parler beaucoup dans la suite; mais son grand âge & ses infirmités aiant aussi fait juger à propos à ses Supérieurs de le rappeler, le petit Troupeau, qu'il avoit réuni, & auquel il ne put apparemment laisser aucun Pasteur de son Ordre, tomba quelques années après entre les mains des Jésuites, & a été comme le germe de ces florissantes Eglises du Parana & de l'Uruguay, dont nous ne tarderons pas à voir les heureux commencemens. Le Serviteur de Dieu en apprit la nouvelle peu de tems avant sa mort avec une joie, qui lui fit oublier le regret qu'il avoit eu d'avoir été obligé d'abandonner ses chers Enfans, qu'il avoit engendrés à Jesus-Christ.

Etat de la Religion au Paraguay après leur départ.

A ce petit Troupeau près, qui se soutenoit avec peine, la Religion Chrétienne étoit, dans ces Provinces, ce qui avoit le

plus de besoin d'un puissant secours. Le Clergé séculier, uniquement occupé auprès des Espagnols, & en très petit nombre, ne suffisoit pas au travail, dont il étoit surchargé; les Réguliers, en plus petit nombre encore, ne pouvoient pas cultiver tous les Indiens qui étoient en Commande, & se donnoient assez inutilement bien de la peine pour leur faire goûter une Religion, contre laquelle la dureté de leurs Maîtres, & les mauvais exemples qu'ils avoient souvent devant les yeux, ne pouvoient que les prévenir. Enfin les Evêques du Paraguay & du Tucuman se trouvoient réduits à la triste nécessité de faire au Roi Catholique & à son Conseil des Indes de fréquentes & fortes représentations, pour en obtenir des Ouvriers, qui les aidassent à remplir leurs obligations.

Le Tucuman sur-tout en étoit fort dépourvu; des Villes entières y étoient sans un seul Prêtre; les Enfans n'étoient point instruits, & souvent il ne se trouvoit personne pour administrer les Mourans. Dom François Victoria, de l'Ordre de Saint Dominique, Evêque de cette Province (1), & qui gouvernoit cette Eglise depuis dix ans, n'y avoit pas même trouvé, en y arrivant, un seul Ecclésiastique, ni presque aucun Religieux, qui pût se faire entendre aux

Les Jésuites
sont appelés
au Tucuman.

(1) L'érection de l'Evêché du Tucuman est du 10 de Mai 1570. Dom François Victoria en a été le quatrième Evêque, il fut préconisé à Rome le 13 de Janvier 1578.

Le P. del Techo dit cependant qu'il en fut le premier Evêque, ce qui donne quelque lieu de juger que ses trois Prédécesseurs n'ont pas pris possession de leur Siège.

1580-82.

Indiens, & il se voioit, à son grand regret, forcé de renoncer à la conversion des Infideles. On commençoit alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique; ils étoient même depuis plus de trente ans au Bresil, que le Pere Joseph Anchieta remplissoit de l'odeur de sa sainteté & de l'éclat de ses miracles. Ils s'étoient depuis peu établis au Pérou; ils avoient déjà fait dans ces deux Roiaumes un nombre infini de conversions; & on disoit hautement par-tout, que cette nouvelle Religion, dont le Fondateur étoit né dans le tems que Christophe Colomb commençoit à découvrir le nouveau Monde, avoit reçu du Ciel une Mission spéciale & une grace particuliere, pour y établir le Roiaume de Jesus-Christ.

C'est ce qui fit prendre à l'Evêque du Tucuman la résolution d'appeller dans son Diocèse le plus qu'il pourroit de ces Religieux, quoi qu'il lui en dût coûter. Il écrivit pour cela en même tems au Pere Anchieta, & au Pere Jean Atienza, tous deux Provinciaux de leur Compagnie, le premier au Bresil, & le second au Pérou, & les conjura par les entrailles de Jesus-Christ, de ne point lui refuser les secours qu'il leur demandoit. L'un & l'autre furent aussi sensibles, qu'ils le devoient être, à la triste situation où se trouvoit ce Prélat, & à la confiance dont il les honoroit. Le Pere Atienza, qui étoit le plus proche, & le plus à portée de le secourir promptement, manda sur le champ au Pere François Angulo, & au Pere Alphonse Barlena, qui travailloient dans la Province

des Charcas, où le premier exerçoit même l'emploi de Commissaire du Saint-Office, de se rendre incessamment au Tucuman, avec un Frere, nommé Jean Villegas, pour leur servir de Catéchiste.

Ils obéirent sans differer, & arriverent en 1586 à Salta, où l'on n'avoit point encore vu un seul Prêtre depuis quatre ans que cette Ville étoit bâtie, & où ils furent reçus comme des Anges venus du Ciel. Les Habitans, les plus libertins mêmes, n'avoient point encore étouffé les remors de leur conscience, dont les cris redoublerent à la vue de ces Hommes Apostoliques, & plus encore quand ils les eurent entendus; tous se confesserent, & personne ne s'abstint de participer aux divins Mysteres, dont la privation étoit la cause principale de leur libertinage. Les Peres ne furent pas moins contents des Indiens, dont ils entendoient passablement la Langue, & ils regretterent beaucoup de ne pouvoir pas se fixer où il y avoit tant de quoi exercer leur zele, & une si grande apparence de le faire avec un fruit durable. Mais on les attendoit à Santiago, & ils prirent, pour s'y rendre, la route d'Esteco, qui en étoit éloigné de cinquante lieues, & où ils trouverent les mêmes besoins, & les mêmes dispositions à profiter de leur présence, tant de la part des Espagnols, que de celle des Indiens, dont plusieurs avoient été baptisés par Saint François Solano. Ils n'y purent rester qu'un mois, parcequ'ils y reçurent une Lettre de l'Evêque, qui les obligea d'en partir sur le champ pour Santiago.

 1586.

 Il en arrive
trois à Salta.

1586.

Ils eurent du moins la consolation de laisser les anciens & les nouveaux Chrétiens dans les plus favorables dispositions par rapport à leur salut.

De quelle
maniere ils
sont reçus à
Santiago.

Dom Jean Ramirès de Velasco, Gouverneur du Tucuman, ne les attendoit pas avec moins d'impatience, que D. François Victoria : dès qu'il fut qu'ils étoient sur le point d'arriver, il monta à cheval avec la Noblesse & les Officiers des Troupes pour aller au-devant d'eux ; & à leur entrée dans la Ville ils trouverent sur leur passage les rues semées de fleurs, & des Arcs de triomphe de distance en distance. L'Evêque, qui avoit ordonné de solennelles actions de grâces pour leur heureuse arrivée, après les avoir embrassés tendrement, les larmes aux yeux, les voyant prosternés à ses piés, pour recevoir sa Bénédiction, les releva, les conduisit processionnellement à sa Cathedre, les y complimenta en des termes, qui firent beaucoup souffrir leur modestie, entonna lui-même le *Te Deum*, qui fut chanté par le Clergé, & les mena ensuite chez lui, où il voulut qu'ils logeassent. Les Hommes Apostoliques trouvent quelquefois de ces occasions, où le grand Maître, qui les envoie, veut qu'ils soient reçus comme ses Ministres ; mais il leur en ménage bien plus souvent, qui leur font connoître qu'ils sont ses Disciples, & qui leur rappellent l'entrée triomphante de ce divin Sauveur à Jérusalem, suivie bientôt après de toutes les ignominies de sa Passion. Ces Peres & leurs Successeurs se sont bien trouvés de n'avoir point perdu de vue ce divin modele.

On comptoit alors cinq cens Familles à Santiago ; tout son Territoire étoit peuplé d'Indiens ; & les Campagnes voisines, qui sont fort belles, se couvroient tous les jours de nouvelles Habitations Espagnoles. Cependant l'Evêque n'avoit actuellement que cinq Ecclésiastiques & quelques Religieux, sur qui il pût compter ; il prenoit pour lui le travail le plus pénible ; mais il succomboit souvent sous le poids. Les nouveaux Missionnaires trouverent donc une ample matiere à leur zele ; ils s'y livrerent avec ardeur : mais ils crurent devoir commencer par les Domestiques de la Foi, dont l'exemple pouvoit contribuer beaucoup, ou apporter un grand obstacle, au succès de leurs travaux parmi les Néophytes & les Infidèles, pour lesquels ils se croioient spécialement envoiés. Ils partagerent tout leur tems entre la Prédication, les Confessions, la visite des Malades, & les entretiens particuliers ; ils prenoient sur leur repos celui qu'ils devoient à leurs exercices de piété. On les écouta avec respect, on s'adressa à eux avec confiance, & ils trouverent par-tout des cœurs dociles. La Ville changea bientôt de face, & la nuit comme le jour les Rues & les Maisons retentissoient de Cantiques spirituels. L'Evêque ne se ménageoit pas plus qu'eux, & la joie dont il avoit le cœur comblé, le soutenoit seule parmi tant de fatigues.

Les Indiens eurent ensuite leur tour ; le Pere Angulo parloit fort bien la Langue Quitchoane, qui avoit cours parmi eux ; le Pere Barsena avoit appris celle qui leur

1586.

Leurs premiers travaux dans cette Ville.

Leurs Missions parmi les Indiens.

1586.

étoit propre, de sorte qu'ils étoient en état de se faire entendre à tous. La vénération & la confiance, dont les Espagnols leur donnoient les marques les plus sinceres, prévenoient en leur faveur les Naturels du Pais, qui accouroient en foule pour se faire instruire, & ils s'étonnoient eux-mêmes qu'ils pussent suffire à tant d'occupations. Au bout de quelque tems le Pere Angulo souhaita que le Pere Barsena retourât à Esteco, pour y accompagner un Ecclésiastique, qui venoit d'être nommé à la Cure de cette Ville, & pour commencer une Mission parmi les Indiens du District, divisés en cinquante Hameaux, assez éloignés les uns des autres, & séparés par des Montagnes, & des Marais, qui en rendoient la communication fort difficile.

Un Moine apostat & vagabond y avoit paru peu de tems auparavant; & quoiqu'il ne sût pas un mot de la Langue qu'on y parloit, il avoit baptisé un assez grand nombre d'Indiens, qui se trouvoient Chrétiens sans savoir ce que c'étoit que le Christianisme, & prophanoient la sainteté du Caractere qu'on leur avoit conféré, en continuant de pratiquer toutes leurs anciennes superstitions, & de vivre au gré de leurs passions brutales. Le Missionnaire crut leur devoir ses premiers soins; & pendant neuf mois, qu'il emploia à parcourir ces Hameaux avec le Frere Villegas, non-seulement il en fit de véritables Fideles, mais il augmenta encore leur nombre de six à sept mille Néophytes bien instruits & bien fervents. Il se promettoit bien de

pouffer ses conquêtes spirituelles plus loin, lorsqu'il fut appelé à Santiago par l'Evêque, qui vouloit l'envoier à Cordoue avec le Pere Angulo.

1587.

Leurs succès dans cette Ville passerent encore leurs espérances & celles du Prélat. Ils firent ensuite plusieurs courses dans les Campagnes pour y annoncer Jesus-Christ aux Infideles, & ils en avoient déjà converti un grand nombre, lorsqu'ils eurent avis qu'il leur venoit un renfort, du Bresil. Ils retournerent aussitôt à Cordoue, pour y recevoir ces nouveaux Ouvriers, qui étoient en chemin pour s'y rendre, & qui y arriverent bientôt après eux. Ils étoient partis cinq du Bresil; & le Pere Leonard Arminio, Italien, étoit le Supérieur de la Troupe; les autres étoient les Peres Jean Salonio, natif de Valence en Espagne; Thomas Filds, Ecoissois; Etienne de Grao, & Emmanuel de Ortega, Portugais; ce dernier avoit fait son apprentissage de la vie Apostolique sous le Pere Anchieta.

Trois Jésuites arrivent du Bresil au Paraguay.

Ils avoient fait le voiage par Mer; & arrivés à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, ils se croioient hors de tous risques, lorsque leur Bâtiment fut attaqué par un Navire Anglois, qui s'en rendit aisément le Maître. Le Capitaine, à la vue de cinq Jésuites, s'emporta contr'eux d'une maniere indécente, & après les avoir chargés d'injures, les débarqua dans une Ile déserte, résolu de les y laisser mourir de faim. Il changea ensuite de pensée, & les fit revenir à son Bord, en disant qu'il vouloit les faire pendre à la grande Vergue. Ils trou-

Leurs aventures.

1587.

verent en arrivant qu'on avoit pillé tout leur bagage, & ils s'y étoient bien attendus; un moment après ils apperçurent un Anglois, qui mettoit sur le Pont des *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, se mettoit en devoir de les fouler aux piés.

Justice divine sur un Profanateur.

Le Pere de Ortega ne put souffrir cette impiété, il courut à l'Hérétique, & ne pouvant rien gagner sur lui par ses remontrances, il le prit par le pié pour l'écarter. Ce Malheureux, en se débattant, se cogna la tête contre une piece de bois, & se blessa assez légèrement; néanmoins à la vue du sang, qui couloit de sa blessure, l'Equipage entra en fureur, & dans le premier transport, jetta le Jésuite à la Mer: comme ce Pere savoit fort bien nager, il regagna aisément le Navire, & les Anglois l'aiderent à y remonter, pour lui faire, disoient-ils, souffrir un genre de mort plus cruel. Tandis qu'ils en délibéroient, le Sacrilege qu'ils vouloient venger, se mit à crier qu'il sentoit des douleurs très vives au pié qu'il avoit mis sur les *Agnus Dei*; on y apperçut en effet une apostume, & la gangrene y étoit déjà. On se hâta de lui couper la jambe; mais il étoit trop tard, la gangrene avoit déjà gagné la masse du sang, & le Malade expira le même jour. †

Providence de Dieu sur les Missionnaires.

Un châtiment de Dieu si visible faisit tous les Anglois de fraieur; on ne parla plus de faire mourir le Missionnaire, & le Navire appareilla pour gagner le Détroit de Magellan. Au bout de quelques jours, que les Jésuites passerent sans qu'on leur

†

la férieux avient que le Pere charles ne conte ce mirade, seroit puer qu'il y a toute fois peut être il y avait-il de la politique a ne pas le revoquer en doute. mais de bon sens lui expliquait assez le but de cette fable.

donnât rien à manger, le Capitaine les fit embarquer dans un petit Bateau, sans rames, sans voiles, & sans aucunes provisions, & leur dit d'aller où ils voudroient. Livrés ainsi à la merci des flots, ils ne voioient nulle apparence d'éviter, ou d'y être submergés, ou de mourir de faim : mais ils étoient sous la sauve-garde de celui qui commande aux Elémens; leur Bateau, conduit par une main invisible, alla, sans s'arrêter, surgir au Port de Buenos Ayres, où ils trouverent l'Evêque de l'Assomption, Dom Alfonse Guerra, de l'Ordre de Saint Dominique, qui y faisoit sa Visite; Buenos Ayres n'ayant point encore d'Evêque.

Ce Prélat n'omit rien pour les engager à le suivre dans la Capitale de son Diocèse, en leur faisant observer que la Langue Guaranie, qu'ils avoient apprise au Bresil, étant celle que les Indiens parloient plus communément au Paraguay, ils se trouveroient à leur arrivée en état de travailler au salut des Ames; mais ils opposerent à ces raisons & à ces instances les ordres précis de leur Provincial, qui les obligeoient de se rendre au Tucuman, & ils partirent pour Cordoue. Ce voiage est de six vingts lieues, à travers de grandes Plaines, où, du moins alors, on ne rencontroit personne. Comme cette route n'étoit pas encore bien connue, & très peu fréquentée, ils furent obligés de se servir des Voitures communes, qui étoient des Chariots couverts, tirés par des Bœufs, où il falloit charger toutes les provisions nécessaires, sur-tout de l'eau, parcequ'on n'en trouve

1587.
Ils arrivent
à Cordoue.

pas dans le chemin, qui soit potable.

1587.

Deux des
Peres retour-
nent au Bre-
sil.

Ils n'apprirent qu'en arrivant à Cordoue, qu'il y avoit au Tucuman des Religieux de leur Compagnie, & ce fut d'eux-mêmes, qu'ils l'apprirent; ce qui fit prendre au Pere Arminio le parti de n'aller pas plus loin. Il comprit que le Tucuman pouvoit bien plus aisément recevoir du Pérou des Missionnaires, que du Bresil, où d'ailleurs il y avoit de quoi occuper plus d'Ouvriers qu'on n'en pouvoit tirer du Portugal. Il fit encore observer au Pere Angulo, que ce mélange de Missionnaires Espagnols & Portugais pourroit bien n'être pas agréé dans les Cours de Madrid & de Lisbonne, quoiqu'alors ces deux Roiaumes eussent le même Souverain; & il déclara qu'il étoit résolu de retourner au Bresil: mais il ajoûta qu'il laissoit à ceux qui étoient venus avec lui, la liberté de le suivre ou de rester, & il n'y eut que le Pere de Grao, qui ne voulut point se séparer de lui. Les trois autres, à la vûe d'une abondante récolte, qui leur paroissoit fort près de sa maturité, crurent devoir attendre un ordre de leur Provincial pour retourner à leur ancienne Mission; & cet ordre ne vint point. Le Pere de Ortega resta à Cordoue, avec le Pere Barsena, & le Pere Angulo mena les deux autres avec lui à Santiago.

1588.

Travaux des
Peres de Or-
tega & Barse-
na à Cordoue
& aux envi-
rons.

Lorsque Dom Jérôme-Louis de Cabre-
ra fonda la Ville de Cordoue, on comptoit
quarante mille Indiens dans le district qu'il
lui assigna; mais ce nombre commença
bientôt à diminuer, & les Habitans de la
Ville ne pouvoient s'en prendre qu'à eux.

Ils

Ils n'avoient nullement ménagé ces Peuples, qui ne leur étoient soumis que par la crainte ; le chagrin, & l'excès du travail qu'ils en exigeoient, en avoient fait mourir plusieurs ; d'autres s'étoient éloignés, & on ne pouvoit pas beaucoup compter sur ceux qui restoient. Le moïen le plus court de les retenir, & de les engager à se faire instruire de nos saints Mysteres, étoit de les gagner par la douceur & par des présents ; mais la pauvreté des deux Religieux leur ôtoit cette dernière ressource, qui n'auroit pas même été nécessaire, si on n'avoit pas effarouché ces Infideles. La réputation de sainteté, qu'ils se firent bientôt, leurs bonnes manieres, leur charité & leur zele, y suppléerent avec le tems.

On avoit encore baptisé dans ce País plusieurs Infideles sans les instruire ; on vouloit paroître zélé pour la propagation de la Foi, tandis qu'on y mettoit les plus grands obstacles : les Missionnaires s'appliquerent d'abord à instruire les Néophytes de ce qu'on auroit dû leur apprendre d'abord, qu'il ne falloit pas juger de la Religion Chrétienne par la conduite de ceux qui en faisoient profession ; & ils y réussirent au-delà même de leur espérance : tous les environs de Cordoue furent en peu de tems peuplés de Catéchumenes & de véritables Chrétiens. Un seul Hiver avoit suffi pour opérer un si heureux changement, & les deux Missionnaires se disposerent à pousser plus loin leurs Conquêtes spirituelles. On eut beau leur représenter les dangers auxquels ils alloient s'exposer en par-

1588.

courant des Pais stériles , où ils auroient encore à essuier toute la fureur des Nations les plus intraitables qu'on eût encore connues dans ce Continent ; rien ne les arrêta , & le Ciel bénit leur courage : mais il fallut que , selon la promesse de Jesus-Christ , le Ciel autorisât leur Mission par des prodiges. Je n'en rapporterai qu'un seul sur la foi de deux Auteurs , qui l'ont appris par la notoriété publique (1).

Le Ciel les tire d'une grande extrémité , par un miracle.

Il y avoit déjà plusieurs jours , que les vivres leur manquoient , & ils étoient réduits à douze grains de Maiz par jour , sans aucune espérance humaine de recevoir aucun secours dans un si pressant besoin , lorsqu'ils auroient épuisé ce qui leur restoit. Le Pere Barsena , moins vigoureux que son Compagnon , alloit succomber , lorsqu'un soir , en sortant de la Priere , il ordonna au Pere de Ortega , comme son ancien , de dire la Messe , dès qu'il seroit minuit , & d'aller ensuite acheter des provisions dans une Habitation Espagnole , qui étoit à cinquante lieues de l'endroit où ils se trouvoient. Quelque étonnant que dût paroître un tel ordre à un Homme qui ne pouvoit presque plus se soutenir , il obéit sans répliquer , emprunta un Cheval , & ne fut pas plutôt monté dessus , qu'il lui sembla qu'il voloit ; il lui fallut franchir de hautes Montagnes , le Cheval y couroit comme dans la Plaine ; il rencontra plusieurs Troupes d'Indiens armés , qui pa-

(1) Le Pere del Techo, *Hist. Paraq.* Liv. 4. Ch. 30.
Le Pere Canot *Manuscrit.*

roissoient en vouloir à sa vie, & aucun n'osa l'arrêter.

1588.

Vers le midi il voulut faire reposer son Cheval, & s'endormit; à son réveil, animé par une vision céleste, ou si l'on veut, par un songe, qui lui rendit néanmoins toutes ses forces, il remonta à cheval, & peu de tems après il arriva chez l'Espagnol, aiant fait en moins d'onze heures, ce qu'aucun Homme n'auroit pu faire en plusieurs jours de marche, vû la difficulté du chemin. Il n'en dit rien au Maître de l'Habitation, lequel apprenant de lui le sujet, qui lui avoit fait entreprendre un si long & pénible voiage, fit aussitôt partir un Domestique avec des Indiens, pour porter au Pere Barsena tout ce dont le Missionnaire pourroit avoir besoin. Le Pere de Ortega suivit ce Convoi de près, & arriva chez le Pere Barsena, en aussi peu de tems qu'il en avoit mis pour se rendre à l'Habitation Espagnole. Le Convoi y mit douze jours; quoique ceux, qui le conduisoient fussent très bien montés, & eussent fait toute la diligence qui leur avoit été recommandée. †

Des Hommes, que le Ciel protegeoit d'une maniere si merveilleuse, & dont les succès dans l'exercice de leur Apostolat étoient un miracle plus grand encore, que celui que je viens de rapporter, pouvoient tout esperer du Dieu qu'ils servoient: mais dans le tems qu'ils ne se promettoient rien moins que d'étendre le Roïaume de Jesus-Christ jusqu'à l'extrémité du Continent, ils furent rappelés à Santiago par Dom

† Dans la carrière des miracles de N. S. J. C. que le ^{cor} par qui coure.
 main puisque Dieu étoit dans le gout d'en faire alors, il étoit
 bien plus court d'envoyer une manne abondante ^{sur} des gens pressés
 que de faire chevaucher le bon pere Ortega ^{sur} un pégase indien
~~et~~ ~~et~~ ~~et~~ puisque le convoi fut prêt de 12 jours en route.
 ignore d'ailleurs comment ils ont pu vivre jusqu'à cette époque
 avec 12 grains de blé par jour pour chaque individu.

1528.

François Victoria. Ce Prélat, instruit de ce qu'ils avoient déjà souffert, craignit de les perdre, s'il les abandonnoit à l'ardeur de leur zele ; & comme il avoit déclaré que si le Pere Barsena venoit à lui manquer, il se démettroit de son Evêché, il le nomma son Vicaire général, & le revêtit de ses pouvoirs, sans aucune limitation. Il envoya en même tems le Pere de Ortega, & les deux autres Jésuites qui étoient venus du Bresil avec lui, à des Indiens des environs de la Riviere rouge, lesquels lui paroissoient disposés à embrasser la Religion Chrétienne. Le Pere Barsena obtint la permission de les y conduire, & à la vûe d'une multitude innombrable d'Infideles qui s'y étoient réunis, l'esprit apostolique le saisit de telle sorte, que n'en ayant pu moderer la vivacité il tomba dans une défaillance dont on craignit les suites, & qu'il fallut le transporter à Santiago.

Trois Jésuites à l'Assomption, & comme ils y sont reçus.

Par sa retraite les trois Peres, qu'il avoit laissés sur la Riviere rouge, & qui avoient compté sur lui pour apprendre la langue des Indiens, au milieu desquels ils se trouvoient, furent fort embarrassés. Ils manderent à leur Supérieur que l'Evêque du Paraguay les pressoit de nouveau de se rendre auprès de lui, & que la connoissance, qu'ils avoient de la Langue Guaranie, les mettroit d'abord en état de travailler au salut des Ames. Le Pere Angulo trouva ces raisons fort bonnes, & leur manda qu'ils pouvoient partir pour l'Assomption ; ce qu'ils firent, dès qu'ils eurent reçu sa Lettre. Ils n'y trouverent point l'Evêque ;

mais un Pere de l'Ordre de Saint Dominique, qui faisoit l'Office de Grand Vicaire, & les Habitans, leur firent la même reception qui avoit été faite à Santiago aux Peres Angulo & Barsena, à leur premiere arrivée dans cette Ville.

1588.

Ils trouverent dans cette Province, à l'exception de quelques Guaranis qui avoient été sous la conduite des Peres de Saint François, autant d'ignorance de nos divins Mysteres, & des mœurs encore plus dépravées parmi les Indiens, mais les mêmes empressements à les entendre, & autant de docilité pour profiter de leurs discours, que dans le Tucuman. Les Espagnols leur parurent aussi dans les mêmes dispositions. Ils s'attachèrent en même tems aux uns & aux autres, & en moins de trois mois, on ne reconnoissoit plus ni les anciens ni les nouveaux Chrétiens. Ils tournerent ensuite leurs vûes vers les Guaranis orientaux; mais comme il ne convenoit point d'abandonner la Capitale, le Pere Salonio y resta, & les deux autres s'embarquerent pour remonter le Paraguay.

Après y avoir navigé quelque tems, ils débarquerent sur la droite, & firent à pied cent cinquante lieues avant que d'arriver aux premieres Bourgades des Guaranis de la Province de Guayra, à laquelle ces Indiens ont apparemment donné leur nom (1). Comme c'est dans cette Province, que nous verrons bientôt jeter les fondemens de cette République Chrétienne, qui sera désormais un des principaux objets de cette

Les Peres de Ortega & Filds dans la Province de Guayra.

Description de cette Province: de ses Habitans.

(1) Ces Indiens sont souvent nommés Guayranis.

1588.

Histoire, il est nécessaire de la bien connoître aussi-bien que ses Habitans. Les Guaranis, qui occupoient les bords de la Partie septentrionale du Parana, & qui n'étoient pas éloignés de ceux que Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca rencontra en allant de l'Île de Sainte-Catherine à l'Assomption, étoient aussi établis sur les Rivieres qui se déchargent dans ce Fleuve, & c'est ce qu'on appelloit le *Guayra*. Ils vivoient dans des Bourgades assez peuplées, dont les Caciques, tous indépendans les uns des autres, & dont la dignité étoit héréditaire, avoient par cette raison beaucoup d'autorité sur leurs Vassaux; quelquefois néanmoins de simples Particuliers, comme il arrive dans toutes les Nations plus guerrières que policées, parvenoient à ce rang par leur valeur & quelquefois même par un talent singulier qu'ils avoient de bien parler leur Langue, laquelle, suivant le Pere de Montoya, qui la savoit parfaitement, n'est inférieure en rien à aucune des plus belles que nous connoissons. Ceux donc, qui s'exprimoient mieux que le commun dans cette Langue, si avec cela ils avoient la réputation d'être braves, s'attachoient aisément un certain nombre de Familles, qui les reconnoissoient pour leurs Caciques; & leur postérité demouroit en possession de cette dignité, dont les droits les plus considérables étoient, que leurs Vassaux devoient cultiver leurs Terres, semer & recueillir leurs Grains, & leur livrer leurs Filles, quand ils les demandoient.

A la mort d'un Cacique, un de ses Fre-

res pouvoit épouser la Veuve, mais cela arrivoit rarement. En général ces Indiens n'approuvoient point ces Mariages entre les proches Parens; & ceux, qui ont embrassé le Christianisme, n'ont jamais épousé leurs Parentes, dans les degrés mêmes où l'Eglise accorde aisément les dispenses; & la pluralité des Femmes n'étoit permise parmi eux, qu'aux seuls Caciques. Quant à leur Religion, ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu; & s'ils témoignoient quelque vénération pour les ossemens de leurs Jongleurs, auxquels ils avoient vû faire pendant leur vie des choses qui leur paroissent surpasser les forces de la Nature, ils ne les regardoient pas comme des Divinités, quoique l'espece de Culte, qu'ils leur rendoient, ne fût pas fort différent de celui que les autres Nations rendent aux Idoles. Au reste ils n'offroient aucuns sacrifices à Dieu, & on n'a remarqué parmi eux aucun culte réglé de Religion.

Ils comptoient les années par les Hivers, & ils calculoient rarement jusqu'à dix sans se tromper. Ils connoissoient qu'il étoit tems de se lever quand la constellation des Pléiades commençoit à paroître sur leur horizon. Ils croïoient qu'il y avoit dans le Ciel un Tigre & un grand Chien, qui dévoreroient la Lune & le Soleil quand ces deux Astres s'éclipsoient, & ils en étoient fort allarmés. Sitôt qu'une Femme étoit accouchée, le Mari observoit pendant quinze jours un jeûne rigoureux, ne chassoit point, & n'avoit de commerce avec personne. Ces Indiens étoient convaincus que

1588.

Leur Reli-
gion.

Différens
usages de ces
Indiens.

1588.

la vie de l'Enfant dépendoit de leur fidélité à se conformer à cet usage. Ils avoient une espece de Baptême, qu'on ne nous a pas bien expliqué ; mais l'imposition des noms aux nouveaux Nés se faisoit d'une maniere qui marquoit beaucoup de férocité dans le caractère de cette Nation. On attendoit pour cette cérémonie qu'on eût fait un Prisonnier de guerre, & qu'on l'eût destiné à la mort. On le régaloit bien pendant plusieurs jours, on lui donnoit même à son choix autant de Filles ou de Femmes qu'il en vouloit : le jour venu, on l'égorgeoit avec de grandes formalités : dès qu'il étoit mort, chacun venoit toucher le Cadavre de la main, ou le frappoit avec un bâton, & c'étoit alors, que l'on donnoit un nom à tous les Enfans qui n'en avoient point encore. Cela fait, on mettoit le corps en pieces, & chaque Famille emportoit sa part, la faisoit cuire, & réduisoit la chair en une espece de bouillie, dont chacun avalloit une cuillerée : les Meres mêmes, qui avoient des Enfans à la mammelle, leur en mettoient un peu dans la bouche.

L'accueil que l'on faisoit à ceux qui arrivoient d'un long voiage, avoit quelque chose de fort bisarre. Le Voïageur, en entrant dans la Cabanne, commençoit par s'asseoir sans dire un mot ; & aussi-tôt les Femmes, gardant le même silence, tournoient autour de lui pendant quelque tems, puis tout-à-coup jettoient des cris lamentables, qui étoient suivis d'un long récit de ce qu'on savoit être survenu de fâcheux dans la Famille du Voïageur pendant son

absence ; les Hommes se couvrant le visage répétoient les mêmes choses à voix basse , & cela duroit plus ou moins , suivant l'estime qu'on faisoit du nouveau venu. Enfin on le félicitoit de son heureuse arrivée , & on le régaloit de son mieux.

Les Femmes à la mort de leurs Maris , se précipitoient d'un lieu assez élevé pour en être quelquefois estropiées le reste de leurs jours. Les Indiens croïoient que l'ame, en sortant de son corps , ne s'en éloignoit pas beaucoup , & lui tenoit même compagnie dans le tombeau , où on laissoit souvent un espace vuide , afin qu'elle y pût être à son aise. Les premiers , qui embrasserent le Christianisme , eurent bien de la peine à renoncer à cet usage , & l'on surprit même assez souvent des Femmes Chrétiennes , qui alloient en cachette au lieu de la sépulture de leurs Enfans & de leurs Maris , & passoient dans une esèce de sas la terre qui les couvroit , pour soulager leurs ames , qui auroient été , disoient-elles , trop en presse sans cette précaution.

Quand une Fille étoit en âge d'être mariée , on la mettoit entre les mains d'une Femme , qui pendant huit jours l'emploïoit aux plus rudes travaux , la nourrissoit fort mal , & ne lui laissoit pas un seul moment de repos. On jugeoit , par la maniere dont elle se comportoit pendant ce tems-là , si elle seroit laborieuse , & propre au ménage. Le terme expiré , on lui coupoit les cheveux , on l'habilloit proprement , on lui donnoit tous les bijoux , dont ce Sexe aime partout à se parer , & on la déclaroit

1588.

nubile. C'eût été un crime pour une Fille d'avoir fréquenté un Homme avant que d'avoir passé par cette épreuve, ou il falloit qu'elle le fit bien secrettement.

De leurs Médecins, & des présages.

Les Guaranis croïoient beaucoup aux présages, & rien n'a plus coûté aux Missionnaires, que de leur ôter cette chimere de la tête. C'étoit surtout par-là que les Jongleurs, qui étoient leurs Médecins, avoient pris sur eux un ascendant d'autant plus fort, qu'ils leur avoient persuadé qu'ils tiroient des connoissances certaines pour l'avenir, du chant des Oiseaux, & qu'ils avoient reçu du Ciel le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies. Cependant tous leurs remedes se réduisoient à sucer la partie malade, d'où ils faisoient semblant de tirer quelque chose, qu'ils avoient auparavant mis dans leur bouche, & qu'ils assuroient être la cause du mal: par-là ils contentoient l'imagination des Malades, & c'est faire beaucoup. D'ailleurs, ils ne les fatiguoient point; s'ils n'aïdoient point assez la Nature, ils la laissoient agir; & s'ils ne guérissent point les Malades, ils ne les tuoient pas.

Mais ce Peuple étoit la dupe d'une autre espece de Charlatans, beaucoup plus dangereux, si ce qu'on en rapporte est exactement vrai. C'étoit de prétendus Sorciers, qui se vantoient de pouvoir ôter la vie à qui ils vouloient; & comme ils étoient venus à bout de persuader que bien des gens avoient péri par la vertu de leurs sortilèges, il suffisoit quelquefois d'avoir un Ennemi, pour être saisi de fraïeur, & pour en mou-

rir, quand on n'avoit pas de quoi paier tous les Jongleurs. Un de ces Impositeurs se vanta un jour publiquement qu'il feroit périr le Pere de Montoya par ses prestiges; mais aiant su que le Missionnaire ne faisoit que rire de ses menaces, il prit le parti de publier que son Démon l'avoit averti que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les Prêtres des Chrétiens.

Au reste, on ne peut guere se former une idée générale des Guaranis, parceque ces Indiens s'étant répandus & fixés en une infinité d'endroits assez éloignés les uns des autres, & sous des Climats très différens, ils y ont pris une partie des mœurs, des usages & des idées, qui y avoient cours, & fort contraires à ceux qu'ils y avoient apportés. On remarquoit néanmoins dans tous, au tems dont je parle, un génie extrêmement borné, plus ou moins de stupidité & de férocité, une indolence, une horreur du travail, & un défaut de prévoiance, qui ne sauroient guere aller plus loin; ils ne savoient rien, & on ne pouvoit faire aucun fond sur leurs anciennes traditions, qu'ils racontotent même d'une maniere fort obscure. Ils parloient beaucoup d'un Déluge universel; mais le terme dont ils se servoient pour l'exprimer, ne signifie proprement qu'une grande inondation. Ceux qui étoient établis dans les Plaines, qui vivoient de ce que la terre leur fournissoit avec un travail fort léger, & qui nourrissoient des Volailles, étoient plus traitables, & multiplioient davantage; les autres, par leur vie errante, par leurs guerres & leurs courses continuel-

1588.

les, & par l'inaction où ce genre de vie les avoit accoutumés, étoient devenus plus sauvages & beaucoup plus féroces.

Description
de la Province
de Guayra.

La Province de Guayra, où demeuroient ceux dont il s'agit ici, & où s'acheminèrent les Peres Salonio & Fields, est bornée à l'Orient par le Bresil; au Septentrion par un Pais fort couvert, & fort aquatique, peu connu & assez peu peuplé; au Midi par l'Uruguay, & à l'Occident par le Paraguay, quoiqu'entr'eux & ce Fleuve on rencontre plusieurs Nations, errantes pour la plûpart. Le Tropique du Capricorne la traverse près son milieu en largeur. Son Terroir est humide, presque tout son climat inégal, l'air communément mal sain, les Terres, excepté sur les Montagnes, assez fertiles en Légumes, Racines, Manioc, Maiz & d'autres Plantes, qui demandent peu de culture. On y est fort sujet à la fièvre, & tout le Pais est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. On y trouve aussi presque tous les Animaux, dont j'ai fait mention dans la Notice générale du Paraguay. Il produit naturellement quantité de fruits, comme le Guembé, le Grenadille, & des Dattes fort ameres. Les Cedres y sont communs, aussi-bien que toutes les especes de Pins & de Sapins, dans le creux desquels on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire, & d'autres bois, dont la plûpart sont propres à la construction. Enfin, cette Province est arrosée par plusieurs Rivieres, dont les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres plus petites, & le *Guibay*, sur lequel étoit

Bâtie Villarica, assez près de l'endroit, où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de cette Province sont tributaires.

On trouve dans le Guayra des Pierres, qui pendant quelques années ont eu de la réputation. Elles sont renfermées dans une espece de croute très dure, de figure ovale, & enfoncées bien avant dans la terre. On prétend que quand elles ont toute leur grosseur, elles font éclater cette croute avec le même bruit, que fait une bombe en crevant. Alors on voit une Pierre transparente, qui a beaucoup de brillant; toutes ne sont pas de la même couleur, la plupart sont rouges; mais il y en a de vertes & de violettes. Elles sont taillées d'une maniere si variée & si réguliere, qu'on a peine à croire que ce soit l'ouvrage de la Nature. Dans le vrai elles n'ont qu'une beauté apparente, & ne valent pas plus que celles qu'on trouve dans le Pais de Liège. Les Espagnols y furent trompés d'abord, & plusieurs étoient sur le point d'abandonner leurs Etablissmens, pour aller porter ces Pierres en Espagne, où ils se promettoient de faire par-là une grande fortune. En effet, sur les premiers avis qu'on eut dans ce Roïaume de cette découverte, on y publia comme une chose certaine, que le Paraguay étoit plein d'Améthystes, d'Escarboucles & d'Emeraudes; mais on y fut bientôt désabusé, & il n'y eut que les plus pressés, qui y furent pris.

Le Guayra produit encore beaucoup d'Arbres, d'où distille une Gomme balsamique, dont on pourroit faire usage dans la Méde-

 1588.

Des Pierres
de cette Pro-
vince.

Autres par-
ticularités du
Guayra.

2588.

cine : c'est tout ce que mon Auteur (1) en dit. Les courses des Portugais du Bresil dans ce Pais , qu'ils ont obligé les Espagnols d'abandonner , après avoir ruiné Villarica & Ciudad Real , ont empêché qu'on ne suivît davantage ces Découvertes. Le Guembé , dont j'ai parlé , est un fruit oblong , pointu par les deux bouts , & de la largeur d'une palme ; il est rempli de petits grains jaunâtres , fort doux , quand on se contente de les sucer ; mais si on les casse avec les dents , ils inondent le gosier d'un jus , dont l'âcreté est insupportable. Il paroît que la Plante qui porte ce fruit , est une lienne , qui s'attache aux Arbres , & monte fort haut. On ajoûte que si sa graine tombe sur une écorce pourrie , elle y pousse des filets , qui descendent jusqu'à terre , & produisent des Plantes de la même espece.

J'ai dit que les Dattes de ce Pais sont ameres ; on prétend qu'on en fait du vin , & une bouillie qui est fort nourrissante. Les Palmiers qui les portent , & qu'on trouve partout , sont d'une grande ressource pour les Voyageurs , dont les provisions sont épuisées , parceque leur moelle est bonne à manger , & fort nourrissante. Les Sangliers du Guayra ont , comme en quelques autres endroits du Paraguay , le nombril sur le dos ; mais je ne fais si on a observé ailleurs , comme on a fait ici , qu'il faut le couper , dès que la Bête est morte , parceque sans cette précaution , tout le corps seroit bientôt corrompu. On a aussi remarqué que

(1) Le Pere del Techo , Liv. 3. Ch. 30.

Le Miel de cette Province est excellent, mais qu'on n'y a jamais pu venir à bout de blanchir la Cire qu'il renferme.

1588.

Tel étoit le Pais où les Peres de Ortega & Filds entreprirent de prêcher Jesus-Christ. Ce fut à Ciudad Real, qu'ils se rendirent d'abord, & ils apprirent en y arrivant que depuis plusieurs années on n'y avoit pas vû un seul Prêtre; aussi trouverent-ils que plusieurs des Habitans n'avoient presque plus de Chrétien que le nom. Ils emploierent un mois entier à les instruire & à les confesser, pour les mettre en état de participer aux saints Myfteres, puis ils passerent à Villarica, où ils trouverent les mêmes besoins spirituels, & où ils eurent encore la consolation de recueillir de précieux fruits de leurs travaux. Cela fait, ils parcoururent les Bourgades Indiennes, qui étoient particulièrement l'objet de leur Mission, & ils suivirent les Guaranis errans, dans leurs Forêts, & sur leurs Montagnes. Après avoir employé plusieurs mois dans ces courses, avec un succès qui les dédommagea abondamment de leurs fatigues, ils retournerent à l'Assomption, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu du Pere Salonio leur Supérieur, & ils lui dirent qu'ils avoient vû deux cents mille Indiens, qui paroissoient très propres au Roïaume de Dieu.

1589.

La Peste faisoit alors de grands ravages dans cette Capitale, & se communiqua bientôt aux Habitations de la Campagne, où elle en fit encore de plus grands. Ces tems de calamités sont des jours de récolte pour les Ministres d'un Dieu, qui

Les deux Missionnaires retournent à l'Assomption où la Peste faisoit de grands ravages.

1589.

ordinairement ne nous châtie que pour nous sauver. Les trois Jésuites ne s'épargnerent point ; on les voioit toujours où les besoins étoient les plus pressans , & il sembloit que celui , qui les avoit envoiés , les multipliât ; car on étoit souvent étonné de les voir dans des endroits éloignés de ceux , où peu de tems auparavant on les avoit vûs. Aussi presque personne ne mourut sans confession , & six mille Indiens moribonds furent baptisés dans l'espace de neuf mois.

Le Pere de Ortega entreprend de convertir une Bourgade Indienne.

La Contagion avançant vers le Bresil , le Pere de Ortega fut averti qu'à trente lieues au-delà de Villarica il y avoit des Guaranis errans , qui avoient été autrefois baptisés , mais qui ne savoient pas même ce que c'étoit que le baptême , & qui incommodoient fort les Espagnols. Il les alla chercher , les instruisit , & leur fit comprendre les obligations que leur imposoit le sacré caractere qu'on leur avoit conferé. Il se rendit ensuite à Villarica , dont le Commandant lui proposa une nouvelle entreprise. Il s'agissoit de se concilier une nouvelle Bourgade , qui n'étoit pas fort éloignée de la Ville , & il jugeoit avec raison que le seul moien d'y réussir étoit de la rendre Chrétienne. Rien n'étoit plus du goût du Missionnaire , que ce qu'on lui proposoit : il partit sur le champ , & le Commandant voulut l'accompagner. Quatre cents Indiens instruits & baptisés en assez peu de tems inspiroient au Serviteur de Dieu les plus grandes espérances , lorsqu'il s'en fallut peu que la palme du Martyre ne lui tint lieu des grands succès qu'il se promettoit.

Il s'étoit formé contre lui & contre le Commandant Espagnol, une conspiration fort secrette dans cette Bourgade; mais la nuit qui précédoit le jour marqué pour l'exécution, le Pere s'étant couché fort fatigué, il ne lui fut pas possible de fermer l'œil. Cela lui fit prendre le parti de se lever, & d'aller faire un tour dans la Bourgade. Comme il passoit devant une Cabanne, il y entendit du bruit; il s'en approcha, & fut instruit du complot, & des mesures qu'on prenoit pour l'exécuter. Il courut en avertir le Commandant, qui fut d'avis de faire retraite sur le champ, & ils la firent au point du jour: les Conjurés furent très surpris de ne les plus trouver, ils déchargerent leur dépit sur les Indiens de la suite du Commandant, qui n'avoient pas voulu partir avec lui, & ils les massacrerent.

Le Pere de Ortega, en rentrant à Villarica, y trouva le Pere Filds, qui venoit le chercher de la part du Pere Salonio, & ils se dispoisoient à partir ensemble pour l'Asomption, lorsqu'ils apperçurent toute la Ville en allarme. Ils se virent bientôt environnés d'une foule d'Espagnols, qui les larmes aux yeux leur dirent; « Si vous ne cherchez, mes Peres, que des Ames à sauver, où en trouverez-vous de mieux disposées, & qui aient plus de besoins de votre Ministère? Les Néophytes, plus mortifiés encore de leur départ, accoururent tous se jeter à leurs piés, & leur embrassant les genoux, les conjurerent de ne point les abandonner. Les Peres, ne pouvant opposer à tant d'instances, que les ordres de

 1589.

Il court un grand risque.

 1589-90.

On donne une Maison aux Jésuites à Villarica.

1589-90.

leur Supérieur, crurent enfin pouvoir se rendre à la priere, que leur fit le Commandant, d'attendre le retour d'un Courier, qu'il alloit dépêcher au Pere Salonio. Ce Courier partit le jour même; & la réponse du Supérieur aiant été conforme aux desirs de la Ville, on travailla sur le Champ à bâtir une Maison & une Chapelle pour les deux Missionnaires, qui ne penserent plus qu'à profiter des bonnes dispositions des Espagnols & des Indiens, pour rétablir la pureté des mœurs parmi les uns, & faire entrer les autres dans le bercail du bon Pasteur.

Révolte des
Calchaquis.

Le Pere Salonio, resté seul à l'Assomption, n'y travailloit ni avec moins d'agrément, ni avec moins de succès; & dans ce même tems une révolte des Calchaquis contribua beaucoup à faire regarder les nouveaux Missionnaires dans le Tucuman, comme des Hommes aussi utiles pour la sûreté de ces Provinces, que pour établir solidement la Religion Chrétienne parmi les Infideles. On connoît dans ce Continent deux Nations qui portent le nom de Calchaquis, & qui sont assez éloignées l'une de l'autre; mais il n'est presque point douteux qu'elles n'en font originairement qu'une, qui a long-tems été toute entiere établie dans une des Vallées des Montagnes du Pérou, à l'Occident de Salta, & qui s'appelle encore aujourd'hui *la Vallée de Calchaqui*. Pendant plusieurs années ces Barbares molesterent beaucoup les Espagnols; enfin Dom Alfonse Mercado & Villacorta, étant pour la seconde fois Gouverneur du Tucuman, les défit en 1565, & une partie se réfugia, dit-

on, du côté de Buenos Ayres, où leur posterité est encore aujourd'hui.

 1589-90.

Les autres avoient été transportés sur les Frontières du Chaco, & donnés en Commande; mais ne pouvant plus supporter la rigueur du service personnel, ils se souleverent, & gagnerent des Montagnes, d'où ils faisoient de fréquentes courses dans les Habitations Espagnoles. D. Jean Ramirez de Velasco, Successeur de D. Alfonse, entreprit de les forcer, ou du moins de les engager à demeurer tranquilles; il se mit en campagne, & invita le Pere Barsena, qui étoit à peine rétabli de la maladie qu'il avoit contractée dans le Chaco, à l'accompagner dans cette Expédition. Le Missionnaire y consentit, dans l'espérance de profiter de quelque occasion pour annoncer Jesus-Christ aux Calchaquis, & il ne fut pas tout-à-fait trompé.

Cependant le Gouverneur, qui ne connoissoit pas assez le Pais, s'engagea dans des défilés que l'Ennemi avoit eu la précaution de bien garder, & il couroit risque d'y périr avec toutes ses Troupes, lorsque le Pere Barsena entreprit de le tirer de danger. Il alla seul trouver les Calchaquis; & quoique ces Barbares se fussent mis en devoir de lui couper le chemin, il gagna le haut de leurs Montagnes. Sa hardiesse les étonna, & les rendit comme immobiles: il s'approcha d'eux, & ils furent si charmés de sa douceur & de ses manieres, qu'il n'eut aucune peine à leur persuader de laisser en repos les Espagnols, en leur promettant de son côté qu'on les laisseroit eux-mêmes

tranquilles dans leurs retraites.

1589-90.

En quelle disposition le Pere Barsena laisse les Calchaquis.

Caractere de ses Indiens.

Il resta quelque tems avec eux , & après qu'il eut un peu étudié leur caractere, il trouva que la férocité en faisoit le fond , & que l'ivrognerie achevoit de les rendre in-traitables. Mais comme tout paroît possible à un Homme Apostolique , qui ne met sa confiance qu'en celui qui est le Maître des cœurs , il ne desespéra point d'en faire de véritables Chrétiens. Plusieurs en effet , touchés de ses discours , & remplis de vénération pour sa vertu , reçurent ses instructions avec respect ; il ne les jugea pourtant point encore assez bien préparés pour recevoir le Baptême ; il crut avoir assez fait de les avoir prévenus en faveur du Christianisme ; il espara que la semence de la parole , qu'il venoit de jeter dans cette terre , y germeroit avec le tems , & il crut devoir , en attendant, aller recueillir ailleurs une moisson , qui lui paroissoit plus mûre. Il y a bien de l'apparence que les Calchaquis ne tarderent pas à retourner dans leur Vallée , où nous les retrouverons dans la suite.

Caractere des Lulles.

Les Indiens que le Pere Barsena croïoit plus proches du Roïaume de Dieu , étoient les *Lulles*, que le Pere Loçano place dans le Chaco , sans marquer distinctement la situation du Pais qu'ils occupoient. Il les distingue en grands & petits Lulles , sans nous apprendre d'où vient cette distinction. Il dit encore que les grands Lulles sont divisés en plusieurs Tribus , qui ont chacune leurs noms particuliers. Tous , dit-on , avoient été convertis à la Foi par Saint François Solano , & il est certain que ceux

qui étoient dans le voisinage d'Esteco, aiant été baptisés, s'étoient soumis aux Espagnols, & avoient été donnés en Commande; mais que se trouvant trop surchargés de travail par leurs Commandataires, ils étoient retournés dans les Bois, d'où l'Apôtre du Chaco les avoit tirés. Cela étoit encore assez récent au tems dont je parle, puisque le Saint n'est mort au Perou, que plus de vingt ans après.

Les Lulles sont communément d'une taille avantageuse, naturellement gais, & oublie facilement les sujets de chagrin, qu'on leur a donnés. Ils ont l'esprit fort borné, & incapable de suivre un raisonnement, & leur Langue n'a pas même de termes propres pour exprimer ce qui ne tombe pas sous les sens. Leur plus grand défaut, après l'ivrognerie, est la défiance; ils sont en garde contre tout ce que les Etrangers leur disent, tandis qu'entre eux ils sont d'une crédulité d'Enfant. On n'accorde point aisément ce qu'on dit de leur légereté, avec ce qu'on ajoute, que quand ils veulent se venger, ils dissimulent long-tems, afin de mieux assurer leur vengeance. Il y a moins de difficulté à comprendre qu'ils sont les plus intéressés & les plus ingrats des Hommes, caressans, au-delà de ce qu'on peut dire, tant qu'ils esperent quelque chose, & regardant comme une dette qu'on leur a payée, tout le bien qu'on leur a fait.

Ceux qui étoient Chrétiens, avoient entièrement oublié ce qu'on leur avoit enseigné de la Doctrine chrétienne & des obligations qu'ils avoient contractées en rece-

1589-90.

vant le Baptême, de sorte qu'on ne trouvoit plus en eux aucune trace du Christianisme. Leurs opinions sur les Astres & sur les Phénomènes de la Nature, ne sont que des rêveries, qui n'ont rien de suivi. De toutes les maladies, ils ne reconnoissent de naturelle, que la petite vérole; & on ne sauroit leur ôter de l'esprit que toutes les autres sont un effet de la malice d'un Animal invisible, qu'ils nomment *Ayaqua*, lequel, disent-ils, décoche sur eux des fleches, & les frappe où il veut. Leurs Médecins leur persuadent qu'ils sont en commerce avec cet Animal, & ils se laissent traiter par ces Imposteurs, avec la plus aveugle confiance. Le Pere Antoine Machoni, qui dans ces derniers tems a beaucoup travaillé à leur conversion, demandant un jour à l'un d'eux des nouvelles de son Fils, à qui il étoit survenu un grand mal d'oreille, cet Homme lui répondit que le Malade n'avoit cessé de crier toute la nuit; » & cela, » ajouta-t-il, ne pouvoit être autrement, » car c'est une chose digne de compassion, que de voir comme son oreille est » toute hérissée de fleches, que l'*Ayaqua* » a tirées sur lui. « Le Missionnaire eut beau lui dire, pour lui ôter cette imagination de la tête, il n'y réussit point; & un Vieillard, qui se trouva présent, termina la dispute, en disant qu'il étoit inutile de parler de cela à des Gens qui n'y entendoient rien.

Les Lulles ont aussi sur les Démons des idées, & ils pratiquent en leur honneur des cérémonies, qui dénotent en eux la plus

profonde stupidité. Aussi ne faut-il point chercher des vertus dans des Barbares, dont la raison est si abrutie : ils ne connoissent pas même celles que la seule Nature inspire aux autres Hommes ; & si on découvre en eux quelque naissance de bonnes qualités, on est tenté de les regarder comme de purs instincts, d'autant plus qu'ils n'ont pas même celles qu'on remarque dans de simples Animaux. Un Missionnaire voiant un jour qu'on alloit enterrer avec une Femme Chrétienne, un Enfant qu'elle nourrissoit, en demanda la raison, & on lui répondit qu'on ne trouveroit pas une Femme qui voulût lui servir de Nourrice ; il s'offrit de bien récompenser celle qui voudroit s'en charger, & il n'en trouva pas une seule, à qui l'intérêt même pût inspirer le moindre sentiment de compassion pour ce petit Innocent, de sorte qu'il fut obligé de le faire nourrir de lait de Chevre. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces mêmes Femmes, qui aiment mieux voir mourir un Enfant, que de lui donner du lait quand elles en ont trop, si elles voient de petits Chiens abandonnés de leurs Meres, ne font point de difficulté de les nourrir.

Un Peuple de ce caractère n'est point fait pour vivre en société, si la Grace ne corrige en lui le naturel ; aussi les Lulles n'en connoissoient-ils point les douceurs. Chaque Famille parmi eux vivoit à part, sans avoir presque aucune communication avec les autres ; ce qui vient encore de ce qu'ils avoient en horreur toute espece de dépendance, & tout ce qui pouvoit les gêner. Ils

1589-90.

avoient cependant des Caciques, mais qui n'avoient d'autorité que pour la guerre; car alors ils se réunissoient, & il leur falloit un Chef. Hors de-là chacun étoit son maître; le Pere de famille même n'étoit chez lui, que comme un simple Particulier, & les mariages ne tenoient à rien: le moindre caprice séparoit le Mari d'avec sa Femme, & les Enfans n'obéissoient ni à l'un ni à l'autre. D'ailleurs, la prostitution & l'avortement volontaire étoient regardés comme des actions indifférentes: une Fille, pour avoir égorgé le fruit de son désordre, n'en avoit pas plus de difficulté à trouver un Mari; aussi la dissolution étoit-elle générale, & commençoit de bonne heure dans cette étrange Nation.

Si les Lulles ne se réunissent que pour leur défense commune contre ceux qui en veulent à leur liberté, comme c'est de cela seul qu'ils sont jaloux, ils n'attaquent jamais personne; on conçoit bien que des Hommes de ce caractère ne sont point curieux de faire des conquêtes. Ils s'assemblent cependant pour deux Fêtes, dont la première se nomme l'*Assemblée du Diable*. Ce qui se passe dans l'une & dans l'autre, prouve qu'il n'est point de Peuple au monde, qui porte plus loin la brutalité. Le Pere Loçano nous en donne la description; mais je n'ai pu me résoudre à en charger cette Histoire. Pendant une bonne partie de l'année, ces Indiens n'ont d'autre eau à boire, que celle qui tombe du Ciel, & quand elle leur manque, ils ont recours aux Melons d'eau, dont ils sement une
grande

grande quantité, & à une certaine racine qu'ils nomment *Yacol*, qui leur en fournit beaucoup; la chair en est blanche, & a un goût fort agréable, du moins pour eux.

1589-90.

Telle étoit la Nation, que le Pere Barsena, sur ce qu'on lui avoit dit qu'il y avoit parmi eux plusieurs Chrétiens, s'étoit flatté de gagner à Jesus-Christ: il commençoit à y travailler avec ce zele, qui avoit été partout ailleurs si fructueux, lorsqu'au commencement de l'année 1590, les Peres Jean-Baptiste Agnasco & Jean Fonté arriverent du Pérou à Santiago, celui-ci en qualité de Supérieur de toute la Mission, & celui-là, pour partager avec le Pere Barsena ses travaux Apostoliques, qu'on jugeoit avec raison au-dessus des forces d'un seul Homme. Comme il se disposoit à partir pour l'aller joindre, un bruit, qui courut que les Lulles avoient conspiré contre la vie de leur Missionnaire, dont la santé d'ailleurs s'affoiblissoit de jour en jour, obligea le nouveau Supérieur à le rappeler au Tucuman. Il obéit, quoiqu'avec bien du regret; & aiant pris sa route par Saint-Michel, il y reçut un second ordre pour y rester, parceque les environs de cette Ville étoient absolument dénués de secours spirituels. Le Supérieur, de son côté, accompagné du Pere Angulo, son prédécesseur, choisit son poste vers la Riviere rouge, dans le district de la Conception.

Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile.

C'étoit l'Adelantade Dom Alfonse de Vera, qui avoit formé le projet de cette Mission, dans le dessein de rassembler dans les environs de cette Ville le plus qu'il seroit

Dessein d'une Mission pour les Frontones.

1590.

Caractere de
ces Indiens.

possible d'Indiens du Chaco, d'en former plusieurs Bourgades, & de faciliter par cette réunion leur conversion à la Foi. Rien n'étoit mieux imaginé; & si ce projet avoit été suivi, plus de la moitié du Chaco seroit depuis long-tems Chrétienne; mais d'abord le défaut de Missionnaires, & plus encore les mauvais exemples des anciens Chrétiens, leur dureté & leur avarice, l'ont fait échouer, quoi que pût faire l'Adelantade pour y remédier. Les Indiens les plus proches de la Conception étoient les *Frontones*, ainsi nommés par les Espagnols, parcequ'ils sont dans l'usage de s'arracher les cheveux au-dessus du front, ce qui fait paroître leur front plus grand de la moitié. Tous vont nus, peints & piqués par tout le corps, & laissent pendre à une corde, qui leur sert de ceinture, leurs armes, qui consistent en un macana & des fleches. Ils portent toujours à la main leur arc, & un bâton hérissé par le bout de mâchoires de Poissons. Ils sont errans, ne cultivent point la terre, ne vivent que de Poissons & de Gibier, & sont continuellement en guerre les uns contre les autres; car sous le nom général de *Frontones*, on comprend plusieurs petites Nations. Les plus traitables de tous étoient les *Mataras*, ou *Mataranes*, & c'est sur eux principalement, que l'Adelantade avoit jetté les yeux, pour se les attacher par les liens de la Religion; d'autant plus qu'il y en avoit déjà plusieurs qui avoient été baptisés, apparemment par Saint François Solano, ou par quelqu'un des Compagnons de son Apostolat: mais il ne restoit plus

parmi eux que des traces bien legeres du Christianisme.

1590-91.

Dom Alphonse de Vera reçut fort bien les deux Missionnaires; mais comme il souhaitoit que les Mataranes fussent bientôt tous Chrétiens, il pria le Pere Fonté de faire encore venir les Peres Agnasco & Barsena. L'ordre leur en fut envoié, & ils eurent bien de la peine à obtenir du Gouverneur la permission d'y obéir. Ils l'obtinent enfin par leurs instances, & il n'est pas concevable combien ces quatre Ouvriers gagnerent d'Ames à Jesus-Christ en moins d'une année, dont il fallut employer une bonne partie à étudier la Langue de ces Indiens. Ils se dispoisoient à pénétrer plus avant dans cette Barbarie; mais sur les représentations des Espagnols, qui les avertirent que les Peuples, qu'ils alloient chercher, n'étoient nullement disposés à les recevoir, il fut résolu que les Peres Agnasco & Barsena iroient seuls; & le Gouverneur les fit escorter par Dom François de Vera, son Frere, avec un Détachement de Soldats, quoi qu'ils pussent faire pour l'en détourner; ce qui gâta tout.

Ce dessein ne réussit point.

Les *Mogofnas*, les plus errans & les plus vicieux des Frontones, se saisirent par adresse des Espagnols, & les massacrerent tous, avec leur Commandant. L'Adelantade voulut venger la mort de son Frere; & la guerre qui s'alluma à cette occasion aiant fait perdre aux Missionnaires toute espérance de réussir dans leur entreprise, ils allerent ailleurs chercher de l'exercice à leur zele. Après avoir fait quelques courses du

On travaille avec plus de succès à Saint Jean de Corrientès.

 2590-91.

côté de la Conception, sans pouvoir trouver une Nation qui fût disposée à les écouter, ils traverserent Rio de la Plata, & marcherent le long de ce Fleuve jusqu'à *Saint-Jean de Corrientès*, petite Ville fondée depuis peu immédiatement au-dessous du Confluent du Paraguay & du Parana, où les Espagnols & quelques Indiens des environs les avoient invités, & où les fruits de bénédiction, que Dieu donna à leurs travaux, les consolèrent un peu de la triste nécessité, qui les avoit contraints d'abandonner les Frontones.

 1593.

Nouveaux
Missionnaires
au Paraguay.

Sur ces entrefaites le Provincial des Jésuites du Pérou aiant rappelé le Pere Fonté à Lima, lui donna pour Successeur au Paraguay le Pere Jean Romero, & y envoya avec lui les Peres Gaspar de Monroy, Jean Viana, & Marcel Lorençana. La premiere chose, que fit le nouveau Supérieur en arrivant au Tucuman, fut de renoncer à un terrain, dont on avoit fait présent à son Prédécesseur, du côté de Salta, pour subvenir aux besoins des Missionnaires, qui n'avoient aucuns fonds pour subsister. Les raisons qui l'engagerent à faire cette démarche, furent en premier lieu, que ses Religieux étoient en trop petit nombre, pour se fixer en aucun lieu, & faire valoir un Bien de cette nature; en second lieu, que ce terrain ne pouvoit être mis en valeur, qu'en y mettant des Indiens pour le cultiver, & qu'il ne vouloit pas autoriser par son exemple l'abus du service personnel. Il songea ensuite à distribuer tous ses Missionnaires dans les endroits où ils pou-

voient travailler avec plus de succès. Il en-voia à l'Assomption les Peres Barfena & Lorençana, & manda aux Peres Filds & de Ortega de rester parmi les Guaranis. Il destina les Peres Angulo & Viana pour Santiago, & les Peres Agnascò & de Monroy pour une expédition chez les *Omaguacas*, Peuple établi sur les Frontieres du Tucuman & du Pérou. Pour lui, il ne se fixa nulle part, voulant toujours être prêt à courir où le besoin seroit plus pressant.

Les *Omaguacas* étoient une Nation féroce, laquelle après avoir reçu l'Evangile, & s'être soumise à la Couronne d'Espagne, avoit renoncé à Jesus-Christ, secoué le joug des Rois Catholiques, massacré ses Missionnaires, fait main-basse sur tout ce qu'elle avoit rencontré d'Espagnols, ruiné deux fois la Ville de Jujuy, & faisoit depuis trente ans de continuelles irruptions sur cette partie du Tucuman, qu'elle dépeuploit par ses brigandages. Pour opposer une digue à ce Torrent, le Gouverneur de la Province commença par rétablir la Ville de Jujuy, & la mettre, autant qu'il seroit possible, hors d'insulte : il en donna la commission à Dom François Arganarez, qui s'en acquitta très bien, se mit ensuite en campagne, se fit craindre à son tour des *Omaguacas*, les disposa à recevoir des Missionnaires, quand on jugeroit à propos de leur en envoyer, & rendit la tranquillité à la Province, non-seulement de ce côté-là, mais encore de celui du Chaco.

Il se passa ensuite deux ans avant qu'on pût avec prudence permettre aux deux Mis-

Quels étoient les *Omaguacas*.

Jujuy rétabli pour la troisième fois

1593.
Les Peres
Barsena & Lo-
rençana re-
montent le
Paraguay.

missionnaires destinés à ramener ces Indiens au culte du vrai Dieu, de se livrer à leur discrétion : pendant cet intervalle on fut obligé d'occuper ailleurs le Pere Agnasco. D'autre part, les Peres Barsena & Lorençana étoient à-peine arrivés à l'Assomption, qu'ils s'embarquerent sur le Paraguay, dans le dessein de remonter ce Fleuve, & d'établir une Mission le plus loin qu'ils pourroient au Nord. Ils emploierent quatre mois dans ce voiage, & ils furent si contents de la docilité des Peuples qu'il visiterent, que quoi qu'ils fussent revenus à la Capitale, épuisés de maladies & de fatigues, ils en seroient repartis sur le champ pour aller achever ce qu'ils avoient si heureusement commencé, si le Pere Romero, qu'ils y trouverent, ne s'y étoit pas opposé.

Fondation
du College de
l'Assomption

Le desir de s'instruire par lui-même des services qu'on pouvoit rendre à la Religion dans la Province de Rio de la Plata, y avoit conduit le Supérieur; & son dessein n'étoit pas d'y faire un long séjour : mais il y trouva tant d'occupation, qu'il fut contraint d'y rester beaucoup plus qu'il ne s'y étoit attendu, & il n'eut pas lieu de regretter le tems qu'il y passa. Tout ce qu'il entreprit pour le salut des Ames lui réussit bien au-delà de ses espérances; & ce qui lui attirera davantage les applaudissemens de toute la Ville, fut le bonheur qu'il eut de reconcilier le Clergé avec le Vicaire général qui gouvernoit le Diocèse pendant la vacance du Siège Episcopal, & dont la méfintelligence étoit sur le point d'en venir à une rupture scandaleuse. Il fit ensuite quelques

excursions dans les Bourgades des Guaranis les plus proches de la Ville, & il y gagna tellement l'affection de ces Indiens, qu'à son retour à l'Assomption, chacun s'empressa à lui donner des marques de la plus haute estime, & de la confiance la plus sincère. Alors la Noblesse & le Magistrat, faisant réflexion que six ou sept Religieux, qui avoient eu à-peine le tems de se montrer dans ces Provinces, les avoient presque rendues méconnoissables, par rapport à la Religion & aux bonnes mœurs, & jugeant par-là qu'il n'y avoit rien, qu'on ne pût se promettre de leur zèle, & de l'ascendant que Dieu leur avoit donné sur les esprits, crurent que pour s'assurer de ne jamais manquer d'Ouvriers si estimables, il falloit leur donner un établissement solide dans la Capitale.

Après qu'on en eut délibéré à leur insu, la résolution fut prise d'en écrire au Roi, au Général de la Compagnie, & au Provincial du Pérou, pour obtenir un Collège de Jésuites à l'Assomption, & des Sujets qui en pussent remplir les charges. On fit plus; car, comme on ne doutoit point que les réponses ne fussent favorables, on commença par acheter, des deniers publics, un emplacement pour y établir une Maison & une Eglise; & le Pere Romero, malgré ses répugnances pour un Etablissement qu'il croïoit prématuré, ne put se défendre de l'accepter, sous le bon plaisir de Sa Majesté Catholique & de son Général. On mit aussitôt la main à l'œuvre; tous voulurent y travailler, jusqu'aux Dames; on n'y épar-

1594-95.

gna rien, quoi que le Supérieur pût faire pour moderer la dépense. On répondit à ses représentations, que c'étoit pour Jesus-Christ que l'on travailloit, & par conséquent qu'on ne devoit pas craindre d'en faire trop. Enfin en 1595 la Maison fut achevée; & quoique l'Eglise ne le fût pas encore, le Saint-Sacrement y fut placé d'une maniere convenable & décente.

Etat de la Religion dans le Guayra.

Ce qui attachoit surtout alors les Espagnols aux Jésuites, étoit de voir avec quelle facilité ils manioient les esprits des Indiens les plus sauvages, & au milieu desquels on ne se croïoit jamais bien en sûreté. Les Indiens de leur côté se flattoient que les Espagnols se laisseroient persuader, par des Hommes pour qui ils témoignoient tant d'estime, de les traiter avec plus de douceur. L'intérêt de ceux-ci le demandoit, & l'expérience du passé devoit les avoir convaincus qu'ils ne s'établiroient jamais solidement parmi tant de Nations jalouses de leur liberté, qu'en leur faisant trouver des avantages réels dans la communication qu'on auroit avec eux. Mais un intérêt mal entendu leur fermoit les yeux sur cela, & ils commencerent même bientôt à ne plus regarder du même œil ceux dont ils avoient fait de si grands éloges, lesquels leur parurent s'intéresser trop vivement pour les Natures du Pais; sans considérer que c'étoit uniquement par cette conduite que ces Pères étoient venus à bout de faire en plus d'une occasion tomber les armes des mains à leurs plus dangereux Ennemis.

Tandis que ces choses se passoient dans

cette Province, le Pere de Monroy étoit enfin entré dans le Pais des Omaguacas avec un Frere Jésuite, nommé Jean de Toledo. Ils furent assez bien reçus de ces Barbares, & n'eurent pas beaucoup de peine à s'en faire écouter. Cinq de leurs Bourgades demanderent même bientôt à être instruites; & en très peu de tems fix cents personnes se présenterent pour recevoir le Baptême. Quelques Particuliers voulurent arrêter ce progrès; mais deux ou trois exemples de terreur, ménagés par la Providence sur les plus rebelles à la Grace, acheverent de lever tous les obstacles qu'on tâchoit d'opposer à l'œuvre de Dieu; & le Missionnaire, que son Cathéchiste secon- doit fort bien, ne pouvoit plus suffire au grand nombre d'Infideles qui vouloient être instruits. Il ne restoit plus, pour établir le regne de Jesus-Christ sur cette Nation, que de réduire un de ses Chefs, nommé Piltipicon, lequel étoit furieux contre les Espagnols, & leur avoit bien rendu au double tout le mal qu'il prétendoit en avoir reçu.

Il avoit été baptisé dans son enfance, mais il avoit souillé la pureté de son Baptême par tous les crimes, dont est capable un Barbare livré à ses passions, possédé du desir de se venger de ceux qu'il regardoit comme ses Tyrans, & animé par toute la haine, que l'Ennemi du salut des Hommes peut inspirer pour la vraie Religion. Partout où sa fureur l'avoit conduit, il avoit massacré les Prêtres, brûlé les Eglises, & ravagé les Habitations Espagnoles. Ce terrible Cacique parut au Pere de Monroy un

1594-95.

Succès du P. de Monroy chez les Omaguacas.

Il entreprend la conversion d'un de leurs Caciques : belle action du Missionnaire.

1594-95.

conquête nécessaire pour achever de réduire les Omaguacas sous le joug de Jesus-Christ; & armé de toute la confiance que ce divin Sauveur a tant recommandée aux Prédicateurs de son Evangile, il alla seul le trouver. Il lui dit en l'abordant, que l'intérêt qu'il prenoit à son véritable bonheur, l'avoit fait passer par-dessus la crainte d'une mort presque certaine, pour essaier de l'engager à se le procurer. » Mais tu n'auras pas beau-
 » coup d'honneur, ajouta-t-il, à faire
 » mourir un Homme désarmé. Si, contre
 » mon attente, tu veux bien m'écouter, te
 » le fruit de notre entretien sera pour toi;
 » & si je meurs de ta main, une Couronne
 » immortelle m'attend dans le Ciel.

Il fait la paix
 entre ces Bar-
 bares & les
 Espagnols.

Piltipicon fut d'abord plus étonné que touché de ce discours; mais la surprise suspendit en lui toute sa férocité. Il présenta même au Pere de Monroy d'une espece de boisson, que les Femmes du Pais font avec du Maiz, après l'avoir pilé entre leurs dents. Quelque dégoutant que fût ce breuvage, le Missionnaire en but un peu: il demanda ensuite la permission de pénétrer plus avant dans le Pais, pour y prêcher Jesus-Christ, & quelques provisions pour ce voiage. Tout cela lui fut accordé de bonne grace. Il trouva partout la même docilité qu'il avoit éprouvée jusques-là, & il en profita avec le même succès. Il retourna ensuite vers Piltipicon, & fut si bien manier son esprit, qu'il l'engagea à faire la paix avec les Espagnols. Il convint avec lui des conditions, & les porta au Gouverneur du Tucuman, qui les agréa & les signa.

La joie fut grande dans toute la Province à cette nouvelle ; mais il manquoit à celle du Missionnaire une chose, qui le rendoit insensible à tous les éloges & les remerciemens qu'on lui faisoit partout ; il avoit presque perdu l'espérance de reconcilier le Cacique avec Dieu, & l'obstination de cet Apostat formoit un grand obstacle à la conversion entiere de sa Nation. Il courut même quelque tems après un bruit, que Piltipicon ne tenoit aucun compte de la paix qu'il avoit jurée, & qu'il s'étoit ligué avec un autre Cacique, déserteur comme lui de la Religion Chrétienne, pour ruiner une troisieme fois la Ville de Jujuy. Cela se disoit sans fondement ; toutefois le Commandant de Jujuy crut devoir prendre ses sûretés, & aiant trouvé le secret d'attirer les deux Caciques dans sa Place, il les y retint Prisonniers.

Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Omaguacas irréconciliables avec les Espagnols ; mais le Pere Agnasco, qui par bonheur se trouva alors à Jujuy, & le Pere de Monroy, qui sur la nouvelle de ce qui se passoit y accourut, réparèrent tout le mal : les deux Prisonniers furent élargis ; toute la Ville les caressa beaucoup ; on traita ensuite de bonne foi de part & d'autre ; l'accommodement se fit par la conversion sincere des deux Caciques, & toute la Nation suivit bientôt leur exemple. Alors les deux Missionnaires crurent qu'il falloit la tirer du Canton où elle étoit, parce qu'on ne pouvoit pas esperer qu'elle y fût long-tems à l'abri de la séduction, de la

1596.

Elle est sur
le point d'être rompue.

Conversion
de toute la
Nation.

1596.

part de ses Voisins, & ils n'eurent pas autant de peine, qu'ils l'avoient cru, à l'y faire consentir. Ils la rapprocherent du Tucuman, & elle fut mise sous la direction d'un Ecclésiastique zélé, qui entendoit fort bien la Langue qui lui est propre.

Le dernier Prince de la Maison des Incas meurt Chrétien.

Il y a bien de l'apparence que ce qui empêcha le Pere de Monroy de cultiver cette nouvelle Eglise, qui lui avoit tant coûté à former, fut la perte, que fit alors la Mission du Paraguay, d'un Missionnaire, que lui-seul étoit en état de remplacer. Le grand âge du Pere Barsena, ses infirmités, qui augmentoient tous les jours, & l'impossibilité d'obtenir de lui qu'il se ménageât plus qu'il ne faisoit, avoient obligé son Provincial de lui envoyer un ordre absolu de se rendre à Cuzco. Il obéit, & le fruit de son obéissance fut une conquête, qui n'abregea point ses jours, & qui couronna bien glorieusement une aussi belle vie que la sienne. Le dernier Prince qui restoit de la Maison des Incas, Souverains du Pérou, y étoit malade, lorsque le Pere Barsena y arriva; il lui rendit visite, lui parla du Dieu des Chrétiens avec cette onction, qui avoit toujours donné tant d'efficacité à ses paroles, le gagna, & l'instruisit; & peu de tems après qu'il l'eut baptisé, il eut la consolation de le voir mourir entre ses bras, remerciant Dieu de l'avoir mis en état de recevoir dans le Ciel une Couronne, au prix de laquelle il regardoit comme bien peu digne d'être regrettée, celle que les Espagnols avoient ravie à ses Peres. Le Pere Barsena le suivit bientôt à la gloire, &

Mort de deux Missionnaires.

deux ans après le Pere Salonio mourut à l'Assomption, victime de la charité.

1599.

Ces pertes furent bientôt remplacées : mais à mesure que les Ouvriers Evangeliques se multiplioient dans ces Provinces, les besoins y croissoient aussi. Le Guayra s'ouvroit de plus en plus à l'Evangile, par le zele infatigable des Peres Filds & de Ortega, qui depuis huit ans comptoient presque tous leurs jours par des troupes d'Infideles, qu'ils faisoient entrer dans le Bercaïl du souverain Pasteur des Ames. Il est vrai que ce qu'il leur en coûtoit de travaux paroît au-dessus des forces humaines, & que les seuls voïages, qu'ils étoient souvent obligés de faire pour courir après les Infideles, étoient bien capables de ralentir un zele moins ardent, que celui dont ils étoient animés. J'en ai devant les yeux des Relations envoyées au Général de la Compagnie par un Homme très digne de foi, & dont j'aurai bientôt occasion de parler (1). Je me contenterai d'en rapporter ici un trait.

Avanture singuliere du P.
de Ortega.

Le Pere de Ortega traversoit, avec une troupe de Néophytes, une Plaine qui sé-
paroit deux Rivieres, dont l'une se déchar-
ge dans le Paraguay, & l'autre dans le Pa-
rana. Elles s'enflerent tout-à-coup l'une &
l'autre d'une maniere si excessive, que toute
la Plaine parut subitement comme une vas-
te Mer; & rien, dit-on, n'est plus ordina-
re dans ce Pais-là, que ces grandes & subi-
tes inondations, qui n'ont rien de réglé, &
qu'on ne sauroit prévoir. Le Missionnaire
ne fut pas fort étonné de celle-ci, & il crut

(1) Le Pere Mastrilli.

1596.

qu'il en seroit quitte pour marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture, comme il lui étoit arrivé plus d'une fois; mais il perdit bientôt terre, & fut contraint, pour sauver sa vie, de monter sur un Arbre. Les Néophytes, qui l'accompagnoient, en firent de même; mais n'ayant pas eu la précaution de choisir les plus grands Arbres, l'eau les gagna en très peu de tems. Le Pere plus prévoiant, ou plus heureux, étoit en sûreté avec son Catéchiste sur le sien; mais les cris des autres, qui cherchoient à s'attacher aux plus hautes branches, & qui étoient épuisés de fatigues, lui perçoient le cœur.

L'inondation croissoit toujours, & comme les Voiageurs n'avoient aucunes provisions, ils se voioient dans un danger manifeste, ou de mourir de faim, ou de tomber dans l'eau, de foiblesse, & d'y être submergés. Tandis que le Missionnaire faisoit ces tristes réflexions, il survint une pluie accompagnée de Tonnerres & d'un vent impétueux, qui augmentèrent encore l'horreur d'une pareille situation; outre que les Tigres, les Lions, & quantité d'autres Bêtes féroces que le débordement avoit aussi surprises, les Serpens mêmes & les Viperes entraînés par les eaux, en couvroient la surface. Enfin un de ces Reptiles, d'une grandeur énorme, s'attacha à une des branches de l'arbre, sur lequel étoit le Pere de Ortega, qui s'attendoit d'en être bientôt dévoré, lorsque le poids de cet Animal aiant cassé la branche, il retomba dans l'eau, & tourna ensuite d'un autre côté.

Il y avoit déjà plus de deux jours, que

Les Voiageurs se trouvoient ainsi entre la vie & la mort : la tempête ne se calmoit point , l'eau croissoit même toujours, lorsque vers le milieu de la nuit , le Missionnaire apperçut à la lueur des éclairs , un de ses Indiens , qui venoit à lui à la nage. Cet Homme , qui n'avoit pas non plus d'autre clarté pour se guider , dès qu'il se crut assez proche du Pere pour s'en faire entendre , lui cria que trois Catéchumenes & trois Chrétiens étoient près d'expirer , & demandoient les uns le Bap-tême , & les autres l'absolution. L'Homme Apostolique ne délibéra point ; il commença par lier le mieux qu'il put son Catechiste , qui n'avoit plus la force de se soutenir , puis il le confessa , ensuite il se jetta dans l'eau pour suivre l'Indien qui l'appelloit , & malgré les vagues , & les branches d'arbres , la plupart hérissées d'épines , dont une lui perça la cuisse de part en part , il arriva auprès des Catéchumenes , qui ne se soutenoient plus que par les bras à des branches : il les baptisa , & un moment après il les vit tomber dans l'eau , où il ne put empêcher qu'ils ne se noïassent.

Il alla ensuite vers les trois Néophytes , auxquels il donna l'absolution , après leur avoir fait faire les Actes nécessaires , & dont deux périrent presque aussitôt. Il retourna à son arbre , & y arriva fort à propos pour son Catéchiste , qui avoit déjà de l'eau jusqu'au cou. Il le délia , & l'aida à monter sur une branche plus haute. L'eau commença le soir du même jour à baisser , & dès que le Pere put mettre le pied sur la terre , il voulut visiter les Indiens , qu'il

1599.

avoit laissés en vie ; mais sa cuisse, où l'épine étoit restée, se trouva si fort enflée, qu'il fut contraint de s'arrêter, dès qu'il eut fait quelques pas ; il fallut ensuite le porter jusqu'à Villarica pour y être pansé : c'étoit trop tard pour être bien guéri, & pendant vingt-deux ans, qu'il vécut encore, la plaie, qu'on n'avoit jamais pu fermer entièrement, ne cessa point de lui causer de grandes douleurs. Il reprit cependant bientôt ses fonctions ; & peu de tems après, lui & son Collègue furent rappelés à l'Assomption, où le Pere Lorençana, qui y étoit resté seul, ne pouvoit plus suffire au travail, dont il étoit surchargé.

Établissement
des Jésuites à
Cordoue.

Tandis que ces choses se passoient dans cette Province, le Pere Romero faisoit à Santafé, où il passa dix-huit mois entiers, des fruits merveilleux auprès des Espagnols & des Indiens ; & les premiers écrivirent au Provincial des Jésuites du Pérou, pour lui offrir une Maison dans leur Ville ; mais, quoique l'année suivante il fût arrivé de ce Roiaume un nouveau renfort de Missionnaires, il ne fut pas possible d'en fixer un seul à Santafé. Le Supérieur, qui s'étoit rendu au Tucuman pour recevoir cette nouvelle recrue, se chargea de faire, avec le Pere Jean Dario, Italien, & le Frere Jean Rodriguez, une Mission dans la Ville de Cordoue. Il y avoit cependant été reçu d'abord assez froidement, parcequ'on y avoit pris quelque ombrage des Jésuites ; mais à-peine la Mission fut-elle commencée, qu'on lui offrit une Maison & une Chapelle dans un emplacement fort commode.

Peu de tems après le Magistrat voiant que la Chapelle ne pouvoit pas contenir le monde qui y abordoit, fit tracer le plan d'une grande Eglise, & aussitôt après travailler aux fondemens.

1599.

En attendant qu'elle fût achevée, le Supérieur alla avec ses deux Compagnons visiter les Indiens que les Peres de Ortega & Barsena avoient instruits de nos Mysteres, & qui depuis leur départ étoient demeurés sans presqu'aucuns secours spirituels. Ils eurent la consolation d'y trouver des Néophytes, qui avoient conservé l'innocence de leur Baptême, & qui soupiroient après le retour de leurs Peres en Jesus-Christ; ils en furent reçus avec des transports de joie, qui leur tirèrent les larmes des yeux. Ils leur dirent qu'on bâtissoit à Cordoue une grande Eglise, où ils pourroient venir, quand on n'auroit pas de Pasteurs à leur envoyer; & sur le champ ils s'offrirent à y transporter tous les matériaux nécessaires. Leur offre fut acceptée, & l'Eglise fut achevée en peu de tems.

Le Pere Romero de retour dans cette Ville ne s'y arrêta presque point, & en partit avec le Pere de Monroy pour aller porter la lumiere de l'Evangile aux *Diaguites*, qui sont presque à l'extrémité méridionale du Tucuman. Ces Indiens, moins adonnés à l'ivrognerie, que leurs Voisins, étoient fort prévenus en faveur des Jésuites, dont on leur avoit dit entr'autres choses, qu'ils s'opposoient de tout leur pouvoir à ce qu'on les maltraitât; & cet heureux préjugé avoit fait esperer à un Gentilhomme Espagnol,

1600.

Missionnaires aux Diaguites.

1600.

nommé Jean de Abreu, établi à Cordoue, & dont le Pere avoit été Gouverneur du Tucuman, que s'il paroïssoit chez eux avec les Peres de la Compagnie, il lui seroit facile de les apprivoiser. Les Missionnaires de leur côté, qui ne savoient pas bien la Langue de cette Nation, ni le chemin qui conduisoit chez elle, furent charmés de trouver dans un Homme de cette considération un Guide & un Interprete, qui pût faire respecter leur Ministère.

1601.

ils courent
en grand ris-
que.

Ils y eurent d'abord véritablement tout le succès qu'ils pouvoient desirer, ils parcoururent une bonne partie de ce Canton, & furent partout écoutés avec plaisir. Une seule Bourgade, où ils avoient été reçus à bras ouverts, pensa être leur tombeau. Le Soir du jour même de cette réception, une troupe de ces Barbares parut dans l'équipage, où ils ont accoutumé de se mettre quand ils se préparent à une execution sanglante, & s'approcherent d'eux avec un air farouche & menaçant. Le Pere Romero alla à leur rencontre, & avec cette assurance, que donne le mépris de la mort, leur commanda d'un ton d'autorité de rendre au vrai Dieu, qu'il venoit leur faire connoître, l'hommage que lui doivent tous les Hommes, qui sont ses Créatures. A ces mots, il fut interrompu par un de ces Furieux, qui lui dit fierement qu'il ne souffriroit pas que les Diaguites se deshonorassent, en se découvrant la tête, comme faisoient les Espagnols, quand ils prioient leur Dieu; & que lui & les siens vouloient continuer de vivre à leur mode & selon leurs ancien-

nes coutumes. Il se retira en achevant ces mots, laissant les Missionnaires & leur Conducteur dans la crainte d'un soulèvement général, dont ils ne voioient pas comment ils pouvoient éviter d'être les Victimes. Mais aiant passé la meilleure partie de la nuit en prieres, ils furent agréablement surpris le lendemain de voir le même Homme, qui leur avoit parlé la veille avec tant de hauteur, venir leur faire des excuses, & ajoûter qu'une liqueur, qu'il n'avoit pas accoutumé de boire, lui avoit troublé la raison, & que lui & tous les siens répareroient avec usure par leur docilité, la faute qu'ils avoient commise.

Il tint parole, & plus de mille Diaguïtes se convertirent dans cette Bourgade. La récolte fut encore plus abondante dans quatre autres plus éloignées. Il n'y resta pas un seul Idolâtre. Ces Indiens adoroient le Soleil, & lui consacroient des plumes d'Oiseaux, qu'ils rapportoient ensuite dans leurs Cabanes, & qu'ils arrosoient de tems en tems avec le sang des Animaux. Ils croioient que les Ames de leurs Caciques étoient au sortir de leurs corps changées en Planettes; & celles des Particuliers, en Etoiles. Ils avoient des Temples dédiés à l'Astre du jour; ils les démolirent au premier ordre que leur en donna le Pere Romero, & planterent des Croix sur leurs ruines: mais une démarche précipitée du Lieutenant de Roi de Salta, pensa ruiner en un moment de si belles esperances.

Cet Officier, qui avoit apparemment reçu du Gouverneur de la Province une Com-

Religion de
ces Indiens:
conversions
nombreuses.

1601.

La discrétion
d'un Officier,
& ce qui en
arrive.

quand le préjugé
n'agit pas sur les individus
remarque avec quelle
fermeté ils repoussent
toutes les séductions
et quelle énergie ils
repondent aux Espagnols
ambitieux qui voulaient
sous les bannières apostoliques
les réduire en servage.
La défense était de
droit naturel. Quant à
dit les Espagnols, si une
poignée d'Indiens
les avait forcés à
sacrifier au soleil
et à quitter leur
religion de leur pays.
ils les eussent traités
de barbares. et
dans quelle charte
ont-ils lu qu'il
leur fut permis de
violenter les couronnes, et de ravir en servitude des peuples qui
vivaient libres et tranquilles dans des régions lointaines!

mission générale d'engager les Indiens qui
se convertissoient, à reconnoître le Roi
Catholique pour leur Souverain; aiant ap-
pris ce qui se passoit chez les Diaguites, se
persuada qu'il ne trouveroit aucune difficulté
à les faire consentir à tout ce qu'il leur pres-
criroit au nom & pour le service de Sa
Majesté, & leur envoya un ordre de faire
partir pour Salta un nombre d'Ouvriers,
qu'il leur marqua. Cette maniere d'agir les
surprit, & les irrita. » La Religion, qu'on
vient de nous prêcher, s'écrierent-ils,
» n'est donc qu'un piège qu'on a tendu à
» notre liberté, & les Espagnols n'ont ac-
» compagné leurs Docteurs, que pour re-
» connoître notre Pais, & voir comment
» ils pourront s'en emparer. Ne souffrons
» pas qu'on nous soumette ainsi à un dur
» esclavage, & commençons par faire
» main-basse sur tous ces Etrangers, que
» nous ne pouvons plus regarder que com-
» me des Séducteurs & des Perfides.

Ils s'étoient déjà mis en devoir d'exécu-
ter cette résolution, lorsqu'un Vieillard
accrédité dans la Bourgade, où ceci se pas-
soit, & où étoient alors les Missionnaires,
représenta à ces Esprits échauffés qu'il ne
falloit pas aller si vite, que les Peres étoient
fort considérés des Espagnols, & que quand
ceux-ci ne les vengeroient pas, le Dieu,
dont ils étoient les Ministres, ne laisseroit
peut-être pas leur mort impunie. Ce discours
arrêta les plus animés, & donna aux Mis-
sionnaires le moïen de faire entendre raison
à tous. Ils assurèrent à ce Peuple que l'Of-
ficier seroit certainement désavoué; & cette

et de ravir en servitude des peuples qui
vivaient libres et tranquilles dans des régions lointaines!

assurance, non-seulement le calma, mais l'engagea même à leur faire des excuses de son emportement, qu'il falloit, dit-il, pardonner à la crainte de perdre sa liberté, le seul bien dont il fût jaloux. Le Pere Romero de son côté lui promit de ne pas souffrir qu'on abusât de la Religion pour le réduire en servitude; il ajouta qu'il savoit sur cela les intentions du Roi, son Souverain, & de ceux qui commandoient en son nom au Tucuman; & que tant qu'il demeureroit dans ce Pais, les Diaguïtes n'avoient rien à craindre de la part des Espagnols.

Il eut en même tems avis que dans une autre Bourgade sa mort & celle de ses Compagnons étoit résolue; & toute réflexions faites, il jugea qu'ils devoient s'absenter pour quelque tems. Ils partirent donc pour Cordoue, avec promesse de revenir incessamment, & d'apporter avec eux des preuves certaines de ce qu'il avoit dit. Mais aiant été avertis, comme ils étoient déjà en chemin, qu'un Cacique Catéchumene étoit à l'extrémité, ils ne balancerent pas à se transporter chez lui, quoiqu'ils eussent de bonnes raisons pour croire qu'ils seroient poursuivis. Dieu bénit leur zele & leur courage: leur soupçon n'étoit que trop fondé; mais ce qui devoit naturellement les livrer à leurs Ennemis, fut ce qui leur fit éviter le danger, auquel ils s'exposoient. Le Pere Romero baptisa le Cacique, qu'il eut la consolation de voir mourir en Prédestiné; & tandis qu'il assuroit ainsi le salut de cette Ame, au risque de sa vie, ceux qui le cherchoient pour le massa-

Providence
de Dieu sur
les Mission-
naires.

1602.

crer avec les Compagnons, ne les trouvant point sur le chemin qu'on leur avoit vû prendre, desespererent de les joindre, & retournerent sur leurs pas.

Réglement
entre les Jé-
suites sur la
maniere de se
comporter au
Paraguay.

Dès que les Peres furent arrivés à Cordoue, le Pere Romero écrivit à l'Evêque du Tucuman, pour lui rendre compte de sa Mission, & de la disposition où il avoit laissé les Diaguites; il lui apprit en même tems qu'un Visiteur de sa Compagnie lui ayant envoié un ordre de se rendre à Salta, il ne pourroit peut-être pas tenir à ces Indiens la parole qu'il leur avoit donnée de retourner chez eux, ni même de leur envoyer sitôt un Missionnaire, & le pria de suppléer à leur défaut, par quelqu'un de ses Ecclésiastiques. Mais le Prélat n'en trouva aucun, dont il pût se passer, ou qui voulût se mettre à la discretion de ce Peuple, dans la disposition où l'on savoit qu'il étoit; & cette Eglise naissante fut trop long-tems dénuée de Pasteur, pour se soutenir dans l'état où on l'avoit laissée.

Le Pere Etienne Paez, c'étoit le nom du Visiteur, avoit une Commission de son Général pour toutes les Maisons que sa Compagnie avoit au Pérou, & pour toutes celles des Provinces voisines, qui en dépendoient, comme étoit alors le Paraguay. Il s'en étoit déjà acquité au Pérou même, d'où il étoit passé au Tucuman; & arrivé à Salta, il y manda tous les Missionnaires, qui se trouvoient dans cette Province & dans celle de Rio de la Plata, laquelle comprenoit encore celle qui en a été séparée depuis, sous le nom de Province de Pa-

raguay. Après qu'il les eut tous entretenus en particulier, il les assembla pour regler de concert avec eux la conduite uniforme, qu'on devoit tenir en prêchant l'Evangile à tant de Nations dispersées, du moins autant qu'il seroit possible, eu égard à la situation des lieux, & aux circonstances où l'on se trouveroit.

1602.

Il dit d'abord qu'il ne pouvoit approuver ces Missions ambulantes, & ces courses continuelles d'une extrémité de ces Provinces à l'autre, & qu'elles lui paroissent sujettes à de grands inconvéniens. Il parla du peu de fond qu'il y avoit à faire, selon lui, sur des conversions rapides, qui sont le fruit d'un premier mouvement, & qu'on ne peut guere qu'ébaucher, dans le peu de tems qu'on y emploie; qu'on en avoit un exemple bien frappant dans le Saint Pere François Solano, qui vivoit encore, & qui après avoir parcouru tout le Tucuman & une grande partie du Chaco, où il avoit converti un grand nombre d'Infideles, n'ayant fait aucun Etablissement fixe, n'avoit laissé que de foibles traces de son Apostolat. Il fit observer qu'il en étoit encore du grain de la parole, comme de celui que l'on jette en terre, qu'il ne suffisoit pas de le semer; mais que pour le faire germer, il falloit encore se donner beaucoup d'autres soins, & les continuer jusqu'à la moisson.

Tous ceux à qui ce discours s'adressoit, pensoient pour le fond comme le Visiteur; mais ils lui représenterent qu'ils n'avoient pu se dispenser d'aller où les Evêques, & les Vicaires généraux, qui gouvernoient les

1602.

Diocèses pendant les vacances des Sièges, avoient souhaité qu'ils allassent; que leurs courses n'avoient point été inutiles pour arriver au but qu'ils se proposoient; qu'ils y avoient acquis une connoissance nécessaire du Pais & du caractère des différentes Nations, auxquelles ils devoient annoncer l'Evangile; que Dieu a ses desseins dans ces Expéditions passageres; que les Hommes Apostoliques iont quelquefois inspirés de passer rapidement d'une Province à l'autre, comme ces nuées volantes auxquelles le Prophete Isaïe les compare (1); qu'ils venoient cependant avec lui, qu'il étoit à propos de prendre des mesures pour se mettre en état de faire quelque chose de plus durable, & qu'on s'étoit déjà fixé en plusieurs endroits; mais qu'il ne falloit pas renoncer absolument à des excursions, qui sont dans l'ordre de la Providence pour le salut de plusieurs Prédestinés, qui y est souvent attaché, & que telles ont été celles du Pere François Solano, que Dieu avoit autorisées d'un grand nombre de miracles. Chacun proposa ensuite ses vûes sur ce qu'il y avoit de mieux à faire, dans la situation où se trouvoit alors le vaste Pais, où ils avoient entrepris d'établir la Religion Chrétienne sur les ruines de l'Idolâtrie.

Projet du
Visiteur jugé
impraticable.

Sur ces entrefaites le Visiteur reçut des Lettres de plusieurs Villes du Tucuman, qui lui apprirent que le bruit couroit dans cette Province, que l'unique motif de son voïage étoit de ramener au Pérou tous les Jésuites qu'il avoit assemblés à Salta; mais

(1) Qui sunt isti, qui ut nubes volant? Isaias, 60 7.

il répondit que quand il auroit eu ce dessein, ce qui n'étoit pas, ce qu'il voioit de ses yeux l'auroit déjà obligé d'y renoncer. Il s'appliqua ensuite à dresser quelques Réglemens, dont le principal fut d'abord jugé absolument impraticable : c'étoit de laisser aux Jésuites de la Province du Bresil tout le Pais qui est à l'Orient du Paraguay & de Rio de la Plata, par la raison que cette Province étoit bien plus à portée & plus en état que le Pérou d'y envoyer des Missionnaires, qui y viendroient déjà instruits de la Langue qui y a le plus de cours. Ce projet n'eut pas plutôt transpiré au Tucuman, qu'il y fût généralement approuvé, & que la plupart des Villes de cette Provincecrivirent au Général de la Compagnie, & lui offrir des Colléges, qu'elles se proposoient de fonder.

Il n'en fut pas de même à Salta, où le départ des Jésuites qui y étoient, pour se rendre à Salta, avoit excité des mouvemens divers. Tous avoient cru qu'ils étoient partis pour ne plus revenir; quelques-uns avoient témoigné par leurs regrets & par leurs larmes, combien ils étoient sensibles à cette perte; mais le plus grand nombre marqua son ressentiment par des invectives, dont la façon de vivre & toute la conduite de ces Religieux auroient dû les mettre à couvert. Ils publièrent que ce nouvel Institut ne se plaisoit pas dans les Colonies pauvres, & ne pouvoit se fixer que dans les Pais opulens ou que le voisinage du Pérou mettoit à portée de le devenir; que si le zele du salut des Ames étoit bien pur

1602.

parmi les Jésuites, ils ne renonceroient pas à une Province, où ils pouvoient trouver autant & plus que dans aucune autre de quoi l'exercer avec fruit, & où l'on n'avoit rien omis pour leur donner des preuves de la plus parfaite confiance; qu'au reste, l'espérance dont on amusoit les Habitans de l'Assomption, de leur envoyer des Jésuites Portugais, ne pouvoit être qu'une pure défaite, n'y ayant aucune apparence que le Conseil roial des Indes consentît à introduire dans les États de Sa Majesté Catholique des Missionnaires qui n'eroient pas ses Sujets naturels, ni que la Cour de Lisbonne se chargeât d'en fournir à un Pais, qui n'appartenoit pas à la Couronne de Port.

Le Pere de Ortega dans les Prisons du Saint Office.

Il y a une apparence que le Pere Paez n'a pas assez fait réflexion à ces difficultés, qui devoient néanmoins se présenter d'abord à son esprit. Cependant il ne se rendit pas même aux premières remontrances qu'on lui fit sur cela; mais comme il ne fit aucune démarche pour l'exécution de son projet, on eut tout le tems de lui en faire voir les inconveniens & les suites. D'autre part, le Pere de Lorençana n'étoit apparemment pas encore instruit de tout le mauvais effet qu'avoit produit à l'Assomption son départ de cette Ville, avec celui du P. de Ortega; mais il étoit occupé à Salta d'une affaire qui l'inquiétoit beaucoup plus: son Compagnon venoit de recevoir un ordre de se rendre incessamment à Lima, pour se présenter au Tribunal de la suprême Inquisition du Pérou.

Quoiqu'un voiage de trois cents lieues, que le Pere de Ortega venoit de faire, parcequ'il avoit été obligé pour aller à Salta de descendre le Fleuve jusqu'à Santafé, eût extrêmement augmenté ses douleurs, & qu'il lui en restât encore cinq cents à faire pour arriver à Lima, il partit sans délai; & ni sa prompte obéissance, ni la considération de ses travaux apostoliques au Bresil & au Paraguay, n'empêcherent point qu'à son arrivée dans la Capitale du Pérou, il ne fût renfermé dans la Prison du Saint Office. L'étonnement fut extrême dans tous les lieux où il étoit connu, lorsqu'on y apprit cette nouvelle; & personne ne put imaginer qu'un Homme, à qui on avoit vû faire des actions si héroïques dans l'exercice de son Ministère, en faveur duquel le Ciel s'étoit déclaré par plus d'un Miracle, eût mérité qu'on le traitât en Criminel, sur-tout dans l'état d'infirmité où il étoit. Lui-même ne pouvoit deviner de quoi il étoit accusé. Mais d'autre part l'intégrité du Tribunal, qui usoit envers lui d'une si grande rigueur, ne permit pas de le condamner; & le silence que le Serviteur de Dieu gardoit dans une situation si humiliante, suspendoit le jugement du Public, qui avoit eu bien de la peine à le croire coupable, & qui n'osoit assurer qu'il fût innocent.

Il demeura cinq mois en prison, sans qu'on lui parlât de rien, parcequ'on attendoit toujours qu'il avouât son crime; & comme sa conscience ne lui en reprochoit aucun, il crut n'avoir point d'autre

De quoi il étoit accusé & sa justification.

1602.

parti à prendre, que d'attendre en silence, & avec la plus parfaite résignation, ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de lui. Au bout de ce tems-là, ses Supérieurs obtinrent qu'il fût remis entre leurs mains, sous condition de le représenter dès qu'ils en recevroient l'ordre, & de ne lui permettre, ni de sortir de la Maison, ni de voir personne de dehors, ni de dire la Messe, & il passa encore deux ans dans cet état. Enfin, le Saint Office reçut du Paraguay un Acte qui le justifioit pleinement. C'étoit la rétractation faite juridiquement, & devant plusieurs Témoins qui l'avoient signée, d'un Habitant de Villarica, qui l'avoit accusé d'avoir révélé sa Confession, & qui se trouvant au lit de la mort, déclaroit que c'étoit une pure calomnie; ajoûtant que la fermeté du saint Homme à ne vouloir pas l'absoudre, ou à exiger trop de lui, & dont il connoissoit trop tard la justice & la sagesse, l'avoit porté à s'en venger par une accusation si atroce.

Le Président du Tribunal de l'Inquisition n'eut pas plutôt reçu cet Ecrit, qu'il déclara de la maniere la plus solennelle, l'innocence de l'Accusé, & le rétablit dans tous ses droits. Toute la Ville de Lima prit part à la joie que causoit aux Jésuites un si heureux dénouement, & tout retentit des louanges d'un Homme, qui après avoir combattu si glorieusement l'Hérésie, le Libertinage & l'Idolâtrie, triomphoit de la Calomnie d'une maniere d'autant plus éclatante, qu'il n'avoit jamais paru plus saint, que tandis qu'il étoit traité en Cri-

minel. Dom Gaspar de Zuñiga & Azevedo, Comre de Monterey, Viceroy du Perou, comprit qu'un si grand Religieux étoit l'Homme qu'il cherchoit pour l'envoyer à des Chiriguanes, qui depuis peu avoient témoigné vouloir sincèrement embrasser le Christianisme, & dont la conversion importoit extrêmement à la tranquillité du Tucuman, & même à celle du Pérou.

Mais nous avons déjà dit qu'il falloit un miracle pour réduire ces Barbares sous le joug de l'Evangile; & le Seigneur n'a pas encore jugé à propos de le faire en faveur de cette Nation également perfide & féroce, qui ne faisoit jamais semblant de se réconcilier avec les Espagnols, en leur demandant des Missionnaires, que quand la guerre lui devenoit onéreuse, ou pour détourner quelque orage qui la menaçoit; & l'expérience n'avoit pas encore appris le peu de fond qu'il y avoit à faire sur ses promesses & sur ses avances. Cependant, comme les Missionnaires, qui s'en défioient plus que personne, parcequ'ils les connoissoient mieux, ont toujours cru qu'il leur convenoit de se prêter à toutes les invitations qu'on leur faisoit pour essaier de les gagner à Jesus-Christ, seul moien de pouvoir les réconcilier sincèrement avec les Espagnols, & qui, n'ignorant point qu'il y a des momens marqués par la Providence pour triompher des cœurs les plus rebelles à la Grace, qui ne sont connus que de lui seul, ne doivent point s'exposer à les manquer, le Pere de Ortega n'eut garde de se refuser à ce que

1602.

Il est chargé d'une Mission chez les Chiriguanes, qui ne réussit pas.

1602.

le Viceroy souhaitoit de lui. Il embrassa même avec joie une occasion, qui lui faisoit esperer de mourir dans l'exercice de la vie Apostolique, à laquelle il s'étoit consacré dès sa jeunesse, & peut-être même de la terminer par le martyre.

Sa mort.

Il partit en 1601 pour la Cordilliere Chiriguane avec le Pere Jérôme de Villanao, & ils y furent assez bien reçus; mais ils ne tarderent pas à s'appercevoir que ces Barbares ne pensoient à rien moins qu'à embrasser notre sainte Religion. Ils n'omirent pourtant rien pour les y engager; & pendant deux années entieres ils mirent en œuvre tout ce que le zele le plus ardent, & la plus industrieuse charité, purent leur suggerer pour amollir ces cœurs endurcis. Enfin ils reconnurent avec douleur que le jour du salut n'étoit pas encore venu pour eux. Alors la santé du Pere Ortega se trouvant tout-à-fait ruinée, son Compagnon reçut un ordre de le conduire à la Plata, où il mourut en 1622, dans une extrême vieillesse.

Tentatives des PP. de St. François auprès des Chiriguanes, & quel en fut le succès.

Pour finir cette digression, & ne pas revenir sitôt aux Chiriguanes, qui interromproient trop souvent le fil de cette Histoire, j'ajouterai ici qu'après que les deux Missionnaires Jésuites furent sortis de la Cordilliere, quelques Religieux de Saint François voulurent éprouver s'ils ne seroient pas plus heureux, que ces Peres ne l'avoient été. Le Pere Augustin Fabio, accompagné d'un Frere Convers, entra dans ces Montagnes par la Vallée de Tarija, après en avoir obtenu la permission du Viceroy,

de l'Audience roiale des Charcas & de l'Archevêque de la Plata: & la Chronique de cet Ordre, imprimée à Lima en 1650, nous apprend qu'ils y firent quelques conversions, & qu'ils y bâtirent une Eglise; mais que, ces premiers succès leur aiant fait concevoir les plus hautes espérances, & ne doutant presque plus qu'ils ne réussissent à ranger toute cette Nation sous l'étendard de la Foi, ces Barbares, pendant un voiage que le Pere Villarnao fit à la Plata, massacrerent quelques Espagnols, qui l'avoient suivi dans la Cordilliere, chasserent son Compagnon, & fermerent si bien toutes les avenues de leurs Montagnes, que le Pere Villarnao ne put jamais y rentrer.

Fin du quatrieme Livre.



PIECES

POUR SERVIR DE PREUVES
& d'éclaircissemens à l'Histoire
du Paraguay.

RELATION DE FERNAND DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAIN
FERNAND
DE RIBERA.

EN la Ciudad de la Ascension (1), que es en el Rio del Paraguay, de la Provincia del Rio de la Plata, à tres dias del mes de Março, año del nacimiento de nuestro Salvador Jesu-Christo de mil y quinientos y quarenta y cinco años, en presencia de mi el Escrivano publico, y Testigos de yuso escritos, estando dentro de la Yglesia y Monasterio de nuestra Señora de la Merced de Redemcion de Captivos, pareció

DANS la Ville de l'Assomption, située sur le Fleuve du Paraguay, dans la Province de Rio de la Plata, le troisieme du mois de Mars 1545, en présence de moi Ecrivain public, & des Témoins ci-dessous nommés, étant dans l'Eglise du Monastere de Notre-Dame de la Merced de la Rédemption des Captifs, comparut le Capitaine Fernand de Ribera, un des Conquérens de cette Province, & dit que le Seigneur D.

(1) Cet Ecrivain est le seul qui donne à l'Assomption le nom d'Ascension : il le lui donne par-tout.

presente el Capitan Hernando de Ribera, Conquistador en esta Provincia, y dixò, que por quanto al tiempo que el Señor Dom Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, Governador, y Adelantado, y Capitan general desta Provincia del Rio de la Plata por su Majestad, estando en el Puerto de los Reyes, por donde la entrò à descubrir en el año pasado de mil y quinientos y quarenta y tres, le embiò, y fue mandado con un Vergantin y cierta gente à descubrir por un Rio arriba, que llaman *Ygatu*, que es un braço de dos Rios muy grandes y caudalosos, el uno de los quales se llama *Yacareati*, y el otro *Yayva*, que segun Relacion de los Indios naturales vienen por entre las Poblaciones de la Tierra a dentro; y que aviendo llegado a

Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, Gouverneur, Adelantado, & Capitaine général pour Sa Majesté, dans ladite Province de Rio de la Plata, se trouvant au Port des Rois, où il étoit venu en l'année 1543 pour découvrir le País, il fut envoié par ledit Seigneur, & partit sur un Brigantin avec un certain nombre de gens, & découvrit une Riviere nommée *Ygatu*, formée par le Confluent de deux grandes Rivieres, lesquelles, suivant ce qui lui a été dit par les Indiens du País, se nomment l'une *Yacareati*, & l'autre *Yayva*, & arrosent des País fort peuplés; qu'étant arrivé chez les *Xarayès*, sur les connoissances que lui donnerent ces Indiens, aiant laissé son Brigantin en lieu de sûreté, il se mit

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
NE FERNAND
DE RIBERA.

1545.

RELATION
DU CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIBERA.

los pueblos de los Indios, que se llaman los *Xarayes*, por la relacion que dellos uvò, dexando vergantín en el Puerto à buen recaudo, se entrò con quarenta hombres por la Tierra à dentro à la ver y descubrir por vista de ojos; yendo caminando por muchos pueblos de Indios ovò y de los Indios de los dichos pueblos, y de otros, que de mas lexos le vinieron à ver y hablar, larga y copiosa relacion; laqual el examinò y procurò examinar y particularizar, para saber dellos la verdad, como hombre que sabe la Lengua *Cario*; por cuya interpretacion y declaracion comunicò y platicò con las dichas generaciones, y se informò de la dicha Tierra.

Y porque al dicho tiempo el llevò en su compania à Juan Valderas, Escrivano

en marche avec quarante Hommes, pour découvrir le País, de ses propres yeux; qu'il rencontra sur sa route plusieurs Bourgades Indiennes, dont les Habitans, & plusieurs autres qui venoient de plus loin pour le voir & lui parler, lui donnerent de grandes lumieres sur ce qu'il cherchoit; & que comme il entendoit fort bien la Langue *Carienne* (qui cours dans tout ce País), il examina & fit examiner avec soin tout ce qu'il put apprendre, par moien de ces Indiens, de ce qui regardoit ce País, & la vérité du rapport qu'ils lui firent.

Et que comme avoit mené avec lui Jean Valderas, Escrivain de Sa Majesté,

de Su Majestad, el qual escrivio y asentò algunas cosas del dicho descubrimiento, pero que la verdad de las cosas, riquezas, y poblaciones, y diversidades de Gentes de la dicha Tierra no las quizo dezir al dicho Juan Valderas, para que las asentasse por su mano en la dicha Relacion; ni clara, ni abiertamente las supo, ni entendio, ni el las ha dicho, ni declarado, porque al dicho tiempo fue, y era su intencion de las comunicar y dezir al dicho Señor Governador, para que luego entrasse personalmente a conquistar la Tierra, porque assi convenia al servicio de Dios y de Su Majestad: y que aviendo entrado por la Tierra ciertas jornadas, por carta y mandamiento del Señor Governador, se bolvio al Puerto

il lui fit mettre par écrit une partie des réponses que les Indiens lui faisoient; mais il ne jugea pas à propos de lui communiquer bien des choses qui concernoient les richesses du Pais, & d'autres particularités qu'il écrivit lui-même, dans le dessein de n'en faire part qu'audit Seigneur Gouverneur, parcequ'il jugeoit convenable, pour le service de Dieu & pour celui de Sa Majesté, que lui-même fit en Personne la découverte du Pais: que dans cette vue, après avoir pénétré assez avant dans l'intérieur du Pais, il étoit retourné au Port des Rois, suivant l'ordre qu'il en avoit par écrit dudit Seigneur; que l'ayant trouvé malade avec la meilleure partie de ses Troupes, il ne lui fut pas possible

1545.

RELATION
DU CAPITAIN
NE FERNAND
DE RIBERA

1545.
RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

de los Reyes, y à causa de hallar le enfermo à el y à toda la gente, no tuvo lugar de le poder informar del descubrimiento, y darle la Relacion, que de los Naturales avia avido; y dende à pocos dias constreñido por necesidad de la enfermedad, porque la Gente no se le muriessa, se vino à esta Ciudad y Puerto de la Ascension, en laqual estando enfermo, dende à pocos dias que fue llegado, los Officiales de Su Magestad le prendieron, como es à todos notorio, por manera que no le pudo manifestar la Relacion: y porque agora al presente los Officiales de Su Magestad van con el Señor Governador à los Reynos de España, y porque podria ser en el entretanto à el le sucediessa algun caso de muerte, de lui rendre compte de ses découvertes, & de ce qu'il avoit appris des Naturels du Pais: que les maladies augmentant, ledit Seigneur, craignant de perdre ce qui lui restoit d'Hommes, fut contraint de s'embarquer avec eux pour retourner à l'Assomption; qu'il y arriva fort malade, & que peu de jours après les Officiers de Sa Magesté le firent prisonnier, comme il est connu de tout le monde, de sorte qu'il fut impossible au Déposant de lui faire part de sa Relation; que présentement les Officiers de Sa Magesté le conduisant en Espagne, & que pouvant arriver que par quelque accident, ou de mort ou d'une trop longue absence, & parcequ'on pourroit l'envoier ailleurs, la connoissance de ses découvertes ne par-

1545.

RELATION
DU CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIBERA.

ò ausencia, ò ir à otras partes, donde no pudiessè fer avisa- do, por donde se perdiessè la Relacion y avisos de la entra- da y descubrimiento, que Su Magestad seria muy deservido, y al Señor Governador le vendria mucho da- ño y perdida, todo lo qual seria à su cul- pa y cargo; portanto y por el descargo de su conciencia, y por cumplir con el servi- cio de Dios y de Su Magestad, y del Se- ñor Governador en su nombre, aora an- te mi el Escrivano quiere hazer y hazia Relacion del dicho su descubrimiento, para dar aviso à Su Magestad del, y de la informacion y rela- cion que ovò de los Indios naturales; y que pedia y requeria à mi el dicho Escri- vano, la tomassè, y la recibiesse: laqual dicha Relacion hizò en la forma siguiente.

Dixò y declarò el dicho Capitan Her- nando de Ribera que

vînt point jusqu'au- dit Seigneur, ce qui seroit pour le service de Sa Majesté & pour lui une grande perte & la cause d'un tort considerable, il a jugé nécessaire, tant pour la décharge de sa conscience, que pour remplir ses obligations envers Dieu, Sa Majesté, & ledit Seigneur Gouver- neur, de faire par- devant moi, Ecrivain du Roi, le récit de ses découvertes, & par ce moien infor- mer Sa Majesté de tout ce qu'il a appris des Indiens naturels des Pais qu'il a par- courus, & il m'a re- quis dans les formes de recevoir sa Rela- tion, laquelle est conçue en ces ter- mes.

Le susdit Capitai- ne Fernand de Ribe- ra, dit & déclara que

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

à veynte dias del mes de Diciembre del año passado de mil y quinientos y quarenta y très años, partio del Puerto de los Reyes en el Vergantin nombrado el *Golondrino* con cinquenta y dos hombres por mandado del Señor Governador, y fue navegando por el Rio del *Ygatu*, que es braço de los dichos dos Rios *Yacareati* y *Yayva*, este braço es muy grande y caudaloso; y à las seis jornadas entrò en la madre destes dos Rios, segun Relacion de los Indios naturales por do fue tocando; estos dos Rios señalaron que vienen por la Tierra a dentro, y que este Rio, que se dize *Yayva*, deve de proceder de las Sierras de Santa Martha, y es Rio muy grande y poderoso, mayor que el Rio *Yacareati*, el qual, segun las señales, que los

le vingtieme de Décembre de l'année 1543, il partit du Port des Rois sur un Brigantin, nommé le *Golondrino*, avec cinquante-deux hommes, par ordre du Seigneur Gouverneur, pour remonter l'*Igatu*, grande Riviere formée par la jonction de deux autres nommées *Yacareati* & *Yayva*; qu'après six jours de navigation, il arriva au Confluent des deux susdites Rivieres; que les Indiens qu'il rencontra lui firent entendre que l'*Yayva* sortoit des Montagnes de Sainte Marthe, qu'elle est beaucoup plus grande que l'*Yacareati*, qui sort des Montagnes du Pérou, que dans l'étendue de Pais qui les sépare il y a une infinité de Nations & de Bourgades, dont on a appris que ces deux Rivieres se

Indios dan, viene de las Sierras del Peru; y entre el un Rio y el otro, ay muy gran distancia de Tierra. Pueblos de infinitas Gentes, segun los Naturales dixeron, y vienen à juntar se estos dos Rios Yayva y Yacareati en Tierra de los Indios *Perobaçaez*, y alli se tornan à dividir, y a setenta leguas el Rio abaxo, se tornan à juntar; y aviendo navegado diez y siete jornadas por el dicho Rio, passò por Tierra de los Indios *Perobaçaes*, y llegò à otra Tierra de los Indios *Xarayes*, Gentes laboradoras, de grandes mantenimientos, y criadores de Patos y Gallinas, y otras Aves, pesquerias y caças, Gente de razon, y obedescen à su Principal. El llegado à esta generacion de los Indios *Xarayes*, estando en

réunissent dans le Pais des Indiens nommés *Perobaçaes*, & là même se séparent de nouveau, & au bout de soixante & dix lieues se rejoignent; qu'il remonta l'Yayva pendant dis-sept jours, puis se rendit par terre chez les *Perobaçaes* & passa ensuite chez des *Xarayès*, qui cultivent la terre, font beaucoup de vivres, nourrissent des Oies, des Poules, & beaucoup d'autres Volailles, sont fort raisonnables, & ont un grand Chef qui les commande; qu'étant arrivé dans leur Pais, il entra dans une de leurs Bourgades d'environ mille Cabannes, fut très bien reçu du grand Chef, qui se nommoit *Camiré*, & dont il s'informa des Peuplades qui sont dans l'intérieur du Pais, & que sur les notions qu'ils lui donnerent,

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

1545.

RELATION
DU CAPITAIN
FERNAND
DE RIBERA.

un pueblo dellos de hasta mil casas, a donde su Principal se llama *Camiré*, el qual le hizò buen recibimiento, del qual se informò de las Poblaciones de la Tierra a dentro; y por la Relacion, que aqui le dieron, dexando el Vergantin con doze hombres de guarda, y con una Guya, que llevò de los dichos Xarayes, pasò adelante, y caminò tres jornadas hasta llegar à los pueblos

y Tierra de una generacion de Indios, que se dizen *Urtueses*, laqual es buena Gente, y labradores à la manera de los Xarayes, y de aqui fue caminando por Tierra toda poblada, hasta ponerse en quinze grados menos dos tercios, yendo la via del Ueste.

Estando en estos pueblos de los *Urtuezes* y *Aburuñes*, vinieron alli otros muchos Indios principales de otros pueblos mas a dentro comarcanos à hablar con el, y traelle plumas à manera de las del Peru, y planchas

laissant là son Brigantin avec douze Hommes pour le garder, il marcha en avant pendant trois jours & arriva chez des Indiens nommés *Urtuesès*, Nation fort raisonnable & qui cultive la terre comme les Xarayes; qu'au-delà il traversa un Pais très peuplé, & marchant toujours à l'Ouest, il se trouva par les quinze degrés de Latitude moins deux tiers.

Tandis qu'il étoit chez les *Urtuesez* & chez les *Aburuñes*, plusieurs autres Indiens des Principaux de leurs Nations, & qui n'étoient pas éloignés, vinrent pour le voir & pour lui offrir des plumes semblables à celles

de métal *Chafalonia*, de los quales se informò, y tuvo plastica y aviso de cada uno, particularmente de la Poblaciones y Gentes de adelante; y los dichos Indios en conformidad, sin discrepar, le dixeron que à diez jornadas de alli, à la vanda del Ues-Nor-Ueste, habitavan y tenian muy grandes Pueblos unas mugeres, que tenian mucho metal blanco y amarillo, y que los allientos y servicios de sus casas eran todos del dicho metal, y tenian por su principal una Muger de la misma generacion, y que es gente de guerra, y temida de los Indios; y que antes de llegar à la generacion de las dichas Mugeres estava una generacion de los Indios, que es gente muy pequeña, con los quales, y con la generacion destos

du Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appellent *Chafalonia*. Il leur fit à tous en particulier beaucoup de questions, principalement sur les Nations & les Peuplades plus avancées dans le País, & tous unanimement lui dirent qu'à dix journées de là à l'Ouest & au Nord-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades uniquement occupées par des Femmes, dont les Bourgades étoient très considérables, & qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune; qu'on ne voïoit rien chez elles qui ne fût de l'un ou de l'autre; qu'elles avoient à leur tête une Femme de leur Nation; qu'elles étoient fort guerrieres & formidables à tous leurs Voisins; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontroit une très pe-

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

1545.

RELATION
DU CAPITALAINE
FERNAND
DE RIBERA.

que informaron, pelean las dichas Mugerres, y les hazen guerra; y que en cierto tiempo del año se juntan con estos Indios comarcanos, y tienen con ellos su comunicacion carnal, y si las, que quedan preñadas, paren hijas, tienen se las consigo, y los hijos los crian hasta que dexan de mamar, y los embian à sus padres; y que de aquella parte de los Pueblos de las dichas Mugerres avia muy grandes poblaciones, y gente de Indios, que confinan con las dichas Mugerres, y que la relacion que toca à las dichas Mugerres, lo avian dicho sin preguntarselo; à lo que le señalaron està por de un lago de agua, muy grande, que los Indios nombraron la casa del sol; dicen que alli se encierra el sol; por manera que

petite Nation d'Indiens, auxquels, aussi-bien qu'à ceux qui lui parloient, elles faisoient souvent la guerre, & qu'en un certain tems de l'année elles faisoient venir des Hommes de cette petite Nation pour coucher avec elles; qu'elles gardoient les enfans qu'elles en avoient, jusqu'à ce qu'ils fussent sevrés; & qu'alors elles renvoioient les Garçons à leurs Peres; qu'elles avoient pour Voisins, du même côté, de nombreuses Peuplades d'Indiens; que ceux qui leur avoient dit tout cela, l'avoient fait sans qu'on le leur demandât, & qu'ils leur avoient encore dit qu'à côté de leurs Habitations il y avoit un très grand Lac, que les Indiens appelloient la Maison du Soleil, parce que cet Astre s'y couche, & que c'étoit

entre las espaldas de Santa Martha, y el dicho lago, habitan las dichas Mugerres à la vanda de Uesnorueite, y que adelante de las poblaciones, que estan passados los Pueblos de las Mugerres, ay otras muy grandes poblaciones de gentes, los quales son Negros, y, à lo que señalaron tienen barbas como aguileñas

Fueron preguntados como sabian que eran Negros; y dixeron que por que los avian visto sus padres, y se lo dezian otras generaciones comarcanas à la dicha Tierra, y que eran gentes que andavan vestidas, y las casas y pueblos los tienen de piedra y tierra, y son muy grandes, y que es gente que poseen mucho metal blanco y amarillo en tanta cantidad, que no se sirven con otras co-

entre le derriere des Montagnes de Sainte Marthe, & le grand Lac qu'habitoient les susdites Femmes à l'Ouest - Nord-Ouest; & que plus avant il y avoit de grandes Peuplades de Negres, lesquels, sur le rapport qu'on leur en fit, ont la barbe pointue à la maniere des Mores.

à manera de Moros.

On leur demanda d'où ils savoient que c'étoient des Nègres, & ils répondirent que leurs Peres les avoient vus, & qu'ils l'avoient encore oui dire à d'autres Indiens qui en étoient voisins; qu'on leur avoit ajoûté que ces Negres étoient vêtus, que leurs maisons & leurs Bourgades, qui sont très grandes, étoient bâties de pierres & de terre; qu'ils ont du métal blanc & jaune en

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

1545.

RELATION
DU CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIBERA.

las en sus casas, de
vesijas, y ollas, y
tinajas muy grandes,
y todo lo demas. Y
preguntò à los di-
chos Indios à que
parte dimoravan los
pueblos y habitacion
de la dicha Gente Ne-
gra, y señalaron que
dimoravan al Nor-
ueste, y que, si que-
rian ir allà, en quin-
ze jornadas llega-
rian à las Poblacio-
nes vezinas y comar-
canas à los pueblos
de los dichos Negros;
y à lo que le paresce,
segun y la parte don-
de señalò, los di-
chos pueblos estan en
doze grados à la van-
da del Norueste en-
tre las Sierras de san-
ta Martha y las del
Marañon, y que es
gente guerrera, y pe-
lean con arcas y fle-
chas. Assi mismo se-
ñalaron los dichos
Indios, que des Oes-
norueste hasta el
Norueste quarta al
Norte ay otras mu-
chas Poblaciones y

si grande quantité,
que tous leurs meu-
bles en font, même
les plus grands, com-
me marmites, &c.
On leur demanda de
quel côté habitoient
ces Nègres; & ils ré-
pondirent que c'é-
toit au Nord-Ouest;
que s'ils vouloient y
aller, ils arrive-
roient en quinze
jours aux premieres
Bourgades, ce qui,
joint à quelques in-
dices qu'on leur don-
noit, leur fit juger
que ces Nègres é-
toient par les douze
dégrés au Nord-
Ouest entre les Mon-
tagnes de sainte
Marthe & celles du
Marañon. On leur
dit encore que ces
Nègres étoient fort
guerriers, & que
leurs armes sont l'arc
& la fleche; qu'en
tirant de l'Ouest-
Nord - Ouest au
Nord-Ouest - quart-
de Nord, il y a
beaucoup de gran-
des Peuplades d'In-

muy grandes de Indios, y pueblos tan grandes que en un dia no pueden atravesar de un cabo à otro, y que toda es gente que posseent mucho métal blanco y amarillo, y con ello se sirven en sus casas, y que toda es gente vestida, y para ir alla, podrian ir muy presto, y todo por tierra muy poblada; y que asimismo por la vanda del Oeste avia un lago de agua muy grande, y que no se parecia tierra de la una vanda à la otra, y à la ribera del dicho lago avia muy grandes Poblaciones de gentes vestidas, y que posseyan mucho métal, y que tenian piedras, de que trayen bordadas las ropas, y relumbraban mucho, las quales sacavan los Indios del dicho lago, y que tenian muy grandes pueblos, y toda era

diens, dont les Bourgades sont si longues, qu'on ne peut aller d'un bout à l'autre en un jour; que leurs Habitans n'ont point d'autres vaisselles que de métal blanc & jaune; qu'ils sont tous vêtus; que pour les aller trouver il n'y avoit pas loin, & que le Pais par où il falloit passer étoit très peuplé; que du côté de l'Ouest il y avoit un très grand Lac, dont on ne pouvoit pas voir en même tems les deux extrémités, que ses bords étoient peuplés de Nations toutes vêtues, qui avoient aussi beaucoup de métal, & qu'ils tiroient du Lac des pierres très brillantes, dont ils bordoient leurs habits & leurs meubles; qu'ils cultivoient la terre, qu'ils en tiroient beaucoup de vivres, & nourris-

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

gente los de las dichas Poblaciones, labradores, y que tenian muy grandes mantenimientos, y criavan muchos Patos y otras aves, y que dende aqui donde se hallò, podia ir al dicho lago y Poblaciones del, à lo que le señalaron, en quinze jornadas, todo por tierra poblada, à donde avia mucho metal y buenos caminos en abaxando las aguas, que à la fazon estavan crecidas; que ellos les llevarian, pero que eran pocos Christianos, y los pueblos, por donde avian de passar, eran grandes, y de muchas gentes.

Assimismo dixo y declarò que le dixeron y informaron y señalaron à la vanda del Ueste quarta al Sud-Ueste, avia muy grandes Poblaciones que tenian las casas de tierra, y que era

soient une grande quantité de Volailles, que de l'endroit où ils étoient, on pouvoit arriver au Lac & aux premieres des Nations qui l'environnent, en quinze jours, & par des chemins très peuplés, & où l'on trouveroit par-tout beaucoup de métal; mais qu'il falloit attendre que les eaux, qui étoient alors fort hautes, fussent baissées; qu'ils s'offriroient bien à les conduire, mais qu'il leur paroissoit qu'ils étoient trop peu de Chrétiens pour entreprendre de passer au milieu de tant de Nations.

Le susdit Capitaine dit & déclara encore que ces mêmes Indiens l'informerent qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades, dont les maisons étoient de

buena gente vestida y muy rica, y que tenían mucho metal y criavan mucho ganado de ovejas muy grandes, con las quales se criaban en sus roças y ranças, y las cañas; y les preguntò si las dichas Poblaciones de los dichos Indios estavan muy lexos, y que le respondieron que hasta ir à ellos, era toda tierra poblada de muchas gentes, y que en poco tiempo podia llegar à ellas; y que entre las dichas Poblaciones ay otra gente de Christianos, y avia grandes desiertos de arenales, y no avia agua. Fueron preguntados como sabian como avia Christianos de aquella vanda de las dichas Poblaciones; y dixeron que en los tiempos passados, los Indios comarcanos de las dichas Poblaciones, avian oydo dezir

terre, & les Habitans riches & bien vêtus, de bon caractere, avoient beaucoup de métal & quantité de troupeaux de brebis fort grandes, dont ils avoient pour défricher leurs terres & porter des fardes; qu'il demanda s'il y avoit bien du chemin à faire pour les aller trouver, & qu'ils répondirent que non, & que tout le País par où il falloit passer étoit peuplé, & qu'entre ces Peuplades il y avoit des Chrétiens, & de grands Déserts de sable, où l'on ne trouvoit point d'eau; qu'on leur demanda comment ils sçavoient qu'il y eût là des Chrétiens, & qu'ils répondirent qu'il y avoit déjà quelque tems que les Indiens, qui confinoient avec les Peuplades dont ils par-

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

1545.

RELATION
DU CAPITAIN
NE FERNAND
DE RIBERA.

à los Naturales de los dichos pueblos que yendo los de su generacion por los dichos Desiertos, avian visto venir mucha gente vestida blanca con barbas, y trayan unos animales (segun señalaron eran cavallos) diziendo que venian en ellos Cavalleros, y que à causa de non aver agua les avian visto bolver, y que seavian muerto muchos dellos, y que los Indios de las dichas Poblaciones creyan que venia la dicha gente de aquella vanda de los Desiertos; y que asimismo les señalaron que se à la vanda del Oeste quarta-al-Sudueste avia muy grandes Montanas y despoblado, y que los Indios lo havian provado à passar, por la noticia que dello tenian que avia gentes de aquella vanda, y que no avian po-

loient, y avoient ouï dire que plusieurs d'entr'eux voïageant dans ces Déserts avoient vu des Hommes blancs, vêtus, qui avoient de la barbe, et conduisoient des animaux, (qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des chevaux) & sur lesquels quelques-uns étoient montés; que le manque d'eau les avoit obligés de retourner sur leurs pas, & que plusieurs même étoient morts de soif; que les Indiens de qui ils avoient appris tout cela, croïoient que ces Chrétiens venoient de l'Ouest. Ils dirent ensuite qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest, il y avoit de grandes Montagnes & un Pais désert; que des Indiens, aiant eu connoissance qu'il y avoit de ce côté-là des Nations, vou-

dido

didó passar, por que se morian de hambre y sed.

Fueron preguntados como lo sabian los de suso dichos; dixeron que entre todos los Indios de toda essa tierra se comunican, y sabian que era muy cierto, por que avian visto los dichos Christianos y cavallos, que venian por los dichos Desiertos, y que à la cayda de las dichas sierras, à la parte del Sud- Oeste avia muy grandes Poblaciones, y gente rica de mucho metal; y que los Indios que dezian lo suso dicho, dezian que tenian assimismo noticia que en la otra vanda, en el agua salada andavan Navios muy grandes. Fue preguntado si en las dichas Poblaciones ay, entre las gentes dellas, principales hombres,

Tome I.

lurent s'en éclaircir, mais que la faim & la soif les en avoient empêchés.

On leur demanda comment ils avoient été instruits de tout cela : ils dirent qu'entre tous les Indiens de ce Pais il y avoit beaucoup de communication, & qu'ils savoient certainement qu'on avoit vû les susdits Chrétiens avec leurs chevaux venir du côté du Désert dont ils ont parlé; qu'ils savoient de plus qu'à la chûte des susdites Montagnes, vers le Sud-Ouest, il y avoit des Peuplades, dont les Habitans étoient fort riches & avoient beaucoup de métaux; que les mêmes Indiens qu'ils avoient déjà cités, ajoûtoient que de l'autre côté des Montagnes on avoit vû de grands Navires qui navigeoient dans l'eau salée. On leur

1545.

RELATIO
DU CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIBERA.

Q

1545.
RELATION
DE CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIBERA.

que les mandan ; dixeront que cada generacion y poblacion tiene folamente uno de la misma generacion , à quien todos obedescen. Declarò que para saber la verdad de los dichos Indios , y saber si discrepavan en su declaracion , en todo un dia y una noche de cada uno por si los preguntò por diversas vias la dicha declaracion , en lo qual , tornando la à dezir y declarar , sin variar ni discrepar , se conformaron.

Laqual Relacion de suso contenida el Capitan Hernando de Ribera dixo y declarò averla tomado y recebido con toda claridad , y sin fraude ni cautela , y porque à la dicha su Relacion se pueda dar y de toda fé y credito , y no se pue-

demanda si toutes ces Nations avoient des Chefs qui les commandassent ; & ils répondirent que chaque Nation & chaque Peuplade avoit un Chef , à qui tous obéissoient. Il déclara que pour être mieux instruit de la vérité , il avoit interrogé chacun de ces Indiens en particulier , & avoit pris toutes les précautions nécessaires , pendant tout un jour & une nuit , pour voir s'ils ne se contrediroient point , & qu'il n'avoit trouvé aucune variété dans leur rapport.

Le Capitaine Fernand de Ribera , la lecture faite de cette Relation , dit & déclara qu'elle ne contenoit rien , qu'il n'eût appris clairement & sans aucune fraude des Indiens , aiant écrit avec la dernière exactitude tout ce qu'ils lui a-

da poner ni ponga ninguna duda en ello, ni en parte de esto, dixo que jurava, y jurò por Dios, y por Santa Maria, y por las palabras de los santos quatro Evangelios, donde corporalmente puso su mano derecha en un Libro Missal, que al presente en sus manos tenia el Reverendo Padre Francisco Gonzalez de Panyagua, abierto por parte do estavan escritos los santos Evangelios, y por la señal de la Cruz à tal como esta †, donde assimismo puso su mano derecha, que la Relacion, segun y de la forma y manera que la tiene dicha y declarada y de suso se contiene, le fue dada, dicha y declarada por los dichos Indios principales de la dicha tierra, y de otros hombres ancianos, à los qua-

voient dit, sans aucune altération & sans y rien ajoûter : & afin qu'on y pût donner une croïance entiere, il juroit sur le saint nom de Dieu, sur celui de la Sainte Vierge Marie, sur les quatre Evangelies, en mettant la main droite sur les endroits d'un Missel que le Révérend Pere François Gonzales de Panyagua lui presenta, & sur une Croix marquée de la maniere suivante †, sur laquelle il mit aussi la main droite, il assura de la même maniere & avec les mêmes formalités, que la Relation ne contenoit rien qu'il n'eût appris des principaux Indiens & de plusieurs Anciens, en prenant toutes les précautions qu'il a marquées ; ajoûtant, pour une plus parfaite conviction, que des Indiens de quelques autres

1545.
RELATION
DU CAPITAL-
DE FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAIN
FERNAND
DE RIBERA.

les con toda diligencia examinò y interrogò para saber dellos verdad y claridad de las cosas de la tierra à dentro ; y que avida la dicha Relacion, assimismo le vinieron à ver otros Indios de otros pueblos , principalmente de un Pueblo, que se dize *Urutabere*, y de una jornada del se bolvio ; que de todos los dichos Indios assimismo tomò aviso , y que todos se conformaron con la dicha Relacion clara y abiertamente ; y fù cargo del dicho juramento declarò que en ello , ni en parte dello , no ovo , ni ay cosa ninguna ni acrescentada , ni fingida , salvo solamente la verdad de todo , que le fue dicho e informado , sin fraude ni cautela alguna.

Otrofi dixo y declaró que les informaron los dichos Indios que el Rio *Yacareati* tiene un salto , que hazen unas grandes Sierras ; y que lo que dicho tiene es la verdad , y que si ansi es , Dios le ayude , y si es al contrario , Dios se lo demande mal y

Bourgades , & sur tout d'une , qui est fort grande & qu'on nomme *Urutaberé*, qu'il avoit interrogés sur le contenu de sa Relation, n'y avoient rien trouvé qui ne fût exactement vrai , ce qu'il déclara encore sous le même serment.

Il dit & déclara que les mêmes Indiens lui avoient dit que sur la Riviere *Acareati* il y avoit un grand Sault , formé par de hautes Montagnes ; il fit encore cette déclaration sous les mêmes sermens, qu'il confirma en disant que Dieu le punisse

caramente en este mundo al cuerpo, y en el altro al anima, donde mas ha de durar, à la confesion del dicho juramento dixo, si juro *Amen*; y pidiò y requiriò à mi el dicho Escrivano, selo dieffe assi por fé y testimonio al dicho Señor Governador para en guarda de su derecho: siendo presentes por Testigos el dicho Reverendo Padre Panyagua, y Sebastian Valdivieso, Camerero del dicho Señor Governador, y Gaspar de Hortigosa, y Juan de Hozes, vecinos de la Ciudad de Cordova; los quales todos lo firmaron assi de sus nombres; *Francisco Gonzales Panyagua, Sebastian de Valdivieso, Juan de Hozes, Hernando de Ribera, Gaspar de Hortigosa.* Ante mi, *Pero Fernandez*, Escrivano.

dans ce monde & dans l'autre, s'il avoit altéré la vérité en rien; puis il me requit, moi Ecrivain public, de lui donner acte de ce que dessus, pour lui servir de témoignage auprès du susdit Seigneur Gouverneur en faveur de son droit. Témoins, le susdit Révérend Pere Panyagua, Sébastien de Valdivieso, Maître-d'Hôtel dudit Seigneur Gouverneur, Gaspar de Hortigosa & Jean de Hozes, Habitans de la Ville de Cordoue, lesquels signerent ainsi de leurs noms: *François Gonzales Panyagua, Sebastien de Valdivieso, Jean de Hozès, Fernand de Ribera, Gaspar de Hortigosa.* Par-devant moi, *Pierre Fernandez*, Ecrivain.

1545.

RELATION
 DU CAPITAINE
 FERNAND
 DE RIBERA.

CEDULE ROÏALE
DE PHILIPPE V.

Adressée au Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou, & copiée sur l'Original inseré dans l'Ouvrage du P. Antoine Ruiz de Montoya, intitulé Conquista espiritual hecha por los Religiosos de la Compañia de Jesus, imprimé à Madrid en 1639, avec Privilege.

EL REY,

1633.
CEDULE R.
DE PHILIPPE
V.

CONDE de Chinchon, Pariente, de mi Consejo de Estado y Guerra, Gentilhombre de mi Camera, mi Virrey, Governador y Capitan general de las Provincias del Peru; à la Persona, o personas a cuyo cargo fuere su Gobierno. Ben sabeis que por muchas Cédulas y Ordenanças mias, y de los Señores Reyes, mis Progenitores, se ha mandado que los Indios naturales de essas Provincias tengan y gozen entera libertad, y me sirvan como los demas Vassallos libres de estos mis Reynos; y assimismo sabeis que por repugnar a esto el servicio personal, en que en algunas partes los han tassado en vez de Tributo, que pagan, y deven pagar à sus Encomenderos, està ordenado y mandado apretada y repetidamente que cesse, y se quite del todo

el dicho servicio personal , y se hagan raxas de los dichos tributos , reduziendolos a dinero , Trigo , Maiz , Yuca , Gallinas , Pescado , ropa , algodón , grana , miel , ô otros Frutos , Legumbres y especies , que huviere , y comodamente se cogieren , pudiesen pagar por los dichos Indios , segun el temple , calidad y naturaleza de las tierras , y lugares en que habitan , pues ninguna dexa de llevar los tales , que pueden ser estimables y de algun provecho para el uso , comercio y necesidades humanas ; y porque sin embargo desto he sido informado , que en essas Provincias y en otras , duran todavia los dichos servicios personales , con graves daños y vexaciones de los Indios , pues los Encomenderos , con este titulo , los tienen y tratan como Esclavos , y aun peor , y no los dexan gozar de su libertad , ni acudir à sus sementeras , labranças y grangerias , trayendolos siempre ocupados en las suyas , con codicia desordenada , por cuya causa los dichos Indios , se huyen , enferman y mueren , y han venido en gran diminucion , y se acabaran del todo muy presto , si en ello no se provee de breve y eficaz remedio. Aviendo visto , en mi consejo real de las Indias , muchas Cartas , Relaciones y Memoriales , que sobre esto se han escrito y presentado por Personas zelosas del Servicio de Dios y mio , y del bien y conservacion de los dichos Indios , y lo que los Fiscales del dicho mi Consejo han pedido en diferentes tiempos en esta razon , y consultandose me lo que ha parecido convenir , he tenido por

1633.

CEDULE R.
DE PHILIPPÉ
V.

1633.
 CEDULE R.
 DE PHILIPPE
 V.

bien de ordenar y mandar, como por la presente ordeno y mando, que luego que esta recibais, trateis de alçar y quitar precisa è inviolablemente el dicho servicio personal, en qualquier parte y en qualquiera forma que estuviere, y se hallare entablado en essa Provincia, persuadiendo y dando a entender a los dichos Indios, y Encomenderos, que esto es lo que les està bien, y es lo que mas conviene; y disponiendo lo con mayor suavidad que fuere possible, os juntareis con el Arçobispo, Oficiales reales, Prelados de las Religiones, y otras personas entendidas y desinteressadas de essa Provincia, y platicareis, y conferireis en que frutos, cosas, y especies se pueden tassar y estimar comodamente los tributos de los dichos Indios, que correspondan y equivalgan al interes que justa y legitimamente les pudiere importar el dicho Servicio personal, si no excedieren del uso, exaccion y cobrança del; y hecha esta comutacion, hareis que se reparta a cada Indio lo que assi ha de dar y pagar en los dichos frutos, dinero y otras especies, haziendo nuevo padron dellos y de la dicha tassa en la forma que se ha referido, y que tengan entendido los Encomenderos que lo que esto montare, y no mas, han de poder llevar y cobrar de los dichos Indios, como se haze en el Peru, y en la Nueva España. Y esta tassa la aveis de hazer dentro de seis meses como esta Cedula recibieredes, y ponerla luego en execucion; salvo si hallaredes y se os ofrecieren tan grandes y inexcusables inconvenientes par-

viculares, que aca no se tenga noticia y convenga dar me la primero que lo comencéis a executar y platicar, por que solo en este caso lo podreis suspender y sobrefeer, avisandome luego dello, y de las cosas y motivos que a ello os huvieren obligado. Y si sucediere caso de vacar alguna encomienda de las assi tassadas en servicio personal, suspendereis el proveerla hasta que con efeto esté hecha la tassa; y el que la entrare à gozar, de nuevo la reciba con esse cargo, y sepa que se ha de contentar con los frutos y especies della: y de haver lo assi hecho y executado me avisareis en la primera ocasion y me embiareis la Relacion y padron de los dichos Indios, y nuevas Tassas, con apercibimiento, que de qualquier tardança, omission o dissimulacion que en esto huviere, me tendre por desservido, y demas de que se os hara cargo grave dello en la residencia que se os tomare; correran por el de vuestra conciencia los daños, agravios y menoscabos, que por esta causa recibieren los Indios; y se cobrara la satisfaccion dellos de vuestros bienes y hazienda: fecha en Madrid, à catorze de Abril de mil y seiscientos y treinta y tres años. YO EL REY.

Por mandado del Rey; nuestro Señor,

D. FERNANDO RUYS DE CONTRERAS.

1633.

CEDULE R.
DE PHILIPPE
V.

DECLARATION

De la sacrée Congrégation du saint Concile de Trente, sur la consécration & la prise de possession de Dom Bernardin de Cardenas, Evêque de Paraguay: copiée sur l'Imprimé & légalisée.



1658.

DÉCLARAT.
DU CONCILE
DE TRENTE.

EPISCOPUS Civitatis, ut dicunt, de la Assumota, Provinciæ Paraquariensis in Indiis Occidentalibus, possessionem Episcopatus apprehendit, & se consecrari ab Episcopo Tucumanensi curavit, non præsentatis Litteris apostolicis, quæ tamen reverâ concessæ prius, & expeditæ fuerant, deque ipsâ concessione & expeditione præviis quibusdam informationibus aliquantulum constabat: consecratio autem ipsa ab unico prædicto Episcopo Tucumanensi, assistentibus duobus Canonicis, peracta fuit non adhibito Apostolico dispensationis indulto: quod tamen re ipsâ pridem concessum fuerat; & sub aliquali hujus concessionis notitia, aut saltem præsumptione (quia videlicet Summus Pontifex sollicitus sit circa numerum Episcoporum dispensare cum Episcopis consecrandis per Indias) prænarrata consecratio habita

est : qua supposita facti serie quæsitum fuit :

1658.

Primò an prædicta possessio, non præ-
sentatis Litteris apostolicis apprehensa, fuerit legitima? DÉCLARAT.
DU CONCILE
DE TRENTE.

Secundò an prænarrata consecratio, ut supra peracta, fuerit valida?

Sacra Congregatio Eminentissimorum Cardinalium Concilio Tridentino interpretando à Sede Apostolica præpositorum, die prima Septembris millesimi sexcentissimi quinquagesimi septimi respondit, ad primum non esse legitimam.

Eadem sacra Congregatio, die decima quinta Decembris millesimi sexcentissimi quinquagesimi septimi, re maturè discussâ secundum ea quæ proponuntur, respondit ad secundum, supradictam consecrationem Episcopi Paraquariensis, quantum spectat ad Sacramentum & impressionem characteris, fuisse validam, quantum verò spectat ad licitam executionem Ordinis fuisse irritam & inanem, & Episcopum ita consecratum, & respectivè consecrantem indigere absolutione & dispensatione, quas illis esse concedendas eadem sacra Congregatio censuit, si sanctissimo Domino nostro placuerit.

Qui, die sextâ Februarii millesimi sexcentissimi quinquagesimi octavi, auditâ Relatione cum rationibus, paternâ benignitate, jussit absolutionem & dispensationem prædictis Episcopis concedi per Litteras apostolicas in formâ Brevis. F. Cardinalis PAULUTIUS, Præfectus. Loco † sigilli impressi armorum suæ Eminentia. Gratis etiam quoad scripturam.

1658.


DÉCLARAT.
DU CONCILE
DE TRENTE.

C. DE VECHIUS, Episcopus Clus, suarum Eminentiarum Secretarius.

Fidem facio per præsentem ego Notarius publicus infra scriptus, qualiter præfens copia fuit benè & fideliter extracta, & concordat cum suo vero originali (non vitiato, non cancellato, nec in aliquâ sui parte suspecto, sed omni prorsus vitio & suspitione carente) cum quo fuit comprobata, ac de verbo ad verbum collationata, ideoque & ut præfenti copix in iudicio & extra, plena & indubitata fides adhibeatur, hæc me subscripsi, & meum quo utor in publicandis instrumentis signum apofui, Romæ, hæc die decimâ septimâ mensis Julii, anni millesimi sexcentefimi sexagesimi.

Ita est, JOANNES CAVALLERO Vicensis Diœcesis autoritate Apostolicâ Notarius publicus, in utroque Archivio Romanæ Curix descriptus.

Conservatoris Camerae almæ urbis, Universis, & singulis præfentes visuris, lecturis, pariterque audituris, attestamur & fidem facimus supra dictum Dominum Joannem Cavallero de præmissis rogatum, fuisse & esse autoritate Apostolicâ Notarium publicum, qualem se facit authenticum, legalem & fide dignum, suisque scripturis & instrumentis semper in iudicio & extra adhibitam fuisse, & ad præfens indubiam adhiberi fidem: in quorum fidem, &c. Datum Romæ in Palatio Curix nostræ Capitulinæ, die 17 mensis Julii anni 1660. J. B. VALLATUS ALBERTUS, Secretarius.



TABLE

DES MATIERES.

A

- A**BEILLES (différentes espèces d') 23.
- Abreu, (Dom Diegue de) élu Gouverneur, sur le soupçon de la mort d'Irala, 182. Il fait mourir François de Mendoza son Rival, *ibid.* Il envoie en Espagne le Procès verbal de son élection, pour la faire approuver de l'Empereur, 186. Il est obligé de prendre la fuite par le retour d'Irala qui le fait mourir avec plusieurs complices de la mort de Mendoza, 187.
- Aburtinez, (les) Nation du Paraguay, 172.
- Açores (les) 166.
- Agazes (les) Nation du Paraguay, réprimés par les Espagnols, 101. Ils implorent leur clémence, après une seconde défaite, 121.
- Agasco. (le Pere Jean-Baptiste) ses travaux dans le Chaco, pour-quoi il ne réussit pas, 313. Sa Mission chez les Omaguacas, 317. Il convertit toute la Nation, 323.
- Aguiar (Lopez de) 42.
- Aguirre, (Dom François de) Gouverneur du Tucuman, 231.
- Almagro, (le jeune) est défait par le Vice-roi du Pérou à la bataille de Chupas, 228.
- Amazones, (Nation des) 173.
- Anchieta (le Pere) Provincial des Jésuites au Bresil, 280.
- Angulo, (le Pere François) ses travaux au Tucuman, 280.
- Animaux les plus communs du Paraguay, 24, du Tucuman, 226, du Chaco, 248.
- Anta, (l') description de cet Animal, 246.
- Arminio, (le Pere Léonard) son arrivée du Bresil au Paraguay, 285. Son retour au Bresil, 288.
- Assomption, (la Ville

de l') sa situation, 68. Disette où elle se trouve, 69. Etat de cette Ville après l'évacuation de Buenos Ayres, 78. Incendie de cette Ville, 124. Tumulte qu'y cause l'enlèvement du Gouverneur, 97. Elle est érigée en Evêché, 198. Assomption, (le Collège de l') sa fondation, 318. Atienza; (le Pere Jean) Provincial des Jésuites au Pérou, envoie des Missionnaires au Tucuman, 280. Aventure tragique d'une Dame Espagnole & de son mari, 46. Aventure singuliere d'une Femme Espagnole, 60. de Jean Romero & de son équipage, 192. Audience Roiale: ce que c'est, 204. Ayolas, (Dom Jean de) remonte Rio de la Plata; ses découvertes, 64. Il cherche de l'or, *ibid.* Il est nommé Gouverneur de Rio de la Plata, 67. Sa mort tragique, 73.

B

BARROS, (Jean François de) premier Evêque de l'Assomption, 198.

Barsena, (le Pere Alfonso) est envoyé au Tucuman, 280. Ses travaux apostoliques, 288. Il est tiré d'une grande extrêmité par un miracle, 290. L'Evêque du Tucuman le nomme son Vicaire Général, 292. Ses travaux dans le Chaco, 315. Sa mort, 324.

Bolaños, (le Pere Louis de) ses prédications au Paraguay, 278.

Bonne Esperance, (construction du Fort de) 61. Il est attaqué par les Timbuez, 70. Il est secouru & délivré, 72.

Buenos-Ayres, (fondation de) 57. Famine extrême dans cette Ville, 60. Disette où elle se trouve, 69. Elle est évacuée, 77. Mesures qu'on prend pour la rétablir, 99. Secours qu'on y envoie, 121. Nouvelle évacuation de cette Ville, 122. Rétablissement de son Port, 272. Elle est rétablie sous le nom de la *Trinité de Buenos-Ayres*; sa situation & sa description, 273.

C

CABEÇA de Vaca, (Dom Alvare Nuñez

de Vera) Gouverneur & Capit. Gén. de Rio de la Plata , 81. Son caractere , 82. Ses instructions , *ibid.* Son départ de Cadix , 84. Maniere singuliere dont il est préservé du naufrage , 85. Il s'arrête à l'Isle de Sainte Catherine , où il apprend des nouvelles du Paraguay , ce qui s'y passe , 86. Il va par terre à l'Assomption , 88. Comment il est reçu des Indiens dans sa route , 89. Bon ordre qu'il fait observer dans sa marche , 91. Pais qu'il traverse , *ibid.* Conduite singuliere de ceux qui commandoient à l'Assomption , 93. Son arrivée dans cette Ville : réception qu'on lui fait , 94. Il songe à rétablir Buenos-Ayrès , 99. Son zèle pour la conversion des Indiens ; abus qu'il réforme , 100. Il réprime quelques Nations Indiennes & leur pardonne , 101. Il s'oppose aux vexations des Officiers Roiaux , 102. Il déclare la guerre aux Guaycurus & marche contre eux , 103. On soupçonne quelques Espagnols d'avoir attenté à sa vie , 105.

Sa victoire sur les Guaycurus : Traité qu'il fait avec eux , 106. Il envoie du secours à Buenos-Ayrès , & vange la mort d'Alexis Garcia , 121. Il remonte le Paragaay 126. Conspiration contre lui , sa conduite avec les Auteurs de cette intrigue , 127. Les Payaguas lui échappent , 129. Il arrive au Port des Rois , en prend possession , & engage les Indiens à brûler leurs Idoles , 132. Il ne consent pas à un établissement dans ce Port : nouvelles qu'il y reçoit , 139. Il fait alliance avec les Xarayès & se met en marche vers le Pérou , 140. Il se rend maître d'une Bourgade , & y fait tuer un serpent monstrueux adoré par les Indiens , 142. Ce qui l'oblige de retourner sur ses pas , 144. Il dissipe une conspiration de plusieurs Nations Indiennes contre les Espagnols , 145. Il envoie Fernand de Ribera pour faire des découvertes , 146. Il part pour l'Assomption , 151. Sa fermeté à faire exécuter ses ordres augmente le

- nombre de ses ennemis, *ibid.* En quel état il trouve l'Assomption : Horrible conspiration tramée contre lui par les Officiers Roiaux, 152. Il est arrêté & mis aux fers, 155. On lui enleve ses papiers & ses effets, *ib.* Il trouve le moien d'être instruit de tout & d'écrire à ses Amis, qui en font passer la connoissance au Conseil, 159. & suiv. Il est embarqué pour l'Espagne, 163. On veut l'empoisonner en chemin; comment il s'en garantit, 164. Le Brigantin est assailli d'une violente tempête; les Officiers Roiaux lui demandent pardon & lui ôtent ses fers, *ibid.* Ils veulent le faire arrêter aux Açores, 166. Il arrive en Espagne & y est déclaré innocent: ce qu'il devient, 167.
- Cabeça de Vaca**, (Dom Pedre Estopiñan) est chargé de rétablir Buenos-Ayrès, 89. Il abandonne ce Port, 122. Des Séditieux le mettent en prison & l'embarquent pour l'Espagne, 164.
- Cabrera**, (Aphonse de) est envoyé au Paraguay par l'Empereur, 66. Il y produit une Cédule que ce Prince lui avoit remise pour régler le commandement, 77. Il entre à main armée chez le Gouverneur, & lui met les fers aux piés, 155.
- Cabrera**, (Dom Jerôme Louis de) Gouverneur du Tucuman, fonde la Ville de Cordoue, 221. Son différend avec le Fondateur de Santa-Fée, 222.
- Cacerès**, (Philippe de) Trésorier, se rend suspect à Dom Alvare, qui s'en fait accompagner, 127. Il se fait de ce Gouverneur & lui met les fers aux piés, 155.
- Cacerès**, (Philippe de) accompagne Vergara au Pérou, 210. Zaraté le fait son Lieutenant Général, 112. A son retour au Paraguay il est attaqué par les Itatines qui prennent la fuite subitement, 214. Il descend le fleuve & pourquoi, 216. Ses démêlés avec l'Evêque, & leurs suites, 217. L'Evêque le fait arrêter & le conduit prisonnier en Espagne, 218.
- Calchâquis**, (les) se révoltent contre les Espagnols, & sont

- pacifiés par le Pere Barfena , 306. Caractere de ces Indiens , 308.
- Cap Frio , (le) 85.
- Capivara , (le) 247.
- Caravaca , (Gaspard de) de l'Ordre de la Mer-ci, annonce un des premiers l'Evangile dans le Tucuman , 230.
- Castañenda , (Dom Gregorio) Gouverneur du Tucuman , fait démolir la Ville de Londres , 235.
- Casco , (Gonzalès) 203.
- Castro , (Dom Lopé Garcia de) Gouverneur & Capitaine Général du Pérou , 212.
- Castro , (Vaca de) Viceroi du Pérou , 226.
- Catherine , (Isle de Sainte) 86.
- Centeno , (Dom Diegue de) est nommé pour commander au Paraguay ; ses instructions , 189. Sa mort , 191.
- Chaco , (description du) 144. Animaux & végétaux , 243. Nations particulieres de cette Province , 238. Mœurs & usages de ces Peuples en général , 253. Villes fondées dans cette Province ; importance de sa Réduction pour les Espagnols , 263.
- Chafalonia. Nom indien de l'or , 173.
- Chandeleur , (le Port de la) 64.
- Charles V , (l'Empereur) son traité avec Gabor pour de nouvelles découvertes , 38. Le premier argent qu'il reçoit l'engage à faire des préparatifs pour un nouvel armement , 45. Il envoie du secours au Paraguay , 66. Cédule pour y regler le commandement , 77. Il nomme Cabeça de Vaca pour gouverner cette Province ; instruction qu'il lui donne , 81. Il y envoie Dom Jean de Sanabria : son traité avec lui : titres & ordres qu'il lui donne , 195. Il offre à Sanabria la place de son pere , 197. Il continue Irala dans son gouvernement , & lui envoie un reglement au sujet des Indiens soumis , 199. Ses précaution contre l'abus des Commandes , 267.
- Chavez , (Nuffo de) precede Irala , qui le suit dans le dessein de continuer les découvertes , 178. Il porte les offres de service d'Irala au Président du Pérou , 180. Il demande vengeance de la mort de Men-

doze, 187. Envoïé avec des Troupes pour un établissement chez les Xarayes, il change de route & force les Chiquites, 201. Ses diverses Aventures, 203. Il revient chercher sa femme & ses enfants, & suit le Gouverneur au Pérou, 210. Suivi de trois mille Indiens, il déclare qu'il a seul le droit de commander dans la Province de Santa-Cruz; son entreprise hardie, 211. Sa mort tragique, 213.

Chauves-fouris, persécutions qu'elles font à d'autres animaux, 134.

Chica, (la) boisson favorite des Habitans du Chaco, 254.

Chicas Orejones, (les) Nation du Chaco, 264.

Chiquites, (les) s'opposent au passage de Chavez, & sont forcés dans leur retranchement, 120.

Chiriguanes (les) Nation du Chaco : leur origine, 257 : leur animosité contre les Espagnols, & leur opposition au Christianisme, 258.

Commandes, (les) en quoi elles consistent, 200. Abus que les

Espagnols en font, 266.

Conspiration des Indiens contre les Espagnols, 79. Elle est découverte & punie, 80.

Conspiration de quelques Espagnols, contre Dom Alvare, 127.

Conspiration de plusieurs Nations Indiennes contre les Espagnols : elle est dissipée, 145.

Cordoue, fondation de cette Ville dans le Tucuman, 220. Sa situation, 233.

D

DIAGUITES, (les) Nations du Tucuman : leur Caractere & leur Religion, 329. Conversion d'un grand nombre de ces Indiens, 331.

E

ESPAGNE, (la Cour d') envoie des Ordres pour surseoir les Découvertes, parmi les Indiens, 193.

Espagnols, (des) découvrent le Paraguay, sous la conduite de Solis, 34. Leur sort, 35. Autres Espagnols au Paraguay, conduits par Gabor, 38. Une partie de ceux qui y restèrent est mas-

facrée, par les Indiens, 47. Ce que deviennent les autres, & ce qui se passa entre eux & les Portugais du Brésil, 50. Autres Espagnols battus par les Indiens avec perte de beaucoup de Noblesse, 58. Quelques-uns épousent des Indiennes & s'en trouvent bien, 80. Plusieurs tombent malades au Port des Rois, 150. Victoire des Espagnols sur les Itatines, à qui ils l'attribuent, 215. Causes de leur pauvreté dans le Tucuman, 227. Leur première entrée dans cette Province, 228. Leur première tentative sur le Chaco, 262. Leur reconnaissance pour les Jésuites & ce qui les attache à ces Missionnaires, 319.

Esteco, (fondation de la Ville d') 232.

F

FABIO, (le Pere Augustin) de l'Ordre de Saint François : succès de sa Mission chez les Chiriguanes, 312.

Filds, (le Pere Thomas) son arrivée du Brésil au Paraguay, 285. Il prêche Jesus-Christ

aux Guaranis, 303.

Fonté, (le Pere Jean) Supérieur de la Mission du Paraguay, 313.

François, (les Peres de Saint) leurs tentatives pour la conversion des Chiriguanes, quel en fut le succès, 342.

François Solano, (Saint) sa prophetie, 265. Ses prédications dans le Tucuman, 276.

Frontones, (les) dessein d'une Mission chez ces Indiens, 313. Leur caractère, 314.

G

GABOT (Sebastien) s'offre à Charles V, pour un établissement au Paraguay, 38. Son traité avec cet Empereur, 39. Sa mauvaise conduite dans le voyage, 40. Il arrive à la Baie de Rio de la Plata & remonte ce Fleuve, 41. Il y construit un Fort nommé *la Tour de Gabot*, 43. Il envoie beaucoup d'argent à l'Empereur, & retourne en Espagne, 45.

Galan (Dom François) Commandant de Buenos-Ayrès, 66. Sa perfidie contre les Timbuez, 70. Il se rend à l'Assomption, & sa prétention au commandement, 76.

Garay, (Jean de) fon-
de la Ville de Santa-
Fée, 220. Son diffé-
rend avec le Fonda-
teur de Cordoue du
Tucuman, 221. Il
défait les Indiens qui
s'opposent au réta-
blissement de Buenos-
Ayrès, 273.

Gayac, (le) 244.

Grao, (le Pere Etienne
de) son arrivée du
Bresil au Paraguay,
285. Il retourne au
Bresil, 288.

Guanaco, (le) descrip-
tion de cet Animal,
247.

Guapay, (le) Riviere,
180.

Guaranis, (les) Na-
tion du Paraguay,
soumise aux Espa-
gnols, 89. Ils de-
mandent du secours
contre les Tapès, 192.
Leur Religion & leurs
usages, 102.

Guararopos, (les) situa-
tion de leur Pais & leur
alliance avec les Espa-
gnols, 132. Leur in-
fidélité, 149. Leur
conspiration contre
les Espagnols; elle
est dissipée, 145. Leur
révolte & leur pacifi-
cation, 205.

Guaycurus, (les) Nation
du Paraguay, sont
défaits par Dom Al-
vare, 103. Leurs
traités avec lui, 110.

Description de leur
pais, 112. Leurs di-
verses Tribus, leur
caractere & leur figu-
re, *ibid.* Education
qu'ils donnent à leurs
Enfants; leur gou-
vernement, 115. E-
preuves qu'ils font
subir à leurs nou-
veaux Soldats, 116.
Leur maniere de faire
la guerre, & leurs
armes, 117. Leurs
Fêtes publiques, leur
deuil & leurs obse-
ques, 118. Leurs Ma-
riages, 119. Leurs
superstitions. 120.

Guayra, (la Province
de) sa description &
ses particularités, 300.
Etat de la Religion
dans cette Province,
320.

Guayra, (la Ville de)
sa fondation, 192.
Translation de cette
Ville sous le nom de
Ciudad real, 200.

Gutierrez, (Philippe)
est conduit prisonnier
au Pérou, & par qui,
229.

H

HERBE de Para-
guay, ses différentes
especes, 19. Proprié-
tés qu'on lui attribue,
22.

Heredia, (Dom Diegue
de) Fondateur de la
Ville d'Esteco, 232.

I

JESUITES, (les) sources des persécutions & des calomnies des Espagnols contre eux, 268. Ils sont appelés au Tucuman, 279. Arrivée de trois de ces Missionnaires à Salta & à Esteco, 281. Réception qu'on leur fait à Saint-Yago, & leurs premiers travaux dans cette Ville, 282. Leurs Missions parmi les Indiens, 283. Arrivée de trois Jésuites du Bresil au Paraguay, leur aventure, & providence de Dieu sur eux, 285. Travaux Apostoliques de deux Missionnaires à Cordoue & aux environs, 288. Miracle qui les tire d'une grande extrémité, 290. Réception faite à l'Assomption à trois de ces Peres, 292. Etablissement des Jésuites à Villaricca, 305. Entreprise de ces Religieux pour la conversion du Chaco; pourquoi elle ne réussit pas. 315. Ils travaillent avec plus de succès à Corrientès, *ibid.* Arrivée de plusieurs au Paraguay: distribution qu'en fait le Pere

Romero, 316. Les Espagnols donnent aux Jésuites par reconnaissance un Etablissement solide à l'Assomption, 318. Autre Etablissement à Cordoue, 328. Ces Peres portent l'Evangile chez les Diaguites, & y courent un grand risque; providence de Dieu sur eux, 329. Leur règlement pour la maniere de se comporter au Paraguay, 334. Mouvements à l'Assomption dans la crainte que ces Peres ne quittent cette Ville, 337.

Iguara, (l') Fleuve, 171.

Incas. Mort chrétienne du dernier Prince de cette Maison, 324.

Inondation prodigieuse; ses effets, 150.

Irala, (Dom Dominique Martinez de) son voiage en remontant Rio de la Plata, 63. Il sort du Port de la Chandeleur sans y attendre, comme il en avoit reçu l'ordre, Dom Jean de Ayolas, 65. Ses diligences pour en avoir des nouvelles, 72. Il est proclamé Commandant Général de la Province de la Plata, 75. Il reconnoît Dom Alvarre Cabeça de Vaca

pour Gouverneur & Capitaine Général de cette Province, 95. Caractere d'Irala, 105. Il est chargé de remonter le Paraguay, 124. Il découvre le Port des Rois, & retourne à l'Assomption, 125. Il est proclamé Commandant Général par les Officiers Roiaux, après l'exécution de leur horrible complot contre Dom Alvare, 156. Action indigne d'Irala à l'égard de ce Gouverneur, 177. Les moïens qu'il emploie pour se maintenir en place, révoltent les Indiens, *ibid.* Il continue ses découvertes, 178. Il est très bien reçu des Xarayes, 179. Les Sembicosis lui présentent des monstres d'or & d'argent, 180. Sur la nouvelle des divisions des Espagnols au Pérou, il envoie offrir ses services au Président de la Gasca, *ibid.* Ce qui l'oblige à retourner au Paraguay, 181. Son caractere & sa conduite, 188. Il secoure les Guaranis contre les Tapès qu'il défait & il forme un établissement dans le pais de ces derniers, 192. Ses ruses pour se

maintenir dans le Gouvernement, 193. Deux nouveaux reglemens soulèvent les Indiens; il reçoit leurs soumissions, 195. Ses inquiétudes au sujet d'un Gouverneur nommé par l'Empereur, *ibid.* Il reçoit des Provisions qui le continuent dans son Gouvernement, 199. Sa mort, 202.

Jujuy, (San Salvador de) Fondation de cette Ville, 239. Elle est rétablie pour la troisieme fois, 317.

Justice Divine sur un Prophanateur Anglois, 286.

L

L E D E S M A V A L D E R A N N A, (D. Martin de) Gouverneur du Tucumán, 24. Difficultés qu'il rencontre pour pénétrer chez les Chichas Orejones, 263.

Lerma, (Dom Hernandez de) Gouverneur du Tucuman, fonde la Ville de Salta, 232.

Llamaès, espece de mouton, 249.

Londres, (le nouveau) Fondation de cette Ville. 233. Sa démolition, 235.

Lorençana, (le Pere Marcel) son arrivée à l'Assomption; il re-

- monte le Paraguay ; succès de ses travaux, 317. Il quitte l'Assomption ; ce qui l'occupe à Salta, 338.
- Lulles, (les) Habitans du Chaco ; leur caractère, leurs usages & leur superstition, 308.
- M
- M**ACHONI, (le Pere Antoine) sa réponse à un Lulle, sur la cause de la maladie de son fils, 310.
- Maldonado, (Rui Gomez) Procureur Général, 210.
- Mamoré, (le) grande Riviere, 180.
- Manfo, (André) ses démêlés avec Chavez sur l'étendue de leur district, 204. Sa mort funeste, 262.
- Mataranes, (les) Tentatives pour les convertir à la Foi, 311.
- Melgarejo, (Ruiz Diaz) change la situation de la Ville de Guayra, & la nomme Ciudad-Real, 209. Il demande du secours contre les Indiens des environs, 206.
- Mendoze, (Dom André) Viceroy du Pérou ; ses tentatives sur le Chaco, 269.
- Mendoze, (Dom Antoine) Commandant du Fort de Bonne-
- Espérance, 71. Il est trahi & blessé par les Timbuès, & meurt de sa blessure, 72.
- Mendoze, (D. Diegue) arrive heureusement aux Iles Saint-Gabriel, 56. Il va chercher des vivres à la tête d'un parti considérable, 58. Il est battu & massacré par les Indiens, 59.
- Mendoze, (D. François de) est chargé par les Troupes, du Gouvernement de la Province du Tucuman après la mort du Gouverneur, 229.
- Mendoze, (François de) enleve avec les Conjurés Dom Alvare leur Gouverneur, 155. Il est nommé Lieutenant Général pendant l'absence d'Irala, 179. Pourquoi il est décapité à l'Assomption ; ce qu'il déclare sur l'échaffaud, 181.
- Mendoze, (Dom Garcia) Fils du Viceroy de Lima est nommé par son Pere, Gouverneur de la Province de Santa Cruz de la Sierra, 204.
- Mendoze, (Dom Gonzalez de) se rend au Port de la Chandeleur, pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas, 65. Il descend le Paraguay,

& bâtit la Ville de l'Assomption, 68. Il porte du secours à Buenos-Ayrès, 121. Il retourne à l'Assomption; accident fâcheux dans sa route, 123. Il va chercher des vivres chez des Nations Indiennes avec main-forte, 145. Nouvelles qu'il donne au Gouverneur, 146. Irala le nomme à sa mort Lieutenant Général, 202. Sa mort, 205.

Mendoze, (Dom Hur- tado de) nommé Gouverneur du Chili par son Pere, 233.

Mendoze, (Dom Pedre) Chef d'une Flotte en- voïée au Paraguay, 54. Il fait assassiner son Lieutenant au Bre- sil, 56. Il fonde la Ville de Buenos-Ay- rès, 57. Il bâtit le Fort de Bonne-Espé- rance, 63. Il envoie à la découverte en fai- sant remonter Rio de la Plata, *ibid.* Il re- tourne en Espagne, & meurt en chemin dans un accès de rage, 65.

Molina, (le Pere de) Régidor, est envoïé en Espagne par Irala pour prévenir l'Em- pereur en sa faveur, 193.

Monroi, (le Pere Gas- pard de) sa Mission

chez les Omaguacas, 317. Ses succès parmi ces Indiens, 321. Il entreprend la conver- sion d'un de leurs Caciques; belle ac- tion de ce Missionnai- re, 322. Il convertit toute la Nation des Omaguacas, 323. Il annonce l'Evangile aux Diaguïtes, 329. Providence de Dieu sur lui dans un grand péril, 330. & suiv.

N

NUEVA RIOJA, (la Ville de) 242.

O

OFFICIERS Roïaux (les) découragent les Espagnols pour les dé- couvertes, 144. Leur horrible conspiration contre leur Gouver- neur, qu'ils arrêtent & mettent aux fers, 152. Leurs manifestes & leur conduite, 153. Leur tyrannie, & ce qui en arrive, 160. Mesures qu'ils pren- nent pour prévenir le Conseil contre ce Gou- verneur, 161. Ils l'en- voient en Espagne, & veulent le faire em- poisonner en chemin, 163. La violence d'u- ne tempête les force à lui demander pardon, &

- & à lui ôter les fers, 164. Ils veulent le faire arrêter aux Açores, *ibid* Mort funestes de quelques-uns, 167.
- Omaguacas, (les) Habitans des Frontieres du Tucuman & du Pérou, quels ils étoient, 317. Succès d'une Mission chez ces Indiens, 321.
- Ontiveras, Ville de la frontiere du Bresil, 193.
- Orejones, (Ile des) ou de Paradis, sa situation, 135. Description de ce pais, 136.
- Ortega, (Dom Jean de) commande à l'Assomption pendant l'absence du Gouverneur, 210.
- Ortega, (le Pere Emmanuel de) son arrivée du Bresil au Paraguay, & son aventure avec un Prophaneur Anglois, 286. Ses travaux apostoliques, 288. Un miracle le tire d'une grande extrémité, 290. Il prêche Jesus-Christ aux Guaranis; danger qu'il court en voulant convertir une Bourgade Indienne, 303. Son zèle infatigable dans le Guayra, & son aventure singuliere dans cette Province, 325. Il est renfermé dans la prison du Saint Office; de quoi on l'accuse, sa justification, 338. Succès de sa Mission chez les Chiriguanes, 341. Sa mort, 342.

P

PAER, (le Pere Etienne) assemble les Missionnaires pour le reglement d'une conduite uniforme en prêchant l'Evangile, 334. Son projet est jugé impraticable, 336.

Paraguay, (le) cours de ce Fleuve & ce que signifie ce mot, 7. Etendue du Pais qui porte ce nom, 9. Sa division, sa nature, idée générale de ses Habitans, 10. Ce que c'est que les richesses de ce pais, 12. Animaux qui s'y trouvent, 16. Sa premiere découverte, 34. Grands préparatifs en Espagne pour y faire des établissemens, 54. Particularités d'une partie de cette Province, 91. Particularité d'une autre partie sur le bord du Fleuve, 131. Etat où il se trouve en 1550, 158.

Payaguas, (les) Peuples voisins du Port de la Chandeleur; leur ca-

- ractere , 67. Ils massacrent Dom Jean de Ayolas, 73. Ils échappent aux poursuites des Espagnols , 129.
 Perobacaez , (les) 172.
 Philippe II , Roi d'Espagne , ses soins pour le soulagement des Indiens , & pour l'établissement de la Religion Chrétienne , 213 , 177. Il fait rétablir le Port de Buenos-Ayrès , 272.
 Pilco Mayo , (le) Riviere du Chaco, 238.
 Piltipicon , Cacique des Omaguacas , furieux contre les Espagnols , fait la paix avec eux à la persuasion du Pere de Monroi , 321,
 Port des Rois , (le) sa découverte , 125. Le Gouverneur du Paraguay en prend possession pour la Couronne de Castille, 133. Particularités de ce Pais & situation de ce Port , 134. Dom Alvarez refuse aux Espagnols la permission d'y faire un établissement , 137.
 Portugais au Paraguay , (sort des premiers) 36. D'autres s'y rendent , ce qu'ils devinrent , 27.
 Prado , (Dom Jean Nuñez de) Gouverneur du Tucuman , est fait prisonnier ; à quelle condition on lui rend la liberté , 230.
- Q
- Q**UINAQUINA , (le) 244.
 Quinquinchon , (le) Animal rare du Chaco , 248.
- R
- R**IBERA , (Fernand de) est envoyé pour faire des découvertes à la tête de cinquantedeux hommes choisis , 146. Son retour à l'Assomption , 150. Il rend compte de ses découvertes , dans une assemblée , 171. Il accompagne Riquelmi , dont il sauve l'équipage qu'il ramène à l'Assomption , 186.
 Ribera , (François de) va pour faire des découvertes avec six Espagnols & quelques Indiens , 141. Son retour & ce qu'il apprend dans son voyage , 147.
 Rio de la Madera , 180.
 Rio de la Plata , (Fleuve) largeur & incommodité de la Baie où il se décharge , 40. Qualité de ses eaux , 41. Origine de ce nom , 43.
 Rio de San-Salvador , 42.

Rio Salado , 240.
 Rio Verde , 242.
 Rio Vermejo , 240.
 Riquelmi , (Dom Alfonso) punit les meurtriers d'Alexis Garcia, 122. Son naufrage en allant en Espagne , & son retour à l'Assomption , 186. Il est envoyé au secours de Ciudad-real & la délivre , 207. Le Gouverneur lui confie cette Ville & la Province de Guayra , 209.
 Rojas , (Dom Diegue de) Gouverneur du Tucuman , est blessé en courant dans cette Province & meurt de ses blessures , 29.
 Romero , (le Capitaine Jean) cherche un Port où les Navires d'Espagne puissent aborder aisément , 191. Il s'arrête un peu au dessus des Iles de S. Gabriel & abandonne son entreprise , *ibid.* Son aventure singulière dans son retour , 192.
 Romero , (le Pere Jean) Supérieur des Missions du Parana , distribution qu'il fait de ses Missionnaires , 316. Il se rend à l'Assomption ; service qu'il rend à cette Ville , 318. Sa Mission dans la Ville de Cordoue où on lui bâtit une E-

glise , 328. Il annonce l'Evangile aux Diaguites ; providence de Dieu sur lui dans un grand danger , 330.

S

SAAVEDRA , (Christophe de) 210.

Sainte-Catherine , (l'Isle de) 86.

Saint-Michel , (la Ville de) 230. Sa transmigration 231.

Salazar (Dom Jean) cherche Dom Ayolas , 67. Il bâtit un Fort qui devint dans la suite la Capitale du Paraguay , 68. Il commande à l'Assomption pendant l'absence du Gouverneur , 127. Ses préparatifs pour punir les Agazes , 152. Des Séditieux le mettent en prison & l'envoient en Espagne , 164.

Salazar , (Fernand) Lieutenant de Chavez dans la Province de Santa Cruz , 211.

Salonio (le Pere Jean) son arrivéc du Bresil au Paraguay , 285. Sa mort , 325.

Salta , fondation de cette Ville , 232.

Sanabria , (Dom Jean de) Gouverneur du Paraguay ; condition de son traité avec l'Empereur ; Titres &

- ordres qu'il en reçoit, 195. Sa mort 197. Son fils prend sa place & périt dans un naufrage, *ibid.*
- Santa-Cruz de la Sierra, (l'ancienne) sa fondation, 204.
- Santa-Fé. Fondation de cette Ville, 220.
- Santiago de Guadalcazar. Fondation de cette Ville, 241.
- Santiago de l'Estero. Fondation de cette Ville, 231.
- Santiago du Cap Verd : incommodité de ce Port, 84.
- Sembicosis, (les) Indiens des montagnes du Perou, présentent à Irala des montres d'or & d'argent, 180.
- Serpent monstrueux adoré par les Indiens & tué par les Espagnols, 143.
- Solis, (Jean de) découvre le Paraguay, 34. Il est tué & mangé par les Indiens, 35.
- Suarez, (Dom Martin de) perd sa place, & la reprend contre le gré du Conseil, 219.
- Tapez, (les) Habitans de la Frontiere du Bresil, défaits par les Espagnols, 192.
- Timbuez, (les) brûlent la Tour de Gabot & en massacrent la Garnison, 47.
- Toledo, (Dom François de) Viceroi du Pérou; son expédition malheureuse contre une Nation du Chaco, 260.
- Torré, (le Pere Pierre de la) Evêque de l'Assomption; son entrée dans cette Ville, 198.
- Tour de Gabot, bâtie sur les bords de Rio de la Plata, 43. Elle est brûlée par les Indiens, 47.
- Trueno, (le Pere Alfonse) de la Merci, annonce, un des premiers, l'Evangile dans le Tucuman, 230.
- Tucuman, (le) sa description, 223. Idée des Villes de cette Province, 234. Mouvement, 235.

V

- V**ALDIVIA, (Dom Pedre de) Gouverneur du Chili, envoie son Lieutenant Général pour commander au Tucuman, 231.
- Vanegas, (Garcie) se fait du Gouverneur; le conduit dans sa maison & lui met les fers aux pieds, 155.
- Velasco, (Dom Jean Ramirez) Gouverneur du Tucuman; réception qu'il fait aux Jésuites, 282.
- Vera, (Dom Alfonse de) ses tentatives pour

- convertir à la foi les Nations du Chaco, 313. Il ne réussit pas & venge la mort de son frere, 315.
- Vera, (Dom François de) accompagne deux Missionnaires avec un détachement, & est massacré par les Indiens, 315.
- Vergara, (Garcie Rodriguez de) fonde la Ville de Guayra sous le nom d'Ontiveras, 193.
- Vergara, (Jean Ortiz de) Gouverneur du Paraguay, 205. Il marche en personne contre les Guarani révoltés, & les pacifie, 206. Il veut envoyer en Espagne pour solliciter ses provisions; sa caravelle est réduite en cendres, 209. On lui donne un mauvais conseil qui le fait partir pour le Pérou, où il est déposé, 212.
- Viana, (le Pere Jean) Missionnaire à Santiago, 317.
- Victoria, (Dom François) Evêque du Tucuman, état dans lequel il trouve cette Province à son arrivée, 279. Il demande du secours aux Jésuites, 280. Il modere leur zèle, 292.
- Vilagras, (François de) prend prisonnier le Gouverneur du Tucuman; à quelles conditions il lui rend la liberté, 231.
- Villarnao, (le Pere Jérôme) quel fut le succès de ses travaux chez les Chiriguanes, 340.
- Villegas, (Jean de) 281.
- Urizar, (Dom Estevan) comment il recouvre la santé, 248.
- Urtuezez, (les) 172.
- Uruguay, (Fleuve) 42.

X

XARAYES, (le Lac des) 7 & suiv.

Xerez : fondation de cette Ville, 220.

Y

YAYVA, (l') Riviere, 171.

Yerva de Urina, 241.

Z

ZARATÉ, (Dom Jean Ortiz de) est élu Gouverneur de la Province de Rio de la Plata, & confirmé par l'Empereur, 212. Il envoie demander du secours au Fondateur de Santa-Fé, 222. Il rétablit le Port de Buenos-Ayrès, 272.

Zorillo, (le) 247.

Zuniga & Azevedo

(Dom Gaspar de)

Viceroi du Pérou,

341.

Zurita, (Dom Jean

Gomez de) Gouver-

neur du Tucuman : ce

qu'il fait, 233. Sa

disgrace, 235.

Fin de la Table des Matieres de ce Volume.

L I S T E

DES PIÈCES JUSTIFICATIVES

De ce Volume.

RELATION de Fernand de Ribera.
 Cédule Royale de Philippe V, adressée au Comte
 de Chinchon, Viceroi du Pérou.
 Lettre de Dom Pedre Faxardo, Evêque de Buenos-
 Ayres, au Roi Catholique.
 Déclaration de la Sacrée Congrégation du Saint
 Concile de Trente, sur la Consécration de Dom
 Bernardin de Cardéas & sa prise de possession
 sans avoir ses Bulles. Copiée sur un exemplaire
 légalisé & imprimé,

A P P R O B A T I O N.

JA I lu, par ordre de Monseigneur le
 Chancelier, un Manuscrit intitulé, *His-*
toire du Paraguay, par le R. P. de Char-
 levoix. Cette Histoire m'a paru digne de
 la réputation que l'Auteur s'est acquise par
 les autres Ouvrages dont il a ci-devant
 enrichi le Public, & je n'y ai rien trouvé
 qui doive en empêcher l'impression. A
 Paris ce 22 Février 1756.

J A U L T.

P R I V I L E G E D U R O I.

L O U I S , PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A NOS Amés, & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LE PERE CHARLEVOIX, Jésuite, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre, *Histoire du Paraguay*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf années consécutives*, à compter du jour de la date desdites Présentes : FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du

10 Avril 1725 ; qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le 25^e jour du mois de Novembre l'an de grace 1754, & de notre Regne le quarantieme Par le Roi en son Conseil. P E R R I N, avec paraphe

Je, soussigné, Pierre-François-Xavier de Charlevoix, Prêtre, Religieux de la Compagnie de Jesus, cede & transporte à présent & pour toujours le présent Privilège au Sieur Giffart & Compagnie, suivant nos conditions. Fait à Paris, ce 19 Décembre 1754. P. FR. XAVIER DE CHARLEVOIX.

Registré, ensemble la cession ci-dessus, sur le Registre XIII de la Chambre royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 460, Fol. 354, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 24 Décembre 1754.

D I D O T, Syndic.

De l'Imprimerie de D I D O T,